

VICTOR JACQUEMONT

ETUDE DE LA SENSIBILITE

par

Alexander William Brown



## TABLE DES MATIERES

Chapitre	I	Jacquemont Père: philosophe du bonheur.....	1
Chapitre	II	Les années d'adolescence.....	56
Chapitre	III	Les années d'étude. Un nouvel esprit du siècle.....	89
Chapitre	IV	Le culte de la sensibilité et de l'amitié.....	149
Chapitre	V	Jacquemont et Jaubert: un échec.....	199
Chapitre	VI	La défaillance d'un idéal: Jacquemont et Adelaïda Schiasetti.....	242
Chapitre	VII	Nature, souvenir, amitié: étude d'ensemble.....	300
Chapitre	VIII	Jacquemont et l'Inde anglaise.....	378
Chapitre	IX	La Correspondance de l'Inde: rétablissement du texte.....	390
Appendice	I	Texte original anglais de passages cités en traduction au Chapitre VIII.....	408
Appendice	II	Trois lettres inédites de Jacquemont.....	409
BIBLIOGRAPHIE.....			416



## Chapitre Premier

JACQUEMONT PERE: PHILOSOPHE DU BONHEUR.

"Toutes les écoles politiques qui se sont chargées de conserver et de propager en France et en Europe l'esprit de la révolution française, soit qu'elles s'appliquent seulement à en défendre les conséquences acquises, soit qu'elles se proposent en outre de les développer et de les étendre, toutes uniformément affirment que le but et le terme des travaux politiques, pour tous et pour chacun, est le bonheur."

Buchez et Roux: Histoire Parlementaire de la Révolution Française. Paris, Paulin, 40 vols. 1834-1838.  
Tome XXXII, page v.

## Chapitre Premier

"Victor me semble un homme de la plus grande distinction, comme un connaisseur (pardonnez-moi ce mot) voit un beau cheval dans un poulain de quatre mois qui a encore les jambes engorgées. Il devint mon ami ..."<sup>1</sup> "MM. Fauriel et Victor Jacquemont s'élèvent à une immense hauteur au dessus de toutes mes connaissances de ces premiers mois de mon retour à Paris."<sup>2</sup> Nous ne refuserons pas à Stendhal le talent de connaisseur, car une cinquantaine d'années plus tard, en Angleterre, P. G. Hamerton signalera Jacquemont comme l'auteur de "one of the most famous books of autobiography in the world."<sup>3</sup> Et en 1909 Arthur Chuquet pouvait encore écrire: "Nul n'ignore le nom de Victor Jacquemont ... sa Correspondance compte parmi les oeuvres les plus charmantes, les plus attrayantes de notre littérature épistolaire."<sup>4</sup> En effet, la Correspondance de Jacquemont était devenue célèbre au dix-neuvième siècle: entre 1833 et 1885 neuf éditions parurent en France, trois en Belgique, deux en Angleterre, en traduction, et une en Italie.<sup>5</sup> Aujourd'hui le nom de Jacquemont, auteur d'un petit volume de Lettres à Stendhal<sup>6</sup> est inconnu de presque tous les libraires qui mettent en vitrine les plus récentes éditions du Milanese.

---

1. Stendhal: Souvenirs d'Egotisme. (Intr. et notes de Henri Martineau. in-8, pp. 447, Paris 1941); page 47.

2. *ibid.* page 59.

3. P.G. Hamerton: Modern Frenchmen. (Seeley; Jackson & Halliday, London, 1878). page 2.

4. Arthur Chuquet: Feuilles d'Histoire du XVII au XXè siècles. (Roger et Chernoviz, Paris 1909). page 120.

5. voir Bibliographie.

6. Victor Jacquemont: Lettres à Stendhal. (Introduction et Notes par Pierre Maes; André Poursin & Cie. Paris, 1933).

Victor Jacquemont, voyageur et épistolier français, naquit à Paris "le vingt-deux thermidor, an neuf de la République française" soit le 8 août, 1801.<sup>1</sup> Il était le troisième fils de Venceslas Jacquemont, philosophe, membre du Tribunat et du Conseil de l'Instruction Publique.

Des renseignements que nous ont livrés les Archives Jacquemont<sup>2</sup> nous permettent de tracer en détail l'histoire des ancêtres de Victor Jacquemont. Nous savons que déjà au dix-septième siècle cette famille était venue s'installer en Artois. Le chef de la branche qui nous intéresse, celle des Jacquemont du Donjon, est Nicolas Lamoral Jacquemont du Donjon, né en 1625. Il rendit aveu de son fief du Donjon à Guigny en 1692 et mourut en 1700. Il avait épousé Anne d'Hollain, soeur puînée de Jean-Nicolas d'Hollain, licencié-es-lois, bailli de Warcoing. Ses deux filles et un de ses fils ne laissèrent pas de postérité, mais son aîné, François Jacquemont, seigneur du Donjon, eut de son mariage avec Marie-Catherine Boquet Després une fille et un fils, Jean-François-Norbert. François fut inhumé à sa mort, le 30 décembre 1723, dans l'Eglise de la Capelle, petit village des environs d'Hesdin. Son fils Jean-François-Norbert, sieur du Donjon, vint s'établir à Hesdin où il devint échevin de la ville en 1759. "J'ai tout lieu de croire, écrit Victor Jacquemont du Donjon, neveu du voyageur,

1. Sur l'acte de naissance, la maison natale et les armes de la famille, voir: Pierre Maes: Un ami de Stendhal - Victor Jacquemont. (Paris, Desclée de Brouwer et Cie., 1934).pp.5-6.
2. Nous tenons à remercier M. Norbert Jacquemont de l'empressement qu'il a mis à nous ouvrir ses archives et à nous communiquer les papiers relatifs à sa famille. Qu'il veuille bien croire à notre sincère reconnaissance.

que pour relever directement du roi, ce fief n'en était pas plus brillant; il semble résulter d'un examen sincère de tous ces respectables aïeux qu'ils n'étaient que de très modestes seigneurs."<sup>1</sup> Jean-Francois Norbert épousa en premières noces à Hesdin, le 16 janvier 1731, Catherine-Louise-Henriette Jouve, dont il eut trois enfants. Puis, ayant perdu sa première femme, il se remaria le 14 novembre 1751 avec Marie-Charlotte-Aldegonde Bournisien, fille d'un avocat du Parlement. Cinq enfants naquirent de ce second lit. Deux filles<sup>2</sup>, Henriette-Aldegonde, née à Hesdin le 30 janvier 1755, et Clothilde-Eulalie-Bernadine Jacquemont du Donjon, née le 2 juin 1756, épousèrent les frères Noizet de Saint-Paul - Jean-François-Gaspard, Lieutenant-Général du Génie, et Louis, Chef de Bataillon du Génie. Le fils aîné, Jacques-Francois-Norbert-Hippolyte Jacquemont du Donjon, naquit à Hesdin le 13 août 1752. Il fut procureur de la Maîtrise des Eaux et Forêts d'Hesdin. De son mariage avec Marie-Rosalie-Bénédictte Gorlier il eut deux enfants. Son frère cadet, Joseph-Norbert-Porphyre Jacquemont du Donjon, fit une brillante carrière. Né à Hesdin en 1759, il en fut d'abord échevin, puis vint à Paris où il fut avocat au Parlement. Nommé régisseur et receveur-général du Duc d'Orléans aux comté de Mortain et vicomté de Donfront, et son

---

1. Archives Jacquemont.

2. L'aînée eut trois enfants: deux fils, tous deux officiers, et une fille, Zoé Noizet de Saint-Paul, à qui sont adressées de nombreuses lettres de la Correspondance de Victor Jacquemont.

Vol. II, p. 38. (Paris, Michel Lévy Frères, 1867).



procureur domanial, il épousa à Arras Marie-Louise-Elisabeth de Vicque, mais mourut en 1793 sans laisser de postérité.

Le troisième fils s'appelait Frédéric-François-Venceslas Jacquemont de Moreau.<sup>1</sup>

De petits seigneurs, propriétaires, échevins, bien connus et respectés dans un petit pays de province, vivant de leur terre du Donjon ou de Moreau - telle paraît être pendant deux cents ans la vie paisible, rurale, de cette famille de Jacquemont. C'est Venceslas qui, à la fin, renonça à cette tradition familiale en venant s'installer à Paris, tout imprégné des idées des philosophes et moralistes de son siècle. Et c'est lui, le père de Victor, qui, des trois frères, eut la carrière la plus agitée. Il serait difficile d'exagérer l'importance du rôle que jouèrent dans la formation de Victor la vie et la carrière de son père. C'est Victor lui-même qui écrira à un ami que son père était "littéralement amoureux" de lui.<sup>2</sup> En outre, l'éducation était l'une des préoccupations maîtresses de la vie de Venceslas. Il passait ses heures de loisir à l'étudier, à la méditer; il écrivit ses impressions de l'Emile de Rousseau dans des pages qui sont restées inédites

- 
1. Son nom de Moreau venait d'une terre et servait à différencier le cadet de son aîné du Donjon. Sous l'ancien régime, les possesseurs nobles ou non, de fiefs ou de terres nobles, étaient autorisés à joindre à leur nom patronymique le nom de leurs fiefs ou terres. (cf. Dalloz: Nouveau Code Civil annoté, Paris, 1900, p. 945. 75). Après la Révolution Venceslas Jacquemont renonça à la seconde partie de son nom et par la suite ses enfants s'appelèrent Jacquemont tout court.
  2. Victor Jacquemont: Correspondance inédite avec sa famille et ses amis; précédée d'une Introduction par Prosper Mérimée. Vol. II, p. 38. (Paris, Michel Lévy Frères, 1867).



et qui sont conservées dans les archives de la famille Jacquemont; il trouva le moyen de digresser sur ce sujet dans ses écrits politiques, également inédits<sup>1</sup>; il devint chef de l'Instruction Publique au ministère de l'Intérieur et publia un rapport sur l'organisation de l'instruction publique; finalement il entreprit lui-même la formation et l'instruction du jeune Victor - au point de le faire venir, \_\_\_\_\_ à l'âge de sept ans, dans le cachot de la prison où il était alors incarcéré. Avec Victor il mit en pratique toutes les idées qui lui étaient chères. Ces années de formation marquèrent profondément l'esprit et la sensibilité du futur voyageur. Son oeuvre faite, le père laissa son fils se développer librement selon sa nature et ses lumières; si bien que Victor âgé de vingt-six ans, pourra écrire à sa cousine Zoé Noizet de Saint-Paul: "Mon existence, quoique placée près de la sienne, en a toujours été indépendante, et c'est ainsi qu'il doit en être toujours pour le bonheur et l'agrément de tous."<sup>2</sup> Constamment dans les lettres qu'il adressait à ses amis il évoquait la vie de son père, tantôt avec tendresse, tantôt avec passion, selon l'anecdote qu'il racontait. Cette vie, et la carrière qui en remplit une partie, méritent donc d'être étudiées de près.

o

o

o

---

1. Archives Jacquemont.

2. Lettres de Victor Jacquemont à Zoé Noizet de Saint-Paul, (1827-1832). Revue d'Histoire Littéraire de la France, tome XI (1904) p. 285. Recueillies et publiées par Henri Omont.

Né à Hesdin le 28 septembre 1757, le jeune Venceslas reçut son instruction au Collège des Jésuites de cette ville. Leur influence, ses penchants naturels, son caractère très sérieux et épris d'idéal, sa faculté d'accorder une foi absolue à ce qui lui semblait vrai, lui firent embrasser l'état ecclésiastique. Il fut ordonné prêtre et devint chanoine de la Collégiale de Saint-Martin d'Hesdin.<sup>1</sup> C'est ainsi que Stendhal le qualifiera d'"ancien moine".<sup>2</sup> En effet, la soutane n'était pas faite pour lui, et il l'abandonna bientôt. Il avait le goût de la lecture, il était porté vers la méditation et attiré naturellement par les questions de morale. Mais Jacquemont était au fond un théoricien. Il avait l'âme d'un moraliste, mais c'était la force de la logique impérieuse qui séduisait son esprit. Ainsi il avait une forte tendance à envisager les problèmes qu'il se posait sous l'aspect logique, philosophique, abstrait, théorique. Des considérations d'ordre pratique figuraient rarement dans ses écrits. Nourri d'auteurs classiques, il examinait toute question en commençant par les Grecs et les Romains pour faire un développement historique avant d'en venir aux vues des "modernes", de ses contemporains.

Ses cahiers renferment des notes et des observations sur un grand nombre de philosophes grecs et latins qu'il étudiait méthodiquement. Il en donnait des analyses, transcrivait des

- 
1. Ces renseignements sur la vie de Venceslas à Hesdin ont été recueillis par Arthur Chuquet, Professeur au Collège de France, Membre de l'Institut, et réunis dans son article précité (page 1, note 4).
  2. Souvenirs d'Egotisme, page 40.

citations, faisait des comptes-rendus.<sup>1</sup> Son enthousiasme pour les auteurs classiques le conduisit un jour à envoyer des critiques, dorées toutefois de gentillesse, à l'auteur d'une traduction d'Ovide laquelle il avait trouvée défectueuse. Quant à la justesse des remarques de Jacquemont, l'auteur Fontanelle en convint sans hésitation dans une lettre qu'il lui écrivit le 24 février 1783. Cette lettre est intéressante à plusieurs égards - mais premièrement parce que les documents qui jettent de la lumière sur les activités de Jacquemont Père à cette époque sont rares; elle éclaire aussi un petit coin de la vie littéraire dans les années pré-révolutionnaires par les renseignements qu'elle fournit sur les circonstances qui motivèrent cette traduction et qui décidèrent de sa qualité. Après les formules de politesse, Fontanelle regrette que Jacquemont n'ait pas étendu ses observations plus loin. Il poursuit: "Je sens mieux que personne toutes les imperfections de mon travail. Je ne craindrai pas d'avouer, aujourd'hui qu'il y a plus de 18 ans qu'il est fait, qu'il y eut beaucoup de hardiesse et surtout d'impudence de ma part à l'entreprendre. Il y avoit alors 12 ans que j'étois sorti du collège, que j'avois totalement perdu de vue mes auteurs, qu'occupé de

---

1. Les papiers de Jacquemont Père qui nous sont parvenus ont été reliés en deux volumes conservés dans les Archives Jacquemont. Nous les utilisons ici pour la première fois. M. Pierre Maes, qui a eu accès à ces cahiers, trouve qu'ils "n'offrent plus guère qu'un intérêt documentaire, historique" (ouvrage cité, p. 9). Nous trouvons, au contraire, que l'âme de Jacquemont Père est dans les divers écrits que contiennent ces cahiers; nous nous en servons dans la suite de ce chapitre.

travaux absolument étrangers, fixé pendant trois ans avec l'ambassadeur de France en Hollande, je n'avois lu d'autres ouvrages latins que de pesans et fastidieux traités diplomatiques; j'avois presque entièrement oublié une langue que j'avois mal apprise, comme tant d'autres. Je ne fis point toutes ces réflexions lors qu'on me proposa cette traduction; c'étoit une affaire de librairie; le projet de traduire, le choix de l'auteur, rien ne vint de moi; tout me fut suggéré par les entrepreneurs; et je m'y engageai, parce que la jeunesse ne doute de rien. C'est en faisant la besogne que je sentis qu'elle étoit au-dessus de mes forces; je la continuai pour rapprendre le latin. J'aurois dû la garder dans mon portefeuille; lorsqu'elle fut finie, la laisser imprimer étoit une nouvelle impudence; mais après avoir fait la première, j'étois digne de risquer la seconde; et pour tout dire, le prix qu'on m'en avoit promis étoit aussi bien ~~étoit aussi bien~~ tentant pour un jeune homme qui avoit peu de fortune et de grands besoins. Telle est, Monsieur, l'histoire vraie de cet ouvrage ..."<sup>1</sup>ut grand besoin de devenir stoïcien."

1. Parmi les anciens, Jacquemont avait une prédilection toute particulière pour les philosophes stoïciens. Il a consacré trente grandes pages, d'une fine écriture répartie sur deux colonnes, à des citations tirées de Sénèque, le fruit de ses

---

1. Archives Jacquemont. Cette lettre est datée "Paris le 24 février, 1783" et signée "Fontanelle."

2. Jacquemont consacra de nombreuses pages au De Officiis de Cicéron.



lectures.<sup>1</sup> Si Jacquemont trouva édifiante la sagesse des épîtres de Sénèque, la vie de l'antique philosophe l'enthousiasma moins. En effet, l'un des traits frappants des écrits de Jacquemont Père est le manque presque total d'humour. Il n'aime pas que l'on parle plaisamment, spirituellement, de choses sérieuses. Il rapporte dans son cahier: "La vie de ce philosophe est faite pour jeter des soupçons sur la sincérité de ses principes moraux. Il y a trop d'esprit dans ses pensées, ses phrases sont trop travaillées quoiqu'il affecte de la brièveté et de la concision. La lecture de ses ouvrages fera plutôt un bel esprit qu'un honnête homme; et en cela il est bien différent de Cicéron<sup>2</sup> ... Il reconnoissoit Dieu pour l'âme du monde, et pour expliquer comment cette âme agissoit, il se jettoit dans la métaphysique obscure, d'où il paroissoit qu'il étoit matérialiste. Il y dit qu'on peut appeler Dieu comme on veut, Destin, Providence, Nature." Et avec un petit trait de malice Jacquemont conclut en disant que Sénèque "fut exilé dans l'isle de Corse, où d'épicurien, il eut grand besoin de devenir stoïcien."

- 
1. En outre, Jacquemont a écrit des notes plus ou moins longues sur des philosophes tels que Thales, Chilon, Cléobule, Pariandre, Pythagore, Socrate, Platon, Plotin, Théophraste, Démocrite, Epicure, Pyrrhon, Sextus Empiricus, Timon, Zénon; Lucrèce, Cicéron, Epictète, Appolonius de Tyane; Plutarque; Marc Aurèle, Boèce; Pomponace, Pic de la Mirandole et son neveu Jean François, "morts jeunes tous deux", Campanella, Jordano Bruno, Peyreya, Raimvert, Billon, Pierre Boaistuau dit de Launay; Jean de Courres, principal du collège d'Amiens, Charron, Montaigne, Guichardin, Machiavel.
  2. Jacquemont consacra de nombreuses pages au De Officiis de Cicéron.



Jacquemont Père avait également peu de goût pour les plaisanteries de François de Billon.<sup>1</sup> Après avoir lu La Forteresse inexpugnable de l'honneur et vertu des dames, divisée en quatre bastions, il note dans un cahier: "Parmi le grand nombre d'ouvrages qui ont paru dans ce siècle pour et contre les dames, le mariage et l'amour, celui-ci est le plus extravagant et le plus ridicule - il rapporte, pour montrer que les femmes viennent à bout de tout ce qu'elles se mettent dans la tête, cette anecdote: le parlement d'Aix s'avisa de son temps de défendre par arrêt une danse nommée la volte, comme trop légère et même indécente. Les dames en corps firent signifier au sénat scrupuleux qu'elles danseroient la volte malgré lui, et que si on s'obstinoit à les en empêcher à Aix, elles iroient à Avignon la danser sous la protection du Pape. Le parlement, effrayé de la contumace, révoqua l'arrêt."<sup>2</sup> Extravagant, ridicule, Billon l'était peut-être mais Jacquemont le dit sans le moindre sourire.

Il transmet son goût pour la philosophie stoïcienne à son fils Victor qui, à la différence du père, aimera tout ce qui chatouillera son esprit étincelant et vif. Le stoïcisme

---

1. François de Billon (né 1522, mort après 1566, neveu d'Artus de Billon, évêque de Senlis; secrétaire du Cardinal Jean du Bellay; il écrivit son ouvrage à Rome. Paru à Paris 1555: "Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin" et en 1564 sous le titre de "La défense et forteresse invincible de l'honneur et vertu des dames".

2. Cahiers inédits, Archives Jacquemont.

2. Correspondance littéraire, éd. Tournier, cité par Maxime Leroy, Histoire des lettres, Paris, NRF, 1946, I, 230.

Dans un autre temps, peut-être, Jacquemont n'aurait pas de Sénèque, nous le verrons, le réconforte sans l'irriter; et l'idée de Dieu, âme du monde, plaira tout particulièrement au fils à cause de l'absence de netteté, de précision, à cause du vague dont se revêtait cette conception.<sup>1</sup>

Soit par habitude, soit en suivant le mouvement d'esprit qui lui était naturel, il procédait en général d'une seule manière lorsqu'il avait une étude à écrire: analyse et critique, tout en suivant un fil historique. Entraîné par l'élégance d'une suite de raisonnement "logique", il reléguait provisoirement au second plan la voix de ses sentiments, du coeur. Il faisait état d'un esprit analytique, critique, philosophique, et si l'on peut dire, historique et théoricien, ce qui lui faisait prendre conscience de ce qu'il peut y avoir de relatif dans les idées. Mais il était avant tout honnête. Il se voyait obligé de s'informer de tous les points de vue et de les examiner avec impartialité. Or, au dix-huitième siècle Jacquemont Père n'était pas embarrassé pour trouver des auteurs. "Tout est aujourd'hui philosophe, philosophique et philosophie en France," affirme Grimm.<sup>2</sup>

---

1. Cf. Lettre de Victor Jacquemont à Zoé Noizet de Saint-Paul: "Sénèque, d'après Epicure dont il partageait les principes philosophiques, expliquait la sensibilité des êtres organisés par l'anima mundi (l'âme du monde) comme tous les mouvements mécaniques des corps célestes ont été expliqués depuis par l'attraction. Cette anima mundi me plaît assez, précisément à cause de son vague et de son indétermination. J'y vois quelque chose qui ressemble à une raison, et qui n'est pas assez claire pour qu'on ne la rejette comme absurde, si on ne l'adopte pas tout d'abord comme vraie." 11 octobre 1828. En mer à bord de la Zélée. C I 24-25.

2. Correspondance Littéraire, éd. Tourneau, VII, 225 (1767): cité par Maxime Leroy, Histoire des Idées sociales en France, Paris, NRF, 1946, I, 230.

Dans un autre temps, peut-être, Jacquemont n'aurait pas abandonné l'état ecclésiastique auquel ses premiers penchants l'avaient conduit. Mais au dix-huitième siècle?

A force de lire ces philosophes, Jacquemont ne manqua pas de se laisser imprégner de ce qu'on a appelé "l'esprit du siècle": cet esprit diffus - comme une lumière est diffuse - répandu d'une manière imprécise chez les gens cultivés; ou comme une vapeur unie, homogène qui se dégage d'une combinaison d'éléments divers, opposés par leur nature et souvent contradictoires. L'esprit de Venceslas Jacquemont reflète ces contradictions: Rousseau qui est en désaccord avec les Encyclopédistes; Montesquieu qui est en désaccord à la fois avec Rousseau et avec les idéologues de l'Encyclopédie. La sensibilité du "promeneur solitaire" est aux antipodes de la sèche philosophie de la sensation d'un Condillac. Jacquemont, qui accepte tout ce qui lui semble bon, se réclamera de l'un comme de l'autre philosophe. Dans les esprits cultivés, une moyenne s'était faite entre tous ces apports multiples; les contradictions se résolvaient, se traduisaient en une aspiration générale. Car quel que fût le point de vue personnel de tel ou tel philosophe, l'important c'est que les mots, les cinq maîtres mots: individu, raison, nature, bonheur, progrès, qui constituaient les grandes préoccupations de la pensée, bourdonnaient dans toutes les têtes.

Dans l'esprit de bien des penseurs du 18<sup>e</sup> siècle l'être religieux était devenu l'homme social. Un déplacement analogue

se fit dans l'esprit de Venceslas Jacquemont. Peu à peu, par "la lente conspiration des idées" pour adapter le mot célèbre de Chateaubriand, de chanoine, Jacquemont devint philosophe sans religion. La date exacte de sa décision de quitter l'état ecclésiastique n'est pas connue, mais avant que Jacquemont eût atteint l'âge de trente ans le changement était accompli. Il continue d'étudier Sénèque, mais une citation qu'il relève indique le glissement qui s'était fait dans le mouvement de ses idées. Il ne pouvait plus lire ses auteurs classiques sans en même temps songer aux questions qui étaient alors d'une actualité brûlante. Presque fatalement Jacquemont établissait un rapport entre ses lectures occasionnelles et les grands courants de pensée de son époque: "Diderot dit dans la Vie de Sénèque: 'il y a toujours deux délits, communs à la fois: l'action proscrite par la loi, et l'infraction de la loi qui proscrit l'action.' Cette réflexion est à remarquer relativement à la question proposée par l'Académie de Marseille cette année 1787: 'Si l'extrême sévérité des lois diminue le nombre et l'énormité des crimes.'"

Deux années s'écoulaient, et en 1789 Jacquemont écrit un Mémoire à présenter aux Etats-Généraux de la France. Il y parle en philosophe, en politique - quoique de fraîche date. Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Helvétius sont là, en nom ou en esprit. Il y est question de bonheur, mais d'un bonheur terrestre, affranchi de toutes racines religieuses; Jacquemont



y parle de progrès, mais d'un progrès réalisé aux dépens des préjugés qui sont en opposition avec la raison, avec la nature, avec le bonheur des hommes sur la terre: entente cordiale avec son siècle, rupture avec l'Eglise.

Ce mémoire fut rédigé pendant les derniers jours de l'Ancien Régime, vraisemblablement entre le 27 juin<sup>1</sup> et le 14 juillet 1789. Le cahier contient une vingtaine de grandes pages manuscrites, représentant le premier chapitre<sup>2</sup> d'une étude sur les réformes sociales que Jacquemont jugeait nécessaires. Cette étude ne fut jamais achevée - sans doute la marche rapide des événements qui se succédèrent au cours des semaines qui précédèrent la prise de la Bastille la rendit-elle inutile ou superflue. Ces pages, quoiqu'inachevées, donnent des aperçus précieux sur le caractère de l'auteur, sur la tournure de son esprit et sur la pente à laquelle il se laissait aller insensiblement, presque malgré lui, dans ses digressions. Car s'il était fortement imprégné de ce qu'il appelle "l'esprit philosophique généralement répandu", féru pour ainsi dire des idées toutes modernes de ces Philosophes avec qui il avait fait

---

1. La capitulation de Louis XVI sur la question de l'Assemblée; à partir de cette date les ordres se réunissaient non plus séparément mais ensemble. C'est ainsi que Jacquemont peut parler de "l'assemblée de la nation qui est autant un bienfait du meilleur des rois qu'un effet nécessaire à l'esprit philosophique généralement répandu;" et encore: "si le coeur de Louis XVI ne nous permet point de sentir aujourd'hui la nécessité d'une bonne constitution ..."

2. Seul le titre du second chapitre est indiqué: "Des restrictions imposées au droit naturel."



cause commune, ces idées formaient comme une couche récemment acquise et superposée à une autre, plus ancienne et plus solidement assise, près du coeur comme l'autre l'était du cerveau. Cette couche ancienne s'était lentement formée au fil des lectures d'auteurs religieux, moralistes, de philosophes anciens et stoïciens de préférence. Les penchants de son âme qui le poussèrent dans sa jeunesse vers l'Eglise, furent corrigés, nous l'avons vu, par un esprit critique; mais l'ombre du chanoine néanmoins réapparaît souvent dans ces pages.

Malgré ses allusions au coeur du "meilleur des rois", Jacquemont sait qu'il écrit à la veille de l'un des grands événements de l'histoire de la France: ses premiers mots l'indiquent: "La Révolution qui semble prête à changer la face de l'Etat ..." Sans qu'il ait besoin du recul du temps pour voir les événements à distance, en perspective, il voit les origines de la Révolution non dans des faits précis, dans des abus manifestes, mais bien dans l'esprit du siècle. "Cette révolution qui s'avance, dit-il, n'est point le fruit d'une effervescence éphémère, produite par l'état critique des finances du royaume." Elle est "la suite naturelle de celle qui a changé les notions morales dans tous les esprits: la plus simple réflexion a dû suffir pour la prévoir. Depuis trente ans, le génie de nos premiers écrivains s'est tourné vers la morale politique. Les droits de l'homme, du citoyen, des gouvernements, ces grands intérêts des sociétés, ont été présentés, discutés, approfondis avec toute la justesse et

l'énergie de la raison embellie des charmes de l'éloquence." Tout en indiquant le sens de la marche du progrès des esprits, il précisait l'évolution qu'il avait lui-même subie. Tantôt c'est la philosophie idéologiste de Condillac qui le séduira<sup>1</sup>, tantôt les idées politiques de Rousseau, dont Jacquemont s'est manifestement inspiré pour écrire son Mémoire à présenter aux Etats-Généraux: "Enfin l'immortel Rousseau retrouva dans son âme céleste et pure le code éternel de la nature que les institutions sociales avaient effacé depuis longtemps dans les coeurs corrompus et dépravés de ses semblables. C'est lui qui nous rendit nos titres perdus et oubliés depuis des siècles."

Si, comme l'affirme Jacquemont, la "science de la chose publique" est la plus importante de celles qui occupent l'esprit humain, si elle est devenue "le principal objet des études de la nation", c'est qu'elle influe directement sur le bonheur de l'homme civilisé. Et Jacquemont ne cessera pas de répéter que le bonheur commun "est le but de tout gouvernement," que "la fin de toute association politique" est "le plus grand bonheur possible de tous les citoyens." Ces thèmes, ces idées, ces points de vue seront rarement absents de ces conversations et discussions qui formeront comme une ambiance à la formation de Victor. Ces idées, il grandira avec elles, mais ce ne seront pas des idées toutes faites: elles formeront pour lui une grande culture de base qui lui permettra de saisir en profondeur

---

1. Jacquemont a consacré de nombreuses pages de commentaires et de critiques à la philosophie de Condillac dont il se fera le disciple.

les problèmes sociaux de son temps - non seulement en France, mais aussi aux Etats-Unis, en Amérique du Sud et aux Indes. Le bonheur de l'homme civilisé, le bonheur du plus grand nombre sera l'une des principales préoccupations du voyageur. Chez celui-ci, cependant, l'idée du bonheur sera moins abstraite, moins théorique, moins idéale, moins intangible; elle trouvera dans son oeuvre une définition très nuancée et toute personnelle. Il y arrivera moins par un procédé de raisonnement philosophique que par la voie de la sensibilité. La conclusion du père sera pour le fils un fait acquis, un héritage transmis. Victor n'aura pas de temps à perdre à discuter le pour et le contre philosophique, il voudra passer directement à l'oeuvre, à la réalisation, à la chasse au bonheur, pour reprendre l'expression d'un de ses amis et de ses contemporains par l'esprit - Stendhal. Victor Jacquemont est déjà un homme du XIXe siècle.

Pour Venceslas Jacquemont, la politique est une étude d'une importance capitale et passionnante pour l'esprit. Mais au fond elle n'est qu'un instrument, qu'un moyen d'atteindre le véritable but: le bonheur. C'est là une vérité qui peut-être n'a pas besoin d'affirmation, mais c'est aussi une distinction très importante à faire pour qui veut comprendre Jacquemont Père: car s'il s'intéresse à la "science de la chose publique", ce n'est pas par amour de la politique, mais par philanthropie, par amour de l'humanité. L'on sent en lisant le début de son étude qu'il a appris toutes les leçons

des philosophes, qu'il met en oeuvre toutes les idées et tous les arguments qui appuieront sa thèse. C'est le philosophe qui parle dans cette première partie de son exposé; l'on sent, cependant, lorsqu'il en viendra par la suite à parler du vrai bonheur, que ce n'est plus une question de politique, mais une affaire d'hommes, une affaire d'âmes plus ou moins sensibles. Dans cette dernière partie le philosophe cède la parole au chanoine, et son message part du coeur, mais c'est un chanoine qui parle d'un bonheur terrestre et non posthume. Ce ne sera pas autrement chez Victor.

Cette conception de la vie, selon laquelle le bonheur revient de droit à l'homme social, était récente. "Le bonheur, dit Saint-Just, est une idée neuve en Europe."<sup>1</sup> Ce sont les philosophes du dix-huitième siècle qui donnèrent à cette nouvelle conception de la vie sa première expression. Cette philosophie présentera de nombreuses nuances, mais celles-ci n'en conserveront pas moins un caractère laïque. Ainsi dans son Mémoire, Jacquemont Père aborde le problème par son côté économique et politique. Un minimum de bien-être matériel, physique, est indispensable pour que l'homme puisse goûter le bonheur du foyer et les jouissances du coeur. Puisque le bonheur est un droit, il appartient aux lois de garantir à l'homme la base de ce bonheur: une subsistance suffisante et

---

1. Discours prononcé à la Convention le 26 fév. 1794; cité par Buchez et Roux, Histoire Parlementaire de la Révolution Française, vol. XXXII, p. 312.



assurée, pour éviter des scènes douloureuses comme celle que l'auteur cite en exemple: "Lorsqu'accablé des travaux du jour, le manoeuvrier mange le soir au milieu de sa famille le morceau de pain que ses bras ont gagné, il n'éprouve que la seule sensation de ce besoin satisfait: aucune des émotions célestes qui pourroient rendre ce faible repas délicieux ne s'offre à son coeur triste et glacé; souvent même ses enfans ne sont à ses yeux que des êtres importuns qui lui enlèvent la moitié de sa subsistance, et avec lesquels il la partage avec regret ... et cette nourriture dont il se prive pour les rassasier devroit être la plus douce récompense des peines qu'il a essuyées pour l'acquérir! Tout parmi nous se tourne donc en instrument de douleurs pour l'indigent, jusqu'aux bienfaits mêmes de la nature." Ce triste état de choses pousse Jacquemont qui a certainement le coeur bon et sincère, à se lancer avec passion dans une longue tirade contre les riches propriétaires, dans laquelle il esquisse un "tableau d'injustices, d'iniquités et de douleurs." Il suffit de citer quelques phrases pour en donner le ton; les arguments sont bien connus: "Quoi! dans l'état de nature la terre entière est le domaine de l'homme qui a des besoins; et depuis qu'il s'est soumis à des constitutions sociales, au milieu des productions de toute espèce dont elle couvre son sein pour les satisfaire, il est des malheureux qui souffrent la faim et à qui il est interdit de se rassasier! La multitude, qui travaille et féconde encore ce sein maternel de ses sueurs et de ces larmes, est la classe



indigente! Une poignée d'oisifs regorgent de tous les biens, et des millions d'ouvriers excédés de fatigues manquent de pain!"

Jacquemont veut que la nation s'occupe efficacement de rétablir l'équilibre parmi les propriétés. Ce serait, dit-il, "une absurdité de désirer une division égale des possessions territoriales ... cependant il est évident que le fléau de la mendicité est produit par l'accumulation des propriétés excessives sur une seule tête, et que c'est par la plus grande division possible de ces mêmes propriétés qu'il peut être détruit."

S'il continue ainsi avec ardeur de signaler des injustices, d'ébaucher parfois un remède, ce n'est pas avec l'ardeur d'un révolutionnaire qui s'emporte, qui veut abolir à force d'armes. Au contraire, Jacquemont est d'une nature beaucoup trop douce et pacifique pour que l'idée d'une révolution brutale ne le remplisse pas d'horreur; aussi souligne-t-il les injustices les plus flagrantes dont le peuple est victime, dans l'espoir qu'une réforme par les lois éloignera la révolution menaçante. Mais il faut agir rapidement par des mesures d'urgence: "Les droits primitifs de l'homme sont actuellement trop généralement connus pour qu'il ne soit point dangereux de laisser à la force naturelle des choses le soin de faire disparaître de la société les abus et injustices ... c'est pour écarter de nous le danger d'une telle insurrection que la nation doit s'occuper efficacement de rétablir

l'équilibre parmi les propriétés" ... "C'est aux lois civiles qu'il appartient de corriger un désordre qu'elles ont elles-mêmes introduit dans le corps social." Seulement, il n'était plus temps.

Après avoir longuement parlé de l'aspect théorique, intellectuelle, de cette politique de réforme, Jacquemont passe presque sans transition à une considération de l'application morale de ses idées. L'influence de sa première formation est apparente, influence qui trouvera écho plus tard dans les écrits de son fils. Jacquemont Père est convaincu que le plus grand bonheur dont l'homme social puisse jouir "ne se trouve que dans la médiocrité." Et la médiocrité, c'est une subsistance suffisante que l'Etat doit s'occuper d'assurer à tous les citoyens, et qui permettrait une manière de vivre simple et naturelle, base d'une vie de bonheur. Le superflu des riches ne peut rien, affirme Jacquemont, pour le véritable bonheur dont la source est dans le coeur même de l'homme. "Qui niera que le plus grand bien de la vie sociale se trouve dans le développement des affections naturelles et dans l'extension des notions morales?"

Oeuvres morales, lectures d'auteurs stoïciens injectées d'idées de Rousseau, tels sont les éléments qui ont contribué à former la pensée et le sentiment de Jacquemont dans cette seconde partie de son Mémoire à présenter aux Etats-Généraux. Tout homme est opulent lorsque son coeur ne lui demande rien qu'il ne puisse lui donner. Les hommes, et surtout les peu

fortunés, trouveront le bonheur dans la satisfaction des besoins que la nature a mis elle-même dans notre coeur. Ces besoins étant réels et conformes à notre organisation physique, trouvent dans cette même organisation les sentiments qui en rendent la satisfaction délicieuse. Mais les besoins que "la dépravation de l'homme social" y a malheureusement ajoutés ne sauraient se contenter "parce qu'ils sont infinis, qu'ils déchirent le coeur et le dessèchent et qu'on les satisfait sans douceur." Et Jacquemont de demander: "Est-ce donc toujours de l'or qu'il faut aux malheureux?" Il répond que les plus grands maux qui puissent accabler l'humanité sont ceux qui n'ont rien de commun avec "ce vil métal." Pour lui, comme pour le premier Diderot qui, l'on se rappelle, avait eu aussi des débuts religieux, vertu et bonheur étaient solidaires: "Tel est le fondement éternel de la morale que le plus grand bien qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre ne se trouve que dans le sentiment de ses actions vraiment vertueuses et méritoires. Cette source intarissable de sensations délicieuses, que la nature a placée dans nos âmes, ne s'ouvre que par des actes de vertu."

Si la classe la plus malheureuse de la société ne trouve pas le bonheur dans les délicieuses sensations d'une vie familiale fondée sur ces notions de vertu morale, si elle n'éprouve point ce que Jacquemont stoïcien appelle "ces consolations puissantes", c'est que "l'éducation n'a point développé  
fourni une solution philosophique. Quand même les classes malheureuses auraient applaudi à toute mesure qui promet

dans leur coeur la sensibilité précieuse dont la nature, sans distinction de sang, a doué tous les hommes." Pris par une théorie qui lui est chère, Jacquemont se laisse entraîner par ses propres idées, sans songer, peut-être, à l'assemblée de révolutionnaires auxquels son Mémoire est destiné, et qui n'auront pas tous un coeur aussi tendre que le sien. L'auteur a maintenant abandonné le ton violent de ses premières tirades; c'est en philosophe, en futur père de famille beaucoup moins qu'en homme de politique révolutionnaire qu'il poursuit son exposé: "C'est par l'éducation que les hommes apprendront à sentir "ces transports d'une flamme épurée, cette touchante mélancolie de l'amour satisfait, cet attendrissement perpétuel qui est un perpétuel enchantement, une succession de délices qui rendent toujours les coeurs plus bons et vertueux."

S'il appartient à l'Etat d'améliorer les conditions matérielles de la vie des pauvres, il devient de plus en plus évident que le bonheur dont Jacquemont parle est un bonheur de stoïcien. Car l'Etat doit aussi enseigner aux pauvres "les notions morales qui sont capables de leur faire aimer la place qu'ils occupent dans l'ordre de la société ... Alors il ne sera plus difficile de consoler cette portion nombreuse de la nation de l'inégalité nécessaire des conditions." Ainsi l'éducation nationale enseignerait le bonheur dans la résignation comme l'Eglise enseignait la résignation chrétienne - "Mon royaume n'est pas de ce monde". - Jacquemont, son analyse faite, a fourni une solution philosophique. Quand même les classes malheureuses auraient applaudi à toute mesure qui promît



d'améliorer leur sort, l'idée de chercher la consolation de leurs peines dans la vertu de leurs actions, et dans des préceptes de morale, n'était guère faite pour les enchanter. Le peuple serait sans doute peu enclin à se laisser persuader que les jouissances que donnent le rang et l'opulence, "jouissances faibles et misérables", soient "toutes à l'extérieur, frappant les regards et saisissant vivement l'imagination, qui en même temps ne peut pénétrer les maux internes et domestiques dont les grands sont assiégés"; " ... que les tourments de l'indigence bourrèlent le coeur du millionnaire (qui) maudit la place qu'il occupe dans la société et l'existence douloureuse qu'il y traîne." Et Jacquemont conclut: "Telles sont les vérités qu'il faudrait rendre familières au peuple pour combler l'espace qui sépare sa condition de celle des riches et puissans propriétaires. La morale du philosophe doit être sa première instruction, puisque c'est elle qui lui apprendra la manière dont il doit penser pour rendre son sort aussi doux qu'il peut l'être."

Ce n'est pas là, bien évidemment, de la propagande révolutionnaire; ce n'est même pas l'oeuvre d'un politique. L'on s'imagine que si ce mémoire avait été prononcé devant une assemblée, ces conclusions auraient été, sinon saluées par des interjections ironiques, du moins écoutées avec indifférence par les hommes d'action, avec un silence charitable par les amis de Jacquemont, qui connaissaient sa profonde sincérité.

Ces écrits révèlent un homme qui en politique se laissait entraîner par la logique à des convictions hardies et courageuses; un homme cependant qui semble éprouver de la difficulté à maintenir son esprit sur le plan des choses pratiques. Orienté vers l'étude plutôt que vers l'énergie et l'action, ses idées glissent, comme malgré lui, vers ces sujets de lectures et de réflexions dont pendant des années il s'était nourri l'esprit et l'âme: la morale, le bonheur, la vie intérieure. S'il a commencé son mémoire par de violentes attaques contre les riches propriétaires, il semble, dans les méditations qui l'ont amené pas à pas vers sa conclusion, avoir laissé loin derrière lui l'idée d'une réforme accomplie par des mesures pratiques. Il ne parle plus qu'en philosophe, en chanoine laïcisé, en stoïcien. Venceslas Jacquemont, donc, quoiqu'il se soit engagé dans la vie politique de son temps, reste au fond un penseur à l'âme douce et pacifique; un utopiste incapable d'élaborer un système pratique, mais ayant une grande foi dans le rôle que l'éducation et l'enseignement peuvent jouer dans la vie sociale et privée de l'homme, agissant sur l'esprit et développant la sensibilité du coeur qui seule peut mener au bonheur.

## II.

Le Révolution ne tarda pas à éclater. Les deux années qui suivirent ne fournissent aucun renseignement sur la vie et les activités de Jacquemont. Vraisemblablement il resta à Paris où il fréquenta les Girondins, dont il partageait les vues politiques. Il s'en fit connaître et apprécier, car en 1791 il occupait un poste important au Ministère des Finances, emploi qu'il gardera pendant deux ans. Dans une lettre conservée dans les Archives Jacquemont et écrite en 1796 <sup>1</sup>, Venceslas précise la fonction qu'il remplissait au Ministère. Il semble avoir abandonné, du moins provisoirement, les belles théories idéalistes et l'optimisme philosophique qui caractérisaient son Mémoire de 1789: "J'ai vécu depuis 1791 jusqu'au 31 mai 1793 dans la plus intime liaison avec ce qu'on a appelé les chefs du parti de la Gironde. J'ai occupé la place de Secrétaire-Général des Contributions Publiques pendant le ministère de Clavière<sup>2</sup> dont j'étois depuis longtemps l'ami. J'ai vu de près se former, croître et éclater tous les événements politiques qui ont eu lieu pendant ces deux années; et je suis autorisé d'après cette expérience à n'assigner d'autres causes prochaines aux malheurs de la révolution que des

1. Cette lettre est une copie écrite de la main de Venceslas Jacquemont; la date et le nom du destinataire manquent. Jacquemont, expulsé avec les Girondins en 1793, fut rappelé à Paris en 1795. Dans sa lettre il affirme qu'il s'y trouve "depuis un an."
2. Clavière, qui avait été un des conseillers de Mirabeau, fut nommé ministre par Louis XVI; il fut renvoyé avec Roland, ministre de l'Intérieur.

préventions injustes, des craintes exagérées et des tracasseries de commérage entre tous ceux que la nation avait appelés aux augustes fonctions de ses législateurs." Le 31 mai 1793 fut encore une "journée" parisienne dont l'une des conséquences fut "l'épuration" des Girondins. Jacquemont échappa à l'arrestation en retournant dans son pays natal, disant qu'il ne voulait pas être "l'instrument de la politique jacobine" ni subir ce qu'il appelait "le joug affreux de la démagogie."<sup>1</sup>

En effet, la tournure que prirent les événements dut éprouver sévèrement cette foi dans le progrès de l'humanité vers la liberté et le bonheur qui animait son Mémoire, et ébranler sa conviction intime que les vérités morales qu'il avait lui-même exposées "deviendraient évidentes à la simple réflexion,"<sup>2</sup> et n'avaient besoin que d'être aperçues pour être réalisées dans le coeur des hommes avant de trouver une expression dans leurs oeuvres. La Révolution qui s'annonçait pleine de promesses n'avait guère entraîné que des malheurs dus à des "préventions injustes" et à des "tracasseries de commérage." C'est la peur, dit-il, "qui a produit tous les événements de la Révolution: la peur peut encore ensanglanter le berceau de la république."<sup>3</sup> Malgré ces atrocités, Jacquemont ne se laissa pas facilement décourager: "A l'époque de

---

1. Cité par A. Chuquet: loc. cit. page 126.

2. Mémoire à présenter aux Etats-Généraux. Archives Jacquemont.

3. Lettre inédite déjà citée. v. page 23 et note 1.



l'abolition de la royauté, lorsque l'imagination échauffée par le patriotisme présageait les destinées de la république et la montrait triomphante de tous les obstacles, je croyais bien aussi que la force des choses devait surmonter à la fois et les efforts des ennemis de la révolution et la maladresse de ses amis. A travers l'obscurité des événements, l'établissement du régime constitutionnel me paroissoit un terme que rien ne pouvoit déplacer." Mais à mesure que le temps s'écoulait, que les ministères se succédaient, la foi de Jacquemont se trouvait être mal fondée.

Au bout d'un an, en juillet 1794, les événements parlementaires du 9 thermidor précipitèrent la chute du ministère de Robespierre et marquèrent la fin d'une époque révolutionnaire. Quelques mois plus tard, Jacquemont, qui était resté dans son pays, fut nommé membre du jury d'instruction publique à Montreuil-sur-Mer, à quelques lieues de sa ville natale d'Hesdin. Avec la fin de la Terreur, la Convention prit un aspect plus modéré, et bientôt les Girondins qui avaient survécu aux tempêtes de 1793 purent revenir à Paris. C'est ainsi que Jacquemont fut rappelé à la capitale pour remplir les fonctions de chef de bureau à la liquidation générale des émigrés du département de la Seine.<sup>1</sup> Il reprit du service le 20 mai 1795. Ses nombreux amis politiques lui avaient, en

---

1. Pour les postes officiels tenus par Jacquemont Père pendant la Révolution et après, voir A. Chuquet, loc. cit. passim, et Archives Nationales, cartons Fo. 6501, 6586.

en effet, procuré une situation qu'il occupa pendant deux ans et demi. Il partageait ses loisirs entre la politique et la philosophie, envisageant l'une en fonction de l'autre, et analysant sévèrement les documents et les faits que l'activité politique de cette époque lui fournissait en abondance. Telles sont ses Lettres Critiques<sup>1</sup> qu'il fit paraître au mois d'août, 1795, à peine trois mois après son retour à Paris, et avant que la Convention n'eût pris fin. Dans ces Lettres, en soixante-cinq pages d'une analyse serrée, Jacquemont critique le projet de constitution présenté à l'assemblée par la Commission des Onze.

Après avoir souscrit à cette réforme qu'il jugeait indispensable au salut de la patrie, il ne se retint pas d'en signaler les imperfections. Il manquait au projet des Onze, dit-il, "cette évidence forte et entraînante qui provoque l'assentiment subit à tout ce qui est vérité."<sup>2</sup> Jacquemont voulait démontrer qu'il ne peut exister qu'un seul système "invariable et nécessaire, fixé par la nature elle-même et fondé sur des lois immuables."<sup>3</sup> C'est, selon l'auteur, "un système social pour tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux",<sup>4</sup> puisque "le bonheur social, principe et fin

---

1. Lettres Critiques sur le projet de constitution présenté à la Convention Nationale de France par sa commission de Onze. Paris, impr. de Anjubault, an III, in 8° 67 pp.

2. Lettres Critiques, page 31.

3. Page 45. *Critiques*, page 38.

4. Page 38.

de toutes les actions humaines, qui est le but nécessaire des institutions civiles et politiques" <sup>1</sup>, puisque la justice qui est leur règle immuable, puisque la liberté qui est leur forme légitime, sont toujours et partout le même bonheur, la même justice et la même liberté. Il n'y a de véritable liberté qu'absolue, car "n'être pas tout à fait libre, c'est être esclave sous quelque rapport." <sup>2</sup>

Jacquemont ne s'occupe pas des problèmes précis qui se posaient dans le projet qu'il critique, ni des solutions qu'il conviendrait de leur donner. Il ne fait pas de politique pratique, ni même de science politique. Il écrit toujours en philosophe, en moraliste, et ne quitte guère le royaume utopique des belles conceptions et des idées générales. Il a tiré des leçons des écrits politiques de Montesquieu et de Rousseau, mais en même temps il s'est fait le disciple et le continuateur des philosophes empiristes dans la lignée de Locke et de Condillac: il appartient au groupe des idéologues, procédant par l'analyse et la décomposition des idées et des sensations pour arriver à des éléments irréductibles. Ainsi firent-ils pour le bonheur, la morale et la politique. "Le bonheur se compose de sentiments heureux."<sup>3</sup> Puisque ce bonheur est le principe et la fin de toutes les actions humaines, il s'ensuit que la morale universelle "n'est rien autre chose que

---

1. Lettres Critiques: page 38.

2. page 39.

3. page 39.

la science du bonheur de l'homme."<sup>1</sup> Cette morale, pour notre s'appliquer à la politique, doit être divisée en trois branches: la morale législative qui pose les bases et indique l'ordre des institutions civiles et politiques par lesquelles les hommes "jouissent de tous les sentimens heureux qui, résultant de leurs rapports sociaux, forment ainsi le bonheur social;"<sup>2</sup> ensuite vient la morale domestique qui a trait aux relations privées entre les humains, et la morale philosophique qui, "ne considérant plus l'homme qu'en lui-même, lui montre comment, par le juste développement de ses facultés sensibles et intellectuelles, et par la rectitude de leur exercice, il peut s'assurer la jouissance de tous les sentimens qui, naissant immédiatement de l'usage de ses propriétés envers lui-même, forment ainsi le bonheur privé."<sup>3</sup>

Rappelant que c'est par l'observation du fait le plus simple que Newton découvrit le système du monde physique, n'en Jacquemont affirme que la morale législative n'a point d'autre fondement que ce principe-là: " ... elle ne renferme que des vérités sensibles; et c'est aussi par l'observation des phénomènes de notre organisation que nous pouvons découvrir le monde moral."<sup>4</sup>

L'observation a permis de conclure que la cause de tout ce que nous éprouvons se rapporte en dernière analyse à

---

1. Lettres Critiques: page 40.

2. ibid.

3. ibid.

4. page 9.



l'action des objets extérieurs sur les divers foyers de notre sensibilité. Par conséquent, le système social qu'il conviendrait d'adopter serait celui qui placerait tous les membres de la société "dans cette situation unique où toutes les impressions sensibles qu'ils reçoivent du contact des éléments politiques, concourent à former cette somme totale de sentimens heureux qui composent la plénitude du bonheur social".<sup>1</sup>

Et les projets des Onze? Jacquemont les a oubliés! Il s'est laissé aller à la dérive de ses propres réflexions, et il termine sa dissertation sans faire plus d'allusion aux problèmes urgents du jour. Seulement, tout en parlant des conceptions générales de la liberté et de la tyrannie, et songeant sans doute aux années qui s'étaient écoulées depuis 1789, il glisse cet avertissement dans ses Lettres Critiques: "La toute-puissance qui écrase la tyrannie a besoin d'une intelligence égale pour établir la liberté ... (sinon) il n'en sauroit résulter qu'un établissement vicieux, qui peut-être offre d'abord quelques phénomènes brillants de la liberté, mais qui cache dans sa composition les élémens secrets d'une nouvelle tyrannie qui ne tarde point à se montrer."<sup>2</sup> Et il applique à la Révolution ces mots de Tacite: "Quae prima libertatis facultas data est, avidius quam cautius sumpsimus."<sup>3</sup>

Mais pour l'instant la Terreur est passée, une "nausée de l'échafaud" y a succédé, il s'est manifesté une réaction

---

1. Lettres Critiques: page 45.

2. Pages 29-30.

3. Page 57. ... des élections par suite desquelles se forma le Directoire. La même lecture.

générale contre les violences de la Révolution. Les Girondins sont revenus à Paris, mais ce n'est pas pour reprendre le pouvoir, comme Jacquemont l'aurait souhaité. Bien au contraire, Jacquemont en vient à cette amère prévision que "tout ce qui aura été patriote sera regardé comme les auteurs des maux de la révolution, et écarté des élections populaires: le premier titre de la confiance publique sera de n'avoir rien fait pour la liberté ... Je soutenois à mes amis qu'ils devoient, avec tous ceux qui avoient pris une part active aux affaires de la révolution, se préparer d'avance à supporter la nullité absolue qui les attendoit alors. Je leur disois: 'Nous ne pouvons pas nous dissimuler que la majorité de la France s'est séparée de la portion qui travaille pour la liberté, et que parmi cette majorité, une grande partie déteste la république!'"<sup>1</sup>

On commençait à rougir d'être républicain; les prévisions de Jacquemont se réalisèrent: "Les premières élections constitutionnelles ont manifesté de toute part le désir d'écarter les anciens patriotes."<sup>2</sup> C'est que les Girondins, tout en entrant de bonne foi dans le nouveau régime qui suivit la chute de Robespierre, ne voulurent s'y trouver que sous la direction de "ceux qu'ils étoient habitués d'estimer pour l'analogie de leurs opinions et de leur conduite politique: ils ne devoient apercevoir de garantie à leur tranquillité, et au bien-être commun, que dans le choix de ces derniers à toutes les

---

1. Lettre inédite précitée. Voir page 26 (note). Ecrite en 1796; Jacquemont rappelle ce qu'il avait dit à ses amis en 1793.

2. Il s'agit des élections par suite desquelles se forma le Directoire. La même lettre.

fonctions publiques."<sup>1</sup> Or, les députés élus "se regardent comme étrangers aux faits antérieurs de la révolution", et Jacquemont est persuadé que ces députés, en majorité "détestent au fond de l'âme non seulement les patriotes anciens de la minorité, mais tous ceux qui, rangés auprès de la majorité, avoient servi la liberté dans les assemblées constituante, législative et conventionnelle." "... Il est visible, ce mépris général dans lequel ils enveloppent tous ceux qui ont joué un rôle sur le théâtre de la révolution."<sup>2</sup>

Libéral intellectuel, ennemi de la violence, champion des réformes par les lois, croyant fermement que l'éducation triompherait des malheurs et des vices de la société, vulnérable de par son idéalisme même, Venceslas Jacquemont n'avait connu depuis quelques années que des déceptions personnelles et morales. Pendant ce temps, son tempérament calme, nourri de la lecture des auteurs stoïciens, lui fut d'un grand secours. Mais il gardera l'empreinte de ses expériences, et son fils Victor, fort impressionné par le souvenir de ces événements, les fera revivre dans ses lettres.

Cependant, sous le Directoire, la vie à Paris commençait à perdre de ses austérités. Les salons se rouvrirent, les élégances de l'ancien régime reparurent. A cette époque, Venceslas Jacquemont devint l'ami de plusieurs idéologues parmi lesquels il prit rang. Cette époque fut une des rares oasis dans la vie de Jacquemont. Son fils Victor en parle avec

---

1. La même lettre.

2. La même lettre.

enthousiasme quoiqu'il ne la connût pas. L'on devine que l'histoire de cette période dut être évoquée maintes fois au cours des heures que le philosophe et le futur voyageur passèrent ensemble pendant les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. C'étaient pour Victor les années de formation. Doué d'une âme passionnée, sensible, il réagissait d'une façon vive à ces événements qui reprenaient vie au cours des entretiens animés qui eurent lieu alors et pendant les années qui suivirent. Il existait entre Venceslas et Victor un si fort lien d'affection, de sympathie, que l'émotion du père se communiquait au fils. Plus tard, lorsqu'il écrira à ses amis, il arrivera à Victor d'évoquer tel épisode de la vie de son père avec une ardeur qui ferait croire qu'il écrit sous le coup de l'émotion première. Puis, plus paisiblement, il se transportera par la pensée ou par le souvenir dans une époque où son père jouissait d'un bonheur serein et paisible, quoique de courte durée. C'est ainsi qu'il décrit, dans une lettre à son ami Jean de Charpentier les années qui succédèrent à la Terreur: "Quand la Terreur eut cessé, quand il (son père) eut recouvré la liberté, tout ce qui, d'hommes supérieurs, avait échappé à l'orage, se réunit; les rangs éclairés se resserrèrent, géomètres, naturalistes, publicistes, poètes, tous travaillèrent en commun; ce fut l'époque la plus brillante du développement de l'esprit humain. Alors furent fondés l'Institut, les Ecoles normales, les Ecoles centrales, l'Ecole Polytechnique; ce fut le règne du talent et de l'esprit ... il fut court grâce à Bonaparte. Pendant ces



quelques années de vraie gloire, de liberté, mon père vécut dans cette réunion étonnante de talents de tout genre; ami de plusieurs, aimé, considéré, respecté de tous. Une seule étude avait rempli sa vie, les sciences morales et politiques; et chose étrange, c'étaient Sieyès, Cabanis, M. de Tracy, c'étaient les métaphysiciens, les publicistes, c'étaient tous ses rivaux naturels qui étaient ses meilleurs amis et qui souscrivaient le plus complètement à sa supériorité. Il méritait ces succès, mais il ne les obtint que parce qu'il ne les recherchait pas. Ecrivant toujours, il ne publia rien. Il cherchait le plaisir, le bonheur, non la réputation, non la gloire. Lui seul, parmi tous ces philosophes, fut philosophe dans sa vie. Jamais il ne dut à l'étude que des plaisirs, parce qu'il ne l'aima jamais, ne la cultiva que pour elle-même comme but et non comme moyen. Que de soucis, que de mécomptes, que d'amertume n'apporta-t-elle point dans la vie de plusieurs autres?"<sup>1</sup>

Le groupe de philosophes auquel appartenait Jacquemont Père se réunissait régulièrement le tridi de chaque décade chez un restaurateur de la rue du Bac où, tout en dînant, ils discutaient politique, littérature ou métaphysique. Ses relations avec les idéologues et le retentissement qu'avait eu sa brochure des Lettres Critiques valurent à Jacquemont d'être nommé, lors de sa création en février 1796, Correspondant de

---

1. Lettre écrite le 7 février, 1827. Lettres de Victor Jacquemont à Jean de Charpentier. Masson et Leroux, Paris, 1934. Page 194.

l'Institut National de France, dans la section dite de l'analyse des sensations et des idées morales - titre qui montre assez que cette section devait être une véritable ruche d'idéologues. Et en effet, Destutt de Tracy, de Sèze, Laromiguière, de Gérando et Prévost de Genève en faisaient également partie. Sa culture très étendue et son esprit averti de toutes les questions touchant l'éducation le firent choisir pour être chef de la division de l'Instruction publique au Ministère de l'Intérieur. Il remplit cette fonction pendant deux ans, en 1798 et 1799. En même temps il était membre du Conseil de l'Instruction Publique. Ce conseil fut établi par François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, et chargé d'examiner les livres élémentaires, imprimés ou manuscrits, les cahiers, les vues des professeurs. Sa constante préoccupation était de découvrir les moyens de perfectionner l'éducation républicaine.<sup>1</sup> L'on s'imagine avec quel enthousiasme Jacquemont se livrait à ce travail. Les réunions de la rue du Bac se poursuivaient tous les dix jours dans une ambiance de liberté et de franchise. C'est Destutt de Tracy qui précise l'esprit qui régnait parmi les Idéologues: "Nous autres Français dans les sciences idéologiques, morales et politiques, nous n'avons aucun chef de secte, nous ne suivons la bannière de qui que ce soit. Chacun de ceux qui s'en occupent a des opinions personnelles très indépendantes, et s'ils s'accordent sur beaucoup de points c'est toujours sans

---

1. F. Picavet: Les Idéologues: Alcan, Paris, 1891. Page 54-55.

en avoir le projet, souvent sans le savoir, et quelquefois même sans le croire autant que cela est."<sup>1</sup> de ses victoires, et il Le coup d'état de Siéyès, le grand ami des philosophes et en particulier des idéologues, et de Napoléon, le 18 brumaire de l'an VIII (le 9 novembre 1799) fournit sans doute à ces débats la matière de vives discussions. A son retour d'Egypte Bonaparte se posait en intellectuel, en savant, en philosophe membre de l'Institut. De son côté, l'Institut était ravi et flatté de l'avoir comme membre. Il y prit la parole, donna des détails sur l'état où se trouvait l'Egypte et ses anciens monuments, assura qu'il était possible de faire construire un canal de Suez qui joindrait les deux mers. Il mit les membres en confiance. Selon A. Vandal, "Bonaparte les enjôla supérieurement. Il avait entrepris tout de suite cette conquête morale" ... "Le 1er brumaire il se rendit à l'Institut pour assister à une séance ordinaire et reprit très simplement sa place parmi ses confrères. Il y retourna le 5."<sup>2</sup> Dans une lettre qu'il écrivit à Stendhal, Victor Jacquemont raconte comment Bonaparte fréquentait le salon des idéologues à Auteuil, soit chez Madame Helvétius, soit chez Destutt de Tracy. Là se réunissaient plusieurs hommes qui "aimaient la philosophie comme lui (Tracy) et qui avaient de l'influence par leur opinion sur le gouvernement, Cabanis, Garat, Chénier, Daunou, Gallon, Volney, etc., etc. vaît de cet utile emploi, se fût

---

1. Mémoires de l'Institut National de Sciences morales et politiques, I, 323. Cité par Picavet, op. cit. page 22.

2. A. Vandal, L'avènement de Bonaparte, I, 265.

"Bonaparte, général en chef, venait quelquefois dans cette société d'Auteuil, dans l'intervalle de ses victoires, et il mit d'abord beaucoup de coquetterie à séduire les hommes qui la composaient, religieux avec Garat, athée avec Volney, philosophe avec M. de Tracy), philanthrope avec Cabanis, avec tous républicain, simple, modeste et spirituel. Il leur plaisait à tous."<sup>1</sup>

Une fois au pouvoir, Napoléon ne tarda pas à montrer son vrai visage. Il n'avait plus besoin des philosophes qu'il avait tant courtisés lorsqu'il préparait son coup d'état. De plus, le souvenir de l'humiliation que lui faisaient essuyer les idéologues de la société d'Auteuil ne contribuait pas à lui inspirer une sympathie exagérée pour eux: "Plus tard, quand il fut nommé Premier Consul, il retourna à Auteuil, mais en homme qui va se faire roi. Ce bon Cabanis était le seul que le 18 brumaire n'eût pas désabusé. M. de T(racy) qui, dans les premières illusions de ses amis sur cet homme, avait toujours été le moins dupe de tous, prévoyait dès lors le consulat à vie et la monarchie absolue. Bonaparte à Auteuil le retrouva excessivement froid; il voulut élever le ton, et il le trouva grand seigneur. Le Consul fut humilié de se sentir un bourgeois, et cruellement offensé qu'un simple conseiller de l'Instruction publique à 6000 francs (M. de T. ruiné par le séquestre de ses biens, vivait de cet utile emploi), se fût

---

1. Victor Jacquemont: Lettres à Stendhal, Paris, André Poursin, 1933. Lettre datée de 17 novembre, 1824. Page 106-107.



ressouvenu devant lui qu'il était un homme de qualité <sup>1</sup>. De là sa haine pour M. de T., les idéologues et la société d'Auteuil ..."<sup>2</sup>

Si Napoléon cherchait à détruire l'autorité des idéologues, les prétextes ne lui manquaient pas. Républicains, théoriciens d'un libéralisme qui ne se réalisait pas, ils ne se soumettaient pas, dans leurs discussions tout au moins, à un régime de monarchie absolue quoiqu'entourée de formes constitutionnelles. L'on se souvient que déjà en 1800, le 24 décembre, des conspirateurs royalistes avaient lancé une bombe sur la voiture qui emmenait Bonaparte vers l'Opéra. Ce fut cependant les républicains qu'il accusa de ce complot, tant il se méfiait d'eux. Ensuite, en 1802, ce fut le Concordat qui opposa les idéologues à Napoléon. Le Premier Consul, s'irritant toujours de sentir hors de l'Etat une force vivante - l'Eglise - son réflexe naturel était de s'en emparer au profit du pouvoir, de son pouvoir personnel. Il se heurta à l'opposition philosophique de l'Institut, politique du Tribunat. Venceslas Jacquemont était membre des deux corps. Or, l'Institut, place forte de l'esprit du siècle, était presque entièrement peuplé d'encyclopédistes, de philosophes matérialistes et sensualistes, d'idéologues, en somme, qui étaient foncièrement irréligieux, anti-cléricaux sinon athées. La réincorporation du culte

- 
1. Cf. le mot de Talleyrand: "Quel dommage qu'un si grand homme soit aussi mal élevé."
  2. Lettres à Stendhal, (voir Note 1) page 107-108. Voir aussi la lettre de Jacquemont à de Meslay, le 27 avril 1832; **CIV**, p. 213.

catholique dans l'Etat signifiait pour eux la résurrection des privilèges et des richesses du clergé. Ils prévoyaient l'influence que l'Eglise ne manquerait pas d'exercer dans des domaines qu'ils avaient accoutumé depuis quelques années de considérer comme les leurs - l'éducation et la morale.

Napoléon avait intérêt donc à s'attaquer aux philosophes. Il leur fit dire par son ministre de la Police, Fouché, qu'ils avaient à se tenir tranquilles, et devant cet avertissement ils renoncèrent à leurs réunions du tridi. L'année suivante, en 1803, Napoléon supprima la section des Sciences Morales et Politiques à l'Institut comme un repaire d'idéologues et Jacquemont, qui faisait partie de cette section, passa à la troisième classe dite d'Histoire et de Littérature ancienne.

Une autre arme dont Napoléon devait se servir contre les philosophes était le ridicule. Victor Jacquemont explique à son ami Jean de Charpentier comment le Premier Consul tirait parti du peu de goût qu'éprouvaient pour la métaphysique ses "chers compatriotes" (Charpentier était de naissance allemande): "Quand une chose est difficile, on dit qu'elle est obscure. C'est ainsi que métaphysicien est, pour la multitude française, synonyme de songe-creux et que Bonaparte avait réussi à ridiculiser, dans l'esprit de la masse, les philosophes en les appelant idéologues, et mieux, les ténébreux ideologues"<sup>1</sup>. Jacquemont citait de mémoire, mais l'ami et parent des Jacquemont le Général de La Fayette, dans ses mémoires, rapporte exactement

---

1. Lettres à Charpentier, page 33. Bld. de la Pléiade, 1947.  
Chen. Henri Jacquemont, Vol. 1, p. 1206.

les paroles de Napoléon: "C'est à l'Idéologie, à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur ces bases, fonder la législation des peuples au lieu d'appropriier les lois à la connaissance du coeur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France."<sup>1</sup> Stendhal lui se souvint de la boutade de Napoléon lorsque, après la Révolution de Juillet, il parla de 'cette importance épaisse et sottise qui plaît tant à la Chambre des députés': "Au fond, ces messieurs abhorrent l'esprit. Ce qui leur déplaisait en MM. Guizot et Thiers, qu'était-ce, sinon l'esprit? Au fond, ils n'admettent l'esprit que comme mal nécessaire. C'est l'effet de l'éducation de l'Empire et des injures que Napoléon adressa à l'idéologie de M. de Tracy à son retour de Moscou."<sup>2</sup> Champion et défenseur de l'idéologie génératrice de l'esprit, Stendhal rend Napoléon responsable de la lourdeur des députés.

Venceslas Jacquemont était membre du Tribunal depuis la Constitution de l'an VIII (1799). Cette nomination l'avait déçu, avait détruit encore une illusion, car il s'attendait à être élu au Sénat. Victor, qui a suivi en retrospective toutes les fortunes et infortunes de son père, a relaté à Charpentier les circonstances de cette déception. Sa lettre, si instructive par les renseignements qu'elle fournit, révèle à quel point et avec

- 
1. Le Général de La Fayette: Mémoires, Paris, Fournier, 1838, 6 vols. in-8. Vol. V. p. 297.
  2. Stendhal: Lucien Lieuwen, Paris, Bib. de la Pléiade, 1947. (Edn. Henri Martineau), vol. 1, p. 1286.

quelle passion il se laissait imprégner par ces événements qui s'étaient gravés dans son esprit. Sa pensée, son âme porteront toujours la marque de cette formation. Il en reçut à tel point l'empreinte qu'il semble écrire parfois comme s'il évoquait ses propres souvenirs. Ce qui est sûr, c'est que la cause de son père, il l'avait fait sienne. Il devait garder toute sa vie - et Stendhal lui en fera le reproche<sup>1</sup> - une vive haine pour Napoléon. Jacquemont écrit notamment à Charpentier: "Enfin Bonaparte devint le maître, et un des amis de mon père, celui-là qui lui devait le plus, Sieyès, fut infidèle à l'amitié en même temps qu'à la liberté. Sieyès présida à la composition du Sénat; la place de mon père y était marquée, toute sa société, tous ses amis, Garat, M. de Tracy, d'Arcet, Volney, Berthollet y entrèrent. Mon père, qui eût trouvé dans ce corps inamovible une protection contre l'inimitié de Bonaparte, fut oublié;<sup>2</sup> au lieu d'être sénateur, il fut tribun, et bientôt éliminé du Tribunal, dépouillé de toutes fonctions législatives et de toute protection de corps, il paya pour sa propre fidélité à ses

---

1. Stendhal: Souvenirs d'Egotisme, p. 48.

2. C'est Victor Jacquemont qui, en 1820, rompit un silence qui avait duré pendant une vingtaine d'années. Au cours d'un voyage dans le nord de la France et en Belgique, Jacquemont projeta de passer à Bruxelles. Il raconte à Charpentier comment son père alors "se souvint de Sieyès qui y vivait dans l'exil, vieux, aveugle ... malheureux à son tour; jamais il ne lui avait fait de reproches, il était trop fier pour descendre à cela, mais depuis vingt ans, il ne lui avait point parlé; alors oubliant les torts de son ancien ami et ne voyant que son malheur, il me commanda d'aller le voir et de lui porter de sa part des paroles douces, des paroles d'amitié. (Lettre à Charpentier: page 195).

3. Journal de Victor Jacquemont, t. I, p. 100.

4. Journal de Victor Jacquemont, t. I, p. 100.



principes et pour celle de cinq ou de six de ses amis qui y restèrent fidèles dans le Sénat. Il y avait des prisons d'Etat. Mon père y fut détenu pendant un an et sa prison ne s'ouvrit que pour l'exil, qui ne finit qu'à la chute de Bonaparte."<sup>1</sup>

Dans ce court paragraphe Jacquemont retrace les événements de plusieurs années, car son père, élu au Tribunat en 1799, ne fut arrêté qu'en 1808. A plusieurs reprises, au cours de ces années, Jacquemont père n'hésita pas à montrer son hostilité pour Napoléon. En 1802 il publia son Rapport sur le projet de loi relatif à l'organisation de l'instruction publique.<sup>2</sup> Comme par le passé, les recommandations du philosophe prennent la forme de ces belles théories, de ces généreuses conceptions qui lui sont chères et qui nous sont maintenant familières. Selon l'auteur, nous avons désormais à cultiver les "vertus morales" dont l'effet général est "d'embellir la société et d'augmenter la somme du bonheur individuel: elles ne sont point en opposition avec les penchants naturels ... elles doivent naître d'elles-mêmes sous les rayons vivifiants de la raison publique ... C'est des lumières communes et de leur diffusion dans les diverses classes de la société que dépendent la liberté, l'indépendance, le repos et la prospérité des nations libres. C'est donc vers l'instruction plutôt que vers l'éducation proprement dite que doivent être dirigées les vues du législateur."<sup>3</sup> Mais l'auteur ne se borne pas à l'instruction publique.

1. Lettres à Charpentier, page 194-195. redevint alors

2. Rapport fait au nom de la section de l'Intérieur par Jacquemont sur le projet de loi relatif à l'organisation de l'instruction publique. Séance du 4 floréal, an X (24 avril 1802).

3. Rapport ... page 8.

Employant son procédé favori, il aborde son sujet du point de vue historique, en commençant par les Grecs. C'est de ce léger voile qu'il couvre ses remarques sur les maux qui résultent lorsque "la souveraineté étoit livrée à un seul homme ... un homme qui, pouvant tout, devoit souvent vouloir tout ce qu'il pouvoit." Il ne manque pas de tirer du passé une leçon sur le despotisme, et "les excès d'une autorité sans frein."<sup>1</sup> Passant à l'époque où il vivait, ses allusions sont tout aussi peu équivoques: "La philosophie qui particularise l'époque des tems où nous vivons ... repousse tout ce qui n'est pas admis par la raison sévère, tout ce qui ne porte pas l'empreinte de la justice et de la vérité. Elle a détruit les préjugés de tous les genres, et elle ne permet plus d'imaginer que pour être libre il faille être sans cesse ivres de gloire comme les Athéniens, insatiables d'austérités comme les Spartiates, dévorés de l'ambition des conquêtes comme les Romains."<sup>2</sup> Napoléon étoit évidemment visé et il ne devoit pas avoir d'illusions sur ce point.

Enthousiasmé depuis bien des années par ces idées morales et politiques, Jacquemont Père y étoit resté sincèrement attaché et ne craignoit pas, à l'occasion, de manifester publiquement ses opinions. Son caractère entier et son esprit indépendant lui avoit fait conserver son franc-parler à une époque où il valoit mieux se taire. Au début de l'année où parut son Rapport il fut éliminé du Tribunat. Il redevint alors

---

1. Rapport ... page 6-7.

2. page 7.

fonctionnaire et entra au Ministère de l'Intérieur en qualité de chef du Bureau des Sciences. Peu de temps après, se sentant probablement victime d'une oppression que lui avaient valu ses opinions libérales, Jacquemont entra en relations avec le Général Moreau qui, avec la collaboration de Garat, de Chénier et de Daunou, organisait un complot contre Napoléon. Jacquemont, dont les vues sur la "morale politique" étaient connues, était facilement abordable. En outre, il faut croire que sa sincérité et son honnêteté intellectuelle ne lui permettaient pas de se refuser à une tentative dont le but s'inspirait de principes qui lui étaient chers. Bref, il resta fidèle à ses convictions et passa de la parole aux actes. Selon Taillandier, Jacquemont "écrivait souvent à Daunou sous prétexte de l'appeler au Ministère de l'Intérieur pour des affaires concernant la Bibliothèque du Panthéon (dont il était l'administrateur) mais en réalité pour lui parler de leurs projets."<sup>1</sup> Le complot fut découvert,<sup>2</sup> le Général Moreau fut arrêté, mais Jacquemont ne fut pas inculpé.

Quatre ans plus tard, Jacquemont est à nouveau prêt à servir la cause de la liberté, cette fois dans la fameuse conspiration du Général Malet. Sans vouloir suivre en détail la marche de ces événements, il serait utile d'en dégager les

1. Taillandier, Documents biographiques sur Daunou, Paris, 1841, page 125-6; cité par Pierre Maes, ouvrage cité, page 21.
2. En février, 1804. C'est cette conspiration avortée qui avait servi de prétexte à Bonaparte pour faire arrêter et assassiner le duc d'Enghien. (E. Hamel: Histoire du premier Empire, 1804-1814, Paris, E. Dentu, 1882, viii+828pp. Page 17).

indications qu'ils fournissent sur le caractère de Venceslas, qui a maintenant une cinquantaine d'années. En bref, les faits sont les suivants. En mars, 1808 le Général Malet et Florent-Guyot, ancien député de la Convention et collègue de Jacquemont, entrèrent en pourparlers avec Demaillot et un groupe de conjurés, tous désireux de tenter un coup de force pour renverser le régime de Napoléon. "Jacquemont, écrit Ernest Hamel, avait avec le monde officiel des relations qui pouvaient rendre sa collaboration très utile au comité insurrectionnel de la rue Bourgl'Abbé. Esprit timide et irrésolu, il n'en était pas moins très sincèrement dévoué aux grandes idées d'émancipation dont Demaillot songeait à préparer la triomphe."<sup>1</sup> Ainsi, Jacquemont prit part à ces entretiens. Il pressentit un certain nombre de sénateurs tels que Destutt de Tracy, Garat, et Collot, ses amis, et qui étaient tous restés comme lui républicains dans l'âme et que le mouvement ne laissait pas indifférents. Un délateur révéla l'existence de ce complot au Préfet de Police, qui s'empressa de faire arrêter Malet. Celui-ci n'hésita pas à dénoncer Florent-Guyot et Jacquemont, qui furent également arrêtés et conduits à la Force .. Au cours des nombreux interrogatoires qu'on fit subir à Jacquemont, il ne révéla jamais rien qui fût de nature à nuire à ses amis, en particulier au Général de La Fayette que la Police Impériale voulait impliquer dans le complot, et qui exprima sa reconnaissance envers Jacquemont dans ses Mémoires: "Le brave Malet dont je viens de parler,

---

1. Ernest Hamel: Histoire des deux conspirations du Général Malet Librairie de la Société des Gens de Lettres, Paris, 1873; x+305 pp. Page 37.



ancien républicain, avait depuis plusieurs années cherché à conspirer contre le despotisme impérial; c'est à cette occasion qu'au mois de juillet 1808 Bonaparte crut pouvoir m'envelopper, avec quelques amis, dans une accusation capitale. Son ministre Fouché détourna le coup; mais je dus surtout mon salut à l'imperturbable fermeté de Jacquemont, dont l'amitié aussi éclairée que généreuse sentit qu'une dénégation de tout rapport avec moi pouvait seule couper court aux inductions captieuses. Il en fut puni par un long emprisonnement, l'exil et la perte de son emploi."<sup>1</sup>

Sa détention dura jusqu'au 14 août de l'année suivante. Il était enfermé pendant ce temps dans "une cellule de 4 mètres de long sur deux et demi de large, ne recevant le jour que par une petite imposte, lucarne ou tabatière, trop haut placée pour qu'un homme pût s'élever jusqu'à elle. Comme ameublement, un lit de fer avec une pailleasse et une couverture, un seau de nécessité. Comme nourriture, une livre de pain, du bouillon souvent détestable, un petit morceau de viande; comme boisson de l'eau."<sup>2</sup>

C'est dans cette cellule que Victor Jacquemont reçut sa première instruction. Les années n'effacèrent pas le souvenir de ce premier et cruel contact avec la vie. Les malheurs de son père, il les portera en lui. Une vingtaine d'années plus

---

1. Le Général de La Fayette, ouvrage cité, tome V, page 298.

2. Cte. de Lort de Sérignan: Un conspirateur militaire sous le Premier Empire. - Le Général Malet. Paris, Payot, 1925, P. 104. (cité par Pierre Maes, loc. cit. page 39).

tard en 1829, dans une lettre adressée de Chandernagor à son ami le Colonel Joseph de Hezeta, il rappelle ces souvenirs: "Quand j'avais huit ans - il y en a vingt de cela - des gens de la police, munis d'un ordre de Fouché, vinrent, un dimanche, envahir notre maison; ils enlevèrent les livres, les papiers, fouillèrent partout pour trouver des traces de conspiration, puis emmenèrent mon père. Pendant onze mois, il resta enfermé dans une chambre étroite et obscure, que je me rappellerai toute ma vie, y étant allé, pendant ces onze mois, deux fois par semaine, c'est-à-dire autant que cela était permis. C'est là que j'appris à lire et à écrire. Mon père, en prison, n'avait pour domestique qu'un misérable détenu qui venait le raser et le coiffer tous les matins, car on ne lui permettait pas d'avoir des couteaux ni des rasoirs ... Il sortit enfin, mais pour subir un exil qui dura autant que l'Empire."

Un autre que Venceslas Jacquemont aurait voulu épargner à son fils l'expérience qu'il lui fit subir en le recevant le plus souvent possible dans son cachot; un autre que lui aurait voulu préserver cette imagination et cette sensibilité enfantines des horreurs dont le jeune Victor ne laissa pas d'être impressionné. Le fait de quitter un foyer confortable et harmonieux pour trouver son père prisonnier dans le cachot dont on vient de donner la description; le fait que son père avait choisi de propos délibéré de l'y faire venir pour qu'aucune circonstance de sa situation ne lui échappât, brisa à jamais le monde de l'enfance dans lequel il avait jusqu'alors vécu.

Dans le secret de sa famille le jeune Victor pleura les persécutions dont son père avait été l'objet, "elles avaient, dit-il, "funesté mon enfance." Ce fut une formation de stoïcien que Venceslas imposa à son fils. Ce fut aussi un moyen de lui faire sentir que la liberté est fragile, que le despotisme est haïssable, et qu'un principe peut coûter de durs sacrifices. A l'âge de sept ans, Victor n'aurait presque rien compris aux raisons de l'emprisonnement de son père et aux principes qui se trouvaient en cause. Les enfants ne savent pas, peut-être, mais ils sentent, et d'ailleurs ces visites à la prison se renouvelèrent pendant presque une année, et constituèrent ainsi une partie importante de l'éducation du jeune Jacquemont. Les impressions qu'elles lui procurèrent, bien loin de s'affaiblir, se fortifièrent avec les années d'exil, de suspicion et de déracinements qui suivirent. A ses yeux, un seul homme fut responsable de ces malheurs: Napoléon. Victor devait désormais considérer son père comme une victime du despotisme: c'est de ces journées passées à la Force que date sa haine pour Bonaparte. Sa lettre se poursuit: "Il est vrai qu'il n'avait pas eu, comme son persécuteur, la gloire de désoler le monde. Ce n'était qu'un obscur patriote, qu'un penseur innocent, son crime secret était d'avoir gardé les opinions et les amitiés qui l'avait fait exclure du Tribunat, avec Benjamin Constant, Say, Daunou, Laromiguière, Andrieux etc., etc. Car il est inutile de vous dire que ces arrestations, ces emprisonnements, ces exils, et quelquefois ces meurtres, n'étaient ordonnés que par la police. Mon père n'a jamais vu la figure d'un juge d'instruction ni d'un

procureur impérial. Cependant, les lois sur la liberté individuelle étaient alors les mêmes qu'aujourd'hui; le Code édictait contre les auteurs de détentions arbitraires les mêmes peines qu'aujourd'hui!

"Ces choses étaient fort communes, et la rigueur avec laquelle fut traité un homme âgé déjà, contre lequel ne pouvaient exister que les préventions les plus légères, qui avait fait partie d'un des grands corps de l'Etat, qui se trouvait lié par une vieille amitié avec les membres illustres au Sénat, laisse à penser quelles cruautés furent commises alors contre les malheureux sans appui et sans nom ..."<sup>1</sup>

La Commission chargée de l'instruction de l'affaire conclut à l'innocence de Jacquemont, qui fut mis en liberté le 14 avril, 1809, et envoyé en surveillance à Arras.<sup>2</sup> Le complot n'avait même pas reçu de commencement d'exécution lors de l'arrestation des membres, et Jacquemont n'était, aux yeux de la police, que coupable d'imprudence et de légèreté.<sup>3</sup> Aussi son ami Destutt de Tracy s'efforça-t-il de faire diminuer sa peine et de lui procurer un emploi dans l'administration. Après deux ans de vaines démarches il obtint, le 4 avril 1811, la levée de la surveillance et une place d'inspecteur ordinaire des droits réunis dans la province de Flandre, fonction qu'il remplit pendant trois ans.

---

1. Victor Jacquemont: Correspondance Inédite ..., vol. I, 311-312. Lettre datée "octobre, 1829."

2. A. Chuquet. Voir note page 25.

3. E. Hamel: Histoire des deux conspirations du Général Malet, Librairie de la Société des Gens de Lettres, Paris, 1873, x+305 pp. page 89.





A la fin de 1812 Jacquemont fut soupçonné d'avoir renoué des intelligences avec le trop fameux Général Malet qui avait organisé un nouveau complot. Selon Ernest Hamel,<sup>1</sup> au mois d'octobre Malet s'arrêta à l'idée de faire passer l'empereur pour mort, sûr que c'était là un moyen infaillible de briser instantanément les rouages trop compliqués de la Constitution sortie du coup d'état de Brumaire. Il imagina un sénatus-consulte qui établissait un gouvernement provisoire comprenant entre autres, le Général Moreau, Carnot, Florent-Guyot, Jacquemont, Destutt de Tracy, Volney et Garat. Hamel ajoute que le gouvernement était chargé de "traiter immédiatement avec les puissances belligérantes, de faire cesser les malheurs de l'Espagne et de rendre à leur indépendance les peuples de Hollande et d'Italie. La liberté de la presse était rétablie et un projet de constitution devait être présenté le plus tôt possible à l'acceptation du peuple français réuni en assemblées primaires."<sup>2</sup> Malet voulut faire croire à l'armée et au peuple que l'empereur avait succombé le 7 de ce même mois d'octobre sous les murs de Moscou. "Bonaparte n'est plus, s'écria-t-il. Le tyran est tombé sous les coups des vengeurs de l'humanité .. Reprenez tous votre énergie, arrachez-vous à la honte d'un vil asservissement .. c'est un régime oppressif à renverser, c'est la liberté à reconquérir pour ne plus la laisser perdre ... pénétrons-nous de ce grand oeuvre, qui méritera à ceux qui y participeront la reconnaissance des contemporains, l'admiration

---

1. E. Hamel: Histoire des deux conspirations du Général Malet, page 158.

2. *ibid.*, page 162.

de la postérité, et qui lavera de la nation, aux yeux de l'Europe, des infamies commises par le tyran."<sup>1</sup> Ce projet faillit réussir: l'Hôtel de Ville et la prison de la Force furent pris; tous les officiers de la garnison de Paris "se laissèrent mystifier avec une facilité étonnante." Tous crurent obéir à des ordres parfaitement réguliers. Le ministère de la Police et celui de la Guerre furent soumis. Mais Malet entra par imprudence dans l'hôtel de l'état-major, et là il fut pris. Il fut condamné et fusillé le 29 octobre devant l'Ecole Militaire.

Il est vraisemblable que Malet n'avait compté Jacquemont parmi les membres de son gouvernement projeté, qu'en souvenir de sa première conspiration. L'innocence de Jacquemont, toujours dans le Nord, fut démontrée, et l'on convint de la régularité de sa conduite. "Cependant, dit Pierre Maes<sup>2</sup>, il faut croire que l'Empereur lui avait gardé une solide rancune, car en 1814 il le trouva de nouveau suspect et ordonna de l'envoyer comme inspecteur des droits réunis à Aurillac, assez loin de Paris pour lui enlever à tout jamais le goût de comploter qu'il lui supposait trop gratuitement."

Sous la Restauration Jacquemont revint habiter à Paris, où il comptait de nombreux amis, dont Destutt de Tracy et le Général de La Fayette, avec lesquels il entretenait les relations les plus intimes.

---

1. E. Hamel: Histoire du Premier Empire, page 634-635.

2. P. Maes: ouvrage cité, page 43.

Ce philosophe à l'esprit ferme, hardi et honnête, ce père dévoué, au coeur plein de bonté, de tendresse et de sincérité, déplorait la violence et s'apitoyait sur la misère des malheureux; c'était un tempérament courageux, qui se roidissait devant le malheur, les déceptions et les déboires. Animé du feu de la passion, presque fanatique quand des principes moraux ou un idéal cher à son coeur se trouvaient en jeu, cet être aux convictions inébranlables n'hésita pas à conspirer pour les défendre, dût-il encourir la prison: tel fût Venceslas Jacquemont. Sa vie ne pouvait manquer de servir d'exemple à son fils qui, dès sa première enfance "se fit remarquer par les développements précoces de son intelligence et une originalité d'esprit et une force de caractère bien extraordinaire dans un âge aussi tendre".<sup>1</sup> Bien plus, les heures passées auprès de son père durent laisser une empreinte, combien profonde, sur le caractère, l'esprit et l'intelligence de cet enfant qui apprit tout jeune à côtoyer le malheur et l'injustice: son admiration pour celui qui souffrit de longs mois de cachot ne pouvait que lui inspirer l'amour de la liberté, et cette haine de l'oppression dont il ne se départit jamais.

En 1827, à l'âge de soixante-dix ans, Venceslas sut encore inspirer à Victor cette description pleine à la fois d'admiration et de tendresse: "... vous n'auriez pu découvrir les rares qualités de son esprit, sans découvrir en même temps

---

1. Zoé Noizet de Saint-Paul: Notice biographique (1834) publiée dans Revue d'Histoire Littéraire de France, 1904, p. 326. Zoé était la cousine de Victor.

en lui cette élévation, cette noblesse de sentiments, cette fermeté antique de caractère sans la moindre sévérité dans les formes, enfin tout ce qui est digne de considération et de respect ...."<sup>1</sup>

Telles furent les influences qui s'exercèrent sur Victor Jacquemont pendant les toutes premières années de sa formation. A quel point sa vie, sa sensibilité et sa pensée allaient en être marquées, c'est ce que la Correspondance et le Journal de Jacquemont devaient pleinement révéler.

Abord attiré par les conférences de chimie que Thénard donnait au Collège de France, Jacquemont fut séduit par la verve, la chaleur, la rapidité de son discours. "Je n'ai jamais rencontré depuis, une telle volubilité de paroles; son discours rapide comme un torrent était plein de choses et fort condensé."<sup>2</sup> Thénard admira Jacquemont dans son laboratoire et il poursuivit ses études jusqu'à ce que, en 1817, un grave accident vint les interrompre. Au cours d'une expérience, Jacquemont brisa entre ses mains un récipient plein de cyanogène. Il respira les émanations de ce gaz dangereux et fut bientôt atteint d'une pharyngite laryngée qui durant quelques jours fit désespérer de sa vie, et altéra pendant longtemps sa santé.

Ses médecins ayant prescrit à Jacquemont un séjour de convalescence à la campagne, le général de La Fayette lui offrit l'hospitalité de son magnifique château de la Grange, situé à

---

1. Lettres à Charpentier, le 7 février 1827; page 193.

2. Journal de Victor Jacquemont, 1844, vol. XI, page 326.

3. Gen. Cuvier: Lettres à C. -L. Pfeiffer, Paris, Masson, 1873, p. 25.



treize liaves de Chapitre II. conles Jacquemont accepta volontiers

sa gasts Les années d'adolescence: 1816 - 1821 loquet, ami des

Jacqu Lorsqu'à la Restauration sa famille vint s'établir de  
définitivement à Paris, Victor Jacquemont chercha à compléter par  
des études supérieures la forte instruction qu'il avait reçue  
de son père et des professeurs du Lycée Louis-le-Grand où, selon  
sa cousine Zoé Noizet de Saint-Paul, il entra en 1810 <sup>1</sup>. Ses  
études classiques achevées en 1816, il commença à se livrer à  
des études scientifiques. Il fut tout d'abord attiré par les  
conférences de chimie que Thénard donnait au Collège de France,  
conférences pleines de verve, à en croire Cuvier: "Je n'ai  
jamais rencontré depuis, une telle volubilité de paroles; son  
discours rapide comme un torrent était plein de choses et fort  
condensé."<sup>2</sup> Thénard admit Jacquemont dans son laboratoire et  
là il poursuivit ses études jusqu'à ce que, en 1817, un grave  
accident vint les interrompre. Au cours d'une expérience, dans  
Jacquemont brisa entre ses mains un récipient plein de cyanogène.  
Il respira les émanations de ce gaz dangereux et fut bientôt  
atteint d'une phtysie laryngée qui durant quelques jours fit  
désespérer de sa vie, et altéra pendant longtemps sa santé.

Ses médecins ayant prescrit à Jacquemont un séjour de  
convalescence à la campagne, le général de La Fayette lui offrit  
l'hospitalité de son magnifique château de La Grange, situé à

---

1. Notice Biographique, Revue d'Histoire Littéraire de la France,  
1904, vol. XI, page 326.

2. Geo. Cuvier: Lettres à C. -M. Pfaff, Paris, Masson, 1858, p.25.

treize lieues de Paris. Venceslas Jacquemont accepta volontiers ce geste de la part de son vieil ami. Jules Cloquet, ami des Jacquemont et de La Fayette, et futur compagnon de voyage de Flaubert, rapporte que le général reçut Victor "comme l'un de ses enfants."<sup>1</sup> De son côté, Jacquemont garda une très vive affection pour La Fayette qui, dit-il, quelques années plus tard à son ami Jean de Charpentier, "m'a servi de père dans un temps."<sup>2</sup>

Ce séjour, et les visites de plusieurs mois qui se renouvelèrent chaque année à partir de 1817, marquèrent une époque décisive dans la vie de Jacquemont. L'éducation qu'il recut alors contribua dans une très grande mesure à former l'esprit, les manières et les goûts du jeune convalescent. Et lorsqu'en 1821 il prit sa place tout naturellement dans un milieu distingué, il se signala immédiatement.

Dès sa première visite à La Grange, Madame de La Fayette se chargea de la culture générale de Jacquemont, et déploya dans ce but toute son érudition. D'un autre côté, désireux de profiter de cette belle occasion de s'instruire que représentaient la terre et la campagne de La Grange, Jacquemont s'adonna sérieusement à l'étude de l'agriculture et de la botanique. Ces deux occupations devaient avoir une place importante dans la carrière qui remplit cette brève vie. Mais le rôle essentiel de La Fayette fut sans aucun doute d'orienter et de guider les opinions de

---

1. Jules Cloquet: Souvenirs sur la vie privée du général de La Fayette. Paris, Galignani, 1836, page 44.

2. Victor Jacquemont: Lettres à Charpentier, page 138; lettre du 17 novembre, 1825.

Jacquemont sur les grandes questions qui se posaient en France sous la Restauration. Il convient donc de retracer les événements et de préciser l'apport de ces années de convalescence.

Ce qui dut fortement frapper Jacquemont et s'emparer de son imagination d'adolescent, ce fut l'atmosphère toute américaine qui régnait à La Grange. La "couleur locale" donnait à la conversation du Général beaucoup de relief, et ses réminiscences abondaient en anecdotes touchant ses aventures aux Etats-Unis. Le Général connaissait mieux que personne ce merveilleux pays; ses opinions, pour Jacquemont tout au moins, revêtaient une autorité d'oracle. Il n'était pas jusqu'à la disposition de l'intérieur du château qui ne l'impressionnât: tout y évoquait la liberté, l'indépendance et la démocratie américaines, ainsi que maints souvenirs de la Révolution française.<sup>1</sup> Dans les salons de réception, La Fayette avait réuni les nombreux souvenirs qu'il avait rapportés d'Amérique. L'un de ces salons, situé dans une vaste tour était orné des portraits: de Benjamin Franklin et des présidents des Etats-Unis - John et Quincy Adams, Madison, Monroe, Jackson, Jefferson et enfin celui de Washington, représenté également par un buste, cadeau du fondateur des Etats-Unis à son frère d'armes français. Dans une autre pièce, Jacquemont pouvait voir le texte de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, avec le facsimile des signatures, et le discours d'adieu que Washington adressa au peuple américain en quittant le pouvoir. Un vase présentait, sculpté sur l'une de ses faces,

---

1. cf. Jules Cloquet: ouvrage cité, page 184.

l'aigle américain. Dans une autre tour, enfin, le Général avait installé sa bibliothèque. Il y avait réservé une place toute particulière aux livres américains, livres dont la lecture ne fit que compléter les notions générales que Jacquemont tenait déjà de son père. L'admiration et l'affection que Jacquemont éprouvait pour le Général le rendaient d'autant plus accueillant aux influences de son milieu, et surtout aux idées politiques qu'il y rencontrait tout imprégnées de doctrines américaines.

Ce milieu réunissait La Fayette, les Idéologues et Jefferson, qui, quoique rentré aux Etats-Unis, n'en restait pas moins en rapports suivis avec ses amis français. C'était Jefferson, en effet, qui servait de lien entre les Etats-Unis et cette petite société française qui se maintenait grâce aux idéaux communs qu'ils avaient partagés en 1789, et qu'ils n'abandonnaient pas sous la Restauration. A La Grange comme à Paris, il était souvent question de Jefferson. Venceslas Jacquemont et lui avaient été tous deux membres de l'Institut en 1801; La Fayette était l'ami intime à la fois de Jefferson et de Venceslas Jacquemont; Destutt de Tracy, ami de Jacquemont et de La Fayette, était également en rapports avec l'homme d'état américain. En 1811, Jefferson s'était chargé de la traduction en anglais du Commentaire sur Montesquieu de Tracy, avant même que ce livre n'eût paru en France.<sup>1</sup> Enfin, Jefferson était le correspondant d'autres amis de Venceslas Jacquemont - de Cabanis et de Say notamment. Aux yeux de Victor Jacquemont, Jefferson incarnait

---

1. G. Chinard: Jefferson et les Idéologues. Presses Univ., Paris, 1925, page 87.



portant ?  
tout ce qu'il y avait de plus noble dans les doctrines politiques américaines. Cette admiration eut pour effet de renforcer la haine que Jacquemont vouait déjà à Napoléon. En effet, Jefferson fréquentait le cercle d'Idéologues qui se réunissait chez Madame Helvétius, et partagea la déception des philosophes pendant les années qui suivirent l'avènement de Bonaparte.<sup>1</sup>

De retour en Amérique, Jefferson écrivit à Cabanis:  
"Auteuil always appeared to me a delicious village and Madame Helvétius the most delicious spot in it. In those days how sanguine we were! and how soon were the virtuous hopes and confidence of every good man blasted!"<sup>2</sup> En écrivant ainsi, Jefferson ne visait pas le gouvernement républicain en tant que tel, mais plutôt les grandes armées toujours sous les drapeaux et l'esprit de conquête: en un mot, Napoléon. C'est ce qui ressort clairement d'une lettre que Jefferson avait écrite en 1800 déjà, à son ami Samuel Adams: "I fear our friends on the other side of the water ... have yet a great deal of crime and misery to wade through. My confidence has been placed in the head not in the heart of Bonaparte. I hoped he would calculate truly the difference between the fame of a Washington and a Cromwell. Whatever the views may be, he has at least transferred the destinies of the republic from the civil to the military arm. Some will

---

1. cf. ci-dessus Page 39, sur Napoléon et Auteuil.

2. G. Chinard: loc. cit. page 26. Lettre datée 'July 12, 1803'.

use this as a lesson against the practicability of republican government. I read in it a lesson against the danger of standing armies."<sup>1</sup> J.-B. Say résuma l'opinion des Idéologues sur Jefferson dans une lettre qu'il lui adressa en 1803. Say lui fit l'éloge de "cet amour éclairé de l'humanité et de la liberté qui vous rend si recommandable aux yeux des hommes qui pensent bien."<sup>2</sup>

Dans ces circonstances, il n'était pas étonnant que Jacquemont, encouragé par La Fayette, étudiât et fît siennes ces idées qui proclamaient la liberté et le bonheur, alors que son père était depuis si peu de temps rentré de l'exil. Ainsi Jacquemont se préparait à devenir un de ces jeunes libéraux qui firent école sous la Restauration. La Fayette se sentait attiré vers cette jeunesse libérale. En la décrivant dans une lettre à Jefferson écrite en 1820, il prit certainement pour modèle son jeune ami Jacquemont à l'esprit vif et avide de connaissance, dont il pouvait observer de jour en jour le développement qui s'opérait sous son toit: "A great Leading feature in our Circumstances is that the French Youth Being Remarkably More Enlightened than You Have known them, they Have Risen above the Spirit of faction, and Care very little about dynasties, Generals and even Secondary forms of Government. They are generally Republicans. Jacobinism and Bonapartism are to them objects of disgust. Some traces of the former you find among Revolutionary

- 
1. Cité par G. Chinard dans Thomas Jefferson, the Apostle of Americanism, Little, Brown & Co., Boston, 1948; pp. 359-360. La lettre est du 26 février 1800. Voir aussi A. Guillois: Le salon de Madame Helvétius, Paris, 1894, p. 152.
  2. G. Chinard: loc. cit. page 14. Jefferson annote: "Say, J.B. rcd. Nov. '03."

Veterans; the other still lives in the Hearts of Military or Administrative Companions of Napoleon. Both Might Be found in the ignorant Mass. But there is Now at the Head of public opinion a Set of Men Quite devoted to the Cause of Liberty, and Behind them a certain number of Military and Civil Remnants of the Successive Systems Who Have Remained in or Return to the true principles, while that disposition is generally diffused among our Young generation. Hence my predilection for them, I May Be permitted to add, their friendship for Me, Both of which are daily and severely Reflected Upon By our Adversaries."<sup>1</sup>

Deux autres circonstances achevèrent d'enthousiasmer Jacquemont pour le régime politique américain. Il fit à Paris la connaissance d'un jeune Américain J.-B. Stevenson, doué d'excellentes qualités. Stevenson, qui était venu à Paris pour parfaire son éducation, fréquenta beaucoup Jacquemont et devint son "intime ami".<sup>2</sup> Leurs entretiens confirmèrent les impressions très favorables que Jacquemont avait reçues chez La Fayette et dans son entourage.

Mais, en 1820, ce fut surtout l'exemple de son frère Frédéric qui s'empara de l'imagination de Jacquemont. Frédéric, qui était déjà allé aux Etats-Unis, ne rentra en France que pour préparer un voyage de plus grande envergure. Ainsi, à l'âge de vingt-trois ans - quatre ans de plus que Victor - il allait

---

1. The Letters of La Fayette and Jefferson (Edited with intrn. and notes by G. Chinard.) Paris, Belles Lettres, 1929, p. 399. (Les majuscules sont de La Fayette.)

2. Lettres à Charpentier, page 23.

traverser une seconde fois l'Atlantique. Les préparatifs, les anecdotes que Frédéric échangeaient avec La Fayette, les conseils et recommandations demandés et reçus, avaient de quoi mettre Victor dans un état d'excitation nerveuse. Frédéric partit muni d'une lettre de recommandation dans laquelle La Fayette rappelait à Jefferson son amitié pour Venceslas.<sup>1</sup>

Quant à Victor, il lui tardait d'aller voir ce pays pour se rendre compte par lui-même des conditions qui y régnaient. Mais avant que son voyage se fît, avant même qu'une visite fût projetée, il s'était arrêté à des opinions très nettes sur ce pays que Destutt de Tracy avait appelé l'"espérance et l'exemple de l'univers."<sup>2</sup> Son admiration pour les Etats-Unis s'exprimait en fonction de celle qu'il portait au Général de La Fayette. C'est ainsi qu'il écrivit à Achille Chaper: "Comme notre légèreté française est immorale! Tout au succès! la vertu malheureuse est bientôt oubliée. Comme l'Amérique a été grande et morale dans les triomphes qu'elle a décernés à M. de La Fayette! Partout,

- 
1. "La Grange, July 120th 1820 - "My dear Friend, On My Long Wished Return to My farm and to a family Circle, It Becomes a first object for me to let You Hear from Us. and to Entreat some lines Acquainting me with the state of your Health and personal Concerns. this packet is Entrusted to Mr. frederick Jacquemont, the worthy Son of My intimate friend who in the times of the Republican government was at the Head of the direction for public instruction: it is the Second Voyage of this Young Man to the U.S. on Commercial Business. He intends Going from New York to Haity. I gave Him a letter of introduction to president Boyer who wrote to me Some months ago in terms which entitle Me to Hope My Recommendation will be Acceptable." The Letters of La Fayette to Jefferson, page 398.
- 2..Rapporté par G. Chinard: Jefferson et les Idéologues page 87.

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 10 déc. 1823.

2. Lettre inédite à Chaper, du 24 sept. 1824.

3. Lettre inédite au même, du 23 août 1825.



quelle noble devise a été la sienne! "Victrix causa diis ..."1

Au sentiment d'admiration vient s'ajouter ce sens du moral et de l'immoral qui inspirait tous les écrits politiques de son père. Et comme lui, Victor dirige son regard critique sur tout ce qui l'entoure: en 1825, c'est la seconde Restauration qui choque son opinion libérale, et il cherche toujours le remède dans l'exemple des Etats-Unis. Ne se doutant pas que ses lettres seraient un jour éditées, il ne ménage pas ses expressions. Ainsi il n'a pas hésité à livrer sa pensée en un langage vigoureux, à travers lequel transparait la figure de l'homme même, incisif, passionné, inspiré d'idéalisme. Le régime politique de son pays finit par indigner Jacquemont au point de transformer son admiration pour la constitution en un véritable engouement sans limites. Alors, il écrivit à son ami Achille Chaper: "Je voudrais fort être conquis par les Etats-Unis, et voir la France perdre son indépendance et devenir une de leurs provinces, s'ils devaient nous imposer leur constitution américaine; être conquis, dans le cas, être subjugué, c'est proprement être délivré et affranchi. Nous verrons cet hiver."2

La Révolution de Juillet était loin encore, mais elle se préparait dans les esprits: "Les idées qui changent si rapidement aujourd'hui sur toutes choses, changeront un jour sur la gloire, et l'on trouvera qu'il n'y en avait pas à aller brûler Moscou. Cette révolution est faite déjà dans quelques esprits."3 Et il voyait dans l'exemple de la "société riche, confortable, heureuse,

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 10 déc. 1825.

2. Lettre inédite à Chaper, du 24 sept. 1824.

3. Lettre inédite au même, du 23 août 1825.

mais sans inégalités, sans distinctions de l'Amérique septentrionale<sup>1</sup> la solution des maux qui affligeaient l'Europe. Avant que Hugo eût songé aux "Etats-Unis d'Europe", Jacquemont avait prévu une grande fédération européenne: "Ce temps-ci qui paraît si plat et si monotone est le plus fertile en événements! Mais les événements s'accomplissent sans violence, et voilà ce qui empêche la foule de les apercevoir. Nos institutions, nos lois, sont immobiles; mais que de changements dans nos opinions et nos mœurs! Et ne sont-ce pas elles qui font les lois? Mon ami, on ne fera jamais reculer cette révolution qui s'avance chaque jour insensiblement, entraînant dans sa marche toutes les classes de la société; nous verrons des temps meilleurs que ceux où nous sommes nés! L'Europe en soi ne formera qu'une grande fédération, j'en ai la conviction intime. C'est à quoi tend visiblement l'Amérique, à peine assurée de son indépendance, à peine remise des guerres civiles qui en ont tant contrarié l'établissement définitif. Quelle grande moralité qu'un Hudson Lowe maître de Bonaparte!"<sup>2</sup>

Cet amour de tête - car ce n'était guère plus - dut subir une rude secousse lorsque deux ans plus tard Jacquemont se rendit lui-même aux Etats-Unis. Mais en attendant, sa conviction était totale. Toutefois, il se rendait compte que la fédération européenne aurait à triompher d'un immense obstacle: un étroit nationalisme qui se déguisait sous le nom de patriotisme.

---

Lettre inédite à Achille Chaper, du 23 août 1825.

1. Lettre inédite au même, du 3 avril, 1825.

2. Voir note (1).

Jacquemont s'exprime avec une force et une ardeur qui caractérisent ce jeune libéral passionné: "Ce que nous appelons patriotisme, c'est un sentiment faux et étroit, c'est une dépravation de l'humanité. Il est fondé sur la haine de l'étranger; il ne vivrait pas sans cet aliment. On se plaint souvent que notre civilisation plus avancée tue le sentiment de la nationalité. Tant mieux. Car c'est un sentiment abominable, autant qu'absurde. C'est lui qui, divisant les hommes en familles, arme ces familles les unes contre les autres. Mon cher ami, consolons-nous de tous les maux qu'a causés la Sainte-Alliance depuis dix ans. Ils sont bien rachetés par le bienfait de la paix qu'elle a garantie; il n'y a plus maintenant en Europe des peuples opposés d'intérêt, ennemis de position. Il n'y a plus que deux partis, celui des rois - et celui des peuples. Ce nouvel ordre d'idées politiques qui se développent en silence chez toutes les nations européennes, je dis en silence parce qu'elles se développent surtout dans les esprits des jeunes gens partout exilés par leur âge des assemblées publiques, il date du 18 juin 1815; du jour où nous perdîmes la bataille de Waterloo. Alors tous les peuples eurent leur part de gloire militaire. Ils purent se pardonner mutuellement leurs victoires et leurs défaites passées."

---

1. Ibid. inédite à Achille Chaper, le 3 janvier 1825.

(ii)

Cependant, Jacquemont ne réservait à ces études américaines qu'une partie de ses loisirs de convalescent. Les médecins lui avaient recommandé des marches et des exercices en plein air. Aussi accompagnait-il le Général dans des promenades et des visites que celui-ci consacrait à l'inspection de sa propriété. La Fayette était un "propriétaire cultivateur" qui prenait au sérieux son métier de fermier. Il était en train d'établir ce que nous appellerions aujourd'hui une ferme modèle. Jacquemont, toujours avide de science - et surtout d'une science utile - se fortifia de l'exemple de son hôte tant admiré, et commença à s'intéresser sérieusement à l'agriculture. Il complétait par de solides lectures les connaissances pratiques qu'il ne cessait d'acquérir: car il était incapable de se borner à des connaissances superficielles, de même qu'il était impuissant à résister à la recherche du savoir, dès que la possibilité de s'instruire se présentait à lui.<sup>1</sup>

Il en était de même de la botanique. Il aimait les fleurs "à la passion"<sup>2</sup>, mais c'était en savant qu'il les étudiait. Il se mit à établir un herbier scientifique qui devait exciter plus tard

---

1. Cf. Jacquemont rapporte, dès son arrivée dans l'Inde: "Outre la nécessité de l'hindoustani, j'ai trouvé celle de lire bon nombre d'in-4<sup>o</sup>, publiés ici ou en Angleterre, sur ce pays-ci, afin de bien savoir d'abord tout ce qui a été dit sur lui, pour reculer le plus possible le point d'où je partirai dans mes propres recherches ... (les in-4<sup>o</sup>) sont très sérieux, à deux colonnes le plus souvent, petit texte: cela ne va pas vite; mais je ne m'y épargnais pas." (C.I., 114-115, le 3 sept. 1829).

2. Lettre inédite à Achille Chaper, le 3 janvier 1825.



l'admiration de ses amis botanistes. Jusqu'à la fin de sa vie, Jacquemont ne cessa pas de l'enrichir. Il se moquait gentiment des herbiers style Louis XV et des "jolies plantes, artistement desséchées et non moins artistement collées sur de jolis papiers, encadrés de dorures, etc., comme les herbiers sentimentaux que faisait J.-J. Rousseau pour les belles dames dont il était amoureux."<sup>1</sup> Ce qui n'empêcha en rien que l'herbier savant de Jacquemont eût pour lui une grande puissance d'évocation.

C'est que cette époque fut pour Jacquemont la plus heureuse de son existence. Les années qui suivirent ne devaient lui réserver que peu de bonheur - bien au contraire. Dans des moments de tristesse ou de douleur, il se réfugiait de plus en plus dans ses souvenirs. Alors cette époque de sa vie, évoquée par une fleur de son herbier, lui paraissait dans toute sa beauté pure et innocente. Et ce n'était pas seulement en souvenir que Jacquemont retournait à La Grange. Tant qu'il restait à Paris, il profitait de toute occasion que la belle saison lui offrait pour y aller rejoindre ses amis, et revoir cette campagne où il avait connu tant de joie. "Quand il y aura des feuilles dans les bois et des fleurs dans les prairies, j'ai le projet d'y aller passer de temps à autre vingt-quatre heures. Je retrouverai dans ce lieu doux et paisible le souvenir des premières émotions de ma vie. J'étais faible et languissant; je promenais sur ces pelouses de verdure sous ces ombrages magnifiques, qui entourent le château, les

---

1. Lettre à M. de Meslay, le 3 septembre 1832. C III, p. 256.  
Voir aussi notre chapitre: Nature, Souvenir, Amitié,  
ci-dessous, p.363.

rêveries espérantes de la convalescence et de la première jeunesse. C'est là aussi que je commençai l'étude des plantes. On m'avait défendu toute contention d'esprit, je me livrai à la botanique avec passion. Depuis, quand j'ai trouvé sur les bords de la Méditerranée les myrtes et toutes les plantes de nos orangeries, quand j'ai foulé pour la première fois sur la Lozère ces prairies parfumées des montagnes et dans vos Alpes ces gazons fleuris de saxifrages, j'ai éprouvé sans doute de vives jouissances; mais ce n'étaient plus ces folles joies de mes premières découvertes les plus vulgaires dans les bois de La Grange. Je reverrai avec charme les lieux où je les ai faites."<sup>1</sup>

Il en était de même de Paray, la belle propriété de Destutt de Tracy, située "au fond du Bourbonnais dans l'une des contrées les plus sauvages de l'intérieur de la France."<sup>2</sup> Quittant La Grange, Jacquemont y alla passer l'été de 1818, et il y retourna chaque été pendant les années suivantes. "C'est là, écrivit-il en 1821, que je suis venu me reposer des fatigues du voyage, chez des amis auxquels j'avais déjà apporté deux étés une santé chancelante et fêlée à raccommoder."<sup>3</sup> La famille des Tracy et celle des La Fayette étaient alliées par le mariage de George-Washington de La Fayette, fils du Général, avec la fille aînée de Destutt de Tracy. Aussi Jacquemont, en se rendant à Paray, n'en restait-il pas moins dans le même cercle d'amis.

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 4 avril 1825.

2. Victor Jacquemont: Lettre inédite à Mme Boniface, au Château de Favreuil, près Bapaume, (Pas-de-Calais); datée de Paray, le 13 sept. 1821. (Bibliothèque Nationale, MSS. NOUV. ACQ. FRANC. 5214, fol. 266 bis).

3. *ibid.*

A Paray, c'étaient des promenades à travers la campagne, "par ordonnance du médecin, allant chaque jour à cheval à la découverte de pays nouveaux,"<sup>1</sup> des journées passées aux champs au profit des connaissances d'agriculture que Jacquemont ne cessait d'accumuler, et des excursions au cours desquelles il cueillait des fleurs destinées, comme celles des campagnes de La Grange, à prendre place dans sa "bibliothèque de souvenirs" et à peupler la solitude de ses longs voyages à travers l'Inde et le Thibet. Il y retrouvait Paray ... "Paray à diverses époques, avant que je fusse homme, dans les joies innocentes de l'adolescence, prolongée heureusement au-delà de son terme accoutumé, en 1818 et 1819."<sup>2</sup> Les soirées furent passées au Château, en compagnie de Victor de Tracy, fils de l'Idéologue, et de sa femme, lesquels devaient par la suite devenir deux des amis les plus proches de Jacquemont.

Ses études se poursuivaient tranquillement, sa santé s'améliorait tous les jours, lorsqu'au mois d'octobre Jacquemont eut la douleur de perdre sa mère. Cet événement le terrassa.

Dans sa correspondance, Jacquemont parle souvent de son père, il interroge fréquemment ses propres souvenirs pour esquisser en quelques traits tel aspect de ce parent bien-aimé. En revanche, il n'est question de sa mère qu'à deux reprises: lorsqu'un malheur semblable vint frapper respectivement deux de ses amis à qui il était très attaché. En 1825, sept ans après la mort de sa mère, Jacquemont écrivit à Achille Chaper, dont le père venait de mourir:

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 13 juin 1825.

2. Lettre citée page 68. (Correspondance II, 193; fév. 1832).

1. Lettre à Achille Chaper, du 10 mars 1827.

"Mon ami, quand on a perdu un père, n'est-ce pas dans le souvenir de son amour, n'est-ce dans le souvenir de tout ce qui le fit adorer, n'est-ce pas dans l'immensité même de ses regrets qu'on trouve la plus douce consolation? Oh! mon ami, combien elle doit être amère et plus cruelle la douleur d'un fils pour qui cette perte n'est pas immense!

"A peine rentré dans la vie j'ai perdu la plus tendre des mères. J'étais bien jeune alors: il y a plus de sept ans! Mais le malheur développe la sensibilité, et les persécutions dont mon père avait été l'objet, je les avais pleurées dans le secret de ma famille, elles avaient funesté (sic) mon enfance, hâté pour moi la vie de la jeunesse; et il y a sept ans, quand je perdis ma mère, je connaissais l'immense bien qui m'était ravi: je l'appréciais comme je l'apprécierais aujourd'hui. J'étais bien jeune, je pleurai beaucoup et longtemps. Cette nécessité cruelle me désespérait. Depuis, son image qui me rappelait d'abord à mes premières douleurs m'apparaît comme une pensée douce et consolante. J'éprouve devant elle un calme profond, quelquefois serein et pur, mais toujours tendre et heureux. Chaper, le temps vous fera connaître ce triste bonheur."<sup>1</sup> Il y avait, dans le tempérament de Jacquemont, une part de stoïcisme. A des moments de grande douleur, son être intérieur se réfugiait dans sa seule sensibilité, et se réconfortait de la présence de cette sensibilité même. C'est pourquoi Jacquemont pensait que la sensibilité était le don le plus triste après celui de l'insensibilité. Insensible, il n'aurait pas eu besoin d'être stoïcien.

---

1. Lettre à Achille Chaper, du 10 mars 1825.



Si Jacquemont n'évoque que fort rarement le souvenir de sa mère, c'est qu'il voulait garder son image pour lui. Elle était sacrée; il la réservait à ses moments de recueillement et de solitude. Il lui eût été impossible de parler à un simple correspondant, à un indifférent, d'une personne qui symbolisait pour lui la douceur de l'enfance, et qui faisait le seul objet de tout l'amour dont Jacquemont jeune et adolescent était capable.

Les quelques lignes qu'il envoya à Madame Victor de Tracy, digne elle aussi de recevoir une confidence, fournissent sur la vie intérieure de Jacquemont à cette époque un renseignement d'autant plus précieux que la place occupée par Venceslas dans l'existence de son fils, avait semblé jusque-là non seulement dominante, mais presque exclusive. Jacquemont n'a jamais donné la moindre indication précise sur sa mère; il nous apprend seulement qu'elle était tout pour lui: "J'étais bien jeune, mais il me semble que (le malheur) n'en fut que plus cruel. Les affections de l'enfance se partagent peu: le hasard d'une adolescence innocente jusque sur le seuil de la jeunesse ne m'avait encore laissé connaître le bonheur d'aimer que dans le sentiment de l'amour filial. Cette faculté d'aimer était encore là tout entière, et je crus tout perdre tout à la fois!"

Le malheureux Jacquemont s'en retourna à La Grange où Madame de La Fayette s'efforça d'atténuer sa peine. Probablement sur la proposition de Venceslas Jacquemont qui, écrivit Victor, "ne manquait pas de philosophie et qui, dans sa carrière politique, en

---

1. Correspondance II, page 137; lettre du 1<sup>er</sup> déc. 1831, écrite "à Sabathoo, dans l'Himalaya anglais."

2. Lettre inédite à Achille Chaper, du 27 oct. 1829.

3. Correspondance II, page 19, lettre du 1<sup>er</sup> oct. 1829. Cf. aussi ci-dessous. Le grave Venceslas n'était pas convaincu de la sincérité de...

a eu plus besoin qu'un autre",<sup>1</sup> Madame de La Fayette fit avec Victor des lectures de philosophie stoïcienne. Cette foi dans le pouvoir moral des livres était bien caractéristique de Venceslas. Pour sa part, Victor n'était pas du tout fermé à cette influence. Un tel lien de sympathie unissait père et fils, que celui-ci ne pouvait guère éviter d'être atteint, au cours des années, par le stoïcisme vécu du vieux philosophe. Son esprit ainsi préparé fit bon accueil aux idées que lui apportaient ces lectures avec Madame de La Fayette. Elle était, écrivit-il à sa cousine Zoé en 1831, "mon maître de philosophie, quand j'étais malade et presque mourant à La Grange, en 1818 et 1819. Nous lisions Sénèque et Epictète et des romans allemands ensemble."<sup>2</sup> Ces lectures eurent une influence durable sur Jacquemont. Elles lui ouvrirent des horizons nouveaux: "A dix-sept ans je lus Sénèque, je le lus avec toute mon attention, il me fit penser à des choses auxquelles je n'avais jamais songé; dans ce temps aussi je lus l'Emile; depuis, je l'ai repris deux fois pour relire la Profession de foi du vicaire savoyard - et je m'en tiens à Sénèque dont le dieu est un être vague et si abstrait que sa croyance prétendue n'est réellement qu'un scepticisme absolu."<sup>3</sup> En 1828, Jacquemont revint sur cette idée, cette fois dans une lettre à Zoé: "Cette anima mundi me plaît assez, précisément à cause de son vague et de son indétermination. J'y vois quelque chose qui ressemble à une raison, et qui n'est pas assez claire pour qu'on ne la rejette pas comme absurde, si on ne l'adopte pas tout d'abord comme vraie."<sup>4</sup>

1. Lettres à Charpentier, page 19; lettre du 20 mai 1823.

2. Publiée dans la Rev. d'Hist. Litt. de la France, 1904, vol. XI, page 479.

3. Lettre inédite à Achille Chaper, du 27 oct. 1825.

4. Correspondance II, page 19, lettre du 11 oct. 1828. Cf. aussi page ci-dessus. Le grave Venceslas n'était pas convaincu de la sincérité de Sénèque.

En matière de religion, cette anima mundi de Sénèque représente le fond de la pensée de Jacquemont. Car ces expressions 'rejeter comme absurde', 'adopter comme vrai', appartiennent bien au domaine de la pensée, et non à celui de la foi. Ce n'est pas que Jacquemont manifestât une antipathie pour la foi en tant que telle: il réservait son dédain plutôt pour les cultes élaborés et, à quelques exceptions près, pour les prêtres. Là encore, il s'agit de l'influence paternelle, des impressions de jeunesse plus fortes que les souvenirs. C'est ainsi que, quelques années plus tard, il s'explique à Chaper, qui lui avait demandé s'il n'avait jamais eu un "accès de dévotion": "Je n'ai jamais connu cette petite fièvre de l'adolescence. Il est vrai qu'on n'essaya jamais de me la donner. Cela eût été difficile, parce que j'étais un enfant très indocile, et que je me serais vigoureusement débattu avec ma petite raison contre un homme qui eût voulu me dominer. Et puis, l'exemple de la famille est tout puissant; et, très jeune encore, il m'était évident déjà qu'il y avait dans la mienne non seulement de l'indifférence, mais du mépris pour toutes les pratiques religieuses. A la campagne, en été, je voyais quelquefois le curé du village. C'était en Artois. Ce vieil homme venait à pied de fort loin. Il arrivait souvent très crotté. Avant de paraître au salon, il entrait à la cuisine, demandait de la bière et s'établissait au coin du feu à fumer en buvant. Je voyais le jardinier et les autres domestiques faire exactement la même chose tous les soirs, en sorte que je l'avais classé parmi ces gens là; et comme sa conversation était à peu près celle d'un paysan, j'avais l'aristocratie de le trouver un peu déplacé au salon. Ces

premières impressions ne s'effacent pas, en sorte que plus tard je conservai toujours une sorte de dédain pour les hommes vêtus d'une soutane."<sup>1</sup>

Ainsi, c'est aux hommes que Jacquemont s'en prend, et moins à leurs croyances qu'à leurs institutions religieuses; à ces éléments humains qu'ils superposent au mystère divin; à l'esprit que ces éléments finissent par engendrer par tout un pays. Il en est, disait Jacquemont, du protestantisme anglais: "Le protestantisme c'est l'opposition, n'importe de quelle espèce, non pas religieuse seulement - mais politique aussi. Et la société, placée presque tout entière dans l'opposition politique depuis quelques années, contracte ainsi tous les jours les moeurs raides et hypocrites du protestantisme. Je préfère le catholique au protestant pour cette raison: que si le catholique ment davantage dans sa conduite extérieure, officiellement devant la multitude, il reste sincère avec cinq, six ou vingt amis qui composent le cercle de ses relations intimes. Tandis que le protestant, qui ment beaucoup/moins devant la multitude, ne redevient jamais devant qui que ce soit au monde un être parfaitement vrai, et conserve toujours devant ses amis les plus intimes, et presque devant lui-même, cette habitude du mensonge modéré qu'il porte extérieurement. Or, comme l'on ne vit point avec la multitude, mais bien avec quelques amis seulement, j'aime mieux l'Italie que l'Angleterre."<sup>2</sup>

---

1. Lettre inédite du 27 octobre 1825.

2. Lettre inédite à Achille Chaper, le 14 avril 1825. Cf. Stendhal: De l'Angleterre et de l'esprit Anglais où Stendhal exprime des idées analogues sur la politique et le protestantisme anglais. Pour cette question, voir notre Jacquemont et l'Inde anglaise, où l'évolution des idées de Jacquemont relativement aux Anglais a été étudiée.



Ce n'est pas que Jacquemont se fût jamais rendu en Angleterre. Il est fort probable qu'il devait ces notions à Stendhal, qu'il voyait beaucoup à l'époque où cette lettre fut écrite. Jacquemont précise même qu'il venait de passer une heure à causer avec Stendhal, Lamartine et de Marestre. Sur la religion de Lamartine, Jacquemont dit: "Il est toujours de bonne foi quand il parle dans ses poésies d'amour et de Dieu. Quant à la religion, c'est autre chose: il n'y croit pas. Il l'aime seulement comme poétique. S'il fût né à Rome il y a deux mille ans, il eût chanté les dieux d'alors, comme il a chanté la Cène. Pénétré intimement de l'idée de Dieu, il peint de ses couleurs touchantes les formes par lesquelles les hommes de son temps rendent cette idée sensible. Ses poésies doivent donc paraître classiques aux gens pour qui le christianisme est de la mythologie; et, à ce titre de classiques, elles leur paraîtront fausses et froides. Ceux, au contraire, qui croient au dogme les trouveront romantiques, c'est-à-dire, vraies et sincères - autant dire admirables. Cependant, malgré quelques croyances dogmatiques rappelées quelquefois dans ses vers pour y semer des images poétiques, la plupart lui ont été inspirées par le sentiment amoureux et par le sentiment religieux, sans aucun mélange avec la religion. Sans doute ce sont les plus beaux. Ceux-là étaient l'écho de ses vrais sentiments. Maintenant que la vie domestique ne laisse plus entendre le cri des passions dans cette âme, il n'y aura plus d'écho. Peut-être redira-t-il encore quelques sons anciens affaiblis par la distance et ce sera tout. La vie des artistes n'a souvent qu'un temps bien court."<sup>1</sup>

---

1. *ibid.* Voir aussi Pierre Maes: Un ami de Stendhal, pp. 217-220).

Ces idées littéraires de Jacquemont correspondent assez à celles qu'exprime Stendhal dans son Racine et Shakespeare. Quant à la religion sentie comme poétique, il est probable que Jacquemont en approuvait le principe, de même qu'il était séduit par l'aspect poétique de certaines pratiques religieuses de l'Inde. Il s'était arrêté au bord d'une rivière pour regarder des jeunes filles qui avaient apporté des fleurs dans une feuille de bananier: "Elles les posaient doucement sur l'eau du bord, et les regardaient fuir avec le courant; sans doute elles attachent des craintes ou des espérances superstitieuses à leur sort. Mais y a-t-il une forme plus gracieuse de la dévotion?"<sup>1</sup> La simplicité de cette cérémonie contrastait vivement avec celle du service anglican auquel il avait assisté à Calcutta. Il se croyait au théâtre: les voitures dans la cour, l'assistance nombreuse, le balancement rythmé des punkas et l'orgue qui jouait, "comme l'orchestre à notre Théâtre-Français, à ce qu'il me parut, pour faire prendre patience au public jusqu'au lever du rideau, qu'on ne lève ici qu'à l'arrivée du gouverneur-général."<sup>2</sup> Jacquemont considérait la forme de ce service comme une excroissance, une invention humaine et partant impure. "La solitude, l'immobilité, le silence, voilà les conditions de la prière."<sup>3</sup>

Jacquemont se montra très sévère, et même injuste, envers les missionnaires protestants - et mariés - de l'Inde. Il leur opposa la conception idéale du prêtre catholique, ce qui le ramène,

1. Journal I, p. 238; cf. notre étude Jacquemont et l'Inde anglaise, p. 394.

2. Extrait d'une page inédite du Journal et datée "février 1830, Agra." (Archives Jacquemont). Cité dans notre Jacquemont et l'Inde anglaise, p. 393. Les vues de Jacquemont sur la religion dans l'Inde y sont exposées avec plus d'ampleur.

3. Journal I, p. 162.

à son insu, et à quelques années d'intervalle, au vieux curé de village de l'Artois: "Il y a quelque chose de grand dans la discipline de l'Eglise romaine. Le célibat des prêtres romains a mille conséquences détestables; mais il fait du prêtre catholique un être à part, il le sépare du monde, il lui donne un caractère isolé, solennel, sacré. Le prêtre catholique s'isole des individus pour se dévouer à l'espèce tout entière. Voilà du moins son type idéal et possible; voilà ce qu'étaient Fénelon et Vincent de Paul. Le protestantisme n'admet pas ces sublimes exceptions."<sup>1</sup>

Pressé de répondre à cette question que lui avait posée dans l'Inde une jeune Anglaise: "Quelle est votre religion?"

Jacquemont ne semble pas vouloir admettre son scepticisme:

"Moi: Mais vous savez qu'en général, les Français sont catholiques. Je ne suis pas protestant.

Elle: Vous êtes donc catholique?

Moi: Mais oui, sans doute. Ma famille est catholique.

Elle: Mais, monsieur, êtes-vous catholique? Expliquez-vous plus clairement, car je ne vous comprends pas.

Moi: J'ai eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, que ma famille était catholique, et je n'ai aucune raison de croire que je ne sois pas de la religion de mes parents."<sup>2</sup>

Mais en 1818, Jacquemont s'en tenait à l'anima mundi de Sénèque qu'il étudia au point de se laisser pénétrer de cette philosophie stoïcienne. Sa propre pensée, ses réactions, son mépris pour le confort physique, sa manière d'accepter sans jamais se plaindre et le plus souvent avec gaieté, les privations et les

---

1. Journal I, p. 226.

2. Extrait du Dialogue véritable, C IV, p. 337. La conversation rapportée était de 1829 ou 1830.



austérités que ses voyages devaient lui réserver - en étaient les reflets. Il ne partait jamais sans un exemplaire de Sénèque dans sa poche, et s'il lui arrivait de rencontrer une personne que les malheurs de la vie faisaient trop désespérer, Jacquemont lui recommandait un remède éprouvé. Ce fut le cas d'un Prosper Fouchard, dont Jacquemont fit la connaissance à New York, et à qui il écrivit: "Quand vous aurez lu les lettres de Sénèque à son ami Lucilius, vous supporterez plus philosophiquement ces petites misfortunes of the life."<sup>1</sup> Les petites "misfortunes" de Fouchard, nous les ignorons.

Le côté stoïcien de Jacquemont n'échappa pas à ses amis. Prosper Mérimée, qui avait été l'un des intimes de Jacquemont à Paris, écrivit à son sujet: "Rigide pour lui-même et plein d'indulgence pour les autres, malgré un tact exquis pour découvrir le ridicule, il me représentait le philosophe stoïque de Lucien, son Ménippe, mais un Ménippe plein de bonté et d'une vraie sensibilité."<sup>2</sup>

Outre les Latins et les Grecs, Jacquemont abordait très volontiers les auteurs étrangers. Cette curiosité qu'il manifestait constamment, explique en partie l'intérêt qu'il portait à Sénèque, à Epictète, et éventuellement, aux auteurs anglais et italiens. Mais il faisait état également d'un goût marqué allié à un réel talent pour les langues elles-mêmes. Le latin ne lui

---

1. Correspondance III, page 128; lettre du 3 juin, 1827.

2. P. Mérimée: Lettre publiée après la mort de Jacquemont. Revue de Paris, mai, 1833, page 252.



présentait aucune difficulté; il s'étonnait même que l'on en fît tant de cas en France. "Il est inouï, écrivit-il à Zoé dans une saillie typique, qu'il faille six à sept ans pour ne pas savoir très bien la vieille langue qui a fourni à la nôtre presque toutes ses racines. C'est une bagatelle que le latin pour un Français."<sup>1</sup> C'était aussi une source de plaisir. Pour faire sourire ses amis, Jacquemont se plaisait à assaisonner de temps à autre ses lettres de quelques mots de latin de son crû. En écrivant un jour à Jean de Charpentier, il ouvrit une parenthèse pour dire à son ami: "Cette lettre est comme un ragoût d'auberge de omni re manducabili, elle est de omni re scribili en supposant que le mot soit latin (un littérateur très illustre a bien supposé que agréable venait du latin agreabilis!) et quand je pense que les cuisiniers d'auberge ne reçoivent pas toujours des compliments ... je crains fort de vous ennuyer."<sup>2</sup>

Lire dans une langue étrangère, c'était pour lui se transporter dans un paysage exotique, où la pensée et l'expression se revêtent de contours inconnus, de configurations qui séduisent par leur nouveauté même: "Le plaisir tout particulier qu'on trouve à lire dans une langue étrangère ne tient-il pas à son étrangeté même? Ce n'est pas, je crois, sa grâce réelle et absolue ni sa beauté qui nous charment; elle nous plaît surtout par ce qu'elle a pour nous d'insolite et que nous trouvons toujours élégant ou au moins original. Il est bien aisé de se convaincre de cette originalité relative d'une langue étrangère; il n'y a qu'à essayer

---

1. Correspondance IV, 361; lettre à Zoé du 7 juin 1832.

2. Lettres à Charpentier, page 162; le 11 février, 1826.

de traduire quelques pages d'un écrivain étranger; on voit alors que la grâce native disparaît entièrement dans une traduction littérale, et qu'une traduction ornée ne la reproduit nullement mais y en substitue une autre toute différente: elle n'est qu'un contresens continuel de style."<sup>1</sup>

L'année suivante, 1819, comme désormais toutes les années,<sup>2</sup> Jacquemont retourna à Paray pour y passer les mois d'été. Peu à peu, sa santé se rétablit, son esprit mûrit, et l'affection et l'amitié qui l'attachaient à Victor de Tracy et à sa femme, s'affirmèrent.

Il pouvait entreprendre à cheval des promenades plus poussées; il commençait vraiment à avoir le sentiment de sa force. L'étudiant délicat de 1818 s'effaçait devant le jeune homme viril qui devait écrire: "Je n'ai jamais serré entre mes jambes un cheval vigoureux, sans ressentir son ardeur, et sans désirer l'occasion de faire usage de ma force."<sup>3</sup>

Avant la fin de cet été

1. Correspondance III, lettre à Mme. V. de Tracy, le 3 déc. 1827, page 210. Les lettres qu'il écrivit au cours de ses voyages reflètent souvent son intérêt pour les langues et la linguistique. Pendant deux ans, au hasard des courriers peu fréquents, il entretenait avec son père une discussion sur l'origine de l'expression 'de cire' ('cela va comme de cire'). En évoquant une analogie avec l'italien "tutte cose vanno da signore", Jacquemont essaya de convaincre son père que l'expression française devrait s'écrire 'de sire'. "Que dites-vous de mon analogie?" demanda-t-il. "Pour peu que vous alliez au siècle, vous me verrez devenir philologue, quand je serai vieux moi-même." (Corr. I, 45). Aux Indes, Jacquemont ne tarda pas à découvrir plusieurs mots des langues orientales qui lui semblaient appartenir à une famille indo-européenne. Il signale nao (navis) en sanskrit et vieux persan; Douâb, nom d'un village situé à la confluence de deux rivières (cf. 'duas aguas') mais il ajoute qu'il ne connaît qu'une dizaine de ces mots.

2. En 1823, Jacquemont écrivit qu'il continuait de passer "six ou huit mois même" de chaque année à la campagne, soit à La Grange, soit à Paray. (Lettre à Charpentier, p. 21).

3. Lettre inédite à Achille Chaper, le 4 avril, 1825.

de 1819, il s'était rétabli au point de pouvoir se promener tout le jour à cheval et rentrer "nullement fatigué des quinze à seize lieues de ma journée ... Ah! mon ami, que de souvenirs tendres et riants me laisse cet été à Paray!"<sup>1</sup>

Cependant, toutes les aventures qui marquèrent son retour à la vie vigoureuse ne furent pas heureuses. Certaines, Jacquemont les évoque en retrospective parce qu'elles représentaient pour lui des étapes sur le chemin de la guérison. D'autres lui restaient gravées dans la mémoire parce qu'elles avaient comporté une sensation forte d'expérience subitement acquise aux prises avec une force supérieure. Exalté, enhardi par des épreuves surmontées, Jacquemont voulut un jour se mesurer contre le courant de la Loire qui traversait la propriété de Paray. Ce courant, qui a dérouté plus d'un bon nageur, faillit noyer Jacquemont. Des années après il rappela cet incident à Achille Chaper: "Je luttais longtemps contre la rapidité du courant, sans rien gagner presque, et après bien des efforts inutiles, je pris le parti de descendre le cours de l'eau, jusqu'à ce que je trouvasse sur le bord un lieu abordable. Je dus nager longtemps car la rive était escarpée sur une longueur considérable; je sentais mes forces s'affaiblir, et je ne voyais pas la rive s'abaisser devant moi. J'arrivai enfin à un grand éboulement de sable où je pris terre, mais j'arrivai épuisé. Je m'étais vu noyé." <sup>2</sup>

Les souvenirs surgissaient ainsi de ce passé qui, malgré tout, lui paraissait comme un paradis perdu. Le bonheur qui les

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 13 juin 1825.

2. Lettre inédite à Achille Chaper, du 2 mai, 1826.

1. Avec Madame Destutt de Tracy.

parfumait s'associait dans son esprit à la pureté et à l'innocence de la jeunesse. Depuis, sa vie avait passé dans une autre époque, et Jacquemont était bien homme à éprouver un sentiment de regret. Mais si le bonheur de ces années-là mourut avec elles, les amitiés qui germèrent alors étaient destinées à porter de belles fleurs.

passer Au cours de cet été de 1819 se trouvait à Paray une personnalité qui frappa singulièrement Jacquemont. C'était le Colonel Fabvier. L'exemple de la vie, du caractère et de l'âme élevée du Colonel fit sur Jacquemont une impression vive et durable. Comme tout jeune homme, sans doute, Victor avait ses héros personnels. Il réagissait fortement dès qu'il se trouvait en présence d'un homme qui unissait la grandeur au sentiment du devoir moral. Le colonel Fabvier, comme La Fayette, était au nombre de ses héros. Les Ioniennes jusqu'en Perse, où il est resté plus d'un an. Lieutenant d'artillerie à Austerlitz, Febvier accompagna ensuite en Perse le général Gardanne. En 1807, il fonda l'arsenal d'Ispahan. Il alla au Portugal avec Marmont, à Moscou avec Napoléon. Nommé colonel à Dresde en 1813, il se trouva l'année suivante à la défense de Paris. Il resta pendant quelque temps fidèle à la royauté, mais sous la seconde Restauration les iniquités du parti ultra-royaliste firent de lui un libéral avec La Fayette. Ayant tenté un complot contre les Bourbons, Fabvier passa en Espagne et essaya de faire échouer l'expédition française de 1823. Jacquemont fit sa connaissance en 1819, et lorsqu'en 1825 il décrivait à Chaper cette première rencontre, l'impression qu'il en gardait était encore fraîche: "Nous faisons à trois<sup>1</sup> nos longues

---

1. Avec Madame Destutt de Tracy.



promenades, nous arrêtant sans cesse pour nous coucher au pied d'un arbre, ou pour jouir d'un joli point de vue. Sans cesse, lui et moi, nous avions aussi quelque haie à rompre, et dans ce pays sauvage et rude mille petits accidents, mille petits obstacles toujours imprévus à vaincre, pour permettre à Madame de Tracy de passer aussi par tous ces chemins intermittents. M. Fabvier n'avait encore essuyé aucune persécution politique. Il n'était point exaspéré. Ce séjour si pur, si calme, si pittoresque lui rappelait en foule les émotions de la première jeunesse, et les récits naïfs qu'il nous en faisait nous rappelaient à nous les charmantes idylles de Gessner. Il nous contait aussi les aventures inouïes de sa vie militaire, entre Cadix, Hispahan et Moscou. C'était un homme de l'antiquité! Car il a été dans tout l'Orient depuis les îles Ioniennes jusqu'en Perse, où il est resté plus d'un an, tantôt dans la bonne fortune, tantôt dans la misère. Il y a des vies de Plutarque qui ressemblent à cela; et ce qu'il y a de plus beau, c'est que les actions les plus brillantes de sa carrière aventureuse, ce n'est point par lui que je les ai apprises, mais depuis par des amis qui avaient fait la guerre avec lui. Toute idée vulgaire de vanterie était à mille lieues de sa pensée. C'était comme pittoresque et jamais comme glorieux qu'il aimait à se rappeler et à nous conter ses désastres et ses succès."<sup>1</sup>

En 1828, l'aventurier se trouvait en Grèce, où il avait mis son épée au service de l'indépendance. Jacquemont lui envoya alors ce témoignage exquis de son admiration et de son affection. Cette

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 14 juin, 1825.

lettre, comme la précédente, fournit autant de renseignements sur le caractère de Jacquemont que de Fabvier: "Le souvenir infiniment doux et précieux que j'ai gardé du temps que j'ai passé avec vous chez nos amis Tracy, dans leur solitaire retraite de Paray, m'est la preuve que vous, si énergiquement organisé pour penser, si délicatement pour sentir, vous vous rappelez encore, et peut-être avec charme au milieu des scènes désolées ou terribles de votre situation actuelle, ces jours tranquilles du passé, ces plaisirs si naïfs, si jeunes que vous partagiez alors avec moi et auxquels s'associait cette pauvre Madame de Tracy que nous avons perdue.<sup>1</sup>

Je n'avais alors que dix-huit ans; j'entrais seulement dans la vie, vous étiez une des premières grandes figures d'homme que je voyais, et je ne me lassais pas de vous écouter. Combien de haltes charmantes ne fîmes-nous pas dans nos longues et lentes promenades avec cette pauvre Madame de Tracy, au bout du jardin dans le champ des noyers, ou sous les bouleaux des Champs Quentins, où nous allions chercher l'ombre et la fraîcheur! Vous racontiez les scènes naïves de votre jeunesse et j'étais touché, ou bien vous nous disiez les agitations, les périls, les hasards si pittoresques de votre vie militaire. Souvent vous nous parliez de l'Orient; nous vous écoutions avec avidité, sans prévoir tout ce que vous y retourneriez trouver de misère et de gloire ...

"Mes vœux et mon admiration vous suivent partout."<sup>2</sup>

---

1. Madame Destutt de Tracy mourut en 1824.

2. Lettre datée '1828'; reproduite dans la Rev. d'Hist. Litt. de France, 1904 (vol. XI), page 321.

Tantôt à Paray, tantôt à La Grange, Jacquemont poursuivait ainsi cette vie saine, agréable et studieuse. Il élargissait de jour en jour ses connaissances et sa culture au contact de la littérature, des langues et des sciences; en même temps il s'enrichissait par la fréquentation de cette société de gens distingués qui se montraient tous pleins de bienveillance pour lui. De son côté, Jacquemont ne laissait pas de se montrer à tous égards digne d'eux.

Sa convalescence était maintenant terminée. L'année suivante, 1820, Jacquemont passa les mois d'été à voyager à cheval dans le Nord de la France. Il se rendit d'abord à Hesdin, où son père comptait encore des parents. Pendant le séjour qu'il y fit, Jacquemont se lia avec M. Dovergne, pharmacien de cette ville, épris comme lui de botanique. Jacquemont en profita pour faire avec lui de nombreuses courses à travers la campagne avoisinante. Par la suite, une correspondance s'établit entre les deux hommes. Les quelques lettres que Jacquemont adressa à Dovergne nous fournissent des renseignements sur son voyage dans cette région et, éventuellement, dans le Midi de la France, en Italie et en Suisse.

Quittant Hesdin, Jacquemont explorait les campagnes du Nord et du Pas-de-Calais, tout en étudiant la flore de ces contrées, et en grossissant son herbier d'une moisson d'acquisitions nouvelles. La frontière ne l'arrêta pas: "Je poussai même une fois jusqu'à Bruxelles, écrivit-il à Dovergne;<sup>1</sup> là, l'inexactitude de mes passeports me fit coucher une nuit au violon, où je puis vous l'assurer,

---

1. Correspondance IV, page 285, lettre du 8 déc. 1820. C'est à cette occasion que Jacquemont fit sa visite à Sieyès. Cf. ci-dessus page 43, note.

on dort très bien quand on a la certitude d'en sortir le lendemain matin." Cette gaie insouciance alliée à un goût de l'aventure annonçait un trait de caractère qui s'accusa de plus en plus au cours de ses voyages: l'exemple de La Fayette et de Fabvier ne lui aura pas été inutile! Ce ne fut pourtant qu'un bien modeste début.

Ses recherches de botanique, poussées à fond, permirent à Jacquemont de signaler à Dovergne des lacunes et des incorrections dans les livres courants qui traitent de la botanique de cette région. Jacquemont dirigea également son attention sur les cultures des campagnes qu'il traversa. Partout il posa des questions demanda des renseignements et prit des notes. Au terme de son voyage, il écrivit un petit rapport qui contenait le fruit de ses observations. Il l'envoya, sous forme de lettre, à Destutt de Tracy, qui s'adonnait à l'agriculture dans sa terre de Paray. Comme La Fayette à La Grange, il s'intéressait à l'agriculture en tant que science.

Cette lettre, datée du 10 septembre, 1820, alors que Jacquemont n'avait pas encore dix-neuf ans, constituait une vue d'ensemble des régions en question; elle était si bien rédigée, les observations d'ordre technique et général étaient si intéressantes, que les Annales d'agriculture la publièrent la même année.<sup>1</sup>

Fortifié ainsi dans le domaine de la santé, grâce à ses séjours à La Grange et à Paray; dans le domaine du moral, grâce à

---

1. Annales d'Agriculture, 1820, seconde série, tome XIV.  
Cette lettre a été reproduite dans la Correspondance IV,  
page 279-292.



ses lectures philosophiques; inspiré par cette conception du type humain idéal: l'homme d'action aux principes sévères, mais libéral en même temps et plein de sensibilité; enfin encouragé par ce premier succès scientifique que représentait pour lui la publication de son article - Jacquemont reprit ses études universitaires.

société qu'il aimait Chapitre III., ainsi qu'à celle qu'il

fréquentait peu mais critiquait beaucoup. D'autres lettres

Les années d'étude - Un nouvel "esprit du siècle".  
évoquent les querelles littéraires. D'autres encore sont tout

Les cinq années qui suivirent le retour à Paris de Victor Jacquemont, ainsi que les deux ou trois qui le précédèrent, scintillent d'un éclat remarquable. Situées dans cette trêve qui succéda à vingt-cinq ans de bouleversement - révolution, batailles, despotisme, exils, conspirations - elles donnèrent à la vie de l'esprit un essor que peu de générations ont connu. Le génie de ces années trouva en Victor Jacquemont, pendant une courte saison, au moins, une brillante expression.

Sa correspondance, et en particulier les pages les moins introspectives, reflète les luttes de l'esprit, de la science, l'optimisme d'une jeune génération qui savait plus qu'elle ne pouvait. On y découvre ces tendances combattives, cette complaisance à entrer en lice contre une Résistance hostile au renouvellement de cette science qu'elle avait elle-même créée. Alors, chaque avance avait la saveur d'une victoire d'avant-garde. Chaque victoire servait à affermir la confiance que Jacquemont avait en lui-même et en son siècle qui, disait-il était 'en marche'; confiance qui n'était pas sans engendrer de l'orgueil chez Jacquemont, et même une certaine arrogance de jeunesse. Aussi les lettres qu'il écrivit au cours de ces années représentent-elles un document d'une grande valeur pour qui s'intéresse à ces luttes de l'esprit, à cette marche en avant, à cet entrain, qui animaient la vie intellectuelle, artistique et mondaine de la Restauration. Les unes sont riches en anecdotes et en allusions relatives à la

société qu'il aimait à fréquenter<sup>1</sup>, ainsi qu'à celle qu'il fréquentait peu mais critiquait beaucoup. D'autres lettres évoquent les querelles littéraires. D'autres encore sont tout imprégnées d'un sentiment d'amitié d'une qualité exquise et rare. Enfin - et c'est ce dernier aspect qui sera la principale matière de ce présent chapitre - ces lettres font revivre les années d'études dans un milieu qui subissait les secousses perturbatrices, les exaltations enivrantes, d'une révolution dans les idées.

Etudiant de faculté, Jacquemont appartenait, du matin au soir, à un milieu universitaire de jeunes et de vieux savants. Il réservait ses soirées à des poursuites moins techniques: il cultivait les arts, fréquentait les salons où il rencontrait ses amis parisiens: Stendhal et Mérimée, Rossini et Meyerbeer, Madame Pasta et la Schiasetti. Ainsi Jacquemont menait deux vies séparées, et qu'il voulait séparées: la vie de l'âme, qui réclamait des jouissances propres à la satisfaire, et la vie intellectuelle, qui embrassait plusieurs branches de ces sciences que Jacquemont reconnaissait volontiers pour être arides et dépourvues de charme. Qu'il se fût distingué aux yeux des contemporains dans ces deux foyers d'activité, il le dut sans doute à une force dynamique qui l'entraînait et qui ne lui laissait aucun répit, qui l'obligeait à se livrer tout entier à tout ce qu'il entreprit, dans ses plaisirs comme dans ses études. Ses qualités personnelles lui

---

1. Pour cet aspect de la Correspondance de Jacquemont, voir P. Maes: Un ami de Stendhal, chap. III, "Les Salons de la Restauration" et Henri Martineau: Le Coeur de Stendhal, tome II, chap. XVIII: "La vie de Société".

firent prendre place naturellement parmi l'élite de son temps et de son opinion.

Ainsi, lorsqu'il revint s'établir à Paris, sa personnalité présentait des traits nets, précis. C'était déjà le jeune Parisien que sa correspondance allait livrer dans toute la richesse et toute la variété de son esprit et de son talent, dans toute la délicatesse de sa sensibilité, et dans toute la passion de son coeur. Jacquemont n'ignorait pas combien il devait à l'excellente éducation qu'il avait reçue de son père, et qu'il avait parfaite pendant ces quatre années vécues à La Grange et à Paray. De son côté, il ne négligea aucune occasion d'exprimer sa reconnaissance envers ces deux familles qui n'en formaient qu'une seule, et qui lui avaient servi de parents à cette époque. Une lettre qu'il écrivit à Jean de Charpentier en 1823 indique pleinement la profondeur de son obligation envers les La Fayette et les Tracy. L'influence de l'Idéologue allait désormais se préciser d'année en année. Dans sa lettre, Jacquemont entretenait son correspondant de ces années d'adolescence, et de ces "amis dont la seule famille composait la société la plus intéressante et la plus instructive, la plus piquante et la plus douce. Je trouvais là tous les jours les charmes d'une société aimable ... et l'inestimable avantage pour un jeune homme du commerce quotidien de l'homme le plus historique dans les grands événements de notre Révolution, et d'un autre successeur de Montesquieu, dont le génie a bien mieux précisé l'état, les besoins et les ressources des sociétés humaines."<sup>1</sup>

---

1. Lettres à Charpentier, page 21, lettre du 20 mai 1823.  
Jacquemont fait allusion au Commentaire sur Montesquieu.



Tous ces intérêts divers reflétaient le besoin que Jacquemont éprouvait d'être plongé dans la vie de son temps et de son milieu; à son retour de Milan, fit sa connaissance. Il voyait un jeune homme maigre et grand<sup>1</sup>, à l'esprit vif, rapide, indocile et souvent caustique, dénonçant Bonaparte de toute la passion de son âme, et se livrant avec acharnement à toutes sortes d'études savantes. D'autre part, Stendhal trouvait son jeune ami prêt à parler philosophie, musique italienne, peinture ou littérature, à débattre le pour et le contre du romantisme, à collaborer à son Racine et Shakespeare et à fournir un chapitre à son livre De l'Amour.<sup>2</sup> Jacquemont avait le mérite également d'être un familier de cette société qui se réunissait toutes les semaines chez l'écrivain pour lequel Stendhal manifestait une admiration sans réserve: Destutt de Tracy. C'est là que les deux amis firent connaissance. Stendhal voyait alors en Jacquemont "un homme de la plus grande distinction", "s'élevant, écrivit-il dans ses Souvenirs d'Egotisme, à une immense hauteur au-dessus de mes connaissances de ces premiers mois de mon retour à Paris."<sup>3</sup>

La haine que Jacquemont vouait à Bonaparte étonna fort Stendhal; ce qui ne l'étonnait pas moins, c'étaient les longues heures que Jacquemont passait chaque jour parmi ses livres de chimie, de botanique, de minéralogie et de géologie.

La renommée qu'avait déjà acquise la Faculté de Médecine

- 
1. Jacquemont nous l'apprend à plusieurs reprises.
  2. Voir Jacquemont: Lettres à Stendhal (introduction de Pierre Maes) et Henri Martineau: Petit dictionnaire stendhalien. Le Divan, Paris, 1948.
  3. Cf. page 1, note.
2. Lettre inédite du 17 septembre 1824.

Tous ces intérêts divers reflétaient le besoin que Jacquemont éprouvait d'être plongé dans la vie de son temps et de son milieu; de sentir sur sa peau les courants d'énergie qui circulaient autour de lui dans ces différents foyers d'activité; le besoin, enfin, d'agir et de réagir que signifiait pour lui proprement vivre. Sorti d'un passé qui favorisait ses espoirs, Jacquemont trouvait que le présent était rempli de choses toutes bonnes à prendre. L'avenir ne semblait lui réserver que des promesses de bonheur. Sûr de lui-même bien qu'étudiant encore, et sans la moindre suffisance malgré les compliments que lui adressaient ses amis<sup>1</sup> Jacquemont voyait lentement s'approcher le succès dans ses études et la distinction parmi les hommes de science de son temps. D'un autre côté, sa sensibilité éveillée lui faisait rechercher des jouissances de l'âme, que la musique et les arts, la société italienne et la douce correspondance avec des amis choisis, lui procuraient à foison. Il lui restait certes peu de chose à désirer. "Je descends le cours d'un fleuve tranquille", écrivit-il à Chaper.<sup>2</sup>

Ainsi, Cette disposition heureuse était propice, sinon indispensable, à la formation à long terme de projets d'études et de voyages. Médecin, il irait parachever en Italie ses connaissances médicales. La renommée qu'avait déjà acquise la Faculté de Médecine

---

1. Jacquemont répond à Chaper: "Vous me dites que mes facultés sont immenses ..." (lettre inédite du 20.4.1825). Charpentier lui parlait dans les mêmes termes "votre activité, votre étonnante variété de connaissances et votre parfaite justesse d'esprit et grande faculté de travail ..." Lettre inédite du 24.3.1829 (Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle, Paris).

2. Lettre inédite du 17 septembre 1824.

d'Edimbourg l'attirerait jusqu'en Ecosse. Il s'entretenait de ces rêves d'avenir - car ce n'était que cela - à son ami Jean de Charpentier: "Je serai à peu près constamment retenu à Paris jusqu'à ce que je sois parvenu au doctorat, c'est-à-dire dans quatre ans. Alors mon projet, si d'ici là rien ne vient le contrarier, est de passer dix-huit mois à voyager, principalement pour suivre la médecine des Ecoles de Pavie et de quelques autres villes d'Italie où les études médicales sont très avancées. Je reviendrai par l'Angleterre pour y voir aussi la médecine d'Edimbourg qui a de la célébrité.<sup>1</sup>"

Aucune inquiétude, aucune angoisse romantique, n'était venue encore tourmenter l'existence de Jacquemont. La vie avait un sens, et Jacquemont éprouvait le sentiment de diriger le sien dans la voie qu'il avait lui-même choisie. En 1822 et 1823, sa vie était toute dans le présent et dans l'avenir: Jacquemont était encore près de la source de ce fleuve tranquille qu'il descendait: son passé n'avait pas encore acquis la valeur de paradis tel qu'il devait paraître au jeune savant au cours des années qui suivirent. Ainsi, sa vie lui paraissait maintenant comme un espace, comme un vide qui demandait à être comblé d'oeuvres utiles, d'expérience enrichissante. Plus elle était remplie, et plus Jacquemont avait le sentiment de vivre. Aussi s'acharnait-il à ne pas perdre un seul de ces précieux instants qui composaient ses journées.

Capable d'une concentration soutenue pendant de longues périodes, Jacquemont s'adressait d'abord à ses travaux scientifiques.

---

1. Lettre à Charpentier, page 23. Lettre du 20 mai 1823.



La diversité de ces études ne représentait pas un éparpillement de ses forces sur plusieurs matières au détriment d'une seule, son organisation intellectuelle et sa puissance de travail étaient telles qu'il devint maître de chacune de ces matières sans difficulté apparente. En étendant et en approfondissant ses connaissances, Jacquemont ne se préparait pas, à l'origine, à entrer dans une profession déterminée. Un haut idéalisme exempt de toute arrière-pensée d'intérêt matériel caractérisait la conception qu'il avait de ses études. Encore une fois, c'est son père qui lui inspirait un idéalisme<sup>1</sup> qui faisait défaut à certains de ses confrères. Dans l'intimité de ses lettres à Chaper ou à Charpentier, Jacquemont n'hésitait pas à dénoncer les mobiles "peu louables" qui dirigeaient les travaux de tel ou tel de ses amis; de même, d'ailleurs, qu'il dénoncera tout ce qui choquera son sens personnel des valeurs morales. Jeune, l'indulgence n'était pas son fort: "Quand je m'occupe ainsi de botanique, je manque d'un intérêt qu'y trouvent la plupart des jeunes gens de ma connaissance, Ad. Brogniart, Ach. Richard, Adr. de Jussieu<sup>2</sup> etc., etc.; eux font de la botanique, non pas pour le plaisir qu'ils en espèrent, comme il y a des jeunes gens qui font la cour à de vieilles duchesses, pour se faire avancer par elles dans le monde. Au bout d'une semaine consacrée à l'étude d'un genre, ils voient en perspective

1. Cf. ci-dessus, page 36. Jacquemont avait écrit au sujet de son père: "Il cherchait le plaisir, le bonheur, non la réputation, non la gloire. Lui seul, parmi tous les philosophes, fut philosophe dans sa vie. Jamais il ne dut à l'étude que des plaisirs, parce qu'il ne l'aima jamais, ne la cultiva que pour elle-même, comme but et non comme moyen."
2. "Ces trois jeunes gens étaient destinés à faire une carrière brillante et à entrer tous trois à l'Académie des Sciences." (Note du texte).



une petite monographie qu'ils livrent dans trois ou quatre sociétés savantes, qu'ils feront publier, traduire dans plusieurs journaux scientifiques, ce qui leur vaudra des compliments de leurs amis, ce qui fera parler d'eux pendant deux mois au moins et ce qui élèvera la pile de leurs titres à quelque place d'académie ou de professeur, payée.<sup>1</sup> Je crois que peu de gens connaissent le plaisir intrinsèque de l'étude et que si nous ne pouvions montrer aux autres, pour le leur faire admirer, la culture de notre esprit, nous le laisserions généralement très inculte. On n'apprendrait que ce qui est matériellement utile dans la vie, la mécanique, la chimie, etc. etc."<sup>2</sup>

C'est cette attitude de désintéressement, jointe au désir de contribuer directement au bien-être de l'humanité, qui, en 1822, avait décidé Jacquemont à devenir médecin. Son enthousiasme n'avait pas diminué en 1824, lorsqu'il écrivit à Charpentier: "Ma morale est tout à fait celle d'Helvétius: le plaisir est la règle de mes actions. Je me suis levé ce matin avec le soleil pour suivre deux cliniques d'hôpitaux, et jusqu'à six heures du soir, je ne me suis occupé que de médecine."<sup>3</sup> Eté comme hiver, pour Jacquemont c'était tout un: "Je me suis imposé la loi de commencer ma journée

---

1. Cf. un exemple typique de cette attitude qui se trouvait en conflit avec celle de Jacquemont. A propos du succès d'un livre de Charpentier, Jacquemont écrit à celui-ci sans commentaire:

"(Le Professeur) Brochant vous félicite vivement des avantages personnels qui peuvent en résulter pour vous." Lettres à Charpentier, page 64, lettre du 5 mai 1824.

2. Lettres à Charpentier, page 153-154; lettre de février 1826. Jacquemont est sévère.

3. Ouvrage cité, page 76; lettre du 24 juillet 1824.

par douze heures de médecine"<sup>1</sup>, avait-il déjà écrit à son ami au mois de décembre précédent, et il poursuivit avec une description de la manière dont il tirait tout le suc de ses soirées: "Le dimanche et le mercredi j'ai des soirées de fondation; quelquefois je vais m'ennuyer<sup>2</sup> le vendredi à la Société d'Histoire Naturelle, et vous savez que les mardi, jeudi, samedi, je suis plus souvent à l'Opéra Italien que chez moi le soir; et ceux-là, comme tous les autres, au reste, je rentre extrêmement tard. Il me reste donc seulement une moyenne de trois soirées tout au plus, par semaine, à consacrer au travail étranger à mes études médicales, et je dois les employer pour suffire à quelque peu de correspondance (dont une très suivie sur un objet spécial: l'agriculture)<sup>3</sup> et à la lecture de toutes les nouveautés scientifiques qui me sont accessibles, des écrits politiques les plus importants, et enfin de quelques bons vieux livres que je ne connais pas, ou que je relis parce que je les affectionne particulièrement."<sup>4</sup> Ces derniers étaient, entre autres, "deux amis avec lesquels j'ai coutume de m'endormir, le Tasse et l'Arioste."<sup>5</sup> L'Italie, avec sa littérature, sa musique, et les mœurs dépourvues de toute hypocrisie de la bonne société italienne, exerçait sur Jacquemont, non moins que sur Stendhal, un charme puissant: "Peut-être suis-je toujours

---

1. Ouvrage cité, page 55; lettre du 14 décembre 1823.

2. Il en sera question plus loin, lorsque sera traitée la vie de ce milieu étudiantin et scientifique.

3. Avec Victor de Tracy, à Paray.

4. Lettres à Charpentier: page 55, lettre du 14 déc. 1823.

5. Loc. cit. page 76, lettre du 25 juillet, 1824.

tombé sur d'heureuses exceptions, mais en jugeant la nation d'après les individus que j'en connais, il me semble que les Italiens ne connaissent pas la vanité. Je ne sais trop si vous pouvez vous figurer ce que c'est que cette liberté d'une jeune fille de vingt-quatre ans, qui joue Nina et s'habille en homme au théâtre, tempérée par les habitudes d'une bonne éducation, c'est là, mon ami, celle que j'aime tant à trouver. Elle permet de parler de toutes les passions mais elle oblige à n'en parler qu'avec décence. Ajoutez encore la bonhomie italienne.

"Voilà qui va m'éloigner encore davantage de la bonne compagnie. Dans cette bonne et ennuyeuse compagnie, il ne faut pas moins d'une heure d'importunités pour obtenir le plus pauvre petit Duetto, et ensuite pas moins d'un quart d'heure de compliments aux mères et grand'mères pour le charmant talent de pauvres jeunes personnes qui ont tremblé comme la feuille en me répétant à mi-voix le morceau qu'elles ont appris le matin avec leur maître: sans cela l'on passe pour être d'une excessive grossièreté. Dans ma mauvaise compagnie que vous connaissez maintenant, on me chante pour me faire plaisir et parce qu'on a du plaisir à m'en faire et tout simplement aussi à chanter. La musique que l'on me fait est la meilleure du monde; c'est celle que les Rois et les grands Seigneurs achètent et paient excessivement cher. Cependant, si je ne la trouve pas bonne, je le dis, et quand je n'ai pas raison, c'est-à-dire quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, j'en suis quitte pour m'entendre répondre, mais très amicalement, que je n'y entends rien ou que je pense à autre chose. Une petite caresse innocente



est le témoignage de mon extrême satisfaction. Ces manières sont à mon gré beaucoup plus spirituelles, et à coup sûr plus aimables.<sup>1</sup> Ces amis étaient sans le savoir, disait Jacquemont, les plus grands philosophes du monde. Ils se réunissaient quand ils n'espéraient avoir nulle part ailleurs plus de plaisir. C'était là leur unique règle. Leur conversation était "sans utilités, tout en silence et en pensées bien exprimées avec leur force entière ou leurs nuances les plus délicates ..."

Le principe essentiel de cette société était de bannir "les lieux communs" et "le protocole bête" qui étouffait la vie des salons français: "Que le monde serait, je ne dis pas seulement meilleur, mais plus spirituel et plus amusant, si chacun s'y épargnait des mensonges inutiles! Dans la société où je vis habituellement nous sommes convenus d'être vrais. Il me semble vraiment que cette simple condition nous donne à tous de l'esprit. Quand je vais ailleurs je trouve les gens bêtes en ennuyeux, et toujours en raison de leur insincérité sur les mille riens de la vie habituelle."<sup>2</sup>

La rigueur de ses exigences intellectuelles et affectives acheva bientôt de dégoûter Jacquemont des salons de Paris, exception faite, naturellement de celui qui réunissait les "happy few": "Le monde m'ennuie et je m'en retire autant que je puis: toutes mes soirées françaises, même dans les maisons qui passent pour les plus agréables, sont des corvées pour moi, et bientôt je serai sauvage comme un ours de vos Alpes."<sup>3</sup> Stendhal écrivait à cette

---

1. Lettre inédite à Chaper, - octobre 1824.

2. *ibid.*

3. Lettre inédite à Chaper, 18 novembre, 1824. Cf. notre Jacquemont et l'Inde anglaise, p. 367-369.



époque: "A Paris je mourais d'ennui; j'eus l'idée de m'occuper encore de l'aimable pays d'où la peur m'avait chassé." (l'Italie)<sup>1</sup>

En dépit du programme très chargé que Jacquemont s'était imposé, il trouvait le temps d'écrire régulièrement pour les revues, des notices, comptes-rendus et articles relatifs à ces nouveautés scientifiques dont il parlait à Charpentier.

Il remplissait donc toutes ses journées, lisant beaucoup, faisant de la géologie pour se reposer de la médecine; et fort de l'exemple de Goethe<sup>2</sup> il faisait de la botanique pour se reposer de la géologie.

Il y avait comme une nécessité urgente dans la manière dont Jacquemont s'attaquait à ses occupations studieuses et récréatives. Il était obsédé par la conscience que ses facultés sensibles et intellectuelles, si vives encore, seraient fatalement émoussées par les années. Peut-être était-il hanté par le cauchemar d'une vieillesse peuplée par les regrets d'occasions manquées dans sa jeunesse. Du moins, lorsque nous rencontrons dans la Correspondance les citations qui vont suivre, il nous semble que l'esprit de Jacquemont était vieilli au-delà de ses vingt-trois ans. C'est toujours à Chaper ou à Charpentier qu'il livre ses confidences. Au premier il écrit: "Vous savez, mon ami, combien je cherche à remplir ma vie. La sensibilité si vive, l'imagination si active

---

1. De l'Amour, dernière préface, page 32. (Editeur; H. Martineau, Paris, Cluny, 1938).

2. Cf. une lettre inédite à Chaper: "Goethe a débuté à vingt ans par Werther. A soixante ans il a appris l'histoire naturelle; à soixante-dix il a fait un excellent livre sur la géologie des environs de Saxe-Weimar. Depuis quelques années son grand goût est pour la botanique. Il a réduit ses travaux littéraires à des travaux critiques. Aussi vous le voyez rester grand jusqu'à la fin de ses jours." (le 14 avril 1825).

à notre âge, en multiplient tellement les impressions que nous vivons réellement davantage, c'est-à-dire que nous sentons plus dans une seule année que plus tard nous ne le ferons dans dix; et comme ces impressions si nombreuses laissent toutes des traces en nous, elles peuvent en peu de temps modifier beaucoup notre nature."<sup>1</sup> Ces derniers mots auraient pu être écrits par son père. Ce vocabulaire de sensations et d'impressions était bien de l'époque, et Victor n'avait aucune raison de ne pas s'en servir; mais un gouffre sépare l'usage qu'en faisaient respectivement père et fils. Venceslas, ancien directeur de l'Instruction Publique, voyait que les sensations reçues de l'extérieur renfermaient le pouvoir de modifier la nature des hommes, et par conséquent, la possibilité de réaliser un progrès dans leur éducation. Des professeurs responsables, chargés de contrôler les impressions et sensations reçues par leurs élèves, dirigeraient leur formation dans une direction voulue. L'éducation publique développerait ainsi la sensibilité des jeunes, et les rendrait "enfin susceptibles de toutes les émotions tendres et délicates qui sont la félicité de l'homme ... Les premières leçons, en éclairant la première génération, suffiront pour propager la même félicité avec les mêmes lumières, jusques sur les générations les plus reculées."<sup>2</sup> C'est bien une doctrine chère aux Idéologues que Venceslas exposait dans son mémoire. Mais Victor était tout autrement Idéologue. En écrivant à Chaper, il pensait moins à ces théories de l'éducation

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, le 17 sept. 1824.

2. Venceslas Jacquemont: Mémoire sur le système politique.  
Inédit, Archives Jacquemont.

et de la perfectibilité par les lumières, qu'à la vie intérieure, à cette vie qui, lorsqu'on la saisissait par son côté sensible, était comme un pèlerinage vers l'expérience. Pour lui, la vie ne se mesurait pas en années, mais en expérience vécue: "Je trouve assez plate cette phrase souvent répétée de Franklin: 'le temps est l'étoffe dont est faite la vie'. Le temps en lui-même n'est rien: c'est le vide, c'est l'espace. Comme l'espace, s'il ne renferme pas une bonne maison pour nous loger, avec un joli jardin et une belle ferme de cinq cents arpents pour nous promener et nous nourrir, nous importe assez peu, le temps ne nous intéresse que par les idées, les peines et les plaisirs, en un mot, que par les sensations qu'il contient. La pendule et le soleil sont excellents pour le mesurer relativement à l'ordre physique de l'univers, mais dans l'ordre moral, se peut-il mesurer ainsi? tel n'a-t-il pas vécu davantage en deux heures que tel autre en deux mois?"<sup>1</sup> Quelques semaines plus tard, Jacquemont revient sur ce thème et sur la manière dont il cherchait à rendre sa vie intense: "Ma dernière lettre n'est que du 1<sup>er</sup> de ce mois; il me semble ne vous avoir pas écrit depuis un siècle: d'ailleurs la date est tout ce que je me rappelle. C'est, mon ami, que la vie ne se mesure pas par la succession des jours, mais par celle des sensations, et j'en ai plus éprouvé dans ces quinze jours que souvent en six mois."<sup>2</sup>

Toujours aux prises avec ce problème qui a préoccupé les esprits de tous les âges, il dirige sur lui-même la faculté

---

1. Lettre inédite à Chaper, du 17 sept. 1824.

2. Au même, lettre du 18 novembre, 1824.



d'observation et d'analyse qui s'était développée en lui sous l'influence du milieu des Idéologues, et qu'avaient aiguisée ses lectures et ses études scientifiques. Mais le vif sentiment qui animait ses réflexions n'avait rien des froides abstractions de la pensée "idéologique": "Le temps! si vous saviez comme il vole à vingt-trois ans, et dans ce pays surtout, parce que mille chose vous sollicitent sans cesse. L'étude, les arts, l'amour, l'amitié, tirent tous le drap à eux; et la vie c'est ce drap tirailé, tourmenté ainsi dans tous les sens. Cette continuité de mouvement étourdit quelquefois; quand les sensations sont aussi nombreuses, on les perçoit avec moins de vivacité.

J'envie alors le calme de votre retraite, ou une entorse ou un petit coup d'épée qui m'obligerait à garder la chambre quelques jours.<sup>1</sup>

Tirailé, tourmenté dans tous les sens ... Mais c'est Jacquemont qui voulait les choses ainsi. C'était sa manière de se sentir vivre, de palper l'étoffe même de la vie. Toujours, il avait peur qu'une partie précieuse de sa vie ne s'en allât sans laisser de trace. Chaque battement de coeur marquait un instant qui se détachait de sa vie pour se perdre dans un oubli total - à moins qu'une sensation ne vînt le remplir, le fixer à jamais dans son souvenir. Aussi se levait-il de très bonne heure et se couchait fort tard. Le sommeil lui paraissait comme une "mort passagère"; c'est, disait-il, "un mal affreux, et j'y résiste de toutes mes forces."<sup>2</sup>

---

1. Lettres à Charpentier, page 99; lettre du 1.3.1825.

2. Lettre inédite à Chaper, lettre du 2 janvier, 1825.



A la fin, n'en pouvant plus, il souhaitait le repos, du recueillement qui lui permettrait de méditer et de réfléchir à tout ce que sa vie intérieure et intellectuelle venait de lui apporter. Mais il reculait devant l'idée de s'offrir volontairement une telle pause, et c'est alors que l'entorse, ou le "petit coup d'épée", arriverait à propos.

## II.

Si dans ses études de faculté, Jacquemont s'adonnait si énergiquement aux sciences en particulier, c'est que ses goûts et ses aptitudes naturelles, ou acquises auprès de son père, l'y inclinaient. A ces raisons personnelles pourraient s'ajouter d'autres circonstances qui méritent d'être étudiées. Ce sont d'une part les rapports personnels qui existaient entre les Jacquemont et trois des plus éminents penseurs de cette époque, Tracy, Cabanis et Georges Cuvier; d'autre part, et sur un plan différent, plus général, ces mêmes savants contribuèrent à créer dans le milieu auquel Victor appartenait, un climat intellectuel qui répondait parfaitement à ces penchants qui l'entraînaient vers les sciences.

Le "bon Cabanis" comme Jacquemont l'appelait, le philanthrope, était un vieil ami de Venceslas Jacquemont, de Tracy et de Jefferson. Membre de la même société qui fréquentait le salon de Madame Helvétius à Auteuil, il exerça une grande influence sur les Idéologues par ses écrits sur la physiologie et la médecine, à laquelle Jacquemont consacrait une si grande partie de ses journées. De ses expériences et de ses découvertes scientifiques, Cabanis tira des conclusions d'ordre philosophique.

Venceslas Jacquemont, qui avait sans doute loué à son fils l'importance de l'oeuvre de Cabanis, s'inspira des bons résultats que ce genre de recherches semblait apporter à la connaissance de l'homme. Il écrivit dans ses cahiers des comptes-rendus<sup>1</sup> de la valeur philosophique des livres des anatomistes et des physiologistes, notamment des Nouveaux éléments de physiologie, de Richerand,<sup>2</sup> et de l'Anatomie Comparée de Cuvier. Ces écrits ne virent jamais le jour. Ce fut Cabanis également qui développa le goût des sciences chez Destutt de Tracy.<sup>3</sup> Enfin, le livre le plus important de Cabanis, le Rapport du physique et du moral, avait pour Victor Jacquemont la valeur d'une autorité.

Cuvier, par ses travaux d'anatomie et d'histoire naturelle, se montra l'un des premiers savants de l'époque. Jacquemont devint son élève, estimant son maître comme le plus grand homme du monde intellectuel.<sup>4</sup> Plus tard, Jacquemont fréquenta le salon de Cuvier, qui recevait dans sa maison du Jardin des Plantes.

Mais des trois, ce fut sans aucun doute Destutt de Tracy qui influa le plus directement, et de la manière la plus pénétrante, sur la formation de Jacquemont en tant que savant et intellectuel. Cette influence s'exerça à la fois par la

---

1. Archives Jacquemont.

2. Paris, an IX (1801).

3. Cf. Mme. Victor de Tracy: Essais, lettres et pensées, Paris 1852. (Edition privée) 3 vols., volume I, page 403.

4. Correspondance IV, 241. Lettre à M. de Meslay, du 7 juillet, 1832.

2. Lettre inédite à Achille Chaper, le 6 août, 1822.

personnalité et par les oeuvres du philosophe. A l'époque où Jacquemont reprenait ses études, son père et Tracy étaient déjà de vieux amis. L'on se rappelle que ce fut Tracy qui, en 1811, avait obtenu la levée de la surveillance dont Venceslas avait été l'objet pendant son exil à Arras. Pour Victor Jacquemont, Tracy témoigna d'une bienveillance toute particulière. Pour se rendre compte du lien d'affection qui existait entre eux, il suffit de citer quelques lignes d'une lettre que le philosophe écrivit à Victor: "Nous comptons tous être à Paray d'ici à la fin du mois et nous serons tous assurément heureux de vous y voir et charmés de vous recevoir, mais si ce plaisir nous manque, nous aurons tout l'hiver pour nous en dédommager ici ..."

Tracy termina sa lettre: " ... nous vous suivons tous des yeux et vous aimant bien tendrement. Ma femme vous écrira dès qu'elle sera à Paray où mon fils est déjà. Je vous embrasse de tout mon coeur comme je vous aime."<sup>1</sup>

Comme Destutt de Tracy le fit entendre dans sa lettre, les deux familles se voyaient souvent au cours des mois d'hiver. Quelquefois les deux vieux philosophes dînaient ensemble, et alors ils faisaient de l'Idéologie et échangeaient des idées, comme ils faisaient déjà depuis trente ans "sans jamais se dire peut-être une seule fois 'vous avez raison'".<sup>2</sup> D'autre part, Victor se rendait chez les Tracy pour assister au salon que le maître tenait le mardi de chaque semaine.

---

1. Archives Jacquemont; lettre du 24 juillet, 1822. Cette longue lettre, ainsi qu'une autre de Tracy, sont reproduites en entier par Pierre Maes. Loc. cit. pp. 75-82.

2. Lettre inédite à Achille Chaper, le 6 août, 1822.



A Paris, ainsi qu'à Paray, Jacquemont vint à connaître, à comprendre et à admirer le premier philosophe de son époque. Au cours de ces réunions, Jacquemont toujours prêt à se laisser séduire par un homme d'esprit, écoutait Tracy qui "racontait à merveille ses folies de jeunesse, ses histoires de garnison; histoires d'amour et de mystification d'une gaieté charmante ..."<sup>1</sup> On y parlait philosophie, littérature, sciences. A l'intention des jeunes, Tracy évoquait sa propre jeunesse, ses lectures de Voltaire, lectures passionnées qui décidèrent de la route qu'il avait suivi dès lors sans distraction. L'étude des mathématiques, des langues mortes, de l'histoire naturelle, de l'astronomie et de la chimie, l'amena, dit sa belle-fille Madame Victor de Tracy, à celle de la pensée humaine "qui découvre toutes les belles choses de la science et les renferme"<sup>2</sup>

Le programme que Jacquemont s'était imposé et qu'il accomplissait à cette époque, forme un parallèle frappant avec les premières étapes de Tracy étudiant. Nous ne prétendons pas que ce rapprochement "explique" les débuts scientifiques de Jacquemont. Toutefois, les rapports qui existaient entre Tracy et lui ne permettent pas d'exclure la possibilité d'une influence imprécise - ne fût-ce que sous forme d'encouragements prodigués des années durant. Il est bien plus probable que Tracy, ainsi que Venceslas Jacquemont, jouèrent un rôle négatif dans le choix de la carrière de Victor: il n'y avait aucun danger qu'il devînt philosophe comme eux. Il connaissait à fond la philosophie des Idéologues, - le moyen de s'en empêcher? -

1. Madame Victor de Tracy: ouvrage cité, vol. I, 308.

2. *ibid.*



mais alors que pour son père et pour Tracy cette philosophie était elle-même un but, pour Jacquemont elle n'était qu'un point de départ. Les analyses de la sensation restaient abstraites et théoriques, et le tempérament de Jacquemont ne lui permettait pas de vivre avec des abstractions. Mais Cabanis avait déjà indiqué le chemin à suivre. Il fallait appliquer aux sciences "ces méthodes analytiques générales, destinées à changer entièrement dans peu, la face du monde intellectuel." <sup>1</sup> Aussi Jacquemont, qui ne pensait pas autrement, se fit-il savant.

Si Jacquemont ne s'attardait pas à la philosophie de la sensation, il souscrivait complètement aux idées sociales, donc utiles, que Tracy exprimait dans son Commentaire sur Montesquieu. Avec une ferveur de prosélyte, Jacquemont fit à Chaper l'éloge de ce livre qui fit date dans sa formation intellectuelle:

"C'est mon manuel et ma profession de foi sur ces matières: et je voudrais que ce fût celui de tout le monde ..." Ce fut certainement celui de Stendhal, qui déjà en 1819 avait employé une expression analogue pour décrire ce livre à un autre ami de Jacquemont, le baron de Mareste: "Mon credo politique est le Commentaire de Montesquieu, de Tracy." <sup>2</sup> Jacquemont se poursuit:

"C'est le livre fondamental qui devrait être entre les mains de tout le monde. Il y a des choses que nul homme bien élevé ne devrait ignorer entièrement. Tels sont avant tout les grands intérêts de la société, et je ne sache que personne les ait

---

1. Cabanis: Du degré de certitude de la médecine, an VI (1798) à Paris. Avertissement, page 4.

2. Stendhal: Correspondance, le 24 juillet 1819. (Paris, Le Divan, 1934).

exposés plus clairement que M. de Tracy."<sup>1</sup> Ce Commentaire était bien pour Jacquemont le livre de l'honnête homme. Deux ans plus tard, son estime pour auteur et livre ne connaissait pas de limites. Evoquant sa première visite à Chaper, Jacquemont revint sur ce sujet: "Je ne trouve aucune exagération, mon ami, dans notre admiration pour cet homme rare. Vous vous rappelez que dans vos montagnes je portais un volume de ses ouvrages: il y avait un an que j'en étais amoureux et je ne le quittais pas. Je vous le laissais, pourtant; c'était le traité d'économie politique dont vous avez dû retrouver quelques chapitres dans le Commentaire sur Montesquieu."<sup>2</sup> Témoignage éclatant de la séduction qu'exerçaient alors sur lui ces théories de son maître.

### III.

En dehors de leur importance immédiate pour Jacquemont, ces relations personnelles avaient pour effet d'ajouter du poids aux opinions qu'exprimaient Tracy, Cabanis et Cuvier sur la valeur des sciences en général. Jacquemont avait grandi dans une société où ces opinions étaient monnaie courante. Son père, en bon Idéologue qui participait activement à la vie intellectuelle de son temps, y ajoutait foi. L'ensemble de ces opinions du monde savant créait dans le milieu où Jacquemont vivait, une atmosphère qu'il respirait avec complaisance, s'y trouvant parfaitement à l'aise. Cabanis, Cuvier et Tracy ont

---

1. Lettre inédite à Achille Chaper, du 6 août, 1822.

2. Lettre inédite au même, datée des "premiers jours de décembre", 1824. Le Traité d'Economie Politique avait paru d'abord en 1822, chez Lévi, à Paris.

semé dans leurs ouvrages des indications qui permettent à la fois d'évoquer le climat intellectuel de leur entourage, et de définir l'attitude dominante que ce milieu opposait à cet autre courant du romantisme qui, orienté dans certaines de ses formes vers un passé bien au-delà du dix-huitième siècle, cherchait à s'exprimer par la poésie, la peinture et la métaphysique. Quant aux sciences, elles allaient au devant de l'avenir.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les recherches des savants avaient connu bien des succès; elles offraient aux philosophes un exemple que ceux-ci ne pouvaient pas ignorer. Parallèlement, la philosophie des Idéologues, issue de celle de Condillac, avait évolué dans une direction scientifique. Il résultait de cet acheminement commun l'épanouissement d'une philosophie fondée non seulement sur l'expérience et l'observation, mais sur les sciences qui en dépendaient: l'anatomie, la physiologie et les sciences naturelles. Philosophes et savants se trouvaient alors solidaires, et avançaient ensemble sur le même chemin. Grâce à cette solidarité fut créé un nouvel esprit - l'esprit du nouveau siècle - qui reflétait le passage des théories du progrès, aux faits positifs, scientifiques: l'étoffe même du progrès. La philosophie était devenue elle-même une science, "la science de la pensée", et Destutt de Tracy recommandait aux philosophes de consulter les savants, et les physiologistes en particulier, pour qu'aucune de leurs explications ne fût en contradiction avec les "lumières positives que

fournissait l'observation scrupuleuse des organes et de leurs fonctions."<sup>1</sup> De leur côté, les savants étaient heureux de voir les philosophes rassembler dans de belles conceptions les fils de toutes les sciences.

Philosophes et savants firent alors cause commune pour édifier ensemble un système. Cependant, leur tâche n'était pas facile. Une révolution s'opérait. "Les idées changent si rapidement aujourd'hui sur toutes choses", écrivit Jacquemont<sup>2</sup>; et il adopta comme devise nihil admirari<sup>3</sup>. Mais toute révolution implique un ancien régime, et c'était cette qualité d'opposition que les "révolutionnaires" avaient à combattre.

En bon témoin et en bon correspondant, Jacquemont a laissé dans ses lettres les éléments d'un tableau vivant des événements qui s'accomplissaient dans les esprits. Chemin faisant, il teintait ses observations, ses critiques et ses commentaires des tons et nuances de sa personnalité. En voulant décrire tel ou tel épisode qui projetait sa lumière - ou son ombre - autour de lui, il finit par dessiner sa propre caricature, fixée au traits les plus vifs. L'on s'explique aisément pourquoi sa compagnie était recherchée par des esprits tels que Mérimée et Stendhal, et évitée par d'autres, dont son ancien compagnon des voyages dans les Alpes, Hippolyte Jaubert.<sup>4</sup>

Arrivé lui-même à l'âge d'étudiant à l'époque où cette révolution battait son plein, Jacquemont nous a montré côte à

---

1. Destutt de Tracy: Eléments d'Idéologie, I, 323. Paris, Lévi, 1825-1827, 4 vols. in-18.

2. Lettre inédite à Achille Chaper, du 23 août, 1825.

3. Lettres à Charpentier, page 117, (juin, 1825).

4. Voir ci-dessus, chapitre V.



côte les partisans de la vieille école et les fondateurs de la nouvelle. Il a souligné l'impasse à laquelle le système de classification naturelle, considérée comme un but en elle-même, avait conduit les sciences naturelles. C'est que, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, nombre de savants apportaient à l'étude et à l'enseignement des sciences un esprit peu philosophique.<sup>1</sup> Et pourtant, à l'époque où Jacquemont écrit, presque tous les savants et professeurs en sciences étaient nés au dix-huitième siècle et nourris de l'esprit des philosophes. Ce paradoxe s'explique par le fait que ces savants, tout en s'associant aux philosophes, ne mêlaient pas la philosophie à leur système de classification naturelle lorsqu'ils s'occupaient de sciences. Ainsi Jacquemont pouvait écrire à Charpentier: "En France, où l'on est généralement matérialiste et athée, on n'a guère plus de philosophie, les vieilles gens surtout."<sup>2</sup> Il ne visait pas, bien entendu, les savants comme Cabanis, Bichat, Pinel qui s'associaient aux Idéologues.

Jacquemont se moquait bien de cet esprit de classeur, qui se présentait sous diverses formes dans les facultés de sciences et dans les sociétés savantes. A titre d'exemple, et sans doute avec tout juste assez d'exagération pour faire ressortir son propre point de vue, il cite le cas de Thouin, "professeur d'économie rurale au Jardin des Plantes, membre de l'Institut de France et de toutes les sociétés nationales et étrangères possibles ... un des patriarches de la science." Jacquemont

---

1. Lettres à Charpentier, page 163; le 11 fév. 1826.

2. ibid, page 164.

envoya à Charpentier, pour lequel il faisait une sorte de reportage de la révolution, ce pastiche d'un cours de Thouin: "Il a dit ceci ... ou l'équivalent, c'est l'esprit de son discours et non pas la lettre que je prétends vous donner. Cet esprit-là ne vous chargera pas les épaules.

"Cours d'économie rurale au Jardin du Roi, 26<sup>e</sup> leçon, août, 1821: 'Messieurs, nous aborderons aujourd'hui la famille des outils à fouiller la terre, l'une des plus intéressantes aux yeux de l'agronome et, dans cette famille si nombreuse en genres et pourtant si naturelle malgré l'extrême diversité que présentent dans leurs caractères les genres dont elle se compose, le premier sur lequel nous porterons nos regards sera le genre bêche. Fidèles aux vrais principes de la classification naturelle et de la méthode philosophique généralement adoptées par tous les naturalistes et dont cet établissement (Jardin du Roi) a offert depuis longtemps le premier modèle à l'imitation des savants étrangers, c'est en effet par les genres les plus simples par leur structure que nous devons commencer l'étude de cette famille difficile à connaître. Depuis longtemps, Messieurs, les amis de la science agricole désiraient une monographie de cette famille. Mon zèle entendait leurs vœux, mais mes forces ne pouvaient y répondre; cette tâche était au-dessus d'elles, et j'ai dû renoncer à l'accomplir. Cependant, Messieurs, j'ai pensé au secours que je pouvais emprunter de ceux qui ont parcouru avant moi la carrière, j'ai songé plus encore à cette indulgente bienveillance avec laquelle on

accueille toujours en France les essais même infructueux, même téméraires des amis de l'humanité, et m'abusant peut-être sur la faiblesse de mes moyens, j'ai entrepris de construire les tableaux synoptiques que j'ai l'honneur de vous présenter. Vous y trouverez, Messieurs, disposées dans l'ordre de leurs affinités naturelles, toutes les espèces comprises jusqu'ici dans le genre bêche, et à la suite, les espèces nombreuses du genre louchet, genre d'outil qui sert également à exploiter la tourbe et qu'à raison de son usage plusieurs auteurs, guidés par des vues plus économiques que scientifiques, avaient rapporté à d'autres classes, mais qu'on ne peut réellement séparer de ce genre sans rompre la chaîne des rapports naturels. Le genre bêche se divise, donc, Messieurs, en deux sous-genres ou sections, les bêches proprement dites, et les pelles, etc. etc.<sup>1</sup>

"Voilà, mon cher ami, un petit chef-d'oeuvre dans le genre académique de l'éloquence aratoire. Le bonhomme Thouin en a débité de pareils pendant cinquante ans au Jardin des Plantes, à cinq heures et demie du matin et il a eu constamment deux cents auditeurs, qu'il ne payait pas et qui l'écoutaient sérieusement. Réellement, le monde est sérieusement bête ..."<sup>1</sup>

Jacquemont, il n'y a pas de doute, était une mauvaise langue. Il prenait un plaisir manifeste à dépeindre d'un trait vif et malicieux, et avec une extrême facilité, les aspects ridicules que son milieu lui présentait. Et ses amis loin de Paris trouvaient ces croquis fort à leur goût. Néanmoins, la

---

1. Lettres à Charpentier: page 83-84; lettre du 7 jan. 1825.

légèreté badine de sa satire voilait un sentiment plus profond et très sérieux. Ce sérieux, c'est ce qui fait ressortir une lettre inédite que Jacquemont écrivit en 1822 à Juliette Cloquet<sup>1</sup> qui lui avait exprimé le désir d'apprendre la botanique. Or, Juliette était une dame: "J'ai pensé au désir que vous aviez l'an dernier d'apprendre la botanique. Cela ne vous serait bon à rien. C'est une science fort intéressante quand on en peut saisir toutes les parties. Mais il faut pour cela posséder les connaissances d'un homme. Aussi, il n'y a point de physiologie végétale intelligible pour qui ne sait pas la chimie. Les considérations de la géographie botanique intéressent peu les personnes qui n'ont pas un peu voyagé et leur demeurent à peu près étrangères, ou sont mal comprises par elles. Pour moi, c'est là principalement ce qui m'a fait trouver du charme à cette étude, et c'est bien à mes yeux ce que la science a de plus essentiel, ce dont tout son édifice systématique n'est que le support. Mais cette étude systématique pure, réduite à la simple connaissance des plantes, d'abord individuellement, puis génériquement, puis groupées en classes plus nombreuses, l'étude des rapports organiques les plus intimes, prochains ou éloignés,

---

1. Juliette Cloquet, femme du médecin Jules Cloquet qui accompagna Flaubert aux Pyrénées. (v. R. Dumesnil: Flaubert, l'homme et l'oeuvre, Paris, Desclée de Brouwer, 1947, pp. 90-93) Cloquet était le médecin de la famille Jacquemont et de La Fayette. Cf. ses Souvenirs sur la vie privée du général La Fayette, Paris, 1836. Desfontaines (cité dans cette lettre de Jacquemont) était professeur au Jardin des Plantes; de Candolle était un botaniste suisse, auteur de La physiologie végétale dont il sera question ci-dessous, chap. VII.



de ces espèces, de ces genres et de ces classes entre elles, est seule capable d'offrir à la curiosité de votre esprit d'utiles aliments. C'est elle qui a occupé M. Desfontaines toute sa vie, qui occupe actuellement M. de Candolle. Or, un bon esprit comme le vôtre, à qui par le manque de connaissances préliminaires la physique végétale est interdite, ne peut s'occuper de botanique que de cette manière. Je ne sais rien de plus bête, de plus niais, que ce qu'on appelle la botanique des dames, qui se réduit à ceci: "Connaître tant bien que mal les organes des plantes, rechercher leurs noms, sécher les fleurs et oublier bientôt le tout." Ce qui n'est pas un grand dommage. Ce qui serait raisonnable, la botanique comme je vous l'ai exposée, comme étude de rapports, est beaucoup trop considérable pour vous. Il y faut renoncer."<sup>1</sup>

Jacquemont souhaitait de voir les sciences affranchies des entraves qui empêchaient leur progrès. La mentalité des savants comme Thouin n'était pas la seule à combattre: même des jeunes gens de son âge se laissaient prendre à ce vain jeu de classification: "Un brave et honnête jeune homme, plein de zèle et de probité, a eu l'honneur de lire à la Société Naturelle de Paris, dont vous avez celui d'être correspondant, un mémoire dans lequel il a cherché à faire ressortir nettement les différences de l'animal et de la plante et bravement il a choisi l'homme et la tulipe pour représentants des deux parties. A

---

1. Lettre inédite de Jacquemont à Juliette Cloquet. Cette lettre est conservée à la Bibliothèque Nationale (MSS. 10221 N.A. fol. 162.) Elle porte l'indication "le 10 au matin" et elle est très vraisemblablement de l'automne 1822. Nous reproduisons la lettre intégrale en appendice.

force d'esprit, de subtilités, de logique et de profondeur, il est parvenu à découvrir des caractères qui distinguent assez bien et sans le secours de planches, ces deux êtres l'un de l'autre. Quand le pape voudra faire un saint, il faudra qu'il choisisse ce grand naturaliste-là. Il est du bois dont on les fait."<sup>1</sup>

Jacquemont était lui-même un des douze membres fondateurs de la Société d'Histoire Naturelle, constituée en 1821. Il lui semblait qu'une association de jeunes gens, tous soucieux de l'avenir des sciences, ne pouvait que faire du bien; et dans les premiers temps, il en était sans doute ainsi. Mais cette première période fut de courte durée, et par la suite, les séances prirent une tournure qui mettait Jacquemont en révolte. La lettre dans laquelle il fait part de ce changement à Charpentier, aide puissamment à bien saisir le caractère de Jacquemont à cette époque de sa vie. A cet égard, les pages de critique que nous citons sont d'autant plus importantes qu'elles dépeignent un aspect de sa nature que les années tendaient progressivement à adoucir. Mais en 1825, il était redoutable pour ses "chers confrères": "Nous nous réunissions d'abord chez M. Brogniart le père, qui nous donnait du thé avant et pendant notre causerie. Bientôt ces jeunes gens s'ennuyèrent de leur obscurité; ils voulurent former une société dans les règles avec un président, des secrétaires, un trésorier, un archiviste, des commissions, des rapporteurs, toutes les variétés de membres possibles, associés, honoraires, correspondants et

---

1. Lettres à Charpentier: page 139-140; le 7 janvier 1826.

ils jouèrent à la chapelle comme de grands enfants. Moi, j'ai toujours protesté officiellement contre l'adoption de ces règlements plus longs que la charte constitutionnelle, (et pourquoi le tairais-je?) contre l'établissement de ces formes lentes, pédantes, absurdes, ennemies de la discussion; je n'ai pas trop caché à mes chers collègues, confrères comme ils disent gravement entre eux, que je les regardais comme une troupe de niais, d'espèces de bêtes, et je me suis bien promis de n'être plus jamais d'aucune de ces sociétés. Vous me demandez quelque extrait pour rire; je vous enverrai un des procès-verbaux de nos séances, cela vaut mieux, je vous assure, que tout ce que je pourrais vous inventer. Eh bien! mon ami, croyez-vous que je sois le seul qui me moque ouvertement de toutes ces puérilités? Et je suis regardé par les autres comme un faux frère, comme un ennemi! Elie de Beaumont<sup>1</sup> est des nôtres depuis un an. Quand il est à Paris, il vient régulièrement à nos séances. Alors j'y vais aussi, parce que j'aime à le voir et à causer avec lui. Nous nous mettons l'un près de l'autre et sans nous inquiéter de toutes les bêtises officielles dont on s'occupe, nous causons géologie: on nous rappelle à l'ordre, je ne réponds même pas. Une fois, cela m'impacienta cependant et je dis au président: "Monsieur, nous nous appelons Société d'Histoire Naturelle, nous nous réunissons ici pour nous entretenir sans doute d'histoire naturelle... De quoi

---

1. Elie de Beaumont, 1798-1874. Il fut par la suite professeur de géologie, inspecteur-général des Mines, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

parlez-vous? ... de comptabilité, d'élections, de bureaux, du libraire, d'honoraires, de publication de mémoires, de tout enfin excepté d'histoire naturelle .. Moi seul, avec mon voisin, j'en causais, et vous prétendez que je dérange la séance. Si nous n'avions pas un règlement si absurde, ne serait-ce pas à moi de vous rappeler à l'ordre et à vous inviter à ne point parler de choses étrangères à l'histoire naturelle?" Ma foi, il resta sot comme un panier, et se le tint pour dit ... J'avoue que cette unanimité de niaiserie parmi une trentaine de jeunes gens s'occupant de science excite en moi un peu d'humeur et quelquefois de mépris pour la science."<sup>1</sup>

A côté de l'imperturbable sérénité du professeur Thouin, de la grave dignité des jeunes qui manquaient d'inspiration, s'accusait une résistance plus directe. Le professeur Brochant, par exemple, refusa d'examiner "l'immense collection" de spécimens géologiques qu'Elie de Beaumont venait de rapporter d'Angleterre. Et Jacquemont d'écrire au sujet de cette collection: "Elle est bien instructive, et bien affligeante pour les honnêtes gens de la géologie, je veux dire les Neptuniens. C'est le renversement de tout ce qui existe: du filon rempli par en bas, partout des traces de volcanicité. Brochant, notre ancien professeur, qui est un bien honnête homme à tous égards selon Werner et Chateaubriand, est fort sot au langage de ces pierres; il se ferme les yeux pour ne pas voir, de peur que sa foi n'en fût ébranlée. Impavidus ferient ruinae."<sup>2</sup>

---

1. Lettres à Charpentier: p. 111-112; "juin, 1825".

2. Lettre inédite à Chaper; septembre, 1824.



Jacquemont était prompt à voir l'analogie qui existait entre le mouvement romantique en littérature, et la révolution qui s'accomplissait dans le milieu scientifique.<sup>1</sup> Il établit un rapprochement pour son ami Charpentier: "Vous savez sûrement la querelle si vive parmi nous des classiques et des romantiques; vous me connaissez assez pour ne pas douter que je sois de ces derniers; je jurerais, au contraire, que M. Brochant tient pour les classiques en littérature, car je le trouve classique même en géologie: respect pour les opinions anciennes, mépris pour les nouvelles. Cela est une variété de l'amour de la légitimité. Il vaut mieux s'ennuyer suivant les règles de l'art que de s'amuser contre ces règles. Aristote et Boileau ont dit comment on devait s'amuser: hors eux, point de plaisirs légitimes ... Il n'est pas très rare parmi les gens de cinquante ans de porter ces idées en sciences; la jeunesse vaut mieux et à beaucoup d'indépendance dans ses opinions."<sup>2</sup>

Impatient, fougueux, irrévérencieux, Jacquemont insistait vivement sur la supériorité des jeunes à l'égard de leurs maîtres; il regrettait seulement que l'indépendance des premiers fût bornée à leurs opinions. Dans un de ces élans qui le caractérisent, il retourne le célèbre dicton: "Le proverbe ou sagesse des nations dit: 'si jeunesse savait, si vieillesse pouvait.' La sagesse des nations dit là une grosse bêtise: ce qui manque aux jeunes ce n'est pas le savoir, c'est le pouvoir,

---

1. Nous reparlerons dans la suite de ce chapitre de l'influence des sciences sur certains aspects du romantisme.

2. Lettres à Charpentier: p. 64; le 5 mai, 1824.

et ce qui manque aux vieux, c'est le savoir. Gare les exemples si vous me contredites! Et cela est vrai en tout ... Le mal grave, c'est qu'en géologie, comme en littérature, les vieux, qui ne savent pas, empêchent d'arriver les jeunes qui professent des doctrines opposées."<sup>1</sup> Jacquemont songeait en particulier au professeur Brochant et à Elie de Beaumont. Devant les pierres muettes, Brochant avait gardé le silence. Mais du moment qu'il s'agissait d'un mémoire ... "Beaumont pense noir, Brochant pense blanc; mais Brochant est général, Beaumont n'est que l'aide de camp et pour ne pas être destitué des faveurs dont le général le fait jouir, il est obligé de faire le sacrifice apparent d'une partie de ses opinions; pensant noir, il ne dit pas blanc précisément, mais il dit gris." Et avec une de ces images empruntées aux sciences dont il aimait agrémenter son style, Jacquemont conclut: "Je vous laisse à penser combien, pour se venger de cette contrainte des opinions, il dolomise au fond de son âme les calcaires les plus innocents ... Ce sont les vieux ou les puissants (c'est tout un) qui obligent les jeunes gens à faire les méchants ou les ignorants. Ce qui manque à ceux-ci, c'est un peu de courage, d'indépendance. Avec cela, ils auraient bien vite le pouvoir dans toutes les carrières."<sup>2</sup>

De pareilles circonstances, reflétant dans les événements intellectuels de l'époque une marche trop rapide pour que le passage d'une génération à l'autre s'affectue sans heurt, se

---

1. Lettres à Charpentier: p. 113-114; "juin 1825".

2. Lettres à Charpentier: p. 114; "juin 1825".

reproduisant sans doute à toute époque de transition brusque. Mais Jacquemont reconnaissait que les opinions qu'il faisait valoir n'étaient applicables ni à tous les vieux ni à tous les jeunes dont il se réclamait. Même son ami Jaubert faisait exception et se rangeait parmi les "légitimistes." Aussi Jacquemont essaya-t-il, pour taquiner son ami, de lui démontrer ce qu'il appelait "la proposition la plus paradoxale, c'est-à-dire, la plus contraire aux idées reçues": "J'ai fait sur lui l'essai de mon raisonnement. Il en a ri, parce qu'il ne l'a pas cru sérieux. Autrement, il l'aurait trouvé pitoyable, ou même un peu diabolique. Effectivement, il heurtait rudement son opinion. Mais qu'est-ce que l'opinion de la plupart des hommes? Des sottises anciennes; et ce qu'ils appellent des paradoxes, ne sont-ce pas seulement des raisons qui ont le tort d'être nouvelles?"<sup>1</sup> On ne saurait être plus 'stendhalien'. Si cette parenté d'idées rapprochait l'auteur de Racine et Shakespeare et Jacquemont, elle créait entre ce dernier et Jaubert une brèche qui allait s'élargissant jusqu'à la rupture.

Pour Jacquemont et les "romantiques" en sciences, la grande contribution de Berzélius<sup>2</sup> consistait à avoir renouvelé l'étude de la chimie et, par la raison que "la composition préexiste la forme et la détermine conséquemment"<sup>3</sup>, introduit dans les recherches géologiques l'emploi de l'analyse chimique. "Je le trouve à la fois un homme de sens, d'esprit et de génie:

---

1. Lettre inédite à Chaper; le 2 mai, 1825.

2. Berzélius, 1779-1848. Chimiste suédois. Il était devenu en 1822 associé étranger de l'Académie des Sciences.

3. Lettres à Charpentier, p. 34; le 25 août 1823.

trois choses dont la réunion en une seule tête est fort rare. Depuis quatre ans que je connais ses ouvrages, je vois la chimie d'une tout autre manière, et bien plus belle, bien plus philosophique et à la fois plus facile. Les faits et généralement toutes les connaissances mieux ordonnées se saisissent plus facilement et se gravent mieux dans notre esprit."<sup>1</sup>

Cependant, une forte résistance fut opposée à ces nouveautés. Jacquemont en vint à considérer Berzélius comme une pierre de touche qui permettait de déterminer à quel camp appartenait tel savant. Certains savants de la "Résistance" auraient pris pour une révolte, pour une insulte à leurs opinions scientifiques, une déclaration de foi sur les principes de Berzélius; tandis que d'autres, sans avoir bien compris ces principes, en niaient simplement la valeur: "Le fait est que mes chers compatriotes aiment peu ce qui est difficile et exige, pour être compris, de la contention de l'esprit; et quand une chose est difficile, on dit qu'elle est obscure ... Ainsi la théorie de Berzélius étant plus difficile que la théorie imparfaite, vague, et incomplète à laquelle elle a succédé, on la dit obscure et l'on va même jusqu'à prétendre que cet homme est plus métaphysicien que chimiste; de quoi je me fâche vivement."<sup>2</sup>

Ces détails sur la résistance aux idées nouvelles montrent Jacquemont constamment dans la ligne de combat, au front, et en rapports avec les principales personnalités. Les escarmouches auxquelles il prit part, ou dont il était témoin, se traduisirent

---

1. Lettres à Charpentier: p. 27; le 20 mai 1823.

2. Loc. cit. page 33; le 6 septembre 1823.



en pages de correspondance qui révélaient, à côté d'une âme pleine de tendresse et d'amitié, un esprit critique, agressif, frondeur.

La formation de Jacquemont l'avait prédisposé en faveur des sciences novatrices. Le jeune savant les trouvait séduisantes en raison des conséquences "philosophiques" dont elles étaient susceptibles. Il importe de savoir ce que Jacquemont entendait par ce mot de "philosophique", car il considérait l'étude de la philosophie "pure", abstraite, métaphysique, comme une occupation de pédant qui n'aboutissait à rien et qui restait enfermée dans le cercle étroit de ses propres abstractions. Jacquemont s'exprimera avec assez de force sur cette question lorsqu'il se laissera persuader d'aller entendre Victor Cousin.<sup>1</sup>

En revanche, en faisant remarquer que les vieux savants manquaient de philosophie, Jacquemont leur reprochait de travailler dans le vide, sans voir, ni chercher à voir, les rapports qui pouvaient exister entre leurs études et les besoins de l'humanité. Ces rapports étaient, selon l'acception de Jacquemont, philosophiques. Et s'ils n'existaient pas encore, il fallait les créer. La notion que les connaissances scientifiques n'étaient pas seulement scientifiques, mais en premier et en dernier lieu, humaines, c'est ce que les Idéologues Tracy, Cabanis et Cuvier avaient implanté dans les esprits de cette génération qui trouvait expression en Victor Jacquemont.

---

1. Ci-dessous,

Dans les affirmations de ces Idéologues, il n'est pas question de Dieu ou de déisme, de déterminisme ou de l'existence de l'âme. Mais il y est beaucoup parlé de l'homme, de service, du désir d'être utile. Intégrée dans un système qui réunit toutes les sciences, la botanique même aurait en fin de compte un but social. Cette conception, englobant philosophie et sciences, s'était débarrassée, dans la mesure du possible, de tout bagage métaphysique; elle représentait par là un pas en avant dans une direction positive. Pour cette raison, Jacquemont et ses amis déploraient les formes extravagantes du romantisme social, telles que le saint-simonisme. Par contre, ils auraient approuvé le simple dicton de Comte: savoir, afin de prévoir, afin de pourvoir. Ils lui préparaient le chemin, mais les sciences n'en étaient pas encore là. Elles se trouvaient encore aux prises avec un passé qui manquait précisément de positivisme.

#### IV.

Disant simplement ce qu'il se donne pour mission d'annoncer, Jacquemont précise le sens des tendances nouvelles. Il attribue relativement peu de valeur aux recherches pour-suivies "sans autre but que celui de reconnaître les faits."<sup>1</sup> Les savants de son opinion procèdent à des "observations de faits rigoureuses, précises, incontestables."<sup>2</sup> Quant aux faits eux-mêmes. "il en vaudrait mieux un petit nombre de pareils bien choisis que le grand nombre de ceux équivoques qui

---

1. Lettres à Charpentier, page 116.

2. loc. cit., 30.

surchargent la science plutôt qu'il ne la secondent."<sup>1</sup> Ensuite, les savants chercheraient à découvrir des rapports nouveaux entre des faits connus,<sup>2</sup> rapports riches en "conséquences idéologiques".<sup>3</sup> Ils adoptent "l'hypothèse qui oblige à en faire le moins d'autres,"<sup>4</sup> et édifient un système qui contiendra les rapports philosophiques découverts. Tout en se gardant, par la largeur de sa vue, de devenir une victime de l'esprit de système, Jacquemont proclame: "Nous tous, jeunes gens, nous nous prononçons pour le système comme propre à diriger dans l'observation des faits. Observer en géologie sans système, c'est chasser sans chien."<sup>5</sup>

Ainsi, cette alliance formée entre les sciences devenues philosophiques et la philosophie devenue scientifique, aboutira à une tentative pour comprendre, dans un seul système, le vaste panorama de la nature universelle.

Dans les écrits du philosophe Tracy, de Cuvier, porte-parole des sciences naturelles, et de Cabanis représentant la physiologie et la médecine, il régnait une mesure d'accord étonnante. Selon Cuvier, "les sciences ne sont que l'expression des rapports réels des êtres: elles doivent donc former un ensemble comme les êtres eux-mêmes; l'univers est leur objet commun, si elles se divisent, ce n'est que l'envisager par différentes faces."<sup>6</sup> Cabanis écrivit: "C'est une belle et

---

1. Lettres à Charpentier, p. 30.      2. Loc. cit. p. 43.

3. Loc. cit. p. 117.      4. Loc. cit. p. 43.      5. Loc. cit. p. 116

6. Geo. Cuvier: Rapport Historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel. Paris, Imprimerie Impériale, 1810, p. 3.

grande idée que celle qui considère toutes les sciences et tous les arts comme formant un ensemble, un tout indivisible, ou comme les rameaux d'un même tronc, unis par une origine commune, plus étroitement unis encore par le fruit qu'ils sont tous également destinés à produire."<sup>1</sup> Destutt de Tracy souscrivait à une idée analogue: "Comme tout se tient, tout s'enchaîne par une multitude infinie de rapports; comme aucune vérité n'est isolée et étrangère aux autres, nous en devons conclure qu'aucune n'est indifférente pour notre bonheur, qu'aucune n'est réellement inutile, et que toute erreur est nuisible."<sup>2</sup> Jacquetmont laisse voir, dans une lettre adressée à Sir John Malcolm, Gouverneur de Bombay, à quel point il était pénétré des idées de ses maîtres: "Toutes les connaissances humaines s'enchaînent mutuellement, toutes les sciences aux yeux des hommes qui ne perdent point de vue leur but le plus élevé, leur but moral, conspirent également à une même fin; dans un avenir plus ou moins rapproché, toutes conduiront également à des applications utiles au bonheur de l'espèce humaine."<sup>3</sup>

Relativement à ses propres recherches dans l'Inde, Jacquetmont explique à Victor de Tracy comment il cherchait à faire valoir cet enchaînement de toutes les connaissances humaines. Il rassemblerait toutes ses observations - géologiques,

---

1. Cabanis: Rapport du physique et du moral, p. 1. Paris, Caille et Ravier, 1815, 2 vols.

2. Destutt de Tracy: Commentaire sur Montesquieu, p. 456. Paris, Desoer, 1819.

3. Correspondance III, 232; le 30 juin 1828.



botaniques, politiques, sociales - sous un grand principe qui serait à la fois philosophique, scientifique, humain: "La science a des sommités philosophiques qu'il n'est pas impossible de rendre accessibles, ou du moins visibles, aux esprits qui ne sont pas familiers avec elle. Mon ambition serait de mêler de la physique générale et des considérations élevées d'histoire naturelle à des tableaux d'histoire politique et à des esquisses de mœurs indiennes ...

"Si je devenais le maître de cet accord, il ne me resterait en outre à écrire qu'une série de mémoires spéciaux absolument techniques."<sup>1</sup> Cette dernière réflexion semble infirmer cette belle conception d'un 'tout indivisible' puisque les considérations 'absolument techniques' en seraient exclues.

Le mot "utile" revenait de plus en plus sous la plume des savants et des philosophes. La philosophie et les sciences se vouaient au service de l'homme, de sa liberté, de son bien-être et de son bonheur. Selon Tracy, liberté et bonheur n'étaient que les deux aspects d'une même idée, "considérée suivant le moyen et suivant la fin."<sup>2</sup> Des formules comme "le progrès des lumières" restaient valables, bien entendu, mais ces lumières allaient être générées de plus en plus dans les laboratoires, et de moins en moins dans les cabinets de travail des philosophes. Aux yeux des Idéologues, ce fait constituait encore un progrès.

---

1. Correspondance II, p. 24; le 11 avril 1831.

2. Cité par F. Picavet: Les Idéologues, 307. Paris, Alcan, 1891.

Ainsi s'explique le zèle avec lequel Jacquemont se livrait à des études scientifiques. L'idée de service, du but moral de ses études, était très puissante chez lui: ce fut sa foi dans le pouvoir des sciences de faire avancer l'homme sur la voie du progrès et du bonheur, qui décida Jacquemont à se consacrer à elles. Le but moral qu'il avait assigné à sa vie était celui d'être utile à l'humanité; c'est à ce but qu'il ramenait toutes ses études. La médecine lui paraissait fournir un moyen de service direct et immédiat: "C'est cet amour de l'humanité qui m'a déterminé dans le choix d'une profession où la pratique de la bienfaisance est facile"<sup>1</sup> Il est possible en outre que ce choix de carrière fût inspiré, quoique d'une manière indirecte, par un opuscule de Cabanis, Du degré de la certitude de la médecine. La médecine y est considérée comme la base de toute connaissance de l'homme, soit physique, soit moral: "Quand la médecine n'aurait pas dans les maux qu'elle peut soulager et guérir, un but direct d'utilité, elle mériterait encore une grande attention comme base de toute philosophie rationnelle.

" ... elle nous montre à nu tout l'homme physique, dont l'homme moral n'est lui-même qu'une partie, ou, si l'on veut, une autre face ... Ainsi donc on peut considérer la médecine comme fournissant des bases également solides à cette philosophie qui remonte à la source des idées, et à cette autre philosophie qui remonte à la source des passions. D'une part, ses vues doivent diriger tout bon système d'enseignement; de l'autre, elle puise dans les lois éternelles de la nature, les fondements

---

1. Lettre inédite à Chaper: le 6 octobre 1824.

des droits et des devoirs de l'homme. En un mot, elle éclaire l'étude de l'entendement, l'art de le conduire, de le perfectionner, et trouve dans les impressions et les besoins propres à chaque nature sensible, les véritables causes ou les véritables lois des rapports de tous les êtres qui la partagent: et du même principe découlent à ses yeux les règles de leur conduite réciproque et l'art raisonné de leur bonheur; c'est-à-dire la morale."<sup>1</sup>

D'autre part, les idées de Victor correspondaient parfaitement à celles qu'exprimaient ses maîtres Tracy, Cuvier et Cabanis. Elles étaient certes caractéristiques de son milieu. Pour peu que l'on fût savant ou Idéologue, ce dut être une belle époque que cette "ère française", comme l'appelait Tracy. Aucune nostalgie pour un passé révolu, pour un âge d'or regretté. Le présent distillait une liqueur grisante: "Toutes les connaissances et toutes les idées directement applicable aux besoins de la vie, à l'augmentation des jouissances sociales, au perfectionnement des esprits, à la propagation des lumières, semblent être aujourd'hui devenues partout le but commun de tous les efforts. Jamais la vérité ne fut, dans tous les genres, recherchée avec autant de zèle, exposée avec tant de force et de méthode, recue avec un intérêt si général: jamais elle n'eut de si zélés défenseurs, ni l'humanité, des serviteurs si dévoués."<sup>2</sup>

A cette belle conception de "l'ère française", vint s'ajouter chez Cuvier une nuance qui ne devait pas laisser

---

1. Cabanis: Du degré de la certitude de la médecine. Avertissement, pp. 4-7.

2. Cabanis: Rapport du physique et du moral, préf. XVIII.

Jacquemont indifférent: celle de la supériorité des savants et des penseurs. Grâce à eux, cette époque était l'une de celles où l'esprit humain semblait avoir pris un essor extraordinaire: "... de nouvelles routes viennent d'être tracées, les découvertes se succèdent avec une rapidité croissante; on diroit que les hommes qui ont le bonheur d'y attacher leur nom appartiennent à une race privilégiée; leurs disciples, ceux dont la jeunesse a été témoin de ce grand mouvement, croient voir en eux des êtres supérieurs."<sup>1</sup> Race privilégiée! Etres supérieurs! Bien avant que chez Hugo le poète fût devenu mage dans ce dix-neuvième siècle, les savants s'étaient arrogé cette qualité. C'est à cette race que Jacquemont avait le sentiment d'appartenir, et non sans cet orgueil qu'il reprochait à Cuvier.<sup>2</sup> Cependant, ce dernier ne fondait pas ses privilèges sur de vaines paroles, mais sur des faits; ou plus précisément, sur des conquêtes: "Les lois du mouvement réduites à une seule formule; le ciel soumis tout entier à la géométrie; ses espaces s'agrandissant et se peuplant d'astres inconnus; la route des globes fixée plus rigoureusement que jamais et dans le temps et dans l'espace; la terre pesée comme dans une balance, l'homme s'élevant dans les nues, traversant les mers sans le secours des vents; les mystères compliqués de la chimie ramenés à quelques faits simples et clairs; la liste des êtres naturels

---

1. Geo. Cuvier: Eloge Historique de M. Haüy, lu dans la séance publique de l'Académie des Sciences du 2 juin 1823. Paris Firmin Didot, 1823.

2. "Cuvier laisse voir le sentiment de sa force; il est coupable d'orgueil, mais avec une certaine dignité". Correspondance IV, 241.



décuplée dans tous les genres; leurs rapports établis d'une manière irrévocable sur l'ensemble de leur structure interne et externe, l'histoire même de la terre dans les siècles reculés étudiée enfin sur des monumens, et non moins étonnante dans sa vérité, qu'elle avoit pu le paroître dans des conceptions fantastiques ... spectacle magnifique et inouï qu'il nous a été donné de contempler."<sup>1</sup>

Après avoir ainsi indiqué les principales découvertes qui "ouvrent le siècle de Napoléon", Cuvier précise le rôle que les sciences sont destinées à jouer dans la vie des hommes: "Conduire l'esprit humain à sa noble destination, la connoissance de la vérité; répandre des idées saines jusque dans les classes les moins élevées du peuple; soustraire les hommes à l'empire des préjugés et des passions; faire de la raison l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique, voilà l'objet essentiel des sciences, voilà comment elles concourent à avancer la civilisation."<sup>2</sup>

Ainsi, une vingtaine d'années avant que Vigny eût proclamé que le poète "lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur"<sup>3</sup> les sciences "conduisaient l'esprit humain à sa noble destination." Il résultait de tous ces triomphes une attitude pleine d'assurance, de suffisance même, qui caractérisait de telles affirmations de la part des Idéologues et des savants. Ces derniers avaient sans doute le sentiment

---

1. Geo. Cuvier: Eloge Historique de M. Haüy, déjà cité.

2. Geo. Cuvier: Rapport historique sur les sciences, 293.

3. Alfred de Vigny: Chatterton, III, vi. (Oeuvres, Bibliothèque de la Pléiade, vol. I, 886).

de leur supériorité; mais cette attitude était aussi, en partie, tout au moins, une pose adoptée par les savants dans le but de consolider les positions que leurs triomphes leur avaient values dans la hiérarchie sociale des études. Car, malgré leurs proclamations, cette supériorité était loin d'être agréée par tous. Au moment où Cuvier écrivait, les sciences n'avaient pas encore "conquis" le public cultivé, elles ne jouissaient pas du même rang social, pour ainsi dire, que les arts, la poésie, les lettres, et elles n'exerçaient pas la même séduction. Etre un "jeune poète", cela avait déjà un certain cachet; mais le titre de "jeune botaniste" n'avait pas du tout le même charme. Jacquemont, lui, ne se faisait pas d'illusions: "Le monde, j'entends le monde des salons, celui qui n'a pas d'instruction et qui n'est pas dépourvu de tact et de finesse dans l'esprit, regarde la botanique comme un amusement et les botanistes comme des êtres peu nuisibles à la société, un peu niais et simples, même un peu bêtes ... et le monde a raison: sur dix botanistes, je maintiens que neuf méritent ce jugement.<sup>1</sup>"

Aussi les savants et les philosophes scientifiques, convaincus de la haute valeur de leur entreprise, faisaient-ils de la propagande. Ils énuméraient leurs découvertes, proclamaient la noblesse de leur rôle civilisateur, s'appelaient 'race privilégiée'. Ils combattaient ainsi le préjugé qui empêchait un gentilhomme de s'appeler "homme de sciences"; ils espéraient par là attirer vers eux des esprits forts qui se tenaient seulement aux frontières des sciences. C'avait été

---

1. Lettres à Charpentier, page 110; le 18 mai 1825.

le cas, par exemple, de Buffon, au sujet duquel Jacquemont écrit: "Buffon ne pouvait pas souffrir qu'on l'appelât naturaliste; même grand naturaliste l'offusquait ... Buffon, dans la bassesse de son style familier, disait: 'je suis un gentilhomme qui m'amuse d'histoire naturelle.'<sup>1</sup> Jacquemont lui-même se heurta à une attitude semblable chez le comte de Montlosier, le même qui, rappelle Jacquemont, à l'âge de soixante ans avait eu un combat avec Benjamin Constant à propos de Madame Récamier.<sup>2</sup> Le comte s'intéressait fort aux sciences et s'occupait à rendre fertile un vaste terrain volcanique dans le Massif Central. Jacquemont, qui voulait se rendre compte de ces travaux, alla sur les lieux et rapporta à son ami Charpentier un entretien qu'il eut avec ce gentilhomme qui, disait-il, ne se voulait pas savant, qui n'avait pas le sens commun, mais qui avait de l'esprit et prodigieusement d'imagination: "En causant laves je vins à dire le mot feldspath ... "Feldspath! reprit M. de Montlosier, ne me parlez pas de cela, Monsieur, on m'en a tant parlé de ce feldspath que j'en ai par dessus la tête; au reste, Monsieur, je ne le connais, ni ne veux le connaître, ... il n'appartient pas à un gentilhomme de savoir ces misères-là! Sachez, Monsieur, que je n'ai jamais appris votre minéralogie et croyez-vous donc qu'un gentilhomme en ait besoin?" "Ma foi! Monsieur, pour un gentilhomme, lui répondis-je, pour écrire sur la géologie, un peu de minéralogie ne me semble pas inutile ... Cependant, peut-être que pour un gentilhomme ..."

---

1. Correspondance III, page 134; Lettre du 17 juillet, 1827, adressée à Prosper Fouchard.

2. Lettres à Charpentier, page 124, juin 1825.

"Certainement, Monsieur, pour un gentilhomme ce n'est point nécessaire: en ai-je besoin moi?" Cette manière de poser la question rendait toute réponse impossible."<sup>1</sup>

Des éléments d'opposition dans le milieu universitaire, l'absence d'inspiration et d'enthousiasme dans certaines sections de la jeunesse, des préjugés d'ordre social, profondément enracinés: tels étaient les obstacles auxquels les sciences s'attaquaient, et Jacquemont le premier.

## V.

La formation d'un savant, fondée sur "l'observation précise, rigoureuse, de faits incontestables", laissait peu de place à l'imagination. C'est l'imagination, selon Jacquemont, qui entraînait Montlosier dans ses plus grandes chutes - si on ne le considérait qu'en tant que savant. Le savant Idéologue, devenu passé maître de l'art de l'analyse scientifique, finit par en être l'esclave. Jacquemont lui-même était une exception: ne s'évadait-il pas de ces "faits incontestables" pour se réfugier le soir dans un monde où régnait la sensibilité des "happy few", la musique de Mozart et de Cimarosa, et la poésie de Dante et de Shakespeare? Néanmoins, il ne pouvait pas se soustraire entièrement à l'influence de sa formation scientifique: il sentait comme les artistes qu'il fréquentait, mais il raisonnait en savant.

Le raisonnement des Idéologues se dirigeait contre les travaux de l'imagination, faisait le procès de la poésie et de

---

1. Lettres à Charpentier, pp. 122 & 125; juin, 1825.



la peinture chaque fois qu'elles menaçaient de faire concurrence à l'Idéologie et aux sciences. Les poètes et les peintres, dans la mesure où ils prenaient pour modèle la Nature, chassaient sur le domaine privé des sciences naturelles; alors que la chasse était réservée. Mais le grand ennemi était sans conteste la métaphysique, et Jacquemont s'associait gaiement aux attaques lancées contre elle. Rangée parmi les oeuvres de l'imagination, elle n'avait rien à apprendre aux savants; au contraire elle était considérée plutôt comme une maladie insidieuse. Déjà en 1792, Cuvier étudiant avait reproché à son camarade allemand Pfaff de s'être engagé, au cours d'un article sur les insectes aquatiques, dans "l'obscur métaphysique". "Je cherche déjà depuis longtemps, sans y parvenir, à me faire une idée de la force plastique de la nature; la métaphysique est surtout nuisible quand, d'après la méthode de Platon, elle s'enveloppe de métaphores poétiques ... Ma marche, quoique plus longue, me conduira peut-être plus sûrement au but, tandis que le soleil vous brûlera les ailes."<sup>1</sup>

Dix-huit ans plus tard, Cuvier, parvenu à un rang éminent parmi les savants de son temps, fut chargé par Napoléon de faire un rapport historique sur le progrès des sciences naturelles depuis la Révolution. Dans son introduction, il saisit l'occasion de s'étendre sur les dangers de la métaphysique. Depuis 1792, sa pensée avait acquis de la précision et de la force: "C'est à une autre classe à rendre compte à votre Majesté de la partie générale et purement métaphysique de

---

1. Geo. Cuvier: Lettres à C.M. Pfaff. Paris, Masson, 1858.  
Lettre écrite de Fiquainville, le 11.3.1792.

cette entreprise: quant à nous ... nous ne pouvons nous empêcher de déclarer que nous n'y avons vu qu'un jeu trompeur de l'esprit, où l'on ne semble faire quelques pas qu'à l'aide d'expressions figurées prises tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, et où l'incertitude de la route se décèle bien vite, quand ceux qui s'y donnent pour guides ne connaissent pas d'avance le but où ils prétendent qu'elle conduit. En effet, la plupart de ceux qui se sont livrés à ces recherches spéculatives, ignorant les faits positifs, et ne sachant pas bien ce qu'il falloit démontrer, sont arrivés à des résultats si éloignés du vrai, qu'ils suffiroient pour faire soupçonner leur méthode de démonstration d'être bien fautive."<sup>1</sup>

Jacquemont, qui ne s'adressait pas au roi, ne ménagea pas ses expressions lorsqu'il rendit compte à son ami Chaper des impressions que lui avait données une conférence de métaphysique de Victor Cousin: "Tout excédé de besogne que je suis, avant hier je me suis laissé mener avec Beaumont par Ampère à la leçon de Cousin. Je savais des gens auxquels la précédente avait donné une migraine de trois jours; moi, j'ai pris la chose plus vivement. J'ai été ni plus ni moins que furieux.

"J'allais là résigné sans doute à bien des extravagances et des niaiseries prétentieuses. But it was beyond all my expectations. Non, l'on ne peut se faire une idée de la platitude de cette comédie si l'on ne l'a pas entendue, si on ne l'a pas vu jouer. Il y a été fort question de triplicité simple

---

1. Geo. Cuvier: Rapport historique sur les sciences, p. 9.

ou d'unité et de trinité dans la nature divine et cela d'une façon toute chrétienne qui m'a gravement indisposé contre l'auteur. Au reste, il n'est pas vrai qu'il y eût de l'enthousiasme dans le public. Trois fois lorsque son absurdité montait au plus haut degré, il y a eu ce que les rédacteurs des chambres appellent rires universels, hilarité générale, et c'était juste. Cousin ne professe qu'une fois par semaine et c'est la raison pourquoi il y a des auditeurs; de jeunes étudiants candides et très libéraux ne peuvent faire autrement que d'aller l'entendre, il a eu tant de réputation, et puis si libéral. D'ailleurs, ce n'est que deux heures tous les jeudi ... S'il parlait comme Gay Lussac ou Dulong trois fois par semaine, il n'y a point de libéralisme qui y tiendrait. Pour l'amour de moi, lisez si vous en avez le moyen à Grenoble, cette leçon sténographiée, c'est la cinquième du cours, celle du 29 mai."<sup>1</sup>

En termes plus modérés, moins intolérants, Destutt de Tracy précisa l'attitude des Idéologues à l'égard de la métaphysique. Il lui attribua un beau rôle, trop beau, justement: "Déterminer le principe et la fin de toutes choses, deviner l'origine et la destination du monde. C'est là l'objet de la métaphysique. Nous la rangeons au nombre des arts de l'imagination, destinés à nous satisfaire, et non à nous instruire."<sup>2</sup> Et pour enlever à la métaphysique tout ce qu'il pouvait lui rester de valeur, Cabanis affirma au début du dix-neuvième

---

1. Lettre inédite à Chaper, le 31 mai, 1828.

2. Destutt de Tracy: Idéologie, vol. I, préf. p. xxi.

siècle que "peut-être avons-nous déjà passé l'âge des plus brillants travaux d'imagination."<sup>1</sup> C'est ainsi que, pour reprendre une formule de M. V.-L. Saulnier, "un peu suspects, dans leur petit coin, les Idéologues, Cabanis, Tracy, héritiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, continuent un travail désintéressé qui nourrira Stendhal et tous les esprits qui aiment à n'être pas dupes."<sup>2</sup>

La poésie et la peinture ne furent pas l'objet de si sévères critiques; néanmoins, elles durent subir un traitement assez cavalier. Les savants se croyaient obligés de prendre position à l'égard des peintres et des poètes qui, par leurs interprétations de la Nature, faussées par l'imagination, détournaient les esprits des vérités exposées par les sciences naturelles. Une belle occasion de s'exprimer sur cette question se présenta à Cuvier: à l'époque où Jacquemont s'initiait aux sciences naturelles à La Grange, en 1818, le grand savant fut admis à l'Académie Française. L'Académie, qui jouissait alors d'une influence et d'un prestige plus grands que de nos jours, était un centre de résistance classique. Ses membres auraient défendu Buffon et Bernadin de Saint-Pierre, écrivains, contre les critiques de Cuvier, qui les estimait trop littéraires et trop peu savants.<sup>3</sup>

---

1. Cabanis: Rapport du physique et du moral de l'homme: préface, page xviii.

2. V.-L. Saulnier: La Littérature du siècle romantique: Presses Univ. Franç. Paris, 1948, p. 8-9.

3. Cf. Cuvier écrit à Pfaff: "Au lieu d'étudier son objet avec un sang-froid philosophique, Buffon bâtit hypothèses sur hypothèses, qui en définitive ne conduisent à rien ni lui ni le lecteur. Une chose nécessaire pour chaque science, c'est que tout soit étudié à fond." Et sur les Etudes de la nature de Bernadin de Saint Pierre: "L'auteur avait trop peu de connaissances, ce qui le fait tomber dans une foule de théories absurdes" p. 73.



Les académiciens littéraires n'avaient pas assurément un goût exagéré pour la philosophie des Idéologues "suspects". Stendhal rapporte qu'ils "n'ont pas apprécié l'Idéologie et la Logique. M. de Tracy n'a été appelé à l'Académie par ces petits rhéteurs musqués que comme auteur d'une bonne grammaire."<sup>1</sup> Cuvier choisit hardiment pour son discours de réception, le thème du poète et du savant.

Ce fut un défi: l'on était à la veille seulement de la poésie romantique. Lamartine, Hugo et Vigny n'avaient rien publié encore, lorsque Cuvier conseilla aux poètes de renoncer à faire une poésie de la nature: "Confier le soin de dévoiler la nature à une imagination sans règle, ce serait faire rétrograder les sciences vers leur berceau."<sup>2</sup> Mais Cuvier ne s'arrêta pas là: il affirma même que lorsque l'éloquence et la poésie faisaient de la nature matérielle l'unique sujet de leurs efforts, elles semblaient renoncer à ce qu'il appelait "leur plus noble destination."<sup>3</sup> Au lieu de la nature, c'est le roi de la Nature, c'est l'homme, que ces "arts enchanteurs" devraient surtout étudier et peindre. Selon Cuvier, leur but était d'émouvoir l'homme, et, par leur pouvoir "presque magique", de "frapper son imagination pour armer sa raison de la force du sentiment, et d'élever ainsi son âme pour le rendre digne du rang sublime qui lui a été assigné dans l'ordre de la création."<sup>4</sup> Aux sciences appartenait l'art d'interroger la

---

1. Stendhal: Souvenirs d'Egotisme (édition citée) p. 32.

2. Geo. Cuvier: Discours de réception à l'Académie Française, le 27 août 1818. Paris, Firmin Didot, 1818, page 5.

3. Ibid.

4. Ibid.

nature, aux lettres celui de convaincre et de charmer les hommes.

Ce que Cuvier reprochait aux poètes et aux peintres de la nature, c'était, on le devine bien, leur inexactitude; le fait que chez eux l'imagination détournait l'esprit de l'observation réelle. Le savant exceptait cependant Homère qui "est naturaliste par la même raison qu'il est grand poète; il est attentif, exact, parce qu'il est vivement frappé."<sup>1</sup> En revanche, les tableaux du poète qui ne se livre pas tout entier à l'étude de la nature, c'est-à-dire, qui ne travaille pas en savant, seront semblables à "des contre-épreuves affaiblies, n'offriront que des traits indécis et des nuances confuses; mais s'il lui emprunte immédiatement ses détails, s'il peint ce qu'il a vu, s'il le peint tel qu'il l'a vu, il le reproduit réellement pour nous."<sup>2</sup> Ainsi fut lancé, avant même que la production littéraire de l'époque romantique fût commencée, un souci de réalisme, de naturalisme, qui parcourut tout le siècle. Il faudra attendre l'Art Poétique de Verlaine<sup>3</sup> pour que ces traits indécis, ces nuances confuses, soient remis publiquement en honneur.

Jacquemont, qui était très sensible aux beaux-arts, n'en apportait pas moins un esprit de savant à la contemplation d'une peinture, à la lecture d'un poème descriptif. Il n'avait pas les préjugés étroits d'un Cuvier, mais il pensait avec lui que

---

1. Geo. Cuvier: Discours de réception ... page 7.

2. Ibid.

3. L'Art Poétique parut en 1884 dans Jadis et Naguère.

les peintres devraient renoncer à la tentation de faire l'impossible dans leurs descriptions. Sa critique d'un tableau de Claude Lorrain illustre bien son point de vue. Après avoir assisté à un magnifique effet de soleil couchant, Jacquemont rapporte dans son Journal: "J'en ai étudié soigneusement toutes les circonstances de couleur et de lumière. C'est une niaiserie des peintres que de chercher l'imitation de ces aspects de la nature; elle passe les moyens de leur art. Peindre au fond d'un tableau le disque du soleil, c'est pour le peintre une faute semblable à celle du poète tragique qui tue son héros sur la scène devant le spectateur.

"L'un et l'autre, peut-être, dans leur composition, avaient eu jusqu-là du talent. Le peintre avait éclairé comme le soleil lui-même les eaux, la terre, les arbres et les édifices qui la couvrent. Claude Lorrain est vrai jusque-là. Jusque-là je sens devant ses ouvrages l'illusion près de naître et le charme poétique m'envahir. Mais son malencontreux soleil, qu'il me montre quelquefois en personne, gâte tout. Il a voulu le faire plus lumineux que le ciel de feu qui l'entoure: mais il n'a pu le faire que blanc; or le soleil n'est point blanc. De plus, je ne puis regarder le soleil en face, même lorsqu'il se couche, lorsque l'éclat de ses rayons est affaibli par l'épaisseur des couches de l'atmosphère qu'ils traversent avant d'arriver à mes yeux: cet éclat m'éblouit. Avec du blanc sur la toile, le peintre ne peut faire qu'un fromage qui n'éblouit personne."<sup>1</sup>

---

1. Victor Jacquemont: Journal, I, 35-36. (Journal du Voyage dans l'Inde pendant les années 1828 à 1832, 6 vols, grand in-4. Paris, Firmin Didot, 1835 à 1844.)

Jacquemont était prêt à s'abandonner entièrement à l'illusion poétique, mais il suffit qu'un détail choquât son intelligence, offensât son esprit de savant, pour que le charme fût rompu. Cependant, Jacquemont n'exigeait pas, comme Cuvier, l'exactitude d'un dessin de botaniste, il ne condamnait pas les traits indécis et les nuances confuses. Il les préférait même, parce que pour lui le manque de netteté rendait un paysage plus poétique. Grâce à un défaut physique chez Jacquemont, le dessin légèrement estompé correspondait à sa propre expérience visuelle: il était myope. Ainsi, dans une lettre à Stendhal où il était question des tableaux de Titien et de Lorrain, Jacquemont écrivit: "Si ce n'est de très près, j'ai la vue trouble. Vous ne sauriez croire combien cela embellit les paysages dans la nature; ça leur donne l'aspect de profondeur touchant des tableaux de Claude Lorrain."<sup>1</sup> Lorrain, pas plus que Monet devant la cathédrale de Rouen, ne mentait, en restant fidèle à son impression.

Ce que Jacquemont exigeait, au fond, c'était moins une imitation servile de la nature, que la vraisemblance classique. Il note dans son Journal: "L'illusion matérielle n'est sans doute le but d'aucun art; tous doivent prétendre plus haut. L'artiste, cependant, sans chercher basement à la produire, doit éviter avec soin de la défier et de l'outrager."<sup>2</sup> La raison devrait réclamer contre "les contradictions, les mensonges grossiers et les absurdités dans l'imitation de la nature."<sup>3</sup>

---

1. Victor Jacquemont: Lettres à Stendhal, p. 140. Paris, Poursin, 1933. Lettre de juillet, 1825.

2. Journal I, 36. 1828.

3. Victor Jacquemont: Journal I, 36.



Ainsi Jacquemont adoucissait les exigences de son esprit scientifique en apportant à l'appréciation de la peinture la sensibilité de l'amateur. Il n'acceptait des peintres - ni des savants - que ce qui lui paraissait bon. Selon l'expression très juste de M. Pierre Moreau, "il est un des premiers qui surent maintenir, dans un groupe de romantisme classique, la difficile alliance du dilettantisme et de l'esprit scientifique"<sup>1</sup>

Cuvier partit en croisade contre la poésie parce qu'il avait une cause à défendre. Et si Jacquemont, de son côté, apportait à la poésie un esprit désintéressé, son goût ne pouvait tout de même pas échapper à la sévérité d'une formation scientifique. Cuvier, il est vrai, se montra agressif à l'égard de la poésie; mais ce n'est pas qu'il la méprisât. Il lui reconnaissait "une noble destination". Pourtant, le grand savant considérait la poésie comme un écueil, et le poète comme une sirène à la belle voix enchanteresse. L'on ne s'attardait à la poésie qu'au dépens du progrès. Le poète était magicien plus que mage: "Enchanteur tout-puissant, il se joue de notre imagination; il nous transporte à son gré dans l'espace; il sort, s'il le veut, des bornes du monde."<sup>2</sup> Seulement, de telles excursions n'étaient guère faites pour une génération qui avait hâte d'avancer vers un avenir que les sciences rendraient beau. Même les grands, Bernadin de Saint-Pierre et Chateaubriand, n'avaient de valeur que pour une certaine jeunesse, et encore .. Ils étaient dépassés par les temps "modernes": "Délicieuses

---

1. P. Moreau: Le classicisme des Romantiques, p. 229. Paris, Plon, 1932.

2. Geo. Cuvier: Discours de réception, page 9.

sensations, vous n'êtes plus faites pour les peuples vieilliss, quelquefois seulement le poète, sur les pas du chantre d'Atala ou de Virginie, va dans des climats lointains chercher une nouvelle nature, et comme Homère à ses vieillards troyens, il nous rendra un moment de jeunesse en montrant Hélène. Jeunesse bien passagère toutefois: ce n'est pas sous ces palmiers que nous avons trouvé le repos, ce ne sont pas ces bananes qui ont rafraîchi notre enfance. Les liens n'ont pas existé; le charme ne peut produire son effet tout entier.

"Ainsi, après les jeux et la féerie, il vient pour les lettres comme pour les hommes un âge plus sérieux. Le bonheur de sentir ne nous suffit plus; une faculté nouvelle s'éveille dans l'esprit; nous éprouvons le besoin de connaître. L'imagination et les études positives partagent entre elles leur domaine; et les sciences, commençant à mériter leur nom, prennent un essor indépendant."<sup>1</sup>

Ce discours, avec son ton protecteur, se révèle être, à la fin, une apologie des sciences naturelles; une servitude rejetée. Ces sciences se voulaient émancipées des arts dont elles n'étaient naguère que l'une des branches. Depuis trop longtemps elles souffraient d'avoir été soumises, sinon aux lettres, au moins à une expression littéraire qui freinait leur marche. Cuvier était leur porte-parole; devant cette Académie d'hommes de lettres, il venait de prononcer leur "déclaration d'indépendance". Ce discours date de 1818. En 1831 Jacquemont affirmait dans l'Inde: "Les sciences sont assez utiles et assez

---

1. Geo. Cuvier: Discours de réception ... page 9.

respectables pour n'avoir pas besoin d'être puffées ... Mon voyage en Cachemire ne sera jamais un poème, parce que la nature ne m'a point fait poète ..."<sup>1</sup>

Si la poésie était en quelque sorte l'adversaire des sciences, la prose était indiscutablement leur alliée. De plus, des savants comme Cabanis, Cuvier, Tracy, étaient très sensibles aux admirables qualités de cet outil, de cet instrument qui servait si bien à l'expression de la pensée. Cabanis tira l'attention de ses contemporains sur certaines de ces qualités: "Cette langue, dit-il, plutôt claire, précise, élégante, qu'harmonieuse, abondante, et poétique, semble plus propre aux discussions de la philosophie ou à l'expression des sentimens doux et de leurs nuances les plus délicates, que capable d'agiter fortement et profondément les imaginations, et de produire tout à coup sur les grandes assemblées ces impressions violentes dont les exemples n'étaient pas rares chez les anciens."<sup>2</sup>

Cuvier, avec moins de retenue, porta aux nues sa louange de la prose. Il parlait toujours devant cette Académie qui, quelques années plus tard, devait défendre l'alexandrin contre les romantiques du Globe, dont Stendhal et Jacquemont. "Sans la prose, on peut le dire, nous n'aurions point d'histoire, point de philosophie ... Une fois, au contraire, que l'art d'écrire a été débarrassé de la gêne du mètre, aucune matière ne lui est demeurée rebelle. Sans rien perdre de sa chaleur, sans manquer

---

1. C IV, p. 113. Lettre à Hezeta, le 19 août, 1831.

2. Cabanis: Rapport du physique et du moral: préf. xix.

ni aux passions ni à l'imagination, il embrassera, s'il le faut, les vues les plus fugitives; il éclairera les questions les plus obscures. N'ayons plus d'inquiétude pour la durée des conceptions du génie. L'instrument est découvert qui les rendra toutes, qui les gravera toutes pour jamais."<sup>1</sup>

Un tel discours, qui dut retentir avec toute la force d'un manifeste dans le milieu où allaient se recruter les partisans de Racine et Shakespeare, reflète encore un trait de cet esprit général qui exerça sur Jacquemont une si grande influence. Pour lui, comme pour ses maîtres Cuvier et Cabanis, comme pour Stendhal, la prose était le langage de l'avenir. Il écrivit à Charpentier: "Je suis d'avis que les vers sont l'enfance du langage et que, si Homère avait su lire et écrire (ce qu'il ne savait pas très certainement), il eût écrit l'Illiade en prose."<sup>2</sup> Mais deux jours plus tard, Jacquemont revint à cette lettre qu'il écrivait au cours d'un voyage de New York à Haïti, pour préciser: "J'ai eu vraiment l'air de médire de la poésie; rien n'est moins réel de ma part que cette apparente médisance. Je vous parlais comme je pense, en logicien, nullement comme je sens. Ainsi donc réparation pleine et entière au vieil Homère (qui très probablement n'a pas existé) ... Le fait est que j'aime passionnément les vers quoique n'en pouvant faire; c'est comme la musique et je crois que j'aime les vers en tant que ressemblant à la musique, comme sens plus encore que comme pensées; car c'est une manière

---

1. Cuvier: Discours de réception ... page 10.

2. Lettres à Charpentier, 186; le 7 février, 1827.



bizarre et bien incommode de penser, que de penser nécessairement en comptant les syllabes de sa phrase, et une rime fréquemment.<sup>1</sup>

Cette opposition que Jacquemont signale entre sa manière de penser et de sentir est capitale; elle distingue les deux mondes où il vivait; ses journées et ses soirées; sa vie de l'esprit et sa vie de l'âme. Pour ce qui est de la poésie, il faut croire que l'esprit l'emportait sur l'âme. Au fond, Jacquemont avait une préférence non seulement pour la prose, mais aussi pour la prose simple: "La plus belle musique plaît pendant deux heures et demie, et fatigue, ennue, si elle se prolonge au delà: c'est ainsi qu'une harmonieuse rêverie de Lamartine peut charmer dans une heure d'oisiveté, mais qu'il est impossible de lire de suite dix ou douze de ses meilleures poésies; c'est ainsi que Chateaubriand amuse par son style pittoresque jusqu'à la seconde colonne d'un journal, mais qu'il fatigue déjà dans un pamphlet, et assomme dans un roman."<sup>2</sup>

Ainsi, la poésie est assimilée à la musique et la prose, pour que Jacquemont la trouve à son goût, doit rester classique. Ces opinions forment la base de l'attitude qu'il adoptera à l'égard de tout le mouvement romantique.

---

1. Lettres à Charpentier, lettre citée, page

2. Correspondance II, 9-10; lettre à Zoé, le 16 mai, 1831.

Chapitre IV.

(1822-1826)

Le culte de la sensibilité et de l'amitié

En marge de cette vie de savant et de dilettante que Jacquemont menait à Paris, se déroulait une autre, tout intérieure celle-ci, qui s'inspirait d'une conception fortement idéalisée de la sensibilité et de l'amitié. Elle prenait la forme d'échanges sensibles entre Jacquemont et quatre amis dont l'occupation les retenait loin de Paris: Victor et Sarah de Tracy, qui passaient l'été et l'automne de chaque année à Paray-le-Frésil; le géologue Jean de Charpentier, qui demeurait à Bex en Suisse; et Achille Chaper, le grand ami et confident de Jacquemont, qui dirigeait les forges de Pinsot dans l'Isère. Comme Jacquemont voyait rarement Chaper et Charpentier, une abondante correspondance s'établissait entre lui et ces deux amis. C'était, selon l'expression de Chaper, "la partie poétique de sa vie." A d'autres, l'existence de Jacquemont dut paraître plutôt mondaine: on le voyait en rapports de familiarité avec Stendhal, Mérimée et Sutton Sharpe, avec Rossini, Madame Pasta et son entourage: à tel point que Stendhal eût été étonné que Jacquemont pût être l'auteur des épanchements qui caractérisent ses lettres à Chaper.

Dans la mesure du possible, Jacquemont maintenait distinctes ces deux parties de son existence: sa vie intérieure,

sensible, "poétique", et sa vie mondaine, publique.<sup>1</sup> A ses amis parisiens et italiens, il se montrait sensible, intellectuel spirituel, ironique et, parfois, féroce.<sup>2</sup> Mais au petit nombre d'intimes, à Chaper, à Victor de Tracy, à Jean de Charpentier, Jacquemont livrait son âme: et surtout dans les lettres qu'il leur adressait. Il semble même que l'absence du confident fût comme une condition de la confiance. Il pouvait écrire dans une lettre des choses qui ne se disaient pas, et qu'effectivement il ne disait pas. La lettre était son moyen d'expression, comme ç'aurait pu être chez un autre un poème ou un roman. La lettre était son genre, et en cela il était un vrai épistolier.

Prosper Mérimée, lui aussi une âme refoulée, devinait mieux qu'un autre cette vie à deux faces de Jacquemont. Cependant, ce n'est qu'après la mort de son ami que Mérimée a pu le comprendre vraiment. Devenu alors éditeur de la Correspondance il eut accès aux lettres que Jacquemont avait écrites à sa famille et à ses amis. Jacquemont lui-même aurait été choqué à la pensée que ses lettres, qui contenaient parfois ses pensées les plus intimes, eussent pu être lues par un indifférent: " ... il y répugnait complètement" écrit Mérimée.<sup>3</sup>

Aussi l'une des préoccupations des éditeurs était-elle de

- 
1. Jacquemont écrit à Charpentier: "Il y a beaucoup de gens qui me plaisent comme connaissances, que je recherche même à ce titre, et pour lesquels je n'ai aucune envie de devenir moi-même autre chose. A ceux-là, je me montre spirituel quand je le puis, mais je leur cache mon âme, et je mets à cela presque de la pudeur." Lettres à Charpentier, le 10 novembre 1823; page 38.
  2. Voir C III, pp. vi-vii (l'Introduction de Mérimée).
  3. Ibid, page x.

supprimer les éléments les plus intimes de la Correspondance, ainsi que des allusions à des personnes encore vivantes.<sup>1</sup> Il en résulte que les lettres imprimées ne fournissent qu'un portrait inexact de leur auteur. Mérimée, qui voyait souvent Jacquemont à Paris, lui attribuait ce qu'il appelle "une insensibilité de commande" et "des dehors d'impassibilité"<sup>2</sup>. Mais lecture faite de la correspondance, Mérimée avoue que cette insensibilité était "beaucoup plus apparente dans sa conversation que dans ses lettres." Et il ajoute: "Le contraste m'a souvent surpris." Remarque qui mérite d'être retenue, car elle indique que Mérimée connaissait Jacquemont de son vivant moins bien qu'il ne le pensait. Il ignorait cette richesse de vie intérieure que la Correspondance lui révélait. De plus, cette Correspondance à laquelle Mérimée avait accès se trouve être beaucoup moins révélatrice à cet égard que les lettres inédites que nous étudierons au cours du présent chapitre. Toujours est-il que Mérimée était assez dans l'intimité de Jacquemont pour être appelé, le jour du départ pour l'Inde, à partager le dîner de la famille. C'est lui encore que Jacquemont chargea d'aller souvent voir son père.<sup>3</sup>

Il est donc probable qu'à Paris Mérimée et Jacquemont se devinaient plus qu'ils ne se connaissaient. Toutefois, les impressions produites par l'ensemble de la Correspondance alors disponible étant venues se surajouter à celles qu'il gardait

---

1. Voir Chapitre IX : Rétablissement de coupures.

2. Loc. cit. vii, ix.

3. Ibid., viii-ix.



de l'homme même, Mérimée formule sur son ami ce jugement réfléchi "Je n'ai jamais connu de coeur plus vraiment sensible que celui de Jacquemont. C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants." <sup>1</sup> La sympathie évidente qui existait entre Jacquemont et Mérimée ne s'affaiblissait point avec les années. En 1867 la soixantaine dépassée, Mérimée confie à Madame Lenormant ce témoignage éclatant de l'influence qu'exerçait sur lui depuis maintenant quarante ans cet ami qui ne survivait plus que dans son souvenir: "Victor Jacquemont est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés, celui qui me représentait le mieux le stoïcien grec, aimable avec cela et plein de gaieté et de grâce. Je pense toujours à lui, lorsque je me trouve dans quelque situation difficile, et au conseil qu'il pourrait me donner." <sup>2</sup> Il est à noter que cette fois ce n'est pas dans le dessein de faire valoir une édition de la Correspondance de Jacquemont, mais au cours d'une lettre privée, que Mérimée fait cet aveu. Aussi ne le fait-il pas par politesse, ni par politique.

Les frères Goncourt, qui n'avaient que faire d'une "insensibilité de commande", ont qualifié de poseurs Mérimée, Stendhal et Jacquemont: "Viollet-le-Duc parle de Mérimée très malade. Il meurt d'une maladie de coeur, et son ami prétend

---

1. Ibid. vii.

2. Prosper Mérimée: Lettre à Mme Lenormant; de Cannes, le 22 déc. 1867, (Publiée dans la Revue de Paris, le 15 novembre, 1895).

à l'encontre du jugement de tous, que cette maladie vient de la sensibilité rentrée de l'écrivain, qui était très tendre, sous le masque de l'égoïsme et du cynisme. Il appartient à cette génération de poseurs et d'hommes, faisant les forts, à la génération de Beyle, de Jacquemont partant pour l'Inde et quittant ses parents avec la légèreté d'adieux d'un départ pour Saint-Cloud."<sup>1</sup> Les Goncourt font sans doute allusion à la description que Mérimée a donnée du départ de Jacquemont: "Lorsque l'heure du départ fut venue, Victor embrassa son père en lui disant: 'Je compte que vous aurez soin de vous. Evitez les rhumes. - N'aie pas peur; donne-nous de tes nouvelles quand tu pourras,' répondit le père en ôtant ses lunettes et en prenant un volume de Walter Scott qu'il lisait alternativement avec quelque ouvrage de métaphysique. Une vieille servante fondait en larmes. Victor descendit l'escalier un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il fut installé dans la malle-poste de Brest, il me prit la main et me dit d'une voix aussi ferme qu'il put: "Vous irez le voir souvent ..."<sup>2</sup>

Plus encore que Mérimée, les Goncourt écrivaient dans l'ignorance d'une foule de lettres inédites qui leur auraient permis un jugement plus nuancé (mais pas forcément plus indulgent) Mérimée, au moins, avait appris de Porphyre Jacquemont l'existence d'un grand nombre de lettres que Victor avait écrites à Achille Chaper, et que celui-ci avait jugées trop intimes pour

---

1. E. et J. de Goncourt: Journal, 1869, t. III, page 276.  
Paris, Charpentier, 1888).

2. C III, viii-ix.

être communiquées à qui que ce soit. Jacquemont, lui, ne songeait guère que cette chronique de sa vie intérieure que constituait cette correspondance, eût pu être livrée à la curiosité publique. Et si ces lettres avaient été disponibles pour l'une ou l'autre des éditions faites par Mérimée, celui-ci aurait été obligé de procéder à des coupures telles qu'il en serait resté très peu de chose.

Encore inédites, ces lettres à Chaper fournissent une partie considérable des pages qui vont suivre. Egalement inconnues de Mérimée et des Goncourt étaient les Lettres à Jean de Charpentier, qui ne furent publiées qu'en 1934. Quant aux nombreuses lettres adressées à Victor et à Madame de Tracy, il en reste un grand nombre inédites et inaccessibles, dans les archives de cette famille. A l'occasion de la rédaction de la première édition de la Correspondance de Jacquemont, les Tracy ne communiquèrent aucun manuscrit aux éditeurs. Certaines lettres furent transcrites par Madame de Tracy qui aurait fait les suppressions qu'elle et son mari jugeaient nécessaires. Ces transcriptions sont conservées aux Archives Jacquemont, où nous avons pu les consulter.<sup>1</sup>

La valeur des lettres à Chaper est précisément de présenter Jacquemont dans des rapports d'intimité non seulement

---

1. Il existe dans la Correspondance imprimée deux versions d'une lettre adressée à Destutt de Tracy; ces deux versions légèrement différentes, sont dues sans doute à deux transcriptions effectuées à une trentaine d'années d'intervalle. C. II 93-98; C IV 82-89. La version de C II porte la date 28 mai, 1831; celle de C IV est datée le 27 mai 1831. Sans doute la lettre fut commencée le 27 et reprise le 28. L'usage de Jacquemont était de mettre la nouvelle date avant la reprise.

avec Chaper lui-même, mais encore avec Victor de Tracy et Hippolyte Jaubert. De ces écrits se dégage en outre une description des milieux français et italien qu'il fréquentait à Paris.<sup>1</sup> C'est surtout de l'esprit et de l'âme de ces deux milieux qu'il veut s'entretenir avec Chaper. Il en résulte moins un portrait qu'une impression saisie à travers sa propre sensibilité et colorée par ses propres goûts et préférences. Ainsi, cette correspondance fournit une riche source de documentation autobiographique. A Chaper, Jacquemont écrit sans pose, sans modestie et sans fausse honte; absente également est cette insensibilité affectée que lui attribuaient les Goncourt. C'est ce caractère intime de la correspondance, ainsi que l'intention de ne pas trahir cette intimité, que souligne une lettre que Chaper écrivit à Porphyre Jacquemont lors de la préparation en 1833 de la première édition des Lettres de l'Inde. Chaper fait allusion d'abord au petit nombre de lettres que Jacquemont lui avait écrites de l'étranger entre 1829 et 1832, et qui furent réunies par la suite dans les deux volumes imprimés:

"Dijon, le 16 mai, 1833.

"Une occasion sûre se présente en ce moment, mon ami, pour vous faire parvenir les lettres de Victor. Elles sont peu nombreuses, et ne renferment qu'un bien court abrégé de celles que Monsieur votre père a bien voulu me confier à Paris, l'an dernier.

"Vous en publierez ce que vous jugerez convenable; je

---

1. Voir ci-dessus, page 98.



laisse entièrement à votre discrétion ce choix délicat. Je désire seulement que les expressions d'amitié contenues dans ses lettres, si vous croyez en imprimer quelque chose, servent à faire connaître le coeur aimant et bon de Victor, mais soient sans application possible, et que l'on ignore à quel ami elles étaient adressées. Je n'ai pas besoin, cher Porphyre, de vous dire mes motifs: il s'agit d'un acte religieux d'affection: la moindre trace du moi y serait ridicule et misérable."

Puis Chaper révèle l'existence de "bien d'autres lettres ... précieusement conservées." Il s'agit de la correspondance inédite qui fait le sujet du présent chapitre:

"J'ai de lui bien d'autres lettres, qui m'ont appris à le connaître et à l'aimer comme il méritait d'être aimé. Elles comprennent surtout la partie de son existence écoulée de 1823 à 1828 <sup>1</sup>; c'est la partie poétique de sa vie; elle est dépeinte avec une grâce et une fraîcheur dont je ne connais point de modèle. Mais elle se rattache à tant de personnes encore vivantes, qu'elle ne pourrait être livrée au public. Veuillez dire à Monsieur votre père que ces lettres sont précieusement conservées, et que moi ou les miens en ferons, dans un avenir éloigné, l'usage qu'il voudra.

"Adieu, mon ami, je n'ai pas besoin de vous dire combien je tiens au dépôt que je vous confie? Adieu; dites-moi que la santé de Monsieur votre père n'a pas été trop fortement troublée par tant de malheur; j'ai besoin d'en être bien sûr.

"Votre ami." "A. Chaper."

---

1. La toute première lettre est cependant du 6 août 1822.

Acte religieux d'affection: ces mots expriment parfaitement le caractère de ce 'culte de l'amitié' dont Jacquemont, Chaper, Victor de Tracy et Jean de Charpentier étaient les fidèles.

Jacquemont fit la connaissance de Chaper au cours de l'été de 1822. En compagnie du jeune botaniste Hippolyte Jaubert, il faisait un voyage d'exploration géologique et botanique en Savoie et en Suisse. Dans le massif d'Allevard Jaubert fut la victime d'un accident qui rendit nécessaire les secours d'un médecin, et Achille Chaper, maire d'Allevard, fit venir le sien. Jaubert dut renoncer au voyage et Jacquemont continua seul. Chaper, comme Jacquemont, avait fait des études à l'Ecole des Mines à Paris, mais il avait sept ans de plus que Victor. En 1820 il avait acheté les forges de Pinsot dans l'Isère.

Jacquemont resta deux jours chez Chaper, qui l'emmena visiter le plateau alpestre des Sept-Laux, nom qui veut dire 'sept lacs'. Jacquemont reparlera souvent des sept lacs. Le soir ils s'installèrent près du feu et firent de la 'métaphysique de ferrière' - allusion transparente aux forges de Pinsot.

Dès la première rencontre, un lien d'amitié se forma entre les deux hommes. Epris de l'amitié autant que de l'ami, Jacquemont revient maintes fois dans ses lettres à Chaper, sur les circonstances de leur liaison. A la base de ses observations, que ce soit la nature et les principes de l'amitié, ou que ce soient ses propres états d'âme qui en fassent l'objet, l'on trouve toujours l'analyse des sensations. Héritée de son père Idéologue et de son ami et protecteur Destutt de Tracy, l'analyse

des sensations chez Jacquemont était devenue - pour reprendre une formule de Pascal - sinon une seconde nature, au moins une première coutume.

Cependant la sécheresse des Idéologues est adoucie par une nostalgie du souvenir et du sentiment qui ne frappe que rarement le lecteur de la Correspondance de l'Inde. Mérimée a bien écrit dans son introduction à la nouvelle Correspondance de 1867, parlant de lui-même et de Jacquemont: "Dans notre jeunesse, nous avons été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs ... Nous voulions être forts, et nous nous moquions de la sensiblerie."<sup>1</sup> Observation qui a été citée par presque tous ceux qui ont fait un article sur Jacquemont. C'est Jacquemont vu de l'extérieur. Dans l'intimité de ses lettres à Chaper, Jacquemont ne cache pas son goût pour la poésie romantique, et en particulier pour celle de Lamartine: "De Mareste vient de me promettre que je passerais demain la soirée chez lui avec Lamartine, que je ne connais pas, que je n'ai même jamais vu. A mon tour, je me suis promis de suite, mon cher ami, de vous écrire en rentrant ma sensation. Cet homme est pour moi le poète de notre temps."<sup>2</sup>

L'instrument de Jacquemont, nous l'avons dit, c'est l'analyse. Mais dans ces lettres à Chaper il fait valoir une analyse qui devient tour à tour lyrique, subjective, exaltée, angoissée, à la manière romantique. L'expression de ce lyrisme est réservée à deux ou trois amis: partout ailleurs chez Jacquemont elle est refoulée.

---

1. C III; vii.

2. le 12 avril 1825. Voir aussi ci-dessus, p. 76.

La toute première lettre que Jacquemont écrivit à Chaper laisse voir cette tendance, tout hésitante encore :

"Monsieur et ami,

"Le souvenir des instants trop courts que nous avons passés ensemble vient m'occuper trop souvent pour que de votre côté vous n'éprouviez quelque plaisir à y songer. J'aspire de tout mon coeur à la réciprocité des sentiments que je vous ai voués. et c'est parce que je crois avoir emporté en vous quittant cette assurance précieuse que je laisserai là aujourd'hui quelques instants les objets d'étude qui me poursuivent en voyage, pour m'en entretenir avec vous ... Pour moi, le souvenir des journées que nous avons passées ensemble est bien le plus doux et le plus vif que j'ai rapporté du Dauphiné.

"Rien ne lie plus vite et davantage que le partage des mêmes impressions, des mêmes plaisirs, des mêmes peines. Nous avons vécu deux jours ensemble dans cette communauté de sentiments, et nous nous sommes trouvé des goûts, des penchants communs qui ont bientôt amené entre nous une confiance mutuelle, et de ma part la bonne amitié solide et sincère. Je n'ai pas oublié notre métaphysique de ferrière à Allevard, et, à part la nécessité d'un centre mathématique des jugements, la conformité de nos idées sur quelques grandes questions sur lesquelles nous paraissions d'abord divisés.

"Cette conformité me paraît tout à fait nécessaire à des sentiments solides d'amitié; et quant à la divergence de quelques opinions partielles, je pense que la lecture du volume que je vous ai laissé l'aura fait disparaître; au reste, pour



cela, c'est tout à fait indifférent; je connais deux hommes (mon père et l'auteur de ce livre-là) unis depuis trente ans par la plus étroite amitié, qui ont fait toute leur vie de la métaphysique et qui ne se sont pas dit peut-être une seule fois 'vous avez raison'.<sup>1</sup>

Cette lettre fut écrite de Bex, où Jacquemont était descendu chez cet autre ami intime, Jean de Charpentier. Le volume dont il est question est le Commentaire de Montesquieu, de Destutt de Tracy. Nous avons déjà remarqué l'importance de ce livre dans la formation de Jacquemont: "C'est mon manuel et ma profession de foi sur ces matières."<sup>2</sup> Aussi peut-on conclure que la "divergence de quelques opinions partielles" dont parlait Jacquemont, portait sur une discussion de la philosophie morale dans ses applications au gouvernement et aux lois. Jacquemont croyait fermement que son ami, comme Stendhal, n'avait qu'à prendre connaissance de la pensée de Tracy pour en admettre la justesse. Il y a là quelque chose de plus qu'une conviction intime de la valeur de cette oeuvre: cette notion de Jacquemont reflète en outre, mais inconsciemment sans doute, cette hypothèse de la perfectibilité de l'homme par l'instruction, hypothèse chère aux philosophes du dix-huitième siècle, sans en exclure Jacquemont le père.<sup>3</sup>

Victor Jacquemont ne renonça jamais à cette croyance, malgré une malheureuse expérience, grâce à laquelle il essaya de perfectionner son ami Jaubert à force de raisonnements et de

---

1. le 6 août 1822.

2. Ci-dessus, p. 108.

3. Voir au Chap. I.

sermons. Il sera question plus loin de cette expérience manquée. Quant au Commentaire de Montesquieu, Jacquemont à vingt ans n'avait pas encore eu l'idée d'exercer ses dons dans le domaine politique. Ce n'est que quelques années plus tard, lors de la Révolution de Juillet, que ses propres commentaires lui valurent une invitation à jouer un rôle politique. Jacquemont était alors aux Indes, mais Chaper entra dans l'administration publique à partir de 1830.

Jacquemont et Chaper ne se revirent qu'au mois d'octobre 1823, lorsque Chaper vint à la capitale pour affaires, et y prolongea son séjour jusqu'au mois de juillet 1824. Durant ce temps, ils ne firent échange que de courts billets qui, comme de raison, font vivement contraste avec les longues épîtres pensées, senties et pleines de verve, que Jacquemont devait envoyer régulièrement par la suite à son ami à Pinsot. Mais en attendant, les premiers billets reflètent une amitié naissante, et, dans la forme de l'adresse, un certain souci d'être à la fois correct et chaleureux: "Mon cher et excellent Monsieur ..." écrit-il le 1<sup>er</sup> novembre 1823, et il écrit successivement jusqu'au mois d'avril suivant: "Mon cher bon Monsieur", "Cher Monsieur", "Cher Monsieur", "Très cher Monsieur", et enfin "Mon cher ami". Cette dernière appellation deviendra la formule consacrée de tout le reste de la Correspondance.

Chaque rencontre à Paris fournissait à leur amitié un apport nouveau. Il est à remarquer, cependant, que Jacquemont

---

reste attaché par le sentiment au passé, et qu'il revient d'instinct sur leur toute première rencontre, et le cadre alpestre où elle eut lieu. C'est là un trait fondamental de la manière de sentir de Jacquemont, et nous y reviendrons dans un chapitre ultérieur: "Les deux heures que j'ai passées avec vous dimanche dernier ont ajouté beaucoup encore au charme que j'ai rapporté pour vous de Sept-Laux, et j'espère pouvoir demain m'établir sur vos chenets. Sortez, néanmoins, je vous en prie, si vous avez ailleurs affaires ou plaisirs. Nous sommes trop voisins pour nous gêner; ne craignez pas que je me décourage si je ne vous trouve pas. Les hommes comme vous sont rares, croyez-moi, et je les aime trop pour les jamais oublier."<sup>1</sup>

Pendant le séjour de Chaper à Paris, Jacquemont était bien placé, grâce à ses relations dans la capitale, pour rendre service à Chaper en lui facilitant certaines démarches, et en le rassurant relativement à certaines craintes. Chaper, à ce qu'il semble, avait lieu de croire menacés ses droits d'exploitation à Pinsot. Jacquemont lui écrit le 7 novembre: "J'ai vu hier M. Cordier auquel j'ai dit quelques mots de votre affaire; et les craintes que j'avais que les dénonciations dont vous avez été l'objet ne nuisissent à votre droit. Il m'a pleinement rassuré. Le Directeur-Général des Mines ne fait jamais que prendre l'avis du conseil, lequel n'est soumis à aucune influence politique. Mais demain samedi, M. Cordier sera chez lui tout le jour, et il vous verra avec grand plaisir. Moi je serai libre

---

1. Le 1 nov. 1823.

à une heure et demie, heure à laquelle finissent mes cours. Où voulez-vous nous réunir? Je vous propose le Jardin des Plantes où demeure M. Cordier. Mais, j'y pense, le lieu n'est pas commode pour attendre, ainsi, passez plutôt chez moi, où je rentrerai à une heure et demie précise." Pierre-Louis Cordier était alors Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle et se spécialisait dans la géologie.

Tout en dehors des relations de ce genre, Jacquemont aimait à mettre en rapports les amis qui par leurs qualités de coeur et d'âme se montraient dignes de se connaître. Tel était Charles Dunoyer, et Jacquemont adressa à Chaper le billet suivant. Il est daté le 30 novembre au soir (1823): "Il paraît vraiment ridicule, cher Monsieur, que demeurant à quatre pas de chez vous, j'ai recours à la poste pour vous dire deux mots. Je le fais pour vous dire que j'ai vu aujourd'hui M. Dunoyer, que je lui ai parlé de vous avec toute l'amitié que je vous ai vouée, et je lui ai promis de lui faire connaître en vous un homme qu'il est bien fait pour apprécier, comme lui-même aussi par son coeur et son esprit est tout à fait à votre usage. Je suis bien occupé, et jusqu'après la première moitié du mois qui commence demain. Cependant, comme d'une part vous nous quittez prochainement pour aller en Lorraine, que de l'autre mes occupations me mènent près de M. Dunoyer, je vous proposerai de vous prendre chez vous mardi, jeudi ou samedi à midi pour vous y conduire. Cela vous convient-il? Dites-le-moi par la poste de peur de ne pas me rencontrer, ce qui est la chance la plus probable, hormis que vous veniez demain après une heure de



l'après-midi: je ne sortirai pas du reste de la journée ni le soir. Tout à vous de coeur."

Ces billets, qui sont loin de constituer une correspondance, ont néanmoins le mérite de montrer Jacquemont dans ses rapports avec ses amis, et dans le cadre de ses occupations journalières.

A partir du mois d'avril 1824, les rapports entre Jacquemont et Chaper commencent à devenir plus intimes, Jacquemont lui parle de ses soirées passées en compagnie de Stendhal, chez Madame Pasta, chez de Mareste, chez les Tracy. Ces confidences témoignent d'un progrès d'autant plus marqué que Jacquemont tenait à garder jalousement l'intimité dont il est question: "Après les trois heures charmantes que nous avons passées ensemble sur vos tisons, il me restait encore quelque chose à vous dire que j'ai oublié en vous quittant, et que je rappelle actuellement en me séchant au coin de mon feu, car je suis rentré tout couvert de neige. Cette aimable confiance qui fait le charme que je trouve auprès de vous, m'a fait découvrir les aimables masques avec lesquels je finis, ou plutôt je commence, mes journées. Je vous ai bien dit cent fois que je trouvais du plaisir parmi eux, mais j'ai ajouté aussi peut-être qu'il y avait pour moi aussi du bonheur dans cette douce intimité: et le bonheur, si innocentes que soient ses conditions, veut être ignoré. Ainsi, n'est-ce pas, vous ignorerez absolument tout cela? Quant les chats ont pris une souris, ne se retirent-ils pas dans un coin bien obscur et bien écarté pour la manger? Mille tendres amitiés." (1)

---

1. le 2 avril 1824.

Si Jacquemont entretenait Chaper volontiers de ses soirées italiennes et des "aimables masques" qui s'y réunissaient, il ne voulait pas encore l'y introduire. Jacquemont se trouvait si parfaitement à l'aise dans cette société si peu grave, et dont l'esprit était subtil et nuancé à son goût, qu'il croyait peut-être que le bon, mais le sévère, mais l'austère Chaper n'y eût pas trouvé le même plaisir. Un refus à cette époque de la part de Jacquemont semble lui être resté sur le coeur, car il y revient dans une lettre de l'année suivante: "Il y a quinze mois, quand nous passions quelquefois de si douces soirées ensemble, et que je vous parlais du charme que je trouvais à les prolonger ailleurs, jamais je ne vous proposai l'essai de ces plaisirs. Ce qui me plaisait vous aurait sans doute déplu, ou tout ou moins ennuyé, et je vous en aurais moins aimé, peut-être. Voilà ce à quoi je voulais pas m'exposer. Ce ne fut pas ma seule raison pour vous répondre non au post-scriptum d'un de vos aimables billets de ce temps, mais c'en fut une puissante."<sup>1</sup>

Jacquemont devait garder longtemps le souvenir de ces douces soirées passées en compagnie de Chaper. Nous verrons que toujours chez Jacquemont, là où il s'agit du coeur, le passé n'existe pas en tant que tel, mais plutôt sous forme de sentiment qui reste, lui, toujours actuel.

De ce séjour à Paris il reste en outre cinq petits billets que Jacquemont écrivit à Chaper et qui constituent les seuls documents que nous connaissions sur les deux amis à cette

---

1. le 14 mai 1825.

époque. S'ils ne soulèvent pas de grandes questions, ils ont au moins le mérite d'éclairer les rapports qui existaient entre Chaper et Jacquemont alors - le sans-gêne d'un rendez-vous pour l'opéra, arrangé par Jacquemont, puis supprimé de la façon la plus arbitraire, indiquant combien peu cette amitié était sentimentale; la difficulté qu'ils éprouvaient à se rencontrer, quoique "demeurant à quatre pas l'un de l'autre"; des visites chez Madame Micoud, la mère de Jaubert. Voici donc ces billets: "lundi matin à 2 heures, 26 avril 1824.

"Depuis quinze jours, j'ai passé deux fois chez vous, mon cher ami, soit à l'heure du dîner, et l'on m'a dit que vous étiez à Versailles, soit dans la soirée à 10 heures, et vous étiez sorti. Vous me savez souvent libre et vide de mes soirées maintenant. Le dimanche il me paraît que vous êtes toujours à la campagne, car je ne vous vois pas chez les T(racy). Dans la semaine jamais je ne vous rencontre aux Bouffons, où vous ne venez pas; et pourtant je veux vous voir. Dites-moi donc où et quand?

"Tout à vous de coeur."

.....

"samedi matin (mai 1824); de la rue Ventadour.

"Mon cher ami, on vous rend ici inexactitude pour inexactitude: Madame M(icoud) avait oublié en prenant jour pour demain avec vous, qu'elle avait un rendez-vous dont elle ne peut se dégager. Elle vous prie bien d'en agir de votre côté comme cela vous conviendra le mieux. Peut-être puis-je vous prendre à dix heures pour faire ce petit voyage de Passy avec vous. Passé dix heures, ne m'attendez pas.

"Tout à vous de coeur."

.....

"mercredi soir, 15 juin.

"Mon cher ami, je ne veux pas vous brouiller avec le chef d'oeuvre de Cimarosa en vous le faisant entendre médiocrement chanté, comme il l'a été hier et le sera sûrement encore demain. Ainsi je romps le rendez-vous que nous nous étions donné au Louvois<sup>1</sup> où le plaisir de vous rencontrer serait, je vous l'avoue, compensé pour moi par la mauvaise exécution d'une musique délicieuse. Je profiterai de cette contrariété pour passer la soirée avec Shakespeare au coin de mon feu.

"Tout à vous de coeur."

"P.S. J'ai reçu depuis que je vous ai quitté aujourd'hui des volumes du Bourbonnais, Vous n'y êtes pas oublié. M. Victor T(racy) me charge de le rappeler à votre souvenir. De sa part, ce n'est pas politesse." (Ces 'volumes du Bourbonnais' n'étaient autres que des lettres qu'il venait de recevoir de Victor et de Sarah de Tracy qui se trouvaient alors à Paray-le-Fresnil dans le Bourbonnais. Dans sa réponse à Madame de Tracy, Jacquemont écrit: "J'ai passé une soirée tout entière à lire vos neuf pages, et cette soirée a été charmante ...")<sup>2</sup>

.....

"Paris, le 2 juillet 1824.

"J'ai passé trois fois chez vous depuis quinze jours, mon cher ami, et toujours comme vous veniez de partir pour Versailles. Nous ne nous voyons plus, le dimanche soir, depuis longtemps. Et d'ailleurs voici tout à l'heure M. et Mme. de T(racy) qui vont partir pour la campagne, et nous ne pourrons plus nous rencontrer

---

1. De l'Opéra-Louvois ("les Italiens").

2. C III, 9 le 28 juin 1824.



chez eux. Ecrivez-moi donc quand vous venez à Paris: "j'arrive tel jour à telle heure", ou "je repars tel jour à telle heure". Sans plus, cela suffit; autrement il pourrait arriver que je ne vous revisse plus jusqu'à votre grand départ.

"Tout à vous de coeur."

.....

Ainsi, au début de juillet, le départ de Chaper est imminent, et en effet une lettre de Jacquemont datée le 18 du mois le retrouve à Pinsot. C'est à partir de ce moment que l'on peut dire que la correspondance "poétique" a vraiment commencé: correspondance du moi, de l'âme, de l'imagination, où les choses étrangères à la sensibilité n'avaient point de part. Il en est ainsi de la politique:

"Que vous dire qui vous intéresse, hors de ce qui est nous? De la politique? Mon Dieu, tout ce qui se passe autour de nous est si déplorable qu'on ne saurait trop en détourner la pensée pour ne pas l'affliger inutilement. Voir le mal et ne pouvoir l'empêcher est trop cruel. J'abhorre autant que personne la traite des noirs<sup>1</sup>. Si j'avais la moindre influence dans un gouvernement, je l'emploirais de bon coeur à faire porter la peine de mort contre tous les négriers, mais pourtant je n'aimerais pas que, pour me reposer le soir, après ces graves et pénibles devoirs, on vînt encore m'entretenir de ces atrocités et de ces supplices. Et telle est aujourd'hui la situation politique, que toutes les discussions qui s'y

---

1. Voir à ce sujet notre Jacquemont et l'Inde anglaise, page 376.

rapportent excitent à peu près les mêmes sentiments de haine et d'indignation. Ils sont trop pénibles à éprouver pour que ceux qui les ressentent avec une âme chaleureuse ne cherchent pas à les éviter. C'est ce que je fais. Et c'est ce que des gens qui parlent avec un égal sang-froid de l'histoire ancienne et de nos intérêts les plus prochains, prennent pour de la tiédeur et de l'indifférence, si ce n'est pis."<sup>1</sup>

Voilà que Jacquemont fait de la politique pour ne pas en faire, pour ainsi dire. Il faut excepter encore une lettre où il est longuement question de politique, et qui laisse entendre que Jacquemont ne se croit pas dépourvu d'une vocation parlementaire: <sup>2</sup>

"Que de réflexions inspire ce tableau! Chaper, comme j'aimerais les suivre avec vous, si nous étions réunis. Je ne trouve point ici de gens qui entrent assez dans mes sentiments, dans mes idées politiques, pour que je cède avec plaisir devant eux à l'entraînement qui me ferait vous en montrer toute l'étendue et la portée. Je suis toujours arrêté par des objections qui naissent de préjugés étroits. Je m'impatiente alors, je m'indigne, je me décourage, et je garde tristement pour moi ce que j'aimerais tant à communiquer à d'autres.

"Voilà, mon cher ami, le plaisir que je trouvais avec M. Victor dans la solitude de Paray. Il le trouvait aussi avec moi. Celui-là est, de sa nature, réciproque. Nous serions faits pour en jouir ensemble, aussi, et nous sommes sans cesse éloignés!

---

1. le 24 avril 1825.

2. Voir ci-après P. 399, le passage inédit d'une lettre à son père, où Jacquemont précise quelle était en effet son ambition parlementaire. (Le 10 jan. 1831)

... Si vous étiez là, près de moi, je ne m'arrêterais pas encore, et nous continuerions le voyage dans le possible: cela fait du bien, cela rafraîchit le sang et les idées. Le pavé est si dur, l'horizon si borné, sur les grandes routes de la réalité!"<sup>1</sup>

Mais en général Jacquemont reste fidèle à son intention de ne pas parler politique dans ses lettres: elle restait trop extérieure à l'amitié pour figurer dans une correspondance intime. Même les intérêts scientifiques que les deux hommes partageaient n'y paraissent qu'à des occasions espacées. Jacquemont termine ainsi une lettre consacrée à des questions géologiques: "Voilà de la science pour un an, entre nous deux. Le jour, vous pensez à vos fourneaux, et moi jusqu'à six heures à des objets beaucoup plus sévères encore. Je n'ai donc aucune envie, ni vous non plus, je pense, mon ami, de causer souvent science ... C'est un sujet de correspondance qu'il faut réserver pour les indifférents, avec lesquels on le peut traiter aussi librement qu'avec un intime ami. Ne me parlez que de vous, et des choses extérieures que dans leur rapport avec votre sensibilité."<sup>2</sup>

A ce propos, Jacquemont avait dit dans une lettre antérieure: "Je pense que vous êtes comme moi: dès que je sais votre santé et votre fortune assurées, ce n'est pas le vous agissant que je veux voir, c'est le vous sentant que je veux connaître. Il faut la circonstance rare de votre existence passée dans des travaux curieux scientifiquement, au pied d'un glacier, et d'une forêt sur les bords d'un torrent, au milieu

---

1. le 23 août 1825.

2. Paris, "sept. 1824".

d'une scène superbe: il faut tout cela pour que votre vie extérieure et mécanique, si je puis dire, ait de l'intérêt."<sup>1</sup>

Ou encore: "Séparés par une longue distance, nous ne pouvons mieux nous rapprocher qu'en nous montrant le moi du moment."<sup>2</sup>

Un conseil offert à Jean de Charpentier laisse entendre quel était le rôle de la correspondance dans la vie de Jacquemont à cette époque; c'était, entre autres, une manière de "faire voyager son âme": "Essayez d'une correspondance plus active avec quelques amis très intimes; leur vie entrera alors quelque peu dans la vôtre et l'animera; vous sentirez par eux et pour eux. Votre désert se peuplera."<sup>3</sup>

Ayant ainsi déterminé quel devrait être le contenu des lettres, Jacquemont insiste pour qu'elles soient fréquentes. D'abord, son âme aime à se nourrir de ces échanges sensibles, et elle s'impatiente de "la froide lenteur de cette manière de causer" qu'est la correspondance. Il s'agit, bien entendu, du délai ordinaire de la poste. Mais il y a aussi la lenteur à laquelle est contrainte la pensée obligée de se ralentir à la marche de la plume: "Dans le temps nécessaire pour écrire les mots, les pensées ont souvent changé de cours, et leur liaison est rompue ..."<sup>4</sup> Ou bien: "L'effort d'écrire détruit ou confond ces nuances délicates de sentiment que la parole seule ne peut

---

1. le 17 sept. 1824.

2. le 6 avril 1825.

3. Lettres à Charpentier, page 143; le 25 janvier, 1826.

4. le 18 juillet, 1824.



fixer, ou qu'elle n'exprime que d'une manière vague ou incertaine."<sup>1</sup> Mais même si parfois l'exécution n'atteint pas la perfection de la conception, la correspondance n'en reste pas moins le seul moyen de se procurer des échanges sensibles avec l'ami absent. Et nous verrons que souvent la présence de cet ami empêche même cet échange: la gêne de s'entendre dire en tête-à-tête, tout haut, des choses que l'on préférerait écrire en silence; la crainte d'une interjection, d'une réponse, d'une discussion intempestives; une réaction inattendue, glaçante ... Ou peut-être que Jacquemont arrive très vite à se mouler sur l'allure de la correspondance. Quoiqu'il en soit, il insiste pour qu'elle soit suivie, et pour qu'elle soit conforme à ses conceptions à lui, à ce que l'on pourrait appeler son idéologie de la correspondance.

Car en vrai Idéologue, Jacquemont remplace le calendrier des jours par un calendrier des sensations:

"Ma dernière lettre n'est que du premier de ce mois, écrivit-il à Chaper le 18 novembre, 1824. Il me semble ne vous avoir pas écrit depuis un siècle: d'ailleurs la date est tout ce que je me rappelle. C'est, mon ami, que la vie ne se mesure pas par la succession des jours, mais par celle des sensations, et j'en ai plus éprouvé dans ces quinze jours que souvent en six mois."

Dans une autre lettre, Jacquemont revient à cette idée, et la développe relativement à cette correspondance dont l'objet était de maintenir les deux âmes dans une association continuelle,

---

1. le 23 mars, 1825.

et d'éviter les silences. Le temps ne nous intéresse que par les idées, les peines et les plaisirs, en un mot, que par les sensations qu'il contient: "Tel n'a-t-il pas vécu davantage en deux heures que tel autre en deux mois? De là, mon cher ami, ce besoin que j'ai de causer assez souvent avec vous, pour que vous me trouviez toujours identique à moi-même. Un ami intime auquel je n'aurais pas écrit depuis deux ans, qui eût passé le temps, je suppose, à faire le tour du monde, et qui reviendrait ici, retrouverait certainement en moi un ami - mais un autre ami que celui qu'il aurait laissé. A beaucoup d'égards cet ami serait devenu pour lui un inconnu, avec lequel il devrait faire connaissance; et cette singulière nécessité serait pénible à l'un et à l'autre.

"Voilà pourtant ce qui arriverait entre nous si nous mettions des intervalles trop longs à nous écrire. Je regrette maintenant de ne l'avoir pas fait plus souvent dans les premiers temps de votre départ. Il y a des choses dont j'aurais aujourd'hui un extrême plaisir à vous parler, et je ne le puis, parce qu'il faudrait un préambule de dix pages pour vous les rendre intelligibles. Ce préambule, ennuyeux à écrire aujourd'hui, il y a six semaines, il y a un mois, je vous l'aurais fait en deux lettres et alors avec un plaisir très vif, le soir en rentrant chez moi."<sup>1</sup>

L'ambiance dans laquelle on écrit a aussi son importance. A Paray, chez les Tracy, l'ambiance est parfaite: "Vous savez sûrement le plaisir d'écrire, et combien il est délicieux, quand

---

1. le 17 sept. 1824.

on ne vit, comme je vis ici, que dans les sentiments dont on aime à parler à la personne à qui l'on écrit."<sup>1</sup> Dans ces conditions contraires, comme chez les Jaubert à Givry<sup>2</sup>, la communion des âmes sensibles est rendue impossible: "J'avais commencé deux lettres pour vous à Givry. Je les ai jetées au feu. J'étais de glace dans cette atmosphère sans passions. C'est comme une journée d'hiver froide et pluvieuse."<sup>3</sup>

Pour Jacquemont, l'élément essentiel d'une correspondance est évidemment le moi, l'âme, la sensibilité qui seule donne aux "choses" une existence valable. Et encore. Comme il écrit à Madame de Tracy: "Faudra-t-il attendre de vous une réponse? ne me direz-vous pas que les choses ne changent point autour de vous dans vos bruyères? Qu'est-ce que les choses vraiment?"<sup>4</sup>

Ainsi, les pages de ces lettres à Chaper, ainsi conçues et dépeignant de mois en mois des états d'âme en cours d'une perpétuelle transformation, nous permettent d'assister à l'éclosion et à l'épanouissement d'un "coeur devenu son miroir", selon le mot de Baudelaire. Le mystère de cette sympathie qui s'opéra entre les deux amis est un thème dominant de la correspondance.

Cette sympathie était fondée sur un double sentiment d'amitié et d'admiration, lesquelles se renforçaient mutuellement. "Mon amitié pour vous est instinctive, mais mon admiration est réfléchie, elle est fondée sur votre inébranlable moralité, et jamais, d'après ce, quoi que vous fassiez, le sentiment du blâme

---

1. le 1er nov. 1824.

2. Voir ci-dessous au Chapitre V.

3. Ibid.

4. le 28 juin 1824 C III 20.

contre vous ne pourra entrer dans mon coeur." Jacquemont reparle de ce côté moral du caractère de Chaper, lorsqu'il évoque, au cours de la même lettre, son "admirable sévérité de principes."<sup>1</sup>

A ses qualités morales Chaper alliait une sensibilité qui répondait parfaitement à celle de Jacquemont. Celui-ci ne laissait pas de la ramener à la surface de leur correspondance: "Cette sensibilité si vive et si délicate qui vous rend susceptible de malheurs dans mesure, elle vous rend aussi capable d'une félicité sans bornes."<sup>2</sup> A une autre occasion, Jacquemont parle de "ces trésors de la sensibilité" renfermés dans "votre âme aimante."<sup>3</sup> Chaper y joignait en outre une "imagination active et presque fantasque."

Telle était la sympathie qui unissait Jacquemont et Chaper. Après le départ de celui-ci en juillet 1824, elle se trouvait rehaussée par l'éloignement et le souvenir, et consolidée par chaque échange de lettres. Il est vraiment remarquable combien ces soirées passées ensemble à Paris s'embellirent par la suite dans l'imagination de Jacquemont. Ces moments d'intimité devinrent de précieux souvenirs chargés de plaisirs et prêts, dans un moment que l'acte d'écrire à Chaper rendait propice, à livrer cette charge. Cette époque laissa non seulement des souvenirs, mais aussi un dépôt de sentiment qui s'y associe. Jacquemont et Chaper se trouvent ainsi "réunis dans un sentiment commun qui doit rendre impérissable comme lui notre amitié."<sup>4</sup>

---

1. le 14 mai 1825.

2. le 5 juin 1825.

3. le 20 avril 1825.

4. le 10 mars 1825.



En faisant revivre ces instants, Jacquemont subit à nouveau toute l'émotion première, et mieux encore: "Dans ce temps-là vous vîntes à Paris. Nous étions restés deux ans sans nous revoir, sans nous écrire, et nous nous entendîmes mieux ... Alors, mon aimable ami, en ne paraissant converser que sur des choses superficielles ou étrangères à nous, nos coeurs s'entendirent mutuellement sur leurs sentiments les plus intimes. Vous reconnûtes la révolution qui s'était faite dans mon existence. Vous rappelez-vous une soirée que nous passâmes ensemble chez vous, et que nous prolongeâmes plus tard que de coutume? Et un billet que vous m'écrivîtes le lendemain? Je le conserve encore: c'est le contrat écrit d'une chose que nous nous étions déjà donnée tacitement l'un à l'autre, et depuis longtemps: notre amitié! Eh bien, dans ce billet, vous me rappeliez des choses qu'il ne me semblait pas vous avoir jamais dites, et dont votre admirable délicatesse m'avait jusque-là gardé à moi-même le secret.

"Depuis votre départ, mon ami, mes lettres vous ont tenu lieu quelquefois de ces conversations trop rares de votre dernier séjour ici. Et vous savez mieux encore tout ce qui s'est passé dans mon coeur, depuis que nous sommes séparés. Vous avez vu mes peines et mes plaisirs. Je ne pouvais vous montrer les uns sans vous laisser voir aussi les autres; et à cause de cela, j'ai peut-être eu tort de vous en entretenir comme je l'ai fait. Votre lettre d'hier qui est le témoignage le plus touchant de votre amitié, pèse à la mienne ...

"Je voulais vous écrire quelques lignes ... et vous voyez où je me suis laissé entraîner. Le temps fuit si doucement quand vous occupez ma pensée!"<sup>1</sup>

L'on voit ainsi se former cette conception idéale, poétique, de l'amitié. Avec le temps, l'expression en devient de plus en plus précise. Ce que Jacquemont reprochait aux poètes romantiques, ce n'est pas le sentiment qu'alimentaient la nostalgie et le souvenir. Il disait bien lui-même à Chaper: "C'est toujours dans les moments où ma sensibilité est la plus vive que votre souvenir m'est le plus doux."<sup>2</sup> Il leur reprochait plutôt la mise en vente de ce sentiment au nom de la littérature. Jacquemont n'adressait sa poésie de l'amitié qu'à l'ami destiné à partager ces rapports. Elle imprimait à ses lettres une qualité particulière, reflétant une âme aimante qui trouvait un plaisir extraordinaire dans l'épanchement d'un sentiment estimé rare et sacré. Telle la lettre écrite de Herry, où Jacquemont passait quelques jours avec Jaubert.<sup>3</sup> Les sentiments qu'il y exprime et l'expression qu'il donne à ces sentiments dépeignent admirablement l'homme que cachaient d'ordinaire ces "dehors d'impassibilité" dont parlait Mérimée: "Mon ami, j'ai trouvé avant hier en arrivant ici votre lettre du 23 septembre, et je ne saurais vous dire la vive impression de plaisir qu'elle m'a faite. Hier j'ai été entraîné dans une partie de campagne qui ne m'a laissé aucun moment de liberté pour vous écrire. Je l'aurais fait sans cela, n'eût-ce été que pour vous dire que je vous aimais comme

---

1. le 20 avril 1825.

2. le 23 mars 1825.

3. Voir au chapitre suivant.

j'aime bien peu d'hommes au monde. Mais votre pensée a toujours été avec moi. J'ai relu plusieurs fois votre lettre quand j'ai pu être seul, et aujourd'hui que je suis libre, je vais commencer à vous répondre. Ce lieu est calme: je m'y affranchis pour quelques jours de la préoccupation d'esprit où me tiennent habituellement des études sévères et difficiles, et rien d'extérieur n'y viendra me distraire du plaisir de m'entretenir avec vous."<sup>1</sup>

En disciple d'Helvétius ("Commencez, par les ouvrages de M. de Tracy et d'Helvétius, la série de lectures que je vous ai indiquées", conseilla-t-il à un jeune protégé), Jacquemont insiste sur le rôle du plaisir dans leurs rapports.<sup>2</sup> Le sentiment du devoir ou de la reconnaissance, comme la politique et la géologie, est banni de son code épistolaire: "Vous me remerciez de vous avoir écrit une seconde fois quand j'avais droit d'attendre une réponse, écrit Jacquemont au cours de cette même lettre de Herry. Non, mon ami, je n'avais pas ce droit. Je vous écris parce que je trouve du plaisir à vous écrire, comme je vous aime parce que je trouve du plaisir à vous aimer. Je n'en prétends d'ailleurs aucune reconnaissance ... Le plaisir ne doit-il pas être l'unique règle de nos relations, libres comme nous le sommes tous deux? Et qu'y a-t-il de plus doux en amitié comme en amour que de se sentir l'objet d'une préférence?"

La suite de cette lettre marque les étapes de cette amitié

---

1. Le 6 oct. 1824.

2. C III 124 à P. Fouchard le 3 juin 1827.

et souligne l'immense portée de cette rencontre qui avait effectué déjà une révolution dans la vie de Jacquemont. Elle se termine par un aveu d'amitié qui se rapproche le plus possible d'une déclaration d'amour: "Chaper, je vous avais deviné aux Sept-Laux. Alors je ne pouvais pas vous bien comprendre. Je n'avais que vingt et un ans, et je n'avais encore que faiblement ce qui bientôt après est venu changer à mes yeux la face de l'univers. Mais, depuis, quand je vous ai retrouvé à Paris, je pouvais vous comprendre, et je vous ai bien compris tout entier, n'en doutez pas, mon ami. Vous aussi, alors, sans que je vous l'eusse dit, ou sans que j'eusse cru vous l'avoir dit, n'avez-vous pas deviné mon existence nouvelle? Oh, qu'on est heureux de se rencontrer quand on est aussi fait l'un pour l'autre!"<sup>1</sup>

Ces lignes rappellent des sentiments analogues que le Marquis de Custine exprimait vers la même époque au Marquis de la Grange. En effet, il y a lieu de faire ici un rapprochement entre Jacquemont et Custine. La confrontation de ces deux correspondances permettra d'indiquer plus précisément la situation de Jacquemont vis-à-vis des tendances romantiques de l'époque: "Quelque chose me dit, écrit Custine, que vous comprenez mieux qu'un autre qu'un homme cherche à se rapprocher d'un homme uniquement dans l'espérance d'être entendu de lui et de l'entendre. C'est ce besoin de l'âme, connu de si peu de gens qui fonde les amitiés durables et désintéressées. Les êtres qui

---

1. Le 6 octobre 1824.



élèvent leur pensée jusqu'aux vrais intérêts de l'existence sont en si petit nombre qu'on ne doit point s'étonner de l'empressement qu'ils mettent à s'unir, dès qu'ils croient s'être reconnus."<sup>1</sup>

Si le sentiment est pareil, l'expression de Custine est ici froide et impersonnelle, pensée plutôt que sentie. Là où Jacquemont dirait 'vous' et 'moi', Custine écrit 'les êtres' et 'ils'. A Rahel Levin<sup>2</sup> Custine raconte comment, à sa première rencontre avec La Grange, "une disposition d'âme semblable nous fit passer la nuit à causer ensemble dans un coin." Et il ajoute: "il a le même besoin d'aimer, de s'épancher."<sup>3</sup> Et à La Grange: "J'ai cru reconnaître des rapports entre notre manière de comprendre et de sentir l'existence."<sup>4</sup> Jacquemont et Custine ont en commun ce que Custine appelle "un besoin d'aimer" qui aboutit chez l'un et l'autre à un culte de l'amitié. L'expression sous cette forme d'un "besoin d'aimer" (Custine) ou d'une "âme avide d'aimer" (Jacquemont), pourrait être encore une manifestation de l'état d'âme romantique. Jacquemont blâme les "circonstances du dehors" grâce auxquelles l'expression de certain sentiment avait toujours été "refoulée dans son âme." Dans les lettres de Custine, ce "poète à qui, seule, a fait défaut l'expression" comme l'a dit le Comte de Luppé<sup>5</sup>, on trouve une affectation romantique très évidente qui s'annonce par des

- 
1. Paris, avril 1818. Marquis de Custine: Lettres inédites au Marquis de la Grange, Paris, Presses Françaises, 1925.
  2. Rahel Levin (1771-1833) épousa en 1814 l'écrivain Varnhagen von Ense. Entre elle et Custine s'établit une correspondance qui s'étend de 1816 à 1857.
  3. Ed. Assing, Bruxelles, 1870, p. 32.
  4. Lettre déjà citée. 5. Editeur des Lettres à la Grange; (Intro. p. x).

formules telles que: " ... comment satisfaire en ce monde un coeur qui veut tout autre chose que ce qu'on y trouve et que ce qu'on y cherche? .. Peut-être, pour certaines âmes, faut-il opter entre le monde et le bonheur." (p. 4). "Il n'y a de clair en moi que ce qui est inexprimable, tout le reste est caché dans le brouillard." (p. 8). "Je m'anéantis dans l'isolement." (p.14) "J'aime le vertige que nous donne la vue d'un abîme sans fond." (p. 20). "Avide de tout, je demeure indifférent à tout." (p.28).

Le tempérament de Jacquemont, au contraire, tendait à un stoïcisme qui rendait inacceptables de telles attitudes. Cependant, Jacquemont a beau appartenir à un milieu immunisé contre la contagion romantique par une formation philosophique réfractaire aux effusions sentimentales ou introspectives, il n'échappait pas entièrement aux influences de son temps. Cette époque qui poussait certaines natures à adopter, pour s'exprimer, l'une ou l'autre des formes littéraires associées avec le mouvement romantique, ne laissait à Jacquemont que la correspondance privée. Elle seule rendait possible l'expression discrète des épanchements de la sensibilité.

Ce jeune disciple des philosophes, savant, libéral et Idéologue, élaborait au cours de ses lettres à Chaper, et abrité en quelque sorte par la parfaite discrétion de celui-ci, ces thèmes romantiques de la nature, de la solitude, de la nostalgie, du culte de l'expérience sensible, et du lieu qui en formait le cadre.

Comme nous avons voulu retracer l'évolution de cet état d'âme et de ces thèmes à travers toute la correspondance de

Jacquemont, et non seulement dans les lettres à Chaper, nous en avons reporté l'étude à un chapitre ultérieur.<sup>1</sup>

Au cours de ces années 1824-1825 la conception de l'amitié chez Jacquemont, et surtout dans son application à Chaper, s'élève à son état le plus pur. Le but de la correspondance est précisément d'entretenir cette amitié. Aussi Jacquemont rejoint-il Chaper en imagination pour faire ensemble de longues promenades sans but: "Nous aimerions les mêmes sites, nous aurions ce plaisir délicieux de nous rencontrer dans nos plus petites préférences, dans le choix d'un sentier, d'une pelouse inclinée pour nous reposer, comme dans l'accord parfait de nos sentiments les plus intimes."<sup>2</sup>

Une autre fois, il suffira de contempler et de saluer la personne aimée: "Je voudrais pouvoir entrer tout doucement sur la pointe du pied, de manière à ne faire tourner la tête à personne, en poussant la porte de votre chambre si vous n'y êtes pas seul. Je voudrais pouvoir ainsi me glisser sans bruit près de vous, mon ami, quand vous êtes enterré depuis plusieurs heures dans des coupes de bois ou des calculs. Je vous prendrais la main, je la serrerais, je vous dirais bonjour, et puis adieu, et je m'en retournerais heureux de vous avoir vu, sans vous avoir dit autre chose."<sup>3</sup>

Tantôt c'est l'ami, senti comme une présence, que Jacquemont évoque; et tantôt l'amitié, sentie comme une force qui emplit l'âme et y maintient un état de doux bien-être; et qui

---

1. Chapitre VII.

2. Le 6 avril 1825.

3. Le 19 octobre 1825.

sert, le cas échéant, de refuge. Toujours à la merci de sa sensibilité, Jacquemont éprouve le besoin de recommencer une lettre écrite dans une disposition plutôt sombre: "La seule chose qui reste vraie de ce commencement de lettre que je jette au feu, c'est le délicieux plaisir que j'éprouve à nous voir conserver, à mesure que nous avançons, le parallélisme charmant de nos sentiments les plus intimes de toute notre existence! En quelques lieux, dans quelques circonstances que nous soyons transportés, et si loin que ce puisse être de l'autre, je crois fermement, Chaper, que ce précieux accord ne cessera jamais d'exister entre nous. Si nous vivions près l'un de l'autre, il répandrait un charme tranquille sur tous les moments de notre vie. Séparés, c'est un bien dont la jouissance plus grave ne peut nous être enlevée, c'est une pensée douce et consolante où notre âme pourra se réfugier toujours, et peut-être même se complaire encore dans les naufrages où l'avenir peut abîmer toutes les autres joies de notre existence."<sup>1</sup>

Les amitiés de cet ordre sont le privilège des âmes sensibles. Mais la sensibilité comporte aussi ses périls: elle est, disait Jacquemont, le don le plus triste, après celui, peut-être, de l'insensibilité. Ce côté sombre transparaît à travers les dernières lignes de ce passage que nous venons de citer. La prévision de naufrage et de joies abîmées ne tardait pas à se réaliser. Il existe des sensibilités malades qui ne savent se guérir: il faut qu'elles brûlent jusqu'à l'extinction. Puis, il

---

1. Le 5 juin 1825.



faut repartir de là. C'est le cas de Jacquemont.

La sensibilité de Chaper, "si vive et si délicate", qui le rendait, lui aussi, susceptible de "malheurs sans mesure", le rendait également le plus sympathique des correspondants. Le plus séduisant aussi: "La plume à la main, il est persuasif, entraînant comme Rousseau", écrivit Jacquemont à Charles Dunoyer.<sup>1</sup> Ainsi, Chaper occupait une place toute particulière dans la vie de Jacquemont à cette époque: "De quoi que je vous parle, ce n'est jamais comme à un autre. Votre éducation, votre âge si rapproché du mien, tout vous rend exempt de préjugés, et confond nos opinions sur les grandes choses de la vie."<sup>2</sup>

Le sentiment de l'amitié chez Jacquemont croissait progressivement, d'une manière accumulative. Rien du passé ne fut perdu; tout fut conservé dans un réseau d'associations. Il en est de même de cette visite que Jacquemont rendit à Paray en octobre 1824. La perspective de revoir ce pays lui fit subir un de ces retours du passé qui nous sont devenus si familiers. Cette fois il songe - puisqu'il écrit à Chaper - à cette autre visite qu'il y fit en 1822. Alors, il y emportait de Chaper un souvenir qui, disait-il, grandissait dans son imagination. Au cours de cette lettre il raconte comment, tout ému encore de cette première rencontre, il était revenu passer l'automne à Paray, et comment il se trouvait là au milieu de gens qui l'aimaient et qui tous lui étaient chers: "Mais jusque-là mon coeur n'y avait pas été complètement satisfait; mon extrême jeunesse et le

---

1. C II 374. Le 6 juillet 1832.

2. Le 28 août 1825.

souvenir récent de mon enfance me privaient de cette intimité qui commençait à devenir un besoin pour moi."<sup>1</sup>

Ainsi Jacquemont décrit la transformation opérée par cette rencontre avec une autre âme: le lent éveil de la sensibilité, la naissance d'un sentiment poétique, les délices d'une intimité goûtée pour la première fois, et la soif de ces sensations devenues déjà un besoin. C'est Chaper qui fit vibrer cette corde sensible, mais c'est Victor de Tracy, ce vieil ami de la famille, qui compléta cette expérience affective. Au cours de cette visite, les rapports qui existaient depuis des années entre Victor de Tracy et Jacquemont adolescent se mirent à subir une évolution subtile. Cet été de 1822 s'installa donc dans le souvenir du voyageur comme une des grandes époques de sa vie.

Jacquemont prit conscience, peut-être pour la première fois, de son âme "avide d'aimer": conscience qu'il devait, comme Rousseau avant lui, à des mois de méditation et de promenades solitaires. De cette période "d'isolement et de pensée active" naquit une nouvelle conception de la sensibilité avec, au premier plan, et fortement idéalisé, ce sentiment de l'amitié que nous avons examiné dans les pages précédentes. Cette sensibilité eut pour effet de transformer ses valeurs en valeurs poétiques: morale poétique, souvenirs poétiques. Avec une lucidité remarquable, Jacquemont décrit l'éclosion d'un sentiment <sup>pour les</sup> des beaux-arts qui perçait difficilement un refoulement dû à sa formation idéologique. Signalons en outre ce pressentiment qu'il pouvait être "destinée à de grands malheurs": pressentiment que nous

---

1. Le 8 octobre 1824.

avons déjà remarqué dans une autre lettre, et qu'alimentait sans doute une "inquiétude secrète" où le jetait "le premier tumulte des sens." Voici donc ce passage:

"Mes trois mois d'isolement et de pensée active dans les Alpes m'avaient beaucoup changé. Et quand je revins à Paray, je me sentis irrésistiblement entraîné vers M. Victor, auquel une heureuse sympathie fit oublier entièrement la différence de nos âges. Alors, mon ami, se forma entre moi et cet homme sensible et vertueux un pacte d'amitié qui m'assure au moins de tendres consolations et encore quelques jouissances dans la vie, si j'étais destiné à de grands malheurs. Alors commença pour moi la vie des passions. L'incomparable ami que je venais d'acquérir plaça devant mon âme avide d'aimer, les objets les plus nobles et l'enflamma pour eux. On lisait en commun Voltaire à la veillée du Château. Le matin je lisais Franklin avec lui. J'aimais, comme il est naturel à cet âge, le droit, l'honnête. Il me le fit aimer de plus comme poétique, il me fit trouver du plaisir à l'aimer. Quelques peines domestiques que nous souffrîmes en commun, et dans lesquelles je le trouvai véritablement grand, donnèrent encore une force nouvelle à mon amitié pour lui, et augmentèrent mon amour pour les sentiments dont il empruntait cette grandeur.

"Alors, mon ami, tandis que vous m'aviez peut-être oublié, ma pensée revint à vous; et loin de vous, sans vous voir, sans vous écrire, je vous connus mieux déjà. Bientôt, je retournai à Paris où le beau m'apparut sous une forme nouvelle, tous mes

souvenirs s'embellirent d'une forme poétique, et ma vie s'ouvrit à de nouvelles pensées, à de nouvelles puissances que j'avais ignorées jusque-là. J'étais né avec le sentiment des beaux-arts, mais les circonstances de dehors l'avaient toujours refoulé dans mon âme; il s'échappa avec plus de force, et cet enthousiasme que je sentis pour le beau et le sublime fut quelque temps un état d'ivresse. Ce feu s'est ensuite calmé, mais il ne s'éteindra jamais. Il me semble que sans lui le monde deviendrait pour moi un désert de glace.

"Je n'aurai plus besoin désormais, mon cher ami, de revenir avec vous sur le passé, vous connaissez mon existence actuelle, et vous savez comment elle s'est développée. Je la trouve heureuse, et je sens qu'elle peut le devenir extrêmement. Jugez quelle tendre reconnaissance j'aurai toujours pour ceux qui l'ont créée. Sans M. Victor de Tracy et sans l'aimable amie que je trouvais auprès de lui, j'ignore ce que je serais devenu. Je serais certainement moins heureux. Il n'y a pas à dire qu'on ne regrette pas la jouissance des biens qu'on ignore: j'étais né pour ces jouissances célestes de la sympathie, pour ces plaisirs enchanteurs des arts, pour le culte tendre du beau, et quand personne ne me les aurait révélés, un vague sentiment naturel de leur existence et de leur besoin m'aurait fait vivre dans cette inquiétude secrète et pénible où le premier tumulte des sens jette les jeunes gens à dix-huit ans ...

"Je voudrais parler de vous et de moi aujourd'hui, et je reviens sans cesse sur le passé. C'est, mon ami, que je trouve



du plaisir à me rappeler ma propre histoire, et que j'accueille tout ce qui peut me faire connaître de vous. En amitié, les mécomptes les plus légers sont si pénibles! Mais non: il n'y en aura jamais entre nous."<sup>1</sup>

Au cours de cette très longue lettre, qui est comme une confession, Jacquemont passe à d'autres réflexions. Mais il ne peut pas s'empêcher de revenir, au bout de quelques paragraphes, au lien qui les unit. Cette fois, c'est pour démolir tout ce qui pourrait rester d'obstacle à leur parfaite sympathie: "Je voudrais pouvoir vous associer entièrement à ma vie et aux sentiments qui la composent presque tout entière ... Ainsi, mon aimable ami, je ne craindrai jamais avec vous de parler si intimement de personnes que vous ne connaissez pas: vous verrez dans cette confiance absolue une preuve, non de mon indiscretion, mais de mon amitié la plus tendre et d'une estime bien haute. ... Vraiment, cher ami, j'ai bien besoin de vous dire tout cela. Comme si l'amitié d'un homme tel que vous ne devait pas servir à permettre une confiance illimitée dans les sentiments sur les choses et sur les hommes."<sup>2</sup>

Il est évident que chez Jacquemont il s'agit d'une amitié qui sortait de l'ordinaire. Lui et le petit nombre de ses amis constituaient une bande des "happy few" qui se distinguaient des autres hommes: "Quel mérite aux gens communs d'être ouverts? Ils n'ont rien à cacher. J'ai toujours vu les âmes élevées et profondément tendres se fermer devant tout ce qui

---

1. Le 8 octobre 1824.

2. Ibid.

n'est pas ami, et quelquefois sembler hostiles par l'excès de leur indifférence et de leur méfiance. L'amitié qu'elles vous accordent ensuite n'en est que plus précieuse."<sup>1</sup> Quelques années plus tard, Jacquemont analysa pour le Capitaine Nar'jot les qualités particulières qui caractérisent "nous autres happy few": "L'imagination, la mémoire est une petite lanterne magique qui nous assombrit soudainement, ou nous égaye, suivant les choses qu'elle nous rappelle. C'est ainsi que, sans nous lever de notre chaise et sans aucun changement appréciable des circonstances extérieures qui nous environnent, nous sommes tour à tour et passivement, irrésistiblement, ou sereins, ou d'une gaieté folle, ou taciturnes, sombres, tristes comme des bonnets de nuit. Les autres, qui avec les yeux de leur tête ne peuvent apercevoir ces petites tempêtes intérieures, n'en voient donc que les effets qui sont de l'inégalité d'humeur, et ils nous l'imputent volontiers à mauvaise qualité." Puis Jacquemont compare les âmes sensibles à ces fines et délicates balances qui, "chargées d'un kilogramme et enfermées dans une cage de verre, et dans une chambre elle-même bien close, trébuchent et s'affolent quand un modeste fiacre vient à passer dans la rue. Les happy few, mon cher ami, sont des machines bien plus délicates encore, bien plus impressionnables. L'épicier qui pèse ses denrées dans des balances très grossières tendant toujours à l'équilibre, en voyant celles de Fortin trébucher au passage d'une voiture, ne soupçonnerait pas la cause de leur oscillation et, comme les autres, il les jugerait fantasques et mauvaises."

---

1. Le 1 novembre 1824.

2. Brest, le 23 août 1828 C I 8.

En cet automne de 1824, le cercle des amis qui se réunissait sous le toit de Victor de Tracy était restreint et n'était pas sans un élément d'ésotérisme. Seule manquait à ces soirées la présence de Chaper. De toute évidence celui-ci et Victor de Tracy étaient faits pour s'aimer. Ils s'étaient rencontrés brièvement à Paris lors du séjour de Chaper. Mais pour que l'amitié éclore, il faudrait qu'ils se réunissent dans la solitude et l'intimité de Paray. Aussi Jacquemont se mettait-il en frais pour que cette réunion se réalisât. Il en résulta une lettre de Victor de Tracy à Chaper, écrite le 2 novembre 1824. Jacquemont y joignit une des siennes - "l'énorme paquet" dont parle de Tracy. Cette lettre de Tracy que nous reproduisons est inédite et appartient au professeur J.F. Marshall qui a bien voulu nous la communiquer:

"Paray, le 2 novembre 1824."

"Notre bon et excellent ami, Victor Jacquemont, mon cher Monsieur Chaper, m'assure que vous recevrez avec plaisir deux mots de l'habitant d'une solitude où vous seriez reçu avec tous les sentiments que vous êtes si bien fait pour obtenir et mériter; il m'assure aussi que ce serait votre désir de vous trouver ici dans notre très petite et très intime réunion. Eh bien! voyez quelle est ma présomption, je n'en suis pas surpris. Vous avez dû voir combien vous étiez apprécié et goûté, et quoique, malheureusement, je vous aie bien peu vu, je me suis senti entraîné vers vous, sans doute par une certaine conformité de sentiments qui est, je crois, la base solide de toute intimité durable entre

les hommes faits pour connaître le prix et le charme de la véritable amitié. Avec ce point de contact, on est plus intimement lié et en rapport en peu de jours, qu'on ne le serait, sans cela, après des mois et des années de la fréquentation la plus assidue. Vous voyez, cher Monsieur Chaper, par ce que je vous dis, quelles sont mes espérances. Si je me trompais, ne les détruisez pas, car il m'en coûterait beaucoup de renoncer à l'espoir d'une intimité plus grande avec une personne dont j'apprécie autant tout le mérite et les qualités, et dont l'âme me paraît digne de l'esprit qu'elle anime.

"Je glisse donc ce petit bout de déclaration dans l'énorme paquet de notre ami en faveur de celui-ci. Accueillez, je vous prie, et excusez mon griffonage, et croyez à tous les sentiments que vous êtes digne d'inspirer, et que j'éprouve pour vous."

"V. Tracy."

L'on reconnaîtra aisément dans cette lettre ces formules qui caractérisent cette ferveur de l'amitié dont Jacquemont est le mage, formules qui reviennent aussi facilement sous la plume de Tracy que sous celle de Jacquemont. Jaubert, qui lui aussi adressa une lettre de Paray à Chaper, sans doute par le même courrier, trouva des formules analogues: il s'étonne d'avoir rencontré dans les montagnes "un homme qu'on ne peut avoir connu sans désirer de passer avec lui le reste de sa vie ... Elle fera époque dans l'histoire de mes souvenirs, cette soirée délicieuse des bords de la Loire où nos âmes s'entendaient si bien. Je me le rappelle souvent, et mes regrets s'augmentent que la destinée ait mis une si grande distance entre vos fourneaux



et ma charrue." Cette lettre inédite, et appartenant également au Professeur Marshall, est datée le 30 octobre 1824. Jacquemont de son côté ne laisse pas, au cours de sa longue lettre, d'exprimer des sentiments analogues: "Quel dommage pour le petit nombre des hommes qui pourraient vous comprendre tout entier, que vous soyez enterré sous les neiges des Alpes! Combien nous vous avons regretté ici! Quand je dis nous, c'est nous tous, c'est-à-dire trois personnes: le jeune ménage V(ictor de Tracy) et moi. Comme nous avons souvent parlé de vous, mon ami! Vous avez peu vu M. V(ictor) à Paris, néanmoins vous l'avez deviné, et vous vous êtes entendus tous deux. Comptez que dès à présent il vous aime autant que je vous aime. Il éprouve pour vous absolument le même attrait que vous m'avez inspiré dès que je vous ai vu. C'est, mon cher Chaper, que cet homme, malgré ses quarante-trois ans et ses quinze années de guerre, a conservé fraîche comme à vingt ans cette fleur si délicate de sensibilité qui s'ouvre aux rayons de tout ce qui est beau."<sup>1</sup>

Une correspondance semble s'être établie entre Chaper et Victor de Tracy, avec Jacquemont en tierce. Toutefois, nous ne connaissons qu'une seule autre lettre de Tracy à Chaper. Elle est datée de Paray le 17 mars 1825. A côté des lettres de Jacquemont l'expression de cette lettre de Tracy semble un peu raide, mais les formules devenues familières se retrouvent: "Croyez que mon coeur comprend le vôtre, comme vous avez jugé le mien .."

---

1. Le 1 novembre 1824, p. 52-53.

" ... notre ami (Jacquemont) m'a dit que vous vouliez ce que je souhaite, l'intimité entre nous ..." "... vous répéter combien votre lettre m'a pénétré ..." <sup>1</sup>

La philosophie - ou la religion - de l'amitié selon la conception de Jacquemont peut se résumer ainsi: les âmes amies se cherchent, se devinent, s'unissent. Puis s'établit entre elles moins une communication qu'une communion. Pour les participants, cette communion elle-même procure des jouissances rares; pour Jacquemont il y a aussi la joie qui est comme un fruit de la contemplation de l'amitié à l'état pur, élevée au niveau d'une parfaite sympathie dans laquelle les deux âmes se confondent. Il en résulte une sorte d'exaltation mystique amenée par l'élan même de Jacquemont vers l'idéal. En revanche, il n'est point du tout certain que cette tendance vers l'idéalisation soit partagée par les autres amis. Cette haute conception demeure, il faut bien le constater, l'effet d'une imagination fervente.

Il est à remarquer que cette tendance est au plus intense dans les jours qui suivent la première rencontre, et par la suite lorsque Jacquemont, dans une solitude propice, fait revivre le souvenir de cette rencontre. Il se laisse tomber alors dans une rêverie, et de l'amitié réelle, il passe sans s'apercevoir aux formes idéales qu'invente son imagination. Il résulte de cette méditation une lettre adressée soit à l'ami en question, soit à un ami commun. C'est un mouvement intérieur qui se reproduit à chaque nouvelle rencontre de Jacquemont, et que reflètent ses

---

1. Lettre inédite, appartenant au Professeur Marshall.

rapports avec chacun de ses amis intimes: Jean de Charpentier et Achille Chaper en France, et lors de son voyage dans l'Inde, Joseph de Hezeta et William Fraser. Le cours que suit ce mouvement intérieur est si uniforme qu'il représente à coup sûr un élément permanent de la manière de voir et de sentir de Jacquemont.

Il fit la connaissance de Jean de Charpentier en 1822 à Bex dans le canton de Vaud, où il s'était rendu exprès pour le voir. L'on se rappelle qu'il venait de quitter Pinsot, où il avait été obligé de laisser Jaubert, tombé malade, et où avait eu lieu la rencontre imprévue avec Chaper - avec les suites que l'on sait.

Cette rencontre avec Charpentier était des plus caractéristiques. Typiques également sont les tournures dont il se sert pour décrire une amitié sur le point d'éclore: "Cet entraînement sympathique et presque instinctif par lequel je me suis senti entraîné vers vous dès la première fois que je vous ai vu, qui me fit désirer de suite vivement de devenir votre ami, j'aime à vous entendre dire que de votre côté vous en avez ressenti quelque chose."<sup>1</sup>

Cette évocation des premiers moments de leur amitié n'a été faite que l'année suivante, lorsque les sensations que fit naître cet événement se furent, pour ainsi dire, décantées dans son souvenir. Désormais, l'amitié a besoin d'être nourrie par de nouvelles rencontres ou par de nouvelles lettres. Il importe

---

1. Lettres à Charpentier, p. 18. Paris, 20 mai 1823.

que le fil ne soit pas rompu: "Lorsque j'aspire de toute mon âme à ne pas voir se desserrer peu à peu par l'absence les liens d'amitié qu'une sorte d'instinct sympathique a établis entre nous, lorsqu'au contraire je désire ardemment les resserrer encore, s'il se peut, par un commerce de lettres, vous venez m'offrir, en me le demandant comme une faveur, la grâce que j'allais bien cordialement réclamer de votre amitié."<sup>1</sup>

Cet "entraînement sympathique et presque instinctif", cet "instinct sympathique", ce désir ardent de resserrer les liens d'amitié qui existent à peine encore, caractérisent les tendances de Jacquemont à cette époque. Mais l'on est bien tenté de se demander si Charpentier n'était pas un peu étonné de voir rebondir avec tant de force une simple demande de recevoir de temps à autre une lettre de son jeune collègue savant. Car Jacquemont reproche à plusieurs reprises à Charpentier sa paresse en matière de correspondance.

Quoi qu'il en soit, Jacquemont revient quelques mois plus tard à la question de leur amitié. Cette lettre, qui est de novembre, 1823, précise non seulement où en était alors leur amitié, mais encore elle renseigne sur la manière d'être de Jacquemont avec ceux qui étaient des connaissances sans être des amis: "Nous avons relativement, l'un et l'autre, franchi la zone des complaisances, des honnêtetés, des bienséances; il ne saurait être désormais question de toutes ces choses-là, entre nous; elles ne sont pas à l'usage de l'amitié, et ce que je me redis

---

1. Ibid., page 20.



souvent avec bien de la douceur, c'est que nous sommes arrivés où nous en sommes, sans avoir eu seulement le temps de nous en apercevoir. Il me semble vraiment que je vous aimais déjà autant quand je m'en allais de Bex par le Chemin Neuf, il y a plus d'un an, ne vous connaissant alors que depuis quelques jours ... J'ai eu plusieurs fois ce bonheur en ma vie et vous êtes quatre personnes dans le monde auxquelles j'appartiens comme une femme tendre et honnête à son amant. Avec elles, mon excellent ami, je ne manque pas de confiance, comme vous le voyez, et je ne leur cache rien."<sup>1</sup>

Selon une note de Pierre Maes, éditeur des Lettres à Jean de Charpentier, les "quatre personnes" seraient vraisemblablement Hippolyte Jaubert, Jean de Charpentier, Victor de Tracy et sa femme Sarah. Nous ne savons pas à quel point Jaubert était, en 1823, le confidant de Jacquemont plutôt qu'un camarade d'études et un compagnon de route. Ce qui est incontestable, comme on le verra, c'est que par la suite Jacquemont manifestait de moins en moins d'estime pour les qualités personnelles de Jaubert. En revanche, Achille Chaper, que Jacquemont connaissait depuis déjà plus d'un an, était à Paris et en rapports avec Jacquemont au moment même où celui-ci écrivait à Charpentier. Il nous semble donc préférable de substituer le nom de Chaper, soit à celui de Jaubert, soit à celui de Madame de Tracy. Quant à celle-ci, Jacquemont l'appela toute sa vie "Madame", et en outre il est très peu probable que Jacquemont lui "appartînt", comme il vient de le dire, "comme une femme tendre et honnête à son amant."

---

1. Lettres à Charpentier, page 38.

Encore un échange de lettres au mois de décembre 1823, puis, pendant trois mois, rien. Que Charpentier, qui ne répond pas, n'arrive pas à égaler la ferveur de son ami, il n'y a là rien d'étonnant. C'est Jacquemont qui mène le jeu, et qui souffre, plus que l'autre, des silences. La correspondance était devenue pour Jacquemont non seulement un moyen, mais le seul moyen, de s'épancher; elle était devenue un besoin. Aussi rompt-il un silence avec un léger reproche taquin et amical, et poursuit: "Il y a des amitiés froides et tranquilles sans besoin de communication comme il existe souvent par exemple entre des frères d'âges différents, des goûts et des caractères opposés .. Je n'appelle pas cela de l'amitié. Le sentiment auquel je donne ce nom, celui que j'ai pour vous et cinq ou six autres personnes au monde est nécessaire de sa nature; il a des besoins qu'il faut qu'on satisfasse. En restant si longtemps sans entendre parler de vous, votre existence me devient étrangère; je ne puis me la représenter, et ce m'est une privation pénible ..."<sup>1</sup>

La correspondance était devenue un besoin, croyons-nous, d'abord parce que la lettre intime était le genre de Jacquemont, le seul moyen de trouver cet épanchement qu'il désirait. En outre, l'idée qu'il se faisait de l'ami absent répondait mieux à son humeur, à son état d'âme du moment, que n'aurait fait sans doute l'ami en personne.

L'amitié que Jacquemont avait conçue pour Chaper et Charpentier (à la différence de Victor de Tracy que Jacquemont

---

1. Le 5 mars 1824. Page 61.

connaissait depuis son enfance) suivait son cours caractéristique: coup de foudre dès la première rencontre; analyse presque lyrique des liens qui unissent les deux amis; évocation des circonstances de la première prise de connaissance; témoignage du sentiment inspiré l'un à l'autre; échange de confidences; expression de la joie qu'engendre la réussite de l'amitié. Et il en sera de même pour les amitiés futures.

CHAPITRE V.

Jacquemont et Jaubert: un échec.

Les lettres que Jacquemont écrivit à Chaper en particulier, et dans une certaine mesure celles qu'il adressa à Charpentier, permettent de voir sous un jour nouveau cette autre amitié, moins heureuse, qui s'établit entre Jacquemont et Hippolyte Jaubert. Celle-ci n'atteignit jamais la perfection des précédentes, et s'il y avait des reproches à faire, c'est à Jacquemont plutôt qu'à Jaubert qu'il conviendrait de les adresser. Les circonstances de cette amitié, et la manière dont Jacquemont essayait d'en diriger le cours, éclairent un aspect jusqu'à présent négligé, du caractère et du tempérament de Jacquemont à cette époque. Pour rendre justice à Jacquemont, il faut dire qu'il ne manque pas d'analyser les étapes de cet épisode et d'en communiquer les faits, même lorsque ceux-ci le mettent nettement dans son tort.

Nous exposons ici pour la première fois les détails de cette amitié manquée.

Jacquemont fit la connaissance de Jaubert vraisemblablement vers la fin de l'année 1820, époque à laquelle Jacquemont commença à suivre les cours de botanique de Desfontaines au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris. Jaubert suivait les mêmes cours, ayant peut-être alors une année ou deux d'avance sur Jacquemont: "Il savait la botanique mieux que moi quand je le connus, et donna une direction plus philosophique à mes études en ce genre. J'aime encore à me le rappeler."<sup>1</sup>

---

1. à Zoé, le 21 fév. 1832. C II 276.



Au mois de mars suivant, 1821, les noms de Jacquemont et de Jaubert figurent parmi les membres fondateurs de la Société d'Histoire naturelle de Paris.<sup>1</sup> Pendant quatre mois, d'avril au mois de juillet, Jacquemont et Jaubert font ensemble un voyage scientifique dans le Midi de la France. C'est au cours de ce voyage que Jacquemont fait la connaissance de Ramond.

L'événement qui fit le plus pour rapprocher Jacquemont fut la mort, en 1822, du père adoptif de Jaubert<sup>2</sup>. Pierre Maes cite une lettre inédite du 22 mars 1822, au cours de laquelle Jacquemont rapporte à Juliette Cloquet comment il fait le sacrifice de se séparer de son père souffrant, afin de se rendre auprès de Jaubert: "Je me trouve payé de ce sacrifice par la reconnaissance de mon ami, par celle de sa mère qui en sent bien pour lui l'utilité et même la nécessité. J'ai cette douce satisfaction de me voir après ses enfants au premier rang dans ses affections."<sup>3</sup> Jacquemont passa par la suite quelques semaines chez Jaubert au château d'Herby près de la Charité-sur-Loire, et ensuite à Grenoble, où Jaubert avait de la famille, avant d'entreprendre avec celui-ci les voyages dans les Alpes dont il a déjà été question, et au cours desquels les deux amis firent la connaissance d'Achille Chaper.

---

1. v. P. Maes, op. cit., page 60, et Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Paris, 1823, tome 1er.

2. Pour la famille de Jaubert, voir P. Maes, op. cit. page 60 (note)

3. P. Maes, op. cit. page 72. M. Maes s'étend sur la belle époque de cette amitié, mais garde le silence sur les circonstances qui, au cours des quatre années suivantes, devaient aboutir à la rupture. Jacquemont y paraît sous un jour moins sympathique.

Jacquemont passa une partie de l'été de 1823 à Herry et engagea Jean de Charpentier à y adresser ses lettres "si vous me répondez avant le mois d'octobre".<sup>1</sup> Jaubert était, disait Jacquemont à Charpentier, "un de mes bons amis; comme vous, mon camarade ordinaire de voyage."<sup>2</sup>

Cependant, un obstacle empêchait Jaubert de se joindre au nombre des "amis intimes". Les Jaubert étaient de grands propriétaires terriens qui s'opposaient aux tendances nouvelles des années 1820: tendances libérales, libératrices même, dirait Jacquemont. En 1822 Jaubert avait hérité de la très grande fortune et des terres de son oncle, ancien régent de la Banque de France sous l'Empire. Jacquemont et Jaubert n'étaient pas assez rapprochés par l'esprit pour qu'il pût exister entre eux cette intimité dont Jacquemont jouissait dans ses rapports avec Victor de Tracy et Achille Chaper. Jaubert avait accepté docilement la formation qu'on lui avait donnée, et il restait classique en littérature et anti-libéral en politique. Jacquemont croyait de son devoir de détourner Jaubert de ces vues que lui, Jacquemont, estimait malsaines et dans ce but il sollicita l'aide de Chaper, qui venait de passer quelques jours chez Jaubert à Herry. Le charme de Chaper avait opéré non moins puissamment sur Jaubert que sur Jacquemont, qui venait de recevoir de Jaubert une longue lettre (écrivit-il à Chaper) "où il est fort peu question et de lui et de moi et qui n'est pleine que de tendresse, d'admiration et de respect pour vous." Le moment était donc très

---

1. Lettres à Charpentier, p. 35, le 6 septembre 1823.

2. Ibid. Voir ci-après pp. 409-412 la lettre inédite à Mme Boniface où Jacquemont décrit le voyage qu'il fit en 1821 avec "l'ami (Jaubert) qui a partagé pendant quatre mois mes fatigues, mes peines et mes plaisirs".

propice pour l'intervention de Chaper. Aussi Jacquemont s'explique-t-il longuement à son ami et lui enjoint d'écrire à Jaubert "quelques lettres morales sans indulgence": "Il vous a gardé deux jours, vous a ramené de Givry à Herry, (Givry était une autre propriété de Jaubert, voisine de Herry) seul par une belle nuit d'été, et ce petit fanatisme de sa part me paraît fort naturel; je l'en aime davantage; c'est une sympathie de plus entre lui et moi ... J'aime beaucoup Jaubert pour ses excellentes qualités; mais des habitudes tout à fait indépendantes de sa volonté, qui dépendent d'une assez mauvaise éducation et de la fréquentation de ce que j'appelle moi la mauvaise compagnie lui ont donné des formes et, à quelques égards, des préjugés qui lui nuisent beaucoup dans l'esprit des gens qui ne savent pas les rapporter à la position où il s'est trouvé dans le monde, et dont je travaille de toute mon influence à le corriger. Le mal est que ne voyant guère que moi qui ait cette indépendance parfaite de jugement, il me considère comme un peu original et qu'il se défie toujours un peu des conclusions où je veux le mener. Maintenant, par exemple, nous avons ensemble la querelle littéraire la plus vive; j'invente en faveur de mon opinion les raisons les plus fortes et qu'il trouve aussi très bonnes après quinze jours. Mais son premier mouvement est toujours de croire que je veux m'amuser à soutenir des paradoxes et notre querelle ne se termine pas. Villemain l'a gâté pour la littérature comme les soirées de quelques sociétés impériales l'ont gâté pour le salon, et d'autres parties de la vie. Il lui serait donc fort

utile, et il vous serait fort aisé à vous, mon aimable enchanteur de le remettre tout à fait dans la bonne voie. Quinze jours de votre société suffiraient pour cela, car ces mauvaises habitudes, fortement ébranlées par moi depuis que nous sommes si liés ensemble, ne tiennent presque plus à rien. Si vos occupations ne vous permettent pas ce voyage à l'automne, et que vos longues soirées d'hiver vous laissent des loisirs, consacrez-en quelques-uns, mon bon ami, à lui écrire quelques lettres morales sans indulgence dans lesquelles, par politique, vous lui direz de moi plus de bien que vous n'en pensez (son amitié pour moi l'y fera souscrire sans peine), afin de donner plus de poids à mes jugements. Il faut exprimer sans déguisement votre parfait mépris pour la vulgarité et, au risque de paraître orgueilleux, ne parler qu'avec le sentiment d'une supériorité sans contestation sur elles, des personnes qui retiennent quelque chose de cette méprisable vulgarité, alors même qu'elles auraient d'ailleurs infiniment de mérite. Mais je vous le répète, en quinze jours, vivant sous le même toit à Givry, nous achèverions complètement à nous deux cette conversion."<sup>1</sup>

Le détail de ce remarquable passage qui met à nu un coin de l'esprit de Jacquemont, révèle combien son zèle du prosélytisme était exagéré et mal placé. Il est important de se rendre compte ici que Jacquemont n'avait que vingt-deux ans: son enthousiasme était en fonction de sa jeunesse.

Le sage Chaper ne répond pas immédiatement, et, bien entendu, il s'abstient d'écrire les "lettres morales" à Jaubert.

---

1. Paris, 18 juillet 1824.



En revanche, le problème de la conversion de Jaubert occupe de plus en plus l'esprit de Jacquemont, qui adresse à Chaper une nouvelle lettre datée le 17 septembre 1824: "... Vous n'avez pas non plus écrit à Jaubert; il me l'eût dit; c'est trop de deux mois sans donner signe de vie ..."

Comme il était invité à passer quelques jours chez les Jaubert, Jacquemont demande à Chaper de lui répondre chez la mère de Jaubert à Herry. De là, il devait accompagner Jaubert à la propriété de celui-ci à Givry, et ensuite les deux amis (car ils l'étaient tout de même) partiraient pour Paray-le-Frésil, où Victor de Tracy attendait pour les accueillir. Jacquemont pensait profiter de ce séjour pour détruire ces barrières qui existaient toujours entre lui et Jaubert, en les exposant à l'influence et à l'exemple de Victor et de Sarah de Tracy: "Jaubert a déjà vu Paray une fois, il y a trois ans à notre retour de Provence et d'Auvergne. Mais alors il ne s'occupait pas d'agriculture, et maintenant il aura beaucoup à y voir et à y apprendre sous ce rapport.<sup>1</sup> Je voudrais aussi broyer quelques préjugés que lui ont laissés sa mauvaise éducation contre la philosophie de ces bons et excellents amis que vous aviez si bien appréciés de suite. Nous avons ensemble une grande querelle littéraire que nous laisserons dormir, et nous profiterons du tête-à-tête pour disputer de choses plus sérieuses, de morale."<sup>2</sup>

---

1. Allusion à la propriété de Givry dont Jaubert avait hérité en 1822, et aux soins qu'il y consacrait depuis lors dans le domaine de l'agriculture.

2. Si Jacquemont revient sur cette querelle littéraire et sur la "mauvaise éducation" de Jaubert, c'est qu'il supposait sa première lettre perdue.

Mais l'esprit mobile de Jacquemont ne s'en tient pas là: déjà il explore en imagination d'autres possibilités, plus extravagantes encore que les précédentes, dans le but de "broyer les préjugés" de Jaubert: "J'en aurais promptement raison s'il était amoureux, et je lui souhaiterais quelque grande passion pour une femme d'un esprit supérieur et d'une âme sublime. J'en connais deux pareilles; l'une d'elles avec l'esprit le plus élevé, le plus cultivé, avec le plus d'esprit possible, n'a l'âme que grande, belle et forte, sans être sublime.<sup>1</sup> C'est cependant assez, avec les grâces les plus aimables et une belle figure, pour tourner la tête et révolutionner l'âme d'un jeune homme; toutes deux sont de l'autre côté des Alpes, et je crois<sup>2</sup> vous avoir nommé la seconde dans ma première lettre du 18 juillet. Depuis, je me suis lié intimement avec elle. Je voudrais mener Jaubert chez elle, quoique bien convaincu d'avance qu'il ne lui plairait pas, mais dans l'espérance qu'elle lui plairait, et dans la pensée qu'une passion même malheureuse serait par la suite un bonheur pour lui, en lui ouvrant un monde tout nouveau; en l'élevant peut-être au sentiment du beau, aux jouissances des arts, et en délivrant son jugement des entraves qui le gênent, par l'admiration de l'esprit libre et indépendant de la personne qui serait l'objet de cette passion."<sup>3</sup>

Jacquemont, qui se laissait emporter par l'élan de ses propres idées, jugeait peu probable que cette grande passion se

---

1. Madame Pasta.

2. A. Schiasetti.

3. Le 17 septembre 1824.

produisît s'il n'y intervenait pas. Aussi eut-il un instant cette idée, malavisée certes, de concerter avec Adelaïda Schiasetti afin de précipiter Jaubert dans une passion qui lui tournât la tête. Jacquemont ne fut guidé par aucune expérience vécue, et il n'avait jamais connu de passion, malheureuse ou autre. Toutefois il crut pouvoir tracer le cours de celle où il voulait précipiter Jaubert: "Je mettrais ma charmante amie dans la conspiration, et peut-être réussirait-elle? On cacherait d'abord cette nature vraie et forte que j'aime tant mais qui l'effraierait, pour lui montrer des grâces françaises plus tempérées; et puis, si la passion venait, on reprendrait sa belle nature italienne en laissant voir que le premier moyen de plaire est de s'y conformer. Jaubert sortirait de cette épreuve un homme tout nouveau. Nul doute que mon aimable amie, par amitié pour moi, ne se prêtât avec complaisance à ce petit artifice un peu ennuyeux pour elle, et parce qu'il y a dans son but quelque chose d'élevé. Une jeune poupée française de vingt-deux ans, femme ou fille, a-t-elle un ami de vingt-trois ans qu'elle obligera de cette manière? Et un ami de trois mois?" Rempli d'un jeune enthousiasme pour la société italienne qu'il venait de découvrir, et de mépris pour la société française, il croyait ingénument que Jaubert n'avait qu'à subir le charme italien pour que le miracle s'accomplît.

Ce projet de Jacquemont resta sans suite. Il suffit que le moment de zèle fût passé pour que Jacquemont vît la folie de cette idée qu'il avait trouvée sous sa plume et qu'il avait

élaborée sur le champ dans le courant de sa lettre à Chaper, sans en avoir examiné tous les aspects et toutes les implications. Il importe de se rappeler toujours que Jacquemont éprouvait beaucoup d'affection pour Jaubert, dont il lui semblait que de vrais talents coulaient à perte. Comme il écrivait à Jean de Charpentier, "Il n'y a rien de plus pénible que de regarder du rivage des gens se perdre, et ne pouvoir les secourir."<sup>1</sup>

De son côté, Chaper n'hésita pas à déconseiller ce stratagème à son ami. Jacquemont à son tour répond: "Vos sages réflexions sur le projet assez fou dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre ne m'étaient pas nécessaires quand je les ai lues: il y avait longtemps que je n'y pensais plus. D'ailleurs, je suis bien convaincu que cet essai n'eût pu être malheureux; seulement il aurait été, mais très certainement, sans succès. Le premier pas était certainement impossible. La seule intimité de sentiments et de manières où je vis avec la charmante amie que j'aurais mise du complot eût paru un motif grave de mésestime et d'éloignement. Ensuite je n'ai pas tardé à songer que ce serait abuser de l'affection de ma jeune amie que de la prier de paraître prendre le plus léger intérêt, de faire la moindre attention à un homme qui réellement n'a absolument rien de commun avec elle."<sup>2</sup>

Idées subites, spontanées, lancées comme un geste de la main, impatience d'en voir la mise en oeuvre, puis refroidissement de l'enthousiasme et déception lorsque la sagesse et la

---

1. Le 10 novembre 1823.

2. Le 6-8 octobre, 1824; d'Herry.



réflexion apportent un conseil plus mûri, c'est ce qui caractérise surtout Jacquemont au seuil de la vie d'homme, dépourvu de cette expérience du monde et de cette maturité dans le jugement qu'il ne tardera pas à acquérir. La valeur de cette correspondance intime est, entre autres, de nous permettre d'observer, à cette époque formative, l'esprit de Jacquemont dans l'acte même de penser et de formuler des idées qu'il jetait aussitôt sur le papier, se sachant abrité par la discrétion de Chaper. Quant à la conversion de Jaubert, il faut dire que Jacquemont n'aurait peut-être pas persisté dans sa tentative, s'il n'avait pas réalisé déjà des progrès importants. Aussi revient-il sur cette question, juxtaposant au cours de cette même lettre à Chaper, des notions de bonheur d'autrui et de vie intérieure, le nom d'Helvétius et celui de Schiller, ainsi qu'un écho de la théorie de l'utile - le tout pour fournir à Chaper des explications de fait et de principe relatives à ses rapports avec Jaubert. L'on se rappelle que la lettre est écrite chez les Jaubert même, à Herry.

"Mon ami, la chose au monde que nous respectons le plus est la même et pour vous et pour moi. C'est le bonheur d'autrui. Ne croyez pas que je m'expose jamais à le troubler. Je regarde de près cette vie sans passions qu'on mène ici autour de moi. Pour moi, avec les besoins que la nature m'a donnés, ce serait presque le vide et l'ennui du cloître. Mais quoique je fasse pour concevoir une nature différente de la mienne, une nature dépourvue de désirs et de besoins, je ne peux comprendre avec elle le bonheur, j'y vois du bien-être habituel, un sentiment presque

permanent de satisfaction intérieure, du contentement enfin, et c'est tout. Et qu'est-ce que cela? J'ai cru longtemps que cette plante délicate ne s'était si faiblement développée que parce qu'elle avait été élevée à l'ombre. Il y a un instinct en moi qui me fait accueillir toujours, et souvent contre l'évidence, l'influence nuisible de la mauvaise culture comme la cause de la médiocrité des fruits. Il faut pourtant renoncer à l'idée consolante d'Helvétius. Je suis vos conseils. Maintenant que j'ai essayé vainement d'ouvrir devant cette existence une existence nouvelle, je fais succéder graduellement un jour plus modéré à <sup>la</sup> lumière trop vive qui avait d'abord ébloui et presque blessé des yeux accoutumés à l'ombre. Ce Posa de Don Carlos de Schiller, je l'ai trop admiré pour ne pas l'aimer et pour ne pas vouloir lui ressembler un peu, et l'imiter de loin dans le cercle étroit de la puissance d'un jeune homme de vingt-trois ans et sans fortune. C'est cet amour de l'humanité qui m'a déterminé dans le choix d'une profession où la pratique de la bienfaisance est facile; ce sentiment s'associait en moi à celui de l'amitié, quand j'empêchai J(aubert) de mener platement dans une petite charge de magistrature une existence bête et inutile.<sup>1</sup> Demain je vais à Givry; il m'est doux de penser que le bien-être physique et moral qui s'y répandra peu à peu, par l'habitation d'un homme de bien, riche<sup>2</sup>, est en quelque sorte mon ouvrage: car sans moi il n'aurait pas eu les goûts champêtres, utiles maintenant à lui, plus utiles aux champs. J'ai circonvenu pendant

---

1. Cf. ci-dessous p. 240.

2. i.e. Jaubert.

près de deux ans toutes ses opinions pour l'amener à ces goûts nouveaux, dans la satisfaction desquels il trouve aujourd'hui une occupation douce et reposante pour son âme naturellement bonne et bienfaisante, et un travail qui exerce et intéresse suffisamment son esprit."<sup>1</sup>

Les deux jeunes gens passèrent d'Herry à Givry, où Jaubert dirigeait en personne la cultivation de sa propriété. Cette visite fait le sujet d'une lettre que Jacquemont adressa à Chaper le 1er novembre, 1824, après son arrivée chez les Victor de Tracy à Paray-le-Frésil. Elle marque aussi l'ouverture entre Jacquemont et Jaubert d'une brèche qui devait s'élargir à mesure que les mois s'écoulaient. D'abord, ce fut l'ambiance qui régnait à Givry: Jacquemont y étouffait, il y vivait comme une âme dépaycée, victime de sa propre sensibilité. Des formules telles que "J'étais de glace dans cette atmosphère sans passions" fournissent le premier signe d'une attitude préromantique qui ira s'accroissant jusqu'à la crise de 1826. Mais pour l'instant Jacquemont ne songe qu'à l'insuccès de sa conversion de Jaubert, à laquelle il renonce désormais en désespoir de cause: "J'avais commencé deux lettres pour vous à Givry. Je les ai jetées au feu. J'étais de glace dans cette atmosphère sans passions, c'est comme une journée d'hiver froide et pluvieuse. Je n'avais jamais vu de si près cet intérieur, et je ne puis encore comprendre cette misérable existence consumée tout entière dans de chétives combinaisons où l'esprit n'a point de part et qui n'ont pas de rapport avec le coeur, remplie matériellement d'occupations prétendues que moi j'appelle des dérangements, et dont on se

---

(1. Le 6 au 8 octobre 1824.

félicite parce qu'ils la remplissent. Je suis resté là pourtant quelques jours, parce qu'à vingt-trois ans on ne peut désespérer d'un homme de vingt-six né pour être bon. Mais bientôt j'ai vu que mon empire n'était plus que celui de ma force, et que l'on me cédait par timidité, par faiblesse, et non par conviction; et comme je n'aime point ce genre de succès parce qu'ils me portent à mépriser ceux sur qui je les obtiens, je me suis en allé. J'avais entre les mains un outil utile; j'en voulais faire une intelligence; c'était une bévue. J'y renonce maintenant à tout jamais, mais je conserve l'outil."<sup>1</sup>

Ainsi Jacquemont divisait-il les hommes en deux classes: les intelligences et les outils. Les intelligences sont avant tout créatrices, uniques par ce qu'elles créent, et sous ce rapport irremplaçables. Jaubert à Givry faisait un travail d'outil: un travail de charrue, de bêche ou de herse; travail plat et banal, alors qu'il avait latentes les qualités personnelles pour réaliser une oeuvre de valeur, une oeuvre de créateur. Comme surveillant de sa propriété, Jaubert aurait pu, aurait dû même, selon Jacquemont, se faire remplacer par un homme qui n'avait de talent que pour ce travail-là. Alors, redevenu intelligence, il aurait pu employer ses talents dans un domaine où personne ne saurait le remplacer. Et c'est ainsi, et seulement ainsi, que Jaubert aurait été le plus utile à l'humanité.

Si Jacquemont finit par ne plus insister auprès de Jaubert, il n'abandonna jamais cette conception de l'homme utile. En 1827

---

1. le 1er novembre 1824.



en rentrant des Etats-Unis, il reprocha aux Américains de se consacrer "au travail aride et positif, à la dure occupation du monde réel ..."<sup>1</sup> Vers la même époque, il s'imagine en train de faire une allocution au peuple américain: "Quand, au lieu de vendre et d'acheter, ce qui est actuellement l'occupation de votre vie et l'exclusif usage pour vous de ce temps si précieux, vous l'emploieriez à faire de grandes découvertes en physique, à peindre à la manière de Raphaël et du Corrège, à faire des statues comme Canova, des opéras buffas comme Rossini, ou des romans comme Walter Scott, - alors, oh! alors, travaillez, et ne perdez pas de temps!"<sup>2</sup> Mais l'expression la plus précise de cette distinction que Jacquemont établissait entre l'intelligence créatrice et l'outil positif, se trouve dans une lettre adressée à Joseph de Hezeta et écrite en octobre 1832, quelques semaines avant sa mort: "Cuvier, de sa main puissante, avait pris le timon des sciences naturelles, et en tenait sans cesse ou en ramenait l'étude dans une direction philosophique. Il ne découvrait pas des faits seulement, mais sa prodigieuse faculté de généraliser ses idées lui faisait créer des sciences. Que serait la géologie, si Cuvier n'avait pas existé pour créer l'anatomie comparée? ... Quelle masse énorme de sensations agréables a versée Rossini dans les sociétés humaines! Il est, ne vous en déplaise, mon cher Hezeta, beaucoup plus utile que vous. Oui, utile: ce que vous faites, mille autres le pourraient faire<sup>3</sup> et, si vous ne le faisiez, ils le feraient. Quel substitut aurons-nous pour

---

1. C III, 163; à V. de Tracy, septembre 1827.

2. C III, page 142; à P. Fouchard, le 19 juillet, 1827.

3. Hezeta exploitait l'indigo dans l'Inde.

Cuvier et Scott?"<sup>1</sup> Pour les utilitarians anglais, dit Jacquemont, Cuvier et Rossini ne sont que des superfluités agréables, et ce serait profaner le nom d'utile que de le leur donner. Le père de Sir Robert Peel, au contraire, a filé plus de coton et fabriqué plus de pièces de calico en sa vie/<sup>que</sup> qui que ce soit; ergo c'est l'homme le plus utile. "Mais - répond Jacquemont - s'il n'avait pas existé, n'est-il pas évident que son voisin, M. Thompson ou M. Smith, en aurait filé autant pour satisfaire aux demandes du marché? Tandis qu'en supposant que Walter Scott et Cuvier n'eussent pas existé, il ne s'ensuit pas que Waverley eût été écrit par quelque autre auteur, ni qu'un autre eût inventé l'anatomie comparée."<sup>2</sup>

Il semblait sans doute à Jacquemont que Jaubert abandonnait Cuvier pour planter des pommes de terre. C'est Jaubert, rappelons-le, qui à l'origine avait donné aux études de Jacquemont une direction plus philosophique, et c'est en ce sens que Jacquemont déplorait la défection de son ami. Jaubert ne lui faisait de concession que par faiblesse, à en croire Jacquemont, ou peut-être par politesse, croyons-nous. Jacquemont, irrité, agacé et impulsif comme il convient à une âme passionnée, se décide à laisser les choses comme elles sont, et se résigne à s'accommoder de son ami tel qu'il était. Il quitte Givry à la fin de son séjour prévu et trouve à se dédommager dans la douce intimité des âmes sensibles de Paray. Il était convenu que Jaubert l'y rejoindrait au bout de quelques jours.<sup>3</sup>

---

1. 13 octobre 1832. C IV, 273: à Hezeta.

2. Au même, page 274.

3. Cf. ci-dessus, p.191.

Une fois à Paray, Jacquemont devient un homme transformé. Le ton de sa correspondance se métamorphose et son style se charge de lyrisme à mesure qu'il s'abandonne au culte de la sensibilité qui lie ensemble ce petit groupe dont Jacquemont est l'interprète le plus zélé, et Victor de Tracy le parfait modèle, lui qui a conservé fraîche "cette fleur de la sensibilité qui s'ouvre aux rayons de tout ce qui est beau." Ainsi, son séjour à Paray fait vivement contraste avec les journées arides qu'il venait de passer à Givry. Au cours d'une longue lettre qui est comme l'épanchement qui suit un refoulement forcé, Jacquemont dépeint à l'intention de Chaper une journée passée chez les Tracy.<sup>1</sup> Un rapprochement avec les Jaubert s'impose, et Jacquemont n'évite pas de le faire: "Je mène ici avec ces aimables amis une vie charmante. Nous ne voyons absolument âme qui vive; nous n'entendons aucun bruit; rien ne nous distrait de nous-mêmes ni les uns des autres. Trois lignes ne peuvent être ni plus rapprochées ni plus parallèles. Nous aimons tous avec passion les mêmes choses, et toutes les choses de sentiment sont entre nous d'inépuisables sujets de conversation. Mme V(ictor) a assez de talent pour nous charmer deux heures du jour à son piano, où elle chante les beaux airs de Rossini, de Mayer et de Cimarosa que nous avons coutume d'entendre à Paris. Le soir, après une heure de musique, et quelquefois bien davantage, son mari et moi, nous lui lisons tour à tour du Petrarque, du Tasse, si nous avons causé de choses tendres, de l'Arioste, si nous sommes plus gais, ou bien quelques chapitres de l'Allemagne de Mme de Staël. Le jour, nous nous occupons à lire et à écrire chacun chez nous. M. V(ictor) doit

---

1. Cf. page 186-7, ci-devant.

quelque temps à son exploitation; sa femme peint, dessine, donne une petite leçon à ses jeunes enfants; moi, je vais m'établir chez elle ou chez lui dans un canapé sur les tisons. Et si les heures s'écoulaient doucement dans une conversation toujours naïve et spirituelle et souvent tendre, nous ne nous quittons pas, pour ainsi dire, réunis seulement par l'attrait réciproque du plaisir que nous nous donnons. Je ne saurais, mon cher ami, vous donner une idée du charme de cette vie, si vous ne la connaissez pas. Il est tel que je ne sens pas péniblement après un mois, la privation des plaisirs charmants que j'ai laissés à Paris. A la vérité, j'y écris beaucoup, ne l'ayant pas fait même à Givry, où un quart d'heure de la vie commune faisait envoler loin de moi toutes les pensées d'une matinée solitaire que j'eusse voulu écrire dans le soir, dans la nuit ..."<sup>1</sup>

Le reflet de l'auteur est rarement absent de ces pages descriptives où Jacquemont se livre à des observations si fortement imprégnées de sa propre personnalité. Il participait de toute son âme à cette vie sensible qui se déroulait en marge du grand souffle romantique des années 1820, qui y contribuait, et qui en découlait en quelque sorte. Elle ne faisait que souligner l'incompatibilité qui régnait entre lui et Jaubert qui, comme il était convenu, venait d'arriver à Paray.

Jacquemont avait beaucoup espéré de l'influence que les Tracy exerceraient sur son camarade. Ce fut un échec. Un petit incident, un rien, vraiment, avait suffi pour jeter un froid entre Jacquemont et Jaubert, et exagérer la distance qui déjà les séparait. Un soir,

---

1. Le 1er novembre, 1824.



"en faisant des châteaux en Espagne", les Tracy et Jacquemont s'amusaient à élaborer un projet fantaisiste qui consistait à aller tous les quatre surprendre Chaper dans ses Alpes à Pinsot. "Je dis tous les chemins, écrit Jacquemont à Chaper, et comment ... on pourrait arriver en calèche à Allevard, et de là en se promenant, Mme Victor me prenant le bras et celui de son mari, nous tomberions dans votre forge comme une pierre du ciel, et comment nous y serions reçus, et combien une si grande surprise vous ferait de plaisir malgré qu'elle dût vous faire coucher deux nuits sur la paille avec nous autres hommes, si vous n'aviez que le vôtre<sup>1</sup> à offrir à Mme Victor. Que de poésie en deux jours nous ferions là tous les quatre!" Ce qui, dans ce "charmant roman", séduisait Jacquemont, c'était l'élément poétique, Jaubert, lui, n'en voyait que les inconvénients. Il pensait sans doute, et non sans raison, à l'effet qu'aurait produit une telle invasion sur sa mère, très correcte, à Herry. Il se permit donc d'exprimer quelques réserves, non sur la visite en tant que telle, mais sur l'élément de surprise qui en faisait le sel. Il faut dire que Jaubert connaissait et aimait Chaper autant que Jacquemont à cette date. Entre celui-ci et Jaubert il y avait certes une divergence de vue; Jacquemont préférait y voir une différence d'âme: "Ce pauvre et bon Jaubert, qui était venu passer deux jours ici, ne comprenait pas cette idée d'aller faire quatre-vingts à cent lieues de plus pour aller voir quarante-huit heures, dans un pays si peu abordable, un homme sans doute bien supérieur, bien estimable et bien savant comme vous quand on le connaissait aussi peu, puisqu'on ne l'avait vu que cinq ou six

---

1. i.e. "votre lit".

fois en visite; il m'était évident qu'en secret il trouvait aussi quelque peu d'indiscrétion à tomber ainsi en si grand nombre à la fois, et sans s'annoncer, chez un homme si peu connu, et à le prier peut-être de coucher deux nuits sur le foin pour céder le sien<sup>1</sup> à une femme. Enfin, il ne suivait pas du tout notre roman. A onze heures, quand nous nous sommes retirés de chez Mme Victor, je l'ai mené chez moi et je l'y ai gardé au coin de mon feu jusqu'à minuit pour le lui expliquer ou plutôt pour le lui faire sentir (pour la même raison que je n'essaierais pas sérieusement de faire comprendre à un aveugle ce que c'est que la couleur). Je l'ai assuré que nous ne vous gênerions pas du tout, que nous vous ferions extrêmement de plaisir, et que nous n'en aurions pas moins. Il ne comprenait pas le fondement de cette certitude, et j'ai dû le renvoyer se coucher à minuit, laissant la chose obscure pour lui. Il fallait lui dire qu'il y a des êtres privilégiés de la nature, ou simplement différents du reste des hommes, sans joindre à cette différence l'idée de supériorité, entre lesquels existe un certain sentiment excessivement fort qu'on appelle sympathie qui leur procure, quand il est vivement partagé, des jouissances délicieuses. Il fallait lui dire que les deux jours passés avec vous, au milieu d'une nature si grandiose, auraient laissé dans notre âme des souvenirs charmants, que les souvenirs étaient notre religion, et mille autres choses que je ne lui ai pas dites."<sup>2</sup> C'est encore la conception des "happy few" que Jacquemont oppose à l'esprit de Jaubert.

Or voici que, le lendemain matin, après cette heure passée

---

1. C'est-à-dire 'son lit'.

2. Le 1er novembre 1824.

dans la chambre de Jacquemont la veille au soir, Jaubert écrit à Chaper pour lui parler de ce projet de visite que lui Jaubert avait "saisi avec vivacité"! A première vue les deux récits ne cadrent pas: "Hier vous fûtes l'objet d'une longue conversation, où chacun semblait lutter d'affection et d'estime pour vous. Jacquemont disait qu'il avait été sur le point d'aller vous surprendre à Pinsot à la fin de ces vacances; mais ses études et, à son insu peut-être, un intérêt plus tendre ne lui permettent point de s'éloigner de Paris. Nous voulons aussi, disaient à leur tour M. et Mme de Tracy, nous voulons aller voir M. Chaper, et aussitôt un projet de voyage en Suisse dont Pinsot doit être le terme est concerté pour l'été prochain. Comme vous le pensez bien, je n'ai pas saisi avec moins de vivacité que mes hôtes l'idée d'une partie aussi agréable; et j'ai sur eux l'avantage de vous avoir connu, d'avoir éprouvé votre obligeance et vos touchantes attentions ..."<sup>1</sup> Cependant, la contradiction n'est qu'apparente. En premier lieu, il est possible que Jaubert, par suite de cette heure passée chez Jacquemont, se soit converti à la manière de penser de celui-ci; d'où sa lettre. En outre, l'on remarquera qu'il n'est nullement question, dans la lettre de Jaubert, d'une visite surprise, mais simplement d'une visite. Le fait même que Jaubert en parle enlève l'élément de surprise de cette visite, si par chance elle devait un jour se réaliser.

Il est à noter que la lettre de Jacquemont à Chaper ne fut écrite que deux jours après celle de Jaubert. Il est probable, puisque Chaper était un sujet de conversation dans la maison, que

---

1. Cette lettre nous a été communiquée par le professeur J.F. Marshall. Elle est datée du 30 octobre 1824; celle de Jacquemont est du 1er nov.

Jacquemont savait l'existence de la lettre de Jaubert, et qu'il en voulait à ce dernier, le seul adversaire de la "surprise", d'avoir dénoncé le projet à Chaper. Cela expliquerait l'irritation qui inspire la lettre de Jacquemont, écrite deux jours après, ainsi que cette allusion à Jaubert que l'on peut lire dans une autre lettre à Chaper, écrite six mois plus tard, au mois de mai 1825: "Depuis l'automne dernier, il y a quelques sujets de conversation que j'évite de toucher avec lui ..."

Jaubert reparti chez lui, une parfaite harmonie règne à Paray. Jacquemont en fait la description en quelques touches qui aident à comprendre le mécanisme intérieur de cette vie de l'âme dont Jacquemont fait le portrait tout au long de sa correspondance: "Nous venons de nous retrouver seuls à table, et seuls ce soir chez Mme Victor, et notre soirée solitaire n'a pas été gâtée par le spectacle d'un homme que cela ennuyait ou ne touchait pas; et n'ayant absolument rien de caché les uns pour les autres, parce que nous sentons avec les mêmes nuances les plus délicates, nous avons causé d'amour et de passion, dans nous et dans les autres. J'éprouve vraiment un bonheur charmant à contempler celui des deux amis avec lesquels je vis. Dans le vide du coeur je le regarderais avec envie au lieu de le voir avec complaisance, et je ne voudrais pas en être de si près témoin."<sup>1</sup>

Lorsque Jaubert repartit de chez les Tracy, il trouva à ses côtés Jacquemont prêt à lui tenir compagnie une heure ou deux pendant son voyage. Jacquemont eut nettement l'impression que son

---

1. Le 1er novembre 1824.



ami s'était trouvé très mal à l'aise sous le toit de ses hôtes, et que vraiment il avait très peu de goût pour la vie sensible. Piqué, Jacquemont oublie son intention avouée de renoncer à la conversion de Jaubert et projette une nouvelle attaque: "J'espérais encore quelque chose pour Jaubert de sa visite dans ce lieu. Je pensais que mes opinions, presque sans influence sur lui à cause de mes vingt-trois ans, en auraient davantage dans un homme plus âgé que moi de vingt ans et pour le caractère duquel il avait un profond respect. Sur toutes choses nous nous sommes faits petits, mais néanmoins sur toutes choses nous l'avons effrayé. Je l'ai reconduit hier à cheval jusqu'à trois lieues; il avait vraiment l'air d'un homme échappé de prison ou de maladie, revenant de l'étourdissement que lui avait causé tout ce qu'il avait entendu sur les hommes et les choses. ... Je m'en vais lui écrire demain une grande lettre fort sévère pour lui dire d'être beaucoup plus raide sur beaucoup de principes et pour épouser beaucoup moins de gens. Si je l'écrivais maintenant, elle serait fort dure, car j'ai beaucoup d'humeur, comme vous voyez. Ce serait maladroit, et j'attendrai qu'elle soit passée. Demain je saurai trouver le moyen de l'obliger à bien faire comme nous l'entendons, à suivre en tout des idées plus larges empruntées à d'autres, s'il ne peut les inventer lui-même, sous peine de souffrir cruellement dans son amour-propre. Dans cette alternative, son choix me paraît peu douteux. Je vous ai beaucoup parlé de lui, beaucoup trop, mais c'est pour n'y plus revenir."<sup>1</sup>

Et cette dernière promesse, Jacquemont ne saura pas non plus la tenir. Téméraire et plein de confiance lui-même, il se montre

---

1. Le 1er novembre 1824.

impitoyable, comme on le voit, pour Jaubert. Cet aspect du caractère de Jacquemont est absent des Lettres de l'Inde. Nous l'attribuons à un manque de maturité dans le jugement aboutissant à un excès de zèle, ou à un zèle mal placé. Rétrospectivement, Jacquemont se reproche ces mauvaises qualités et reconnaît ses torts. Mais pour l'instant il est animé par un feu qui l'aveugle. Quant à cette "grande lettre fort sévère", il est impossible de savoir si elle fut jamais écrite. Quoi qu'il en soit, au mois de janvier Jacquemont et Jaubert se trouvent de nouveau à Paris.

Toujours de bons amis, ils se voient souvent. L'étonnant, c'est que Jaubert ne semble pas prendre en mauvaise part ces attentions réformatrices de Jacquemont qui, quoique prêt toujours à reconnaître les bonnes qualités de son ami, ne manque pas moins de lui trouver un plus grand nombre d'insuffisances. Une lettre de janvier 1825 situe Jaubert dans le cadre à la fois de ses études et de la société parisienne à laquelle Jacquemont l'avait présenté - celle de Destutt de Tracy et de La Fayette qui se réunissait chez les Tracy, rue d'Anjou. Le pauvre Jaubert perd à être analysé de la sorte, mais cette analyse, comme toutes ces pages d'ailleurs, rejaillit sur son auteur: elle en dit long sur le tempérament, le caractère, la manière de penser et, hélas, d'agir, de Jacquemont; car, sous ce dernier rapport, le développement de la pensée avait de loin dépassé celui du savoir-vivre, du jugement et de la discrétion: "Jaubert est revenu avec sa famille passer l'hiver à Paris Il me vient voir souvent; sans doute c'est un bon et excellent jeune homme, et utile et bienfaisant; mais en vérité, de vous à moi,

il n'a absolument aucun mérite à faire des choses qui pour nous seraient d'immenses sacrifices et auxquelles il trouve un plaisir direct, par exemple, les soins multipliés et la surveillance personnelle qu'il donne à une école d'enseignement mutuel qu'il a établie dans son village. Je l'admirerais s'il le faisait par effort de vertu; mais je voudrais, pour son esprit, qu'il trouvât cela horriblement ennuyeux.

"L'étude de la botanique a été funeste pour ce jeune homme. Toutes les sciences naturelles, et celle-là particulièrement, ont ce grand inconvénient que, leurs classifications étant très parfaites, l'esprit trouve un certain plaisir à les bien connaître, et qu'il finit bientôt par oublier le but en s'occupant du moyen. Il ne cherche plus à connaître que pour classer. Il n'y a pas besoin d'être botaniste pour connaître sans cesse cette méprise dans la vie, mais la qualité de botaniste n'y nuit pas assurément. La vie de Jaubert me paraît ainsi une méprise continuelle. Si vous le voyiez au milieu de son agriculture, vous croiriez qu'il ne s'en occupe qu'à cause de tous les petits ennuis administratifs d'une exploitation quelconque. Enfin, je vous l'ai déjà dit, il considère comme occupation, et comme occupation suffisamment intéressante, ce que vous et moi appellerions dérangement, ces misérables et fastidieux détails dans lesquels vous vous plaignez de voir s'absorber votre vie. Une fois que j'étais à Herry je voulus lui apprendre la nouvelle théorie chimique<sup>1</sup>. L'explication en est difficile à faire et à saisir, mais je l'avais faite, avec un

---

1. Celle de Berzélius.

succès qui m'avait rendu fier, à un de mes amis. Ainsi, je ne pouvais m'accuser d'obscurité. Néanmoins, je perdis ma peine avec Jaubert. Son esprit, qui manque d'étendue, a été encore resserré dans ses vues par la botanique, et il jouit beaucoup plus de la connaissance d'un fait que de la possession d'une idée abstraite des faits.

Tout ce qui est difficile l'ennuie. Frédéric II, qui était né poltron, comme il le prouva à Coline, devint intrépide par la force de sa volonté, mais l'esprit ne s'acquiert pas comme le courage; il ne se modifie pas même, - c'est par là que pêche ce bon Jaubert. Par l'amitié que je lui portais et que je lui conserve à cause de ses bonnes qualités et de celle qu'il a pour moi, j'avais voulu, pour lui donner une écorce plus distinguée, sinon pour le changer, l'introduire dans la famille Tracy, où on l'accueillit parfaitement comme mon ami. Il vint à Paray quinze jours il y a trois ans et demi quand j'y étais, et dans l'hiver suivant il alla plusieurs fois à la rue d'Anjou. Mais il ne comprit pas la spirituelle bonhomie de cette maison. Il trouva seulement des gens très bons, très estimables et très respectables. Ses découvertes n'allèrent pas plus loin. Il ne s'aperçut pas de ce que presque chacun, dans des genres divers, y avait d'infiniment distingué. Je ne pense pas qu'il y vienne cet hiver si ce n'est de loin en loin, parce qu'il croit peut-être que c'est un devoir pour lui, y ayant été reçu. Car réellement il est impossible qu'il s'y plaise de bonne foi, puisqu'il est nul pour les femmes, pour les jeunes du moins, auxquelles il ne dit, parce qu'il ne désire ou n'ose dire, que des lieux communs, et pour les hommes, dont il a peur."<sup>1</sup>

---

1. Le 3 janvier 1825.



Lecture faite de ce catalogue de défauts et d'insuffisances, il serait difficile de croire qu'il pût exister encore de l'amitié entre les deux hommes. Cependant, il en est ainsi. Il est clair que Jacquemont montrait infiniment plus de tact dans ses rapports personnels avec Jaubert que ses lettres à Chaper ne le laissent entendre. Et quelques dures que soient les critiques que Jacquemont exprime au cours de cette correspondance intime, leur amitié est beaucoup trop enracinée dans le passé de Jacquemont pour qu'il soit question d'une rupture. Jacquemont cherche au contraire à consolider les bases de leur amitié en la fixant sur un fonds de sentiment plutôt que sur une parenté d'idées et de principes peu acceptables à Jaubert.

C'est ce qui ressort d'une lettre écrite au mois de mai, au cours de laquelle Jacquemont veut rapporter à Chaper le bilan de l'hiver passé. Jaubert est en train de se diriger alors vers Givry et ses champs, lassé par cette vie étouffante et bousculée de la capitale, et pour laquelle à la vérité il a peu de goût. Pour Jacquemont, au contraire, Paris était un foyer intellectuel et artistique: en littérature, en musique, en science, en politique. Se donnant inlassablement à cette vie de siècle en marche, il en extrayait tout ce qu'elle lui réservait de suc. Et alors qu'il s'identifiait au "mouvement", Jaubert, s'il n'allait pas jusqu'à se ranger du côté de la "résistance", se sentait plus à l'aise dans les eaux tranquilles de la tradition et du passé. Jacquemont jette un long regard en arrière pour rendre compte à Chaper - et sans doute aussi à lui-même - de la manière dont son amitié avec Jaubert

en était arrivée là, et comment elle s'était tirée de cette saison passée ensemble à la capitale: "Je ne finirai pas, mon bon ami, sans vous dire quelques mots de Jaubert. Il a passé l'hiver à Paris: n'ayant rien à faire puisqu'il n'a ni office public ni études spéciales - et pourtant n'ayant le temps de rien - et se plaignant toujours, lorsque je le voyais, de ne pouvoir faire aucune des choses qu'il eût préférées. Il a fini par une petite maladie très légère qui n'a pas laissé que de le retenir un mois chez lui; et il est parti la semaine passée, guéri, mais excédé de la vie de ce pays-ci et soupirant après ses champs, où il se promet de rester deux ans sans revenir. Je n'ai pas laissé que de le voir encore assez souvent; il venait souvent chez moi. C'est un bon jeune homme, mais si faible! Vous connaissez les rapports d'amitié qui existent entre nous, vous voyez combien ils sont éloignés de ceux qui nous lient ensemble; eh bien! pourtant il m'assure qu'entre tous les hommes de son âge, je suis son meilleur ami! - Et cela est vrai - voilà bien le plus triste! Son âme n'a jamais joui dans toute leur plénitude des sentiments même les plus doux, de celui de l'amitié! Depuis l'automne dernier, il y a quelques sujets de conversation que j'évite de toucher avec lui. Et quels sont-ils? Ceux-là même dont j'aime le plus à m'entretenir, ceux-là où les sentiments ont plus de part que les raisonnements. Ainsi, il n'y a plus d'accord entre nous que sur des choses très générales, qui, une fois dites et convenues, sont ennuyeuses à répéter. Si nous voulons descendre à quelques applications de ces principes, si nous voulons en réaliser, nous différons sur les

moyens et nous cessons de nous entendre. Il en est encore à La Harpe en littérature comme à Thénard en chimie. Autrefois, à la campagne, j'ai voulu lui mettre dans la tête les idées de Berzélius. Impossible! Il sait assez bien l'anglais et l'allemand. Eh bien, l'automne dernier il m'a été encore impossible de lui faire lire une tragédie de Shakespeare et de Schiller! Il n'a lu Othello que dans Ducis et la Mort de César que dans Voltaire. Cette manière s'étend à tout. Elle est précisément l'opposé de la mienne. De là, de petites divergences sur toutes choses, et finalement peu de plaisir à se voir. Une des choses qui m'étonnent toujours le plus dans ce jeune homme, c'est son peu d'empressement à connaître des hommes très distingués, soit par leur esprit soit par leurs sentiments. Croiriez-vous qu'ayant passé, il y a trois ans, huit jours à Paray, y étant revenu l'automne dernier, il ne soit pas venu une seule fois en cinq mois chez les Tracy, où pourtant le dimanche il était sûr de trouver toujours le père, le fils de la maison et quelques hommes bons à connaître? Il y a cinq ans, quand le hasard me le fit rencontrer et que je commençai à me lier avec lui, il était certes très différent de ce qu'il est à présent. Il avait beaucoup plus de mouvement dans la pensée et de chaleur dans les sentiments. Il était alors tout occupé de nos débats politiques. L'extrême intérêt qu'il y prenait m'en inspira pour lui. Si je l'eusse rencontré trois ans plus tard, je ne crois pas que je l'eusse remarqué. Cependant, malgré tout cela, nous ne pourrions plus à présent nous en dédire. Quand même il me donne de l'humeur, je sens encore pour lui de l'intérêt, de la bienveillance, et je sens qu'à beaucoup d'égards il la mérite; d'ailleurs, nous avons

trop vécu ensemble sous le même toit, nous avons partagé trop de mauvais gîtes et trop de mauvais repas, pour que ces souvenirs ne soient un lien entre nous. La veille de son départ, je lui ai écrit à Chailly (la dernière poste avant Fontainebleau) une petite lettre très simple et très affectueuse sur le passé, le présent et l'avenir de notre liaison. Il a lu cette lettre sous les beaux ombrages de cette forêt où, dans ses premiers jours, il y a cinq ans, nous avons passé ensemble quelques journées charmantes à faire de la botanique - et elle a fait sur lui l'effet que je désirais. En amitié, comme en amour, les derniers moments de la séparation décident souvent des relations futures; il a parfaitement compris cela et, le soir même, à Nogent il m'a répondu quelques lignes pleines de sens et de sentiment, telles enfin que je ne pouvais les désirer mieux. Il ne s'est point offensé de ma sincérité. Il a, au contraire, paru touché de son motif. Quel dommage, mon Dieu, qu'une âme si honnête n'ait pas pour la servir une tête plus forte et plus active! Il y a des intelligences bien faites d'ailleurs auxquelles une faculté manque: la volonté. L'absence de celle-là paralyse le mouvement de toutes les autres."<sup>1</sup>

Jacquemont a beau dire, au cours de cette lettre, qu'il préfère les sujets de conversation "où les sentiments ont plus de part que les raisonnements." Il nous avait paru que dans les pages relatives à Jaubert, les sentiments avaient moins de part qu'un jugement un peu hâtif. La fin de cette dernière lettre nous rassure un peu sur "le coeur aimant et bon de Victor", comme l'a dit Chaper,

---

1. Le 2 mai, 1825.



qui avait l'avantage de pouvoir relier ces lettres à l'âme dont elles parlaient, et qu'il connaissait.<sup>1</sup>

Le manque de volonté que Jacquemont crut discerner chez Jaubert n'était autre, peut-être, qu'un refus de la part de celui-ci de profiter des bonnes influences qu'offrait cet entourage d'élite qui était toujours à sa disposition. L'âme douce de Jaubert fait vivement contraste avec la nature de Jacquemont, laquelle se traduit par une impatience tyrannique à hâter le développement de qualités qu'il voyait latentes et figées chez son ami, qualités qui risquaient de dépérir ou de flétrir, faute d'usage. C'est ainsi que Jacquemont se représentait la situation. Il considérait comme un devoir de son côté d'aller au secours d'un ami ignorant de son péril, et de le mettre sur la bonne voie. Nous ne savons pas si Jaubert adoptait vis-à-vis de Jacquemont une attitude de tolérance amicale, ou s'il regrettait de ne pas pouvoir le suivre. Il semble avoir pris le parti d'aller doucement son chemin et de ménager les humeurs de son ami. Ainsi, au mois de mai 1825, il n'y avait de véritable accord entre lui et Jacquemont que sur "des choses très générales", tandis que l'accord primitivement fondé sur une attitude intellectuelle commune, s'était lentement désagrégé. Il n'en restait pas moins un sentiment d'affection qu'alimentaient leurs souvenirs d'expériences vécues ensemble.

Cette trêve aurait pu durer, cette amitié aurait pu rester équilibrée sur cette nouvelle base, n'était un incident qui remit tout en question, et qui fut la cause d'une nouvelle brouille entre Jacquemont et Jaubert. Par mégarde, par le hasard d'un mot échappé

---

1. Cf. ci-dessus, page 156.

le plus innocemment du monde, Jaubert arriva à froissa la délicate intimité qui régnait entre Jacquemont et Chaper. Ce dernier venait d'annoncer à Jacquemont son mariage prochain. Or, malgré l'intimité des deux amis, Jacquemont ne se doutait même pas que son ami pensait à se marier. Était-il blessé de ce que Chaper ne lui eut pas fait cette confidence, il n'en donna aucun signe. Au contraire, cette réserve de la part de Chaper reflétait une pudeur que toute âme sensible répugnait à surmonter, et Jacquemont n'en aima que davantage son ami. Sa réponse, toute caractéristique, fait l'analyse des rapports, non moins subtiles qu'intimes, qui inspiraient leur amitié: "Mon ami, votre lettre du 10 (mai), que je viens de recevoir, m'explique désormais bien des choses que je n'avais pas encore comprises en vous. Nous nous écrivons fréquemment - mais, hors des sentiments élevés que nous confondions dans la plus douce intimité, vos lettres étaient vagues; une fois seulement vous me parlâtes d'un intérêt de coeur encouragé - puis écarté - enfin relevé - et de nouveau découragé - et enfin vous ne m'en reparlâtes plus. La seule chose que je compris fut que je devais ignorer des choses que vous ne m'aviez pas dites. Je ne vous en parlai point et, loin de chercher à les deviner, je respectai assez les secrets de votre coeur pour vouloir effacer de mon souvenir quelques mots échappés dans un jour de bonheur. J'avais si peu triché; j'avais si peu regardé par-dessous le bandeau que la délicatesse avait mis sur les yeux de mon amitié que je n'avais pas le moindre soupçon de ce que vous m'annoncez aujourd'hui d'une manière positive.

Chaper, ce grand événement de votre vie que vous m'apprenez, dans la vie de la plupart des hommes ce n'est qu'une affaire plus ou moins importante, plus ou moins avantageuse, mais tout extérieure à leur âme. Ni vous ni moi, cher ami, ne sentons de cette manière; et il est tout simple que notre sensibilité soit exempte de charges qui pèseraient cruellement sur elle, et qui ne pèsent pas sur l'indifférence vulgaire. Vous ne m'auriez pas connu du tout, si vous aviez pu craindre un instant que je visse dans votre silence une marque de froideur, mais vous n'en avez pas eu l'idée, et il devait tellement en être ainsi entre nous, que je ne vous en sais pas de gré. Ce dont je vous sais gré, mon ami, ce qui me fait vous aimer encore davantage, parce que ce m'est un nouveau rapport de sympathie avec vous, c'est le sentiment même qui vous a retenu jusqu'à présent devant moi, c'est l'embarras que vous avez éprouvé à me parler ...

"Oui, sans doute, vous auriez eu des images charmantes à me peindre, des sensations délicieuses à me décrire; vous auriez retrouvé, en me les retraçant, une part bien grande des jouissances dont elles vous avaient enivré. Mais il fallait commencer ... et je comprends bien que vous ne le pouviez faire sans un effort violent et pénible. Pour jouir du charme de ces épanchements, il y avait une sorte de pudeur qu'il fallait d'abord violer, et vous ne l'avez pas fait. Mon ami, je vous en aime mieux."<sup>1</sup>

Cette pudeur allait jusqu'à garder le silence sur le nom de celle qu'il allait épouser. Délicatesse que Jacquemont comprend parfaitement, surtout lorsque la question ne sort pas du cadre de

leur intimité. Or voici que Jaubert, en visite à la capitale, entre chez Jacquemont et se met à parler de cette personne (Antoinette-Marie-Henriette Teisseire, parente d'Augustin Périer), d'une manière qui oblige Jacquemont à jouer un rôle hypocrite et bien humiliant: celui de feindre d'être au courant d'une chose qu'on lui avait cachée ... Jacquemont se sert de cet incident pour mettre en relief cette distinction qui lui est chère entre l'âme sensible et l'âme émoussée: "Comme je m'y attendais le moins, aujourd'hui dans l'après-midi, H. Jaubert, que je croyais à la campagne, est entré chez moi. Il ne faisait que d'arriver ici, où il vient perdre huit jours et je ne sais combien encore d'argent pour un procès qu'il ne gagnera pas. C'est un bon et honnête jeune homme; mais, toutes les fois que je le revois après quelque absence, je le trouve toujours plus ingolfato que jamais dans tout ce dont j'aurais voulu le tirer. Après avoir bien causé de ses champs (où il devient de plus en plus timide), il est venu à me parler de vous, mon ami; et, croyant ne me dire que des choses que je savais fort bien, il m'a appris ce que j'ignorais entièrement, le nom de la personne que vous devez épouser. J'ai fait semblant d'être au courant de tout et parfaitement, car cette ignorance où vous m'avez laissé jusqu'ici, si naturelle entre nous, eût été pour lui une énigme sans mot. Trois ou quatre fois déjà, lui s'est trouvé non pas dans la vraisemblance mais dans la simple possibilité d'un mariage, et du plus loin qu'il le voyait venir il me le montrait; et, dans le fait, il était aussi naturel qu'il m'en parlât, que de rentes d'Espagne à vendre et de bettraves à semer. Ce n'était jamais



qu'une affaire, seulement une affaire plus grande que les autres."<sup>1</sup>

Cet épisode n'eut sans doute aucune conséquence grave. Tout au plus il marque une étape dans le cours de cette amitié qui ne subsistait désormais que par la force du souvenir et par l'habitude. Mais c'était l'étape avant-dernière: au mois de novembre Jacquemont annonça à Chaper sa rupture avec Jaubert. Entre deux amis Jacquemont pensait qu'il pouvait exister une absolue franchise dans les rapports personnels. Dans sa correspondance avec Chaper, comme nous l'avons vu, il insiste même là-dessus. Or, cette franchise, trouvant expression dans une lettre, constituait comme une confidence. Jaubert, en apparence moins délicat en ces matières - ou peut-être indigné - eut l'indiscrétion de communiquer à une tierce personne, également indiscrete, une lettre dans laquelle Jacquemont s'était montré plutôt sévère. Celui-ci sentit que sa confidence était trahie, et rompit ses relations avec Jaubert. Il s'explique à Chaper dans des termes qui laissent entendre qu'il voulait aussi se justifier auprès de son ami plus posé: "De loin, vous allez me blâmer. Pourtant, à ma place et malgré vos trente ans, vous eussiez fait comme moi, cher ami. J'ai rompu avec Jaubert. Il m'en a coûté, mais, que voulez-vous, il y a des maux nécessaires qu'il faut bien accepter. J'ai trouvé que sa modération tournait à la faiblesse, sa faiblesse à la pusillanimité; je suis arrivé

---

1. Le 13 juin 1825.

enfin à ce point de n'avoir plus pour lui que de la bienveillance et peu d'estime pour son caractère. Nous avons fini ensemble dans son dernier voyage par une sorte de querelle. Je lui écrivis à ce sujet, assez longtemps après; il y avait encore de l'amitié dans ma lettre, une franchise absolue, une affliction sincère. Au lieu d'y répondre, il me paraît qu'il s'en est offensé tout à fait, et il a eu le ridicule peu délicat de la montrer. J'ai su cela avec certitude il y a quelques jours, et j'en ai été fort surpris. S'il a de la fierté dans l'âme, il a dû s'en repentir, car je lui a écrit alors (et ce sera pour la dernière fois) pour me plaindre de cette coupable indiscretion. Et je l'ai fait dans des termes bien sévères. Je suis assuré du moins qu'il ne montrera pas cette dernière lettre. Une résolution généreuse de sa part raccommoderait tout. S'il venait à moi avec colère, avec indignation, s'il venait me demander la réparation d'une offense réelle ou imaginaire, tout serait fini; je lui sauterais au cou en lui disant: "Mon ami, il ne vous manquait que cela!" - Mais non, il ne viendra pas. Je ne me suis pas trompé! Dieu! comment peut-on se voir soupçonné par un homme, que l'on est forcé d'estimer, et vivre tranquille un instant? Comment peut-on confirmer ses soupçons par son silence? Mon ami, qu'il est triste de ne pouvoir plus estimer seulement comme brave, un homme qu'on a longtemps aimé et qu'on ne peut plus aimer comme aimable!"<sup>1</sup>

---

1. Le 6 novembre 1825.

Il reste, dans cette correspondance avec Chaper, une dernière allusion à Jaubert. Au mois de mai 1826, Jacquemont reçoit de Jaubert un faire-part de mariage imprimé. La réaction de Jacquemont, comme on pourrait le deviner, est orientée vers le protocole de la sensibilité. Comment un faire-part imprimé cadre-t-il avec la vie sensible? Enfin Jacquemont trouve Jaubert coupable encore une fois d'une maladresse, et c'est en ce sens qu'il lui répond. Cependant Jacquemont savait Jaubert timide, et il aurait pu se demander si ce faire-part n'était pas un premier geste de réconciliation, plus facile à envoyer qu'une lettre d'une rédaction évidemment difficile. Clairement, Jaubert espérait de la bonté de la part de Jacquemont. Il devait être déçu: "A propos, Jaubert est marié, il y a un mois. Ne m'a-t-il pas envoyé, comme à tout le monde, une lettre de faire part imprimée? Cela m'a paru fort ridicule. L'usage du monde est de répondre à ces avis imprimés par une carte de visite. Je ne l'ai point fait, parce que cela m'aurait paru aussi absurde que la circulaire. Je lui ai écrit quatre mots de ma main, pour lui dire que j'apprenais avec plaisir son mariage puisque depuis longtemps je connaissais son désir de se marier, que je désirais sincèrement qu'il fût heureux dans le nouvel état, mais que j'avais trouvé singulièrement gauche la manière dont il me l'avait appris, vu nos anciennes relations d'amitié, que c'était trop ou trop peu et que je ne concevais pas comment il ne l'avait pas senti. - Voilà

---

tout, si je me rappelle. C'en est resté là, comme il devait arriver. - Mais comment peut-on manquer de tact à ce point? Est-ce manque d'esprit, ou d'une fleur délicate de sensibilité? Je ne sais."<sup>1</sup>

Cet incident met le point final à une liaison qui avait eu ses débuts à une époque que Jacquemont estimait la plus heureuse de sa vie - les années 1820 à 1823. Et les voyages que firent alors les deux amis, animés par le zèle de la découverte scientifique, étaient pour beaucoup dans le bonheur de Jacquemont.

Ce serait trop simplifier les choses que d'attribuer le déclin de cette amitié, soit au mauvais caractère de Jacquemont, soit à une incompatibilité qu'aggravait à son tour ce mauvais caractère. La détérioration progressive survenue dans les rapports des deux amis était due plutôt au concours de plusieurs circonstances qui, par le hasard du jeu, retombaient toutes sur Jaubert.

D'abord, Jacquemont en 1826 n'était plus l'insouciant camarade, le spirituel compagnon de route de ces premiers voyages scientifiques. Alors, la place qu'occupait Jaubert dans la vie affective de Jacquemont était considérable. Or, à partir de 1824 le rôle de Jaubert devient moindre, relativement, à mesure que s'élargissaient les intérêts et les fréquentations qui occupaient Jacquemont à Paris. Sous ce rapport, signalons que la correspondance entre Jacquemont et Stendhal

---

1. Le 27 mai, 1826.



commença en juin 1824 et continua d'une manière suivie jusqu'au départ de Jacquemont pour les Etats-Unis en octobre 1826. C'est en 1824 également, au mois de juillet, que Jacquemont annonça à Chaper l'arrivée à Paris d'Adelaïda Schiasetti - arrivée qui devait marquer le début pour Jacquemont d'une vie toute différente, remplie pendant les premiers temps de belles perspectives et de sensations enivrantes. Enfin c'est dans le courant de ces deux années 1824 à 1826 que se situent les événements que nous venons de décrire dans les pages précédentes. Manifestement, le rôle de Jaubert dans la vie de Jacquemont à cette dernière époque ne devait être qu'incidentel.

Les premiers mois de cette existence nouvelle - c'est-à-dire la dernière moitié de 1824 - ne réservaient à Jacquemont que du bonheur. A mesure qu'il gagnait en assurance et, il faut bien le dire, en arrogance, et à mesure que s'accroissait le contraste entre la richesse de la vie sensible de la séduisante société milanaise et l'ennuyeuse et étouffante société des Jaubert, Jacquemont commençait à songer à la "conversion" de son ami, et à cette "écorce plus distinguée" qu'il voulait lui donner. Ceci explique, nous semble-t-il, les attentions bienveillantes, quoique malavisées, que Jacquemont consacrait à Jaubert à cette époque.

Mais avec le temps une situation malheureuse se développa entre Jacquemont et la Schiasetti, situation qui ne faisait rien pour améliorer le caractère de Jacquemont. Tant que durait cet état de choses, il devait sentir comme une irritation de plus chaque contretemps successif qui survint entre lui et

Jaubert. A tel point que, réduit au désespoir par la Schiasetti, il déchargeait sa colère contre Jaubert. Enfin, au moment où il annonça à Chaper la rupture de son amitié avec Jaubert, Jacquemont semblait dans un état de dépression morale qui consumait toutes ses énergies et qui lui ôtait tout goût de l'existence. "J'ai interrompu tout travail", avait-il écrit dans cette même lettre; et encore: "Je cherchais à fuir le sentiment de ma propre existence ..." Aussi cette décision de rupture devrait-elle être considérée comme un effet indirect de cette autre crise, plutôt que la résolution bien pesée d'un homme en bonne santé morale.

L'effet de cette crise sur le moral de Jacquemont sera étudié au cours du chapitre qui va suivre.

Quant à Jaubert, sa vie semble avoir donné le démenti aux critiques de Jacquemont. Il se fit avocat, puis industriel. Après 1830 il se donna à la politique et devint successivement député, ministre et pair de France, membre de l'Assemblée Nationale. Il ne renonça pas cependant aux sciences: il était membre de la Société Botanique, et il fut élu, en 1868, membre de l'Académie des Sciences. Il publia en 1838 un Vocabulaire du Berri et des provinces voisines, réimprimé en 1856 sous le titre Glossaire du centre de la France. En 1842 parurent dans le Revue des Deux Mondes ses Lettres écrites d'Orient. En outre, il publia des oeuvres de botanique. Il mourut à Montpellier le 5 décembre 1874.<sup>1</sup>

---

1. Polybiblion: Revue bibliographique universelle. Deuxième série, tome I. Paris, 1875.

Postscriptum: A partir de son départ pour l'Inde en 1828, Jacquemont tenait à jour un memento de toutes les lettres qu'il expédiait. Ce memento nous fait savoir que Jacquemont écrivit une lettre à Jaubert, à Givry, le 22 avril 1829.<sup>1</sup> Jacquemont était alors à Pondichéry. Nulle part dans cette correspondance de l'Inde n'est-il question d'une réponse de Jaubert, et la lettre de Jacquemont ne fut pas communiquée aux éditeurs de l'édition de 1833.

Après la Révolution de juillet 1830, Jacquemont s'empessa de s'informer du sort de Jaubert: "Je n'ai vu le nom de Jaubert nulle part. Serait-il mort? Dites-moi ce que vous savez de lui. Ce qui a été ne peut pas n'avoir pas été. J'ai eu de l'amitié pour Jaubert; nous nous sommes aimés. Je ne l'oublierai jamais, et ne cesserai de lui porter intérêt. Je désire pour lui qu'il sente de même à mon égard."<sup>2</sup> Jacquemont ne retenait que ce qu'il y avait eu de bon dans ses rapports avec Jaubert. L'amertume en avait disparu. Dès 1832 cette amitié éphémère était classée, à cause des heureuses évocations de ses débuts, parmi les doux souvenirs de jeunesse. Séparé par le temps et par l'espace, assagi par l'expérience, exposé à des circonstances qui rendaient infiniment précieuse toute association avec la France, Jacquemont voyait cet épisode de sa vie sous un jour plus doux. Il le raconte dans une lettre écrite de l'Himalaya et adressée à sa cousine Zoé. Comme cette lettre fut destinée à trouver place dans la première édition de la

---

1. C IV, 357.

2. Lettre écrite à "la source de l'Hydaspe, dans les montagnes de Cachemire, le 21 juillet 1831.

Correspondance, parue du vivant de Jaubert, un large extrait en fut supprimé. On peut lire dans la version imprimée: "Quand tu vins à Paris, mes rapports avec Jaubert avaient cessé. Au fond de mon coeur je l'accusais de faiblesse, et presque d'ingratitude avec moi. Mais je lui ai depuis pardonné de s'être séparé de moi, et les souvenirs de notre amitié me sont redevenus bien doux aussi."<sup>1</sup> Jacquemont avait écrit ensuite: "C'était un jeune homme, plein de dispositions honnêtes et bienfaisantes, mais sans vigueur. Notre amitié était celle du pot de fer et du pot de terre; au contact c'était lui qui souffrait. Il y a gagné, il s'est trempé, fortifié par le commerce avec plus fort que lui. Il ne m'a pas quitté volontairement; c'est sa mère qui l'a obligé à se séparer de moi. Elle m'avait donné des preuves d'affection toute maternelle et je ne me souviens que de cela. Il y a longtemps que je lui ai pardonné le sacrifice qu'elle imposa à son fils. Elle n'avait que lui; elle craignit qu'il ne se brisât de compagnie avec moi; elle exigea de lui qu'il me quittât; il obéit. Je ne l'en blâme plus. C'est le jeune homme qui fit échouer l'élection de Peyronnet à Bourges, en 1827, et c'est moi qui lui ai fait faire cela, moi seul. Sans moi, il aurait contracté des obligations envers Peyronnet, serait devenu platement juge à la Cour Royale de Paris; il n'aurait jamais vécu dans ses terres, n'aurait acquis aucune influence dans son département, et n'eût rien pu contre Peyronnet, s'il avait voulu quelque chose contre

---

1. C II, 276, le 21 février, 1832.



lui. Je me souviens que quelques jours après mon arrivée à Herry, il me demanda mon avis sur une demande qu'il venait d'écrire à Peyronnet, alors Garde des Sceaux. La lettre, qui allait partir sans moi, ne fut jamais expédiée. Je représentai à mon ami qu'il sacrifiait la réalité du bonheur et de la véritable puissance pour son ombre. Je déchirai la lettre, et il ne fut plus jamais parlé de Peyronnet, ni de la Cour Royale de Paris."<sup>1</sup> Jacquemont avait ajouté: "Voilà pour Herry; il m'a mené bien loin, mais je devais t'expliquer comment j'avais perdu un ami." Le texte imprimé a été modifié pour tenir compte de la coupure: "Je t'expliquerai un jour comment j'ai perdu un ami que j'avais possédé."

La mère de Jaubert, Madame Micoud, et Jacquemont se connaissaient bien. Aussi Jacquemont était-il à même de juger de l'influence qu'elle exerçait sur son fils. Madame Micoud, de son côté, s'alarmait de l'influence de Jacquemont. Cette méfiance réciproque éclaire un petit paragraphe que Jacquemont avait glissé sans explication dans une lettre à Chaper datée le 10 décembre 1824, soit un mois environ après le séjour que lui et Jaubert avait fait à Paray dont Jacquemont venait d'évoquer le souvenir: "Je vous écrirai un pamphlet contre l'amour maternel; deux pages suffiront. J'ai besoin de celles-ci pour achever de vous répondre, sans quoi je le ferais de suite. Faites-m'y penser. Il n'y a aucune finesse là-dessus."

Ce pamphlet ne fut pas écrit, mais on en trouve la substance dans une lettre écrite à Zoé en janvier 1828, et

---

1. Revue d'Histoire Littéraire 1904, page 481-482. Pour cet incident, voir aussi ci-après pp. 406-407, le passage inédit d'une lettre à Victor de Tracy.

inspirée, croyons-nous, par le souvenir de Jaubert: "Les affections les plus élevées, les plus pures, les plus désintéressées, souffrent peu dans l'éloignement des êtres qui en sont l'objet, lorsqu'au loin ils sont heureux. Rarement la tendresse des parents pour leurs enfants, des mères surtout, n'atteint à ce degré de désintéressement. Il y a dans la plupart des relations qu'on appelle du nom d'amitié plus d'habitude, plus de commodité, de convenance, que de tendresse d'âme, et dans l'amour maternel il entre bien de l'instinct physique et par suite, de l'égoïsme. J'ai dit cela au grand scandale des mères; mais la vérité est ce qu'elle peut. Une mère jouit physiquement à voir son enfant près d'elle, à suivre des yeux ses mouvements, à entendre le son de sa voix, et presque toujours, elle préfère le garder près d'elle, dans une situation de bonheur calme ou indifférente, à le savoir très heureux, éloigné d'elle. Il y a bien d'autres preuves moins délicates d'égoïsme en ce genre."<sup>1</sup>

Zoé, à qui nous laisserons le dernier mot sur le chapitre de cette amitié manquée, laisse entendre que Jaubert ne garda pas rancune à Jacquemont: "(Victor) ne vit s'éloigner de lui qu'un seul ami, qui le pleure aujourd'hui, et au refroidissement duquel il fait allusion avec une réserve pleine de tendresse."<sup>2</sup>

---

1. Publiée en 1904 dans Revue d'Histoire Littéraire, pp. 286-287.

2. Notice biographique, 1834. Revue d'Histoire Littéraire, 1904, 327.

CHAPITRE VI.

La défaillance d'un idéal: Jacquemont et Adelaïda Schiasetti.

Au cours de notre dernier chapitre nous avons signalé une détérioration progressive survenue dans le moral de Jacquemont par suite de sa liaison avec Adelaïda Schiasetti. Le cours de cette liaison, qui d'ailleurs ne dépassa jamais le stade d'une amitié amoureuse, a été décrit par M. Pierre Maes dans sa biographie de Jacquemont (pp. 182-247). Ce récit, bien qu'excellent sur le plan biographique, ne vise pas plus loin que la narration d'une histoire. Aussi avons-nous voulu y revenir pour étudier les effets que cette liaison produisit sur l'âme et le moral de Jacquemont, ainsi que sur ces rapports avec ses amis.

Jaubert constitue un cas unique, et nous l'avons considéré en tant que tel. Toutefois, vers la même époque, les lettres que Jacquemont écrivit à Chaper prirent une tournure plus sombre. L'imagination fantasque de Jacquemont lui faisait subir par tours des sautes de bonheur et d'abattement, et ses lettres s'en ressentaient: "Je ne vaud rien pour les gens malheureux. Le fond de mon caractère est trop triste. Vous me connaissez assez pour l'avoir remarqué. Dans l'absence de bonheur, je suis triste, comme si c'était mon état naturel, mon état de repos. La gaieté que je fais quelquefois avec effort pour sortir de là peut être piquante, mais gaie! non! il faut pour cela que je sois heureux."<sup>1</sup>

---

1. Le 10 mars, 1825.

C'est comme si la possession d'une âme sensible prédisposait au malheur. Jacquemont en était d'ailleurs persuadé, et une conversation avec Adelaïda, prolongée jusqu'à deux heures du matin, ne lui fournit qu'une preuve de plus: "D'abord elle (la conversation) avait été douce et plutôt gaie; et puis, comme il arrive presque toujours quand on creuse, elle avait fini par du triste. Hélas, mon ami, c'est presque toujours du malheur que l'on trouve et des peines à partager, quand on pénètre profondément dans l'intimité d'un être très sensible."<sup>1</sup>

Livré ainsi aux hasards de sa sensibilité, Jacquemont attendait un peu plus de ses amis que par le passé. Il s'agit principalement de Victor de Tracy, de Charpentier et de Chaper. Mais il est clair qu'à la fin Jacquemont ne pouvait, ou ne voulait, compter que sur Chaper seul: "Ce n'est pas seulement parce que vous êtes mes meilleurs amis; c'est que vous seuls, entre mes amis, comprenez assez bien mes sentiments pour me donner les encouragements dont j'ai besoin. Il y a des gens de coeur comme vous, mais dont la raison froide, impassible, permanente ne se dément jamais. Il y en a de tels parmi mes amis, mais ils n'ont sur moi aucune influence, hors des choses qui ne se jugent qu'avec la raison. Ils ne savent pas caresser la passion de l'homme qui souffre, pour l'aider à se guérir. Je vois d'ici tous les raisonnements de leur amitié; ils en veulent à ma conviction; et, en voulant me convaincre, que me prouveraient-ils, sinon que je suis malheureux, et qu'ils ne peuvent m'aider? Ainsi, Chaper, c'est à vous seul que j'ouvre

---

1. Le 2 janvier 1825.



mon âme avec douceur; de vous seul j'espère quelque bien.

Redites-moi, mon ami, ce que vous vous êtes dit à vous-même pour vous soutenir dans des épreuves que j'ignore ..."<sup>1</sup>

"Caresser la passion de l'homme qui souffre ..." Jacquemont demandait l'impossible. Et ces épreuves qui s'annonçaient de loin, et qui, vers la fin de l'été de 1826, aboutirent à un échec total, ne tardèrent pas à se déclarer. En effet, l'événement décisif se préparait dès le début de 1825, et donnait à Jacquemont, d'abord à des intervalles très espacés, des crises nerveuses. C'est à de tels moments que Jacquemont se montrait le plus intolérant dans ses rapports avec Jaubert.

Pendant quelque temps Jacquemont gardait tout son détachement et voyait clairement le danger que cette situation pourrait comporter, ainsi que l'attitude qu'il ferait mieux d'adopter pour en sortir: "Mon idée fixe ne doit pas être un sentiment; ce doit être une idée, et pour moi l'idée Guérison .. C'est là le point autour duquel je dois disposer mon existence." Il lui fallait à tout prix préserver "le premier bien, le sine qua non de tous les autres": l'indépendance. Clairement, Jacquemont n'était pas aveuglé par le sentiment, et jusqu'à la fin il sut analyser avec une pénétration délicate, imagée, la situation où il se trouvait pris et dont l'essentiel était que les talents, l'esprit et l'âme de la Schiasetti ne fournissaient plus d'aliment à son imagination; ils ne recélaient plus de mystère. Ce mystère, c'était "le parfum suave et inutile",

---

1. Le 4 avril 1825, à Chaper.

l'énigme que renferme un bouton de rose et qui parle mieux à l'imagination que la beauté ingénue de la rose épanouie, et qui "ne saurait devenir plus belle". Il restait dans leurs rapports "un charme indéfinissable", "une douceur". Mais ce charme n'était pas à comparer à ce charme "si vif, si inquiet, des premières impressions que l'on fait et que l'on éprouve: quand tout est encore mystère ...". "Mais avec cette ardeur, on a bientôt épuisé le champ des découvertes possibles; cette progression des sentiments, qui est le plus grand bonheur dans la vie, s'arrête à un état stationnaire où les plaisirs du présent ne sont qu'une répétition affaiblie des plaisirs du passé, et l'avenir n'en promet plus le retour.

"Hé bien! cher ami, voilà l'histoire de nos amours. Ce bouton mystérieux s'est ouvert; la rose s'est épanouie. Je la regarde avec plaisir parce qu'elle est belle. J'aime à respirer près d'elle parce qu'elle exhale un parfum suave, mais ce parfum ne change plus chaque jour comme au temps de son développement; ses nuances, je les connais toutes aussi. Elles ne varient plus du matin au soir et je sais d'avance qu'elles ne peuvent plus s'embellir à mes yeux. Cette idée vient quelquefois m'attrister au milieu des jouissances paisibles que je trouve encore près d'elle. Alors si, sur ce fond terne de l'avenir, mes souvenirs dessinent les plaisirs enchanteurs des premiers temps de notre liaison, il me semble que j'ai tout perdu et, méconnaissant le bonheur qui me reste encore, je me rappelle ces vers si profondément tristes du Dante:

Nessun maggior dolore  
che ricordarsi del tempo felice  
nella miseria ...."

"Cependant une caresse suffit pour dissiper ces nuages. J'aime passionnément les fleurs. Elle me donne les violettes fanées qu'elle a portées tout le jour à sa ceinture ou bien elle va se mettre à son piano et me chante quelque bel air de Mozart ou de Weber, toujours celui que je préfère à tous dans le moment, et le calme et la sérénité reviennent dans mon coeur."<sup>1</sup>

Aussi Jacquemont était-il contraint de rester spectateur d'une situation qui menaçait de l'engloutir, mais à laquelle il se trouvait impuissant à porter remède.

Le dix-huit juin 1825 Chaper vint passer trois semaines à Paris pour s'occuper de certaines questions relatives à son mariage que, rappelons-le, il avait annoncé à Jacquemont le mois précédent. Il reste de ce séjour, comme du précédent, une série de petits billets et de lettres. Rien de plus intéressant que de comparer les rapports qui existaient entre les deux amis lorsqu'ils se trouvent dans la même ville, et ceux qui se dégagent des lettres écrites dans l'absence de Chaper. Celles-ci, nous l'avons vu, sont toutes empreintes d'une conception idéalisée de l'amitié. Or, dans la vie vécue, pour ainsi dire, il n'en est plus de même. Les rencontres sont peu fréquentes. Jacquemont est un peu souffrant, et Chaper tiraillé par ses affaires. Jacquemont est un peu mécontent de la tournure des choses du côté d'Adelaïda. Et Chaper a pu quitter son lointain

---

1. Le 24 mars, 1825. Cité par P. Maes, op. cit., p. 214.

Dauphiné pour venir à Paris, sans même prévenir le fidèle Jacquemont qui lui écrivait sans relâche. Pour être sensible, cette amitié est loin d'être sentimentale: "Votre très aimable lettre de Versailles n'a pas le sens commun, mon bon ami. Vous m'apprenez tout juste que vous venez demain à Paris; vous me dites encore que vous avez changé de demeure, mais c'est tout. Je ne sais point, par exemple, si vous ne repartez demain soir pour Versailles. Je ne sais pas si vous êtes en ce pays-ci pour quinze jours ou pour trois mois.

"Maintenant que je vous ai bien grondé, que je vous dise combien c'est charmant de vivre à une demi-lieue l'un de l'autre! Cependant, mon ami, comme depuis un an nous avons très bien pu vivre sans nous voir, tardons plutôt quelques jours encore, et attendons que vous soyez un peu débarrassé des mille affaires dont vous devez être occupé en arrivant. Pour jouir complètement des doux plaisirs de l'intimité, il me faut aussi dans mon partenaire, une certaine oisiveté. Je parierais que vous êtes fait de même. Faites donc vos affaires les plus pressées; et, quand vous vous appartiendrez un peu à vous-même, alors vous me l'écrirez, par exemple, dans deux ou trois jours, dimanche ou lundi, et vous m'indiquerez vos heures de liberté pour le lendemain.

"Ne sachant pas votre arrivée si prochaine, je vous ai encore écrit à Grenoble il y a quelques jours, le 14, cinq pages de ma fine écriture. Vous ne pouvez les avoir reçues - je ne les regrette pas. Elles m'ont donné du plaisir à les écrire et c'est avant tout ce que je cherchais.



"Je me garde bien de vous dire où et comment vous pourrez me voir, parce que je ne veux pas vous voir avant deux jours. Je dîne assez souvent dehors. En outre, par ces grandes chaleurs je passe une heure ou deux dans la rivière. Le soir je ne suis jamais chez moi; il n'y a donc aucune chance de me trouver à la maison. Ainsi, n'y venez pas, à moins que je ne vous écrive: "A tel jour, j'y serai à telle heure." ...". A la fin, Jacquemont proposa le lundi suivant.

Un billet de lundi soir laisse entendre que la réunion n'eut pas lieu, et pendant quelques jours il n'est question que d'empêchements et d'obstacles. Toujours souffrant, Jacquemont est obligé de garder sa chambre et de se mettre des sangsues. Il attend Chaper pour le dimanche, et il est à croire que cette fois la rencontre eut lieu. Le jeudi suivant, le 30 juin 1825, Jacquemont se déclare "presque tout à fait bien portant", et tâche d'arranger un rendezvous pour les jours suivants. Chaper ne répondit que pour annoncer son départ prochain.

La réponse que Jacquemont y fit à son tour laisse entendre combien était paradoxale cette amitié si pure, si pleine de sensibilité, et pourtant si peu praticable. La situation était d'ailleurs aggravée par l'effet que produisaient sur le caractère de Jacquemont ses rapports parfois désespérants avec Adelaïda Schiasetti. En contraste avec les lettres si pleines de confidences qu'il écrivait avant la visite de Chaper, et qu'il devait écrire encore après son départ, Jacquemont en présence de Chaper reste fermé au point qu'il ne semblait y avoir plus

aucune base de conversation. Circonstance qui souligne encore une fois que le véritable genre de Jacquemont était le genre épistolaire:

"Mon cher bon ami, vous allez partir juste quand nous commençons à nous ravoir l'un l'autre. Dites, n'est-ce pas triste vraiment? Nous nous serons vus à peine une fois, quand nous nous quitterons. Tous deux nous sommes oiseaux de nuit. Ainsi, lundi ou mardi, ou mieux, lundi et mardi, au lieu de nous voir dans le jour, faites que nous passions la soirée chez vous ou chez moi. Si vous préférez venir chez moi, je vous reconduirai le soir chez vous à l'heure que vous voudrez. Je déteste les chaises inconfortables des Tuileries. Il faut, pour causer, le gazon du bord d'un chemin, ou le canapé dans une chambre le soir, après la tombée de la nuit. Ne me laissez pas trop si je suis si fermé. C'est que, décidément, je n'aime pas à parler de près du présent. Et le passé, qui me laisse les plus vifs souvenirs, ce passé-là chez moi tient au présent. C'est pourquoi je n'en parle pas non plus. Bonsoir au milieu d'une idée que je ne finis pas, parce que je n'ai pas encore repris mes habitudes de veille prolongée et que je n'en finirais pas si je commençais une fois."<sup>1</sup>

L'incapacité de parler d'un présent énervant, sinon douloureux, le contraste avec le bonheur d'un passé trop proche, engendrent chez Jacquemont une extrême susceptibilité. Cet état d'âme est reflété dans la lettre suivante qui traite des rapports qui existaient, ou qui devraient exister, entre les

---

1. le 1er juillet 1825.

deux hommes aux rares occasions qu'ils se voyaient pendant ce séjour de Chaper à Paris. Il est clair qu'un contretemps était survenu dans ces rapports, et Jacquemont, qui semble avoir les nerfs à vif, s'en prend à Chaper d'un ton acerbe. Chaper, de son côté, de plus en plus pris par ses affaires, ne semblait pas pouvoir profiter des soirées de lundi et de mardi que Jacquemont lui avait réservées: "Vous êtes vraiment bien aimable, mon cher ami - mais, quoique je fasse, pour vous attendre, le plus possible, que je reste chez moi tout le jour demain et après, je crains bien encore que nous ne puissions plus nous revoir. C'est pourquoi (entre autres raisons) je me donne au moins le plaisir de vous écrire quelques lignes avant de me coucher.

"Voyez-vous, mon ami! il n'y a aucune dissimulation possible entre nous. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici que de la forme. Hé bien! dès que l'un de nous se gêne, se contraint, s'étudie, en un mot, dès qu'il ment, l'autre à l'instant s'en aperçoit, et il souffre un peu de ce défaut de naturel. Et il a beau faire, le menteur ne peut manquer de s'apercevoir de l'impression qu'il produit, il n'a jamais le plaisir d'attraper ou de croire qu'il attrape. Pour que le mensonge pût réussir entre nous, il faudrait qu'un de nous deux fût une bête. L'autre alors pourrait n'être pas découvert. Mais d'abord, quel plaisir, je vous demande, que d'attraper une bête? Y a-t-il là de quoi s'applaudir en secret? Ensuite, tout le petit manège ridicule a-t-il rien de commun avec la marche libre et vraie de l'amitié?

"Quel homme n'a pas des moments de sécheresse et de vide d'esprit? Quand le hasard nous fait nous rencontrer dans un de ces moments, pourquoi ne pas nous laisser voir l'un à l'autre tels que nous sommes réellement? Savez-vous ce qui arrive de l'effort qu'on fait (dans l'aimable désir de plaire, et c'est là la seule excuse) pour cacher ce vide ou cette sécheresse? Hé bien! le voici. C'est que lorsqu'on a dit ainsi, et sans la sentir dans ce moment comme on la dit, une chose tendre, l'instant d'après on est d'une sécheresse glaciale.

"Nous avons l'un et l'autre dans l'âme bien des sentiments doux à partager ensemble - mais pour le faire, il faut attendre que nous y soyons invités par l'attrait du plaisir que nous promettra cette aimable confiance. Mille fois mieux vaut nous taire que de ne nous en parler que par force et par une sorte de devoir d'amitié.

"Je vous ai donné, depuis que nous nous voyons, ici, un bel exemple de silence en ce genre. A un autre qu'à vous, ce silence de ma part sur des intérêts que vous me connaissez eût paru peu naturel.<sup>1</sup>

"Il est donc très expressément entendu que cette liberté nous sera commune à l'avenir, à tous deux, et qu'elle sera obligatoire à tout jamais. La naissance fortuite et le développement de notre amitié ont eu lieu sous une étoile un peu sérieuse et grave. Ne pensons pas à cela, ou pensons-y le moins possible. Que cela ne nous condamne pas à être toujours grave ou sérieux l'un avec l'autre. Il y a des jours où je jetterais la Raison à la rivière si je la tenais en personne, comme nos

---

1. Cf. la pudeur qui avait empêché Chaper de parler à Jacquemont de son projet de mariage.



pères l'ont vue dans les fêtes de la république du temps que David le peintre en était l'ordonnateur."<sup>1</sup>

Ce plaidoyer pour le naturel dans l'amitié, lancé d'une manière si incisive, laisse supposer que Chaper avait été coupable à un moment donné, d'un sentiment un peu forcé. Mais la religion de l'amitié chez Jacquemont était si sainte que ses règles étaient de véritables commandements. En outre, l'humeur de Jacquemont était aggravée par la manière dont Chaper avait refusé une invitation d'aller entendre Adelaïda Schiasetti, qui chantait à l'opéra. La nature de cette excuse est indiquée par le commentaire que Jacquemont en fait dans sa réponse: "Je vous ai engagé à venir voir l'opéra d'hier parce que j'en trouve la musique très belle. Si j'avais eu une autre pensée, je vous aurais prié tout autrement d'y venir ou bien de n'y pas venir. Mais en cela j'ai encore été vrai. Ensuite, mon ami, je ne sais pas si votre présence à mes côtés eût été pour moi un tel supplice que vous le croyez. Je juge parfaitement et, je crois, mieux que personne le talent de la S(chiasetti). Je souffre de tout ce qui lui manque - et par là je suis averti. Vous seriez un musicien consommé, vous auriez la plus grande délicatesse possible de l'organe et du goût que bien certainement je n'eusse lu dans vos regards et sur vos lèvres aucun trait de désapprobation que je n'eusse senti auparavant. Vous ne m'auriez fait faire aucune découverte pénible. Vous sentez combien dans la vérité musicale où je vis,

---

1. Le 3 juillet 1825.

chez la Pasta, par exemple, combien j'entends souvent parler d'elle, et combien je dois en parler moi-même musicalement. Je le fais très bien, et mon secret, c'est que je suis naturel. Je dis le pour et le contre mais tout entier, avec intérêt, mais sans enthousiasme, attendu que son talent au théâtre ne m'en inspire aucun. Hé bien, je vous en aurais parlé de même, je vous l'assure. Hier, au surplus, elle et les autres ont chanté à ravir."<sup>1</sup>

Ainsi Jacquemont souligne encore une fois son insistance sur le naturel et le vrai à l'exclusion de ces formules de politesse qui masquent la vraie candeur et rendent artificielle la vie des salons français.<sup>2</sup> Cette lettre nous apprend aussi une source de ce malaise qui l'affligeait de temps à autre: le talent de la Schiasetti ne lui inspirait aucun enthousiasme. Ce manque d'enthousiasme aboutira éventuellement à une insatisfaction intellectuelle à mesure que ce talent ne lui réservera plus de surprises. Mais en attendant, Jacquemont avait oublié la vraie raison du refus de Chaper: c'est que l'année précédente, lors du séjour de Chaper à Paris, Jacquemont avait opposé un refus aimable, mais catégorique, au désir que Chaper lui-même avait exprimé d'accompagner son ami à l'opéra.<sup>3</sup> Chaper croyait donc que la présente invitation de Jacquemont n'était autre qu'un geste poli qu'il fallait décliner. Jacquemont, hélas, était toujours à la merci de son humeur du moment.

---

1. Ibid.

2. Cf. ci-dessus, page 98-99.

3. Cf. ci-dessus, page 165.

C'est ainsi que, dans l'espace de quelques semaines, Jacquemont passe de ce qu'il avait appelé "le délicieux plaisir que j'éprouve à nous voir conserver, à mesure que nous avançons, le parallélisme charmant de nos sentiments les plus intimes de notre existence", à la sécheresse qui avait inspiré cette dernière lettre.

Heureusement, cette manière brusque, comme l'état d'âme qui l'avait provoquée, ne dura qu'un instant, et le lendemain elle fut oubliée. Jacquemont reprend la plume pour parler des affaires de Chaper comme si de rien n'était. Celui-ci repart pour Pinsot dans le courant de cette semaine, et comme il ne reste aucun billet d'adieu de la main de Jacquemont, il est vraisemblable que lui et Chaper se sont vus et qu'ils se sont expliqués sur leurs différences. De toute manière, la correspondance reprend le vingt-quatre juillet par une lettre longue de trois mille mots: Jacquemont vit à nouveau dans le bonheur, et dans sa lettre il n'est question que de promenades à la campagne et de la société italienne, franche, vraie et candide, qui entourait Madame Pasta. Le secret de ces grandes lettres intimes et pleines d'amitié, c'est que, Chaper absent, Jacquemont n'écrivait que lorsque l'âme l'y invitait; et, dans l'intervalle, son imagination trop zélée nourrissait et épurait cette amitié. Peut-être faisait-elle son oeuvre trop belle ...

Mais le bonheur, comme disait Jacquemont, ne forme qu'une croûte bien mince sur la vie, et la lettre suivante marque le retour à un état de sécheresse, d'indifférence, de sensibilité refoulée, de stoïcisme sans douceur. A ces heures-là, le ton

de Jacquemont s'empreint du "teint pâle et brouillé" de son tempérament comme il répond à des questions que lui avait posées un Chaper plein de sollicitude:

"Vous semblez inquiet de moi, cher ami. J'aurais de suite répondu à votre dernière lettre, si je ne vous en avais point déjà écrit une qui s'est croisée sans doute avec la vôtre, et qui a dû pleinement vous rassurer, au moins sur l'état de ma santé. Vous êtes étonné de ma pâleur, mais elle est naturelle. Quand vous m'avez vu pour la première fois, j'étais bruni par l'air vif et le soleil des montagnes; j'y ai laissé ces couleurs plus vives en les quittant; et, en rentrant dans les villes, je suis retourné au teint pâle et brouillé de mon tempérament ... Au reste, mon ami, et quelle que soit ma disposition présente, la pensée de l'avenir m'est si étrangère que je suis devenu indifférent au soin de ma santé; je la verrais s'altérer et se détruire sans rien faire pour arrêter les progrès du mal; et je ne me plaindrais pas, à moins qu'ils ne fussent marqués par de vives douleurs. Vous me demandez ce que je fais, ce que je deviens; que vous dire? Il y a si peu de mouvement dans ma vie! C'est là ce dont j'aurais besoin, je le sens bien! Cette vie monotone, ce repos, qui me laisse occupé tout entier à écouter attentivement les émotions de mon âme, m'use et me tue. Mais que faire? Je ne sais pas trouver de mouvement où je me plaise. Ma vie se circonscrit chaque jour davantage autour d'un point; hors de ce cercle, je ne sens rien, je n'existe pas.<sup>1</sup>

---

1. Le 13 août 1825.



Ce passage évoque admirablement par l'analyse un état d'âme neutre, une atonie qui rappelle, moins par sa cause que par sa qualité, l'ennui et la lassitude du jeune Adolphe.<sup>1</sup> Mais, on le sent, à mesure que les phrases se déroulent sous sa plume, Jacquemont semble attraper la cadence de sa manière normale de penser et d'écrire. C'est comme si l'acte d'écrire créait le mouvement qui lui avait jusqu'alors manqué, et remplissait le vide où Jacquemont tournait inutilement autour de ce point qu'était lui-même. Ainsi activé, il devient moins fermé, les idées se mettent à couler, et Chaper devient à nouveau le confident indispensable: "Depuis votre départ, j'ai goûté bien des moments de bonheur. Souvent même il a duré des journées entières, mais cela ne me suffit plus. Autrefois, l'impression des plaisirs de la veille animait le vide du lendemain, elle ne se prolonge plus maintenant durant ces intervalles; et c'est alors que ma sensibilité, livrée à elle-même, s'épuise, se consume; je voudrais en rejeter le douloureux fardeau, éveillé, je sens les idées se presser dans ma tête avec la même confusion, avec la même vitesse que dans les rêves; pour sortir de cet état pénible d'agitation sans cesse renaissante, je fais mille projets ... et quand l'excès de ma lassitude m'a rendu un peu de calme, la raison me montre alors tristement la vanité de tous ces projets et me force d'y renoncer."<sup>2</sup>

---

1. Cf. "Distrain, inattentif, ennuyé, je ne m'apercevais point de l'impression que je produisais, et je partageais mon temps entre des études que j'interrompais souvent, des projets que je n'exécutais pas, des plaisirs qui ne m'intéressaient guère ..." Chap. II)

2. Ibid.

Ainsi, la maladie de Jacquemont est une maladie de l'âme sensible, de la sensibilité qui se repaît d'elle-même, qui s'épuise, le "douloureux fardeau". La Schiasetti a pu déclencher cette crise, mais le mal était d'abord en Jacquemont lui-même.

De tout ces projets d'évasion qu'il formait alors, il y en avait un qui rentrait de plus en plus dans ses idées et que le froid examen ne lui avait pas encore fait abandonner. Il s'agissait d'une absence prolongée pendant plusieurs mois et qui le tiendrait éloigné de la capitale pendant tout l'hiver. L'exécution en serait facile, et Jacquemont voyait en outre la possibilité d'en tirer un avantage qui surpasserait tous les inconvénients. Il songeait sans doute à un voyage scientifique qui lui permettrait de faire un livre important. Le grand inconvénient serait peut-être l'interruption de ses études médicales: sacrifice que Jacquemont semblait prêt à faire. "C'est comme un abri dont la vue prochaine ajoute le charme de la sécurité au sentiment des plaisirs dont je peux jouir encore<sup>1</sup>."

Pour son grand malheur, Jacquemont ne sut pas profiter de cet instant de lucidité. Il ne partit pas, et le mal ne fit que s'aggraver.

D'une part, les circonstances extérieures de ses rapports avec la Schiasetti variaient peu à cette époque, et il en était de même des plaisirs qu'ils partageaient. L'occasion d'une loge que Rossini avait mise à leur disposition leur faisait aller souvent au théâtre; et il y avait les soirées passées chez Mme Pasta à Neuilly. A mesure qu'il énumère ainsi ces plaisirs,

---

1. Ibid.

des impressions du passé, des souvenirs, se pressent en foule dans son esprit et ne font que souligner la pauvreté du présent: "Je n'oublierai jamais combien de soirées délicieuses de gaieté nous avons ainsi passées ... Oh mon ami! que j'étais heureux alors! ... Tenez, Chaper, il y avait longtemps que je ne m'étais rappelé ces jours de bonheur; mais les voilà qui reparaissent dans mes souvenirs, et leur image ravissante m'éblouit; elle m'absorbe tout entier; je ne vois plus ce que j'étais hier. Tout le présent disparaît autour de moi, il m'échappe, et je n'en sens pas la perte ... Serait-il donc si peu de chose ... le présent! ... Ah! si ... C'est quelque chose encore de très doux ... quelquefois ... c'est encore du bonheur ... Mais hélas, mon ami, qu'était-ce donc alors que ce passé ... que ce passé perdu sans retour et dont l'image me cause des vertiges!"<sup>1</sup>

Ici Jacquemont pose la plume. A cette sensibilité qui ne lui laisse pas de repos s'allie manifestement une imagination dont il n'est plus maître. Le jeu de ces deux facultés est responsable de ces crises qui n'ont de cesse que lorsque sensibilité et imagination se sont épuisées mutuellement, laissant leur victime sans forces. A cette occasion particulière Jacquemont reprend la plume le soir même pour revenir sur ces mois de bonheur délirant, et sur le présent qui lui a succédé: "La pluie tombe par torrents. Me voici, je reviens à vous. Ce moment de délire a passé comme l'éclair, après lequel l'obscurité paraît plus profonde; l'abattement a succédé à ces transports;

---

1. Ibid.

je suis presque heureux de cet orage qui ne me permet pas de sortir, et qui m'empêche d'aller auprès d'elle! J'y porterais une tristesse qu'elle ne saurait dissiper, et qui l'affligerait inutilement ...

"Vains rêves de l'espérance ... vous n'êtes pour moi que des regrets. Chaper, vous voyez le tumulte de mes pensées ... et vous voyez comment il s'apaise, ce qui lui succède ...! C'est moi-même que je devrais fuir. Si j'étais seul, mon ami, si je ne vous faisais pas le témoin de mes pénibles agitations, elles seraient plus violentes encore ... et je souffrirais davantage.

"Qu'il est variable le sentiment que chaque homme a de son existence! Comme il est vague et confus chez quelques-uns! Hé bien, ce sont là les hommes heureux ... heureux! Oh non ... mais leur vie s'écoule doucement dans un contentement uniforme.. et nous ... mon ami! et nous, qui n'avons jamais un sentiment plus vif et plus net, plus absolu de notre existence que dans l'absence de toute sensation; que de peines profondes, infinies ne trouvons-nous pas dans cette sensibilité qui vit d'elle-même?

"Adieu, Chaper; je vous quitte, mon ami, avec l'esprit plein de choses que je voulais vous dire. Mais je ne saurais le faire maintenant; j'aurais besoin d'effort, de contrainte; ce que je cherche auprès de vous, c'est du soulagement, de la douceur, du plaisir, et je ne les puis trouver que libre et naturel. Gardons-la toujours cette aimable liberté qui fait la base et le charme de notre amitié. Je ne sais parler que de la chose qui m'intéresse le plus dans le moment. L'éviter, pour parler d'une autre, m'est une gêne désagréable ou odieuse. J'aime



mille fois me taire."<sup>1</sup>

Nous voyons ainsi dans la pensée de Jacquemont ces conceptions de la sensibilité et de l'amitié étroitement liées à un sentiment de l'existence et du bonheur. La correspondance, en tant que véhicule de cette amitié, de cette intimité, permet l'expression de ces fonds sensibles de l'être qui ne se déploient que dans l'acte d'écrire. Sans elle, son âme se serait refoulée dans sa seule sensibilité en attendant une issue "plus violente encore." Car Jacquemont avoue bien être fermé en présence de Chaper. L'élément indispensable de ces épanchements est donc l'ami absent. Mais toujours l'ami, et c'est pourquoi Jacquemont revient aussitôt à cette question. Il regrette de n'avoir pu vivre davantage dans la compagnie de Chaper à une époque heureuse, époque où il n'y aurait eu aucun obstacle au libre échange de confidences; où aucun des deux amis n'aurait été fermé en présence de l'autre. Il songe aux "longues promenades" que lui et Victor de Tracy faisaient ensemble à Paray, "dans ses champs, dans ses bois, dans ses bruyères." C'est à ces heures-là que s'établit la parfaite sympathie entre amis. Jacquemont et Chaper n'avaient jamais connu cette intimité prolongée sur quelques semaines, et comme Chaper était au seuil du mariage, il semblait à Jacquemont que la chose ne pourrait jamais se réaliser: "... je regrette, mon ami, qu'avant d'entrer dans la vie nouvelle qui bientôt va commencer pour vous, et quand vous étiez encore solitaire dans vos montagnes, je regrette de n'avoir pas été quelque temps votre hôte, pendant les mois d'hiver. Nous avons

besoin d'être longtemps ensemble pour trouver l'unisson. Dans les longues soirées de cette saison, que nous eussions eu de plaisir à le prolonger! Aujourd'hui sur un ton, demain sur un autre. Nous ne nous aimerions peut-être pas davantage; mais que de plaisirs charmants nous nous serions donnés l'un à l'autre, que de plaisirs dont votre avenir désormais plus grave et plus sévère ne nous rendra jamais peut-être l'occasion!"<sup>1</sup>

A partir de cette date la disposition de Jacquemont devient de jour en jour plus mélancolique. Il estimait, d'après ses propres expériences, que le malheur développe la sensibilité. Sous ce rapport, il confia à Chaper: "C'est toujours dans les moments où ma sensibilité est la plus vive que votre souvenir m'est le plus doux."<sup>2</sup> Aussi Jacquemont, à mesure que le mal s'aggravait, se réfugiait-il de plus en plus dans cette correspondance avec Chaper, et dans la solitude qui en formait l'ambiance. L'on se demande parfois si ce n'est la solitude propice à l'introspection et à la méditation, plutôt que la communication de ses états d'âme, qu'en réalité Jacquemont cherchait alors. Mais à la fin, épuisé par les tourments qu'il s'infligeait, il se réfugiait dans l'amitié de Chaper, dans les "rapports" et dans les "sentiments" qui la composaient: "Seul, je puis au moins me livrer librement à toutes mes tristes pensées; et tout ce qui, dehors, viendrait m'en distraire me serait odieux. Dans le silence, dans la solitude je trouve de la tendresse au fond de cette peine si cruelle. Solitude,

---

1. 13 août 1825.

2. Le 23 mars 1825.

silence, introspection: l'on est tenté d'y rapprocher cette observation qu'il faisait dans l'Inde: "La solitude, l'immobilité le silence, voilà les conditions de la prière."<sup>1</sup> Car il s'agit chez Jacquemont, des pratiques non moins religieuses de la sensibilité. On croit percevoir moins une pose qu'une attitude, mais une attitude consciente, voulue même: " ... j'aime mieux demeurer seul avec ma tristesse ... voici bien des heures que je passe ainsi; et je me sens épuisé par ces impressions profondes dont je me pénètre, dont je me nourris ..."<sup>2</sup> Dans cette sensibilité "qui vit d'elle même", ainsi que dans les impressions et les sentiments qui s'y associent, Jacquemont voit l'étoffe même de l'existence et, dans la mesure où cette existence est partagée, de son amitié avec Chaper: "Je viens à vous ... .. votre amitié deviendra plus douce encore quand nous connaîtrons ces rapports nouveaux entre nos sentiments les plus intimes, entre tout ce qui forma notre existence!"<sup>3</sup>

Nous ne savons pas comment Chaper répondait à ces épanchements de Jacquemont, mais sans doute la réponse était-elle moins importante que l'acte même de s'épancher, de penser tout haut devant son ami, et de mettre au net sa pensée. C'est pourquoi il pouvait dire à Chaper: "Cette heure que nous venons de passer ensemble m'a fait plus de bien que quatre jours de réflexions solitaires."<sup>4</sup>

---

1. Ci-dessus page 77.

2. Le 28 août 1825.

3. Ibid.

4. Ibid.

Pendant tout ce temps Adelaïda restait, disait Jacquemont, douce et prévenante. Il y avait en elle "un fonds si inaltérable de bonté, de douceur!"<sup>1</sup> Jacquemont, de son côté ne cachait pas à Chaper que lui-même ne manifestait aucune de ces qualités. Il ne se faisait pas illusion sur son mauvais caractère et sur les accès d'humeur dont Adelaïda était fréquemment la victime. Après une soirée où il s'était montré particulièrement dur et désagréable, il subit une réaction et tombe dans une sorte de stupeur. Cette stupeur devient elle-même le prétexte d'une nouvelle analyse lorsque Jacquemont retrouve son inspiration littéraire et transcrit tous les états d'âme qu'il venait de traverser: "Cette journée s'écoula sans que rien pour moi en mesurât la durée, car je n'eus qu'une pensée, qu'un sentiment: c'était une peine amère, qui pourtant n'était pas très vive, car toutes mes facultés, ma sensibilité même, étaient obtuses; je pleurai beaucoup et longtemps, mais sans soulagement, sans douceur; j'étais comme stupide. Le soir, je me sentis mieux. J'étais moins oppressé. Je pus m'occuper de quelque travail; cela me rendit l'exercice de ma pensée. Alors je repassai dans mon esprit toutes les circonstances de la veille, et plus de tendresse se mêla aux sentiments que leur souvenir rappela dans mon âme."<sup>2</sup>

Ces aveux nous permettent d'assister, de semaine en semaine, à la déchéance de Jacquemont. Dans l'espace d'un an il est devenu méconnaissable; car rien ne permettait de prévoir

---

1. Ibid.

2. Le 28 août 1825.



que Jacquemont, le jeune Idéologue des premiers voyages, deviendrait l'auteur de ces confessions. Ce qui est frappant, c'est l'alternance de ces états d'abattement et de stupeur d'une part, et de l'autre, de ces périodes d'intense activité intellectuelle pendant lesquelles il cherche à pénétrer et à décrire ces états. L'instinct littéraire ne l'abandonna jamais.

Il faut dire à l'honneur de Jacquemont que jamais dans ces lettres il n'accuse la Schiasetti: il aimait mieux, disait-il, trouver les torts, l'injustice de son côté, plutôt que de celui de son amie. Cependant, malgré ses humeurs, Jacquemont ne se croyait pas vraiment méchant: "Elle est bonne, et je suis bon. Mais elle est douce et je suis violent. Elle s'afflige du dommage fait à son bonheur et elle tâche de l'éviter; moi, je m'en indigne et je cherche à m'en venger."<sup>1</sup> Et Jacquemont d'avouer qu'il ne pouvait demeurer ainsi plus longtemps.

Il est à remarquer que cet été, à la différence des autres années, il n'avait pas quitté Paris pour entreprendre un voyage scientifique. Cependant, il n'avait toujours pas abandonné son projet d'évasion en Italie, et il sondait Jean de Charpentier pour savoir s'il y passerait "dans son ermitage" les deux mois de l'automne. Si son projet se réalisait, Jacquemont s'arrêterait quelque peu chez cet ami, à cette condition pourtant: "Tant que je lui plairais et que je m'y plairais moi-même. Car nous n'avons pas non plus d'autre règle. C'est comme entre vous et moi - écrit-il à Chaper - et cela est charmant."<sup>2</sup> Mais tout en songeant

---

1. Le 28 août 1825.

2. Le 28 août 1824.

à partir, il ne partait pas. Il s'enfonçait de plus en plus dans le désespoir.

Puis, au moment même où tout semble sur le point d'aboutir à l'échec, voici que Jacquemont écrit à Chaper: " ... tous ces chagrins dont je vous parlais dans ma dernière lettre, je veux, je dois, vous dire qu'ils sont oubliés - il n'en reste plus de trace! Je crains d'avoir affligé votre amitié de leur peinture si sombre, et je ne veux pas tarder davantage à vous dire qu'ils sont passés; oui, passés! et j'espère, pour ne plus renaître. Maintenant que j'ai le coeur content, j'ai l'esprit libre, je puis travailler ..."<sup>1</sup>

Ce renouveau d'espoir, d'assurance fut amené par une soirée passée à l'opéra en compagnie d'Adelaïda. Un accord parfait s'établit entre eux comme ils se rencontrèrent dans leur manière de sentir la musique qu'ils entendaient. Une mélodie inspira à l'un et à l'autre une même image, celle d'une volée de feuilles jaunies d'automne, enlevées par le vent, qui "tombent lentement, en formant de grands cercles tout tremblés en descendant." Ces feuilles tombaient, ils le sentaient bien, en Mineur. "Je jouis de la musique comme personne peut-être, par les étranges associations d'idées qu'elle me fait faire. Quand je dis comme personne ... je devrais dire comme elle!" Ce nouveau bonheur, fondé ainsi sur une base de sensations partagées, ne saurait être plus stable que ces sensations elles-mêmes: si raffinées, si élevées qu'elles puissent être, elles n'en sont pas moins passagères.

---

1. Le 4 septembre 1825.

Mais à cela il faudrait ajouter cette puissance d'évocation grâce à laquelle une mélodie, entendu au hasard, rendait à Jacquemont un passé disparu - l'on serait tenté de dire un 'temps perdu': "Une phrase de mélodie me rappelle, mais avec une ressemblance parfaite, une sensation oubliée souvent depuis longtemps."<sup>1</sup>

Mais qu'est-ce que ce phénomène, si ce n'est un passé qui vient au secours du présent? L'on sent que ce bonheur est trop à la merci de circonstances fortuites, d'éléments trop peu durables, pour qu'il ait lui-même une chance de durer. Il reste, toutefois, une autre explication à cette lettre inattendue: elle était / écrite le 4 septembre, soit la veille du mariage de Chaper. Il est fort possible que Jacquemont n'avait d'autre intention que d'épargner à Chaper toute inquiétude à son sujet. Cette hypothèse est renforcée par le fait que Jacquemont n'écrit plus à Chaper pendant six semaines, alors qu'il n'y aurait aucune raison pour que Jacquemont ne donne à son ami des assurances sur la continuation de son bonheur. Jacquemont écrit en effet: "Quelle qu'eût été ma disposition, je n'aurais osé vous écrire depuis six semaines. J'aurais craint de vous distraire quelques instants de votre bonheur par une impression étrangère. Il y a quelques jours, pourtant, je vous écrivis quelques lignes, mais pour vous dire bonjour seulement. Maintenant, mon ami, que je vous sais calme et heureux, je ne craindrai plus de vous montrer tous les mouvements de mon coeur et de ma pensée."<sup>2</sup>

---

1. Le 4 septembre 1825.

2. Le 27 octobre, 1827.

Pendant ce mois d'octobre 1825 Jacquemont était allé à La Grange pour le retour d'Amérique de La Fayette. Toujours, et au moindre prétexte, la victime de ces souvenirs que les lieux du passé lui rappelaient en foule, il en éprouva en si grand nombre<sup>1</sup> durant sa courte visite, qu'il s'en trouva épuisé. Ces souvenirs amènent des regrets, et il achève la lettre sur une note sombre: "Ah! qu'est-ce que la vie? ... entre les regrets du passé et les craintes de l'avenir ..."<sup>1</sup>

Ces deux lettres marquent la reprise des épanchements. Et quoi de plus romantique que cette attitude presque caricaturale par laquelle débute cette lettre du 27 octobre: "J'étais là, devant mon feu, la tête appuyée sur la main, plongé dans des pensées fort tristes." Jacquemont se perd dans un vide pénible que rendait plus douloureux encore le rappel de souvenirs émanant d'un passé plus récent que celui dont il était question à La Grange. Il s'agit maintenant du bonheur des premiers mois de sa liaison avec la Schiasetti. Les souvenirs de cette époque ne font qu'accentuer sa douleur, mais loin de vouloir les chasser de son esprit, Jacquemont semble les inviter: "Je ne me complais que dans un petit nombre d'idées tristes. Quand je repasse dans mes souvenirs ces dernières années, et celle-là surtout qui vient de finir, alors mes yeux s'emplissent de larmes; je ressaisis dans un transport passager l'image vive du bonheur ... et puis le transport cesse; l'image s'échappe; je veux la retenir; je la suis et elle m'amène jusqu'au présent, et je

---

1. Le 19 octobre.



retombe affaîssé; mes larmes se sèchent; je vois l'avenir aride, décoloré; des idées funestes conçues autrefois dans des moments de désespoir, effacées depuis par le charme de nouvelles émotions, ces idées, qui n'avaient fait que sommeiller, se réveillent; je ne les accueille pas avec ivresse; non, Chaper, je suis calme - très calme; je n'éprouve plus de transports romanesques; c'est avec une froide tranquillité que je me repose sur ces idées sinistres."<sup>1</sup>

Jacquemont ne fait rien pour sortir de ces 'idées sinistres', et la raison est à chercher dans ces souvenirs-même. Bons ou mauvais, ils font l'étoffe de la vie intérieure de Jacquemont. Il ne peut pas, ne veut pas même, s'en défaire. Il travaille plutôt à les incorporer dans le tissu de son existence. Comme il dit ailleurs, "les souvenirs sont notre religion."<sup>2</sup>

Victor de Tracy, ce parfait interprète de la sensibilité dans ses applications aux nuances les plus délicates de la morale et de l'art, commence à perdre de vue Jacquemont qui s'enferme de plus en plus dans le cercle étroit de cette correspondance avec Chaper. Jacquemont était persuadé que Victor de Tracy, malgré cette sensibilité, mais à cause de ses quarante-quatre ans, ne pouvait pas le suivre dans cet abîme où il se sentait s'enfoncer. Tracy, resté sans nouvelles de Jacquemont, en demanda peut-être à Chaper. Celui-ci (et c'est encore une supposition) aurait laissé entendre que les lettres de

---

1. Le 27 octobre 1825.

2. Voir au chapitre suivant.

Jacquemont lui donnaient des inquiétudes. Tracy écrivit à Jacquemont et lui annonça une visite prochaine à Paris. La réponse de Jacquemont réaffirme sa préférence pour la parole écrite et pour l'absence du confident: "Je le fuirai, comme je vous fuirais, si vous étiez ici. J'étais resté deux mois sans lui écrire, et dernièrement j'ai reçu de lui une lettre bien extraordinaire. Il a tout pressenti, tout deviné. Il dit que c'est mon silence qui lui a appris tout cela. Je le crois puisqu'il le dit, et qui d'ailleurs pourrait lui avoir appris quelque chose? Vous seul, Chaper, vous seul vous venez de voir le fond de ma pensée. Qu'elle reste entre nous! Même j'aimerais que vous ne m'en parliez pas."<sup>1</sup>

Il est clair que Jacquemont a besoin de la correspondance. L'acte d'écrire, de formuler des pensées précises, est le seul moyen dont il dispose pour vraiment connaître ce qui se passe en lui, pour dégager sa pensée du vide où elle tournait sans cesse autour d'un point, et enfin pour trouver ce repos que seul l'épanchement peut lui fournir. Et comme il insiste que Chaper lui réponde sans faire allusion à ces épanchements, on a l'impression que Jacquemont écrit à son ami comme il écrirait une page de cahier intime: il n'a besoin d'autre lecteur que lui-même. L'essentiel, c'est que la page soit écrite, que l'état d'âme soit pénétré, analysé, compris, enfin.

Ainsi, il se commente sans cesse. Tantôt il s'étudie par rapport au bonheur: " ... le bonheur glisse sur moi à présent; je trouve ses rayons pâles et sans force. Ils ne me pénètrent plus"

---

1. Le 27 octobre 1824.

tantôt il réfléchit à ces qualités de l'âme qu'il possède, mais qui coulent à pertes. "... Je pense à tous les plaisirs de l'esprit qui m'attendaient en ce monde, aux jouissances plus douces et non moins paisibles de l'amitié, de la bienfaisance. Je les ai connus, je le sens, j'étais fait pour les goûter dans leur plus grand développement; mais il me laisseraient encore un vide insupportable."<sup>1</sup>

Ce mot de vide, comme celui de pénétration, reviennent à plusieurs reprises sous la plume de Jacquemont. Ils correspondent respectivement à l'effet et à la cause de cette crise. Jacquemont ne parle, dans toutes ces lettres, que de l'âme et de l'esprit d'Adelaïda. La pénétration, c'est cette faculté qui a permis à Jacquemont de saisir, d'analyser et de posséder par l'esprit, toutes les modalités de l'être d'Adelaïda. C'est cette possession même qui a créé le vide, comme Jacquemont l'explique dans le passage suivant: "Il me semble, Chaper, que je contiens toute la pensée de cette personne à qui je demandais le bonheur; il me semble que j'embrasse sa vie tout entière, sous tous ses aspects, dans toutes ses profondeurs, dans toutes ses parties. Je la domine; je la vois, je suis présent devant elle; je la renferme dans ma propre pensée - et ma pensée n'est point remplie! Il y reste un vide qu'elle ne peut remplir - et ce n'est pas tout. J'ai la douleur de sentir qu'elle est loin de m'embrasser ainsi, tout entier, dans la totalité de mes sentiments, de mes idées, de tout ce qui compose ma vie. Ah! comment vous exprimer clairement des sentiments si confus, si étranges! Je ne le puis. Un autre

---

1. Le 27 octobre 1825.

vous dirait: J'ai plus d'esprit qu'elle; j'ai plus de sensibilité qu'elle; elle ne me comprend pas; elle ne suffit pas à mon besoin d'aimer et d'être aimé." Mon ami, ce n'est pas cela que je veux dire. - Mais c'est une certaine pénétration que j'ai - qui me fait assister à la naissance de toutes ses volontés, qui m'en fait voir tous les moindres éléments qu'elle-même elle ignore. Enfin, qui me la fait voir, penser et sentir, comme je la vois manger quand je dîne avec elle. Ah! quelle faculté funeste que cette pénétration! - Elle ne me fait découvrir sans doute rien que de bon, rien que d'aimable en elle! Mais - elle me montre des limites ... et la passion veut de l'infini. - Il est impossible qu'elle me rende heureux."<sup>1</sup>

Ces quelques lignes d'une analyse et d'une lucidité remarquables vont au coeur même du mal de Jacquemont. Il se voit comme une âme passionnée qui veut l'infini. On pense à René: .. ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ..." Et alors que Jacquemont le voulait rempli, cet infini, il n'éprouvait qu'un sentiment de vide. Ce qui rappelle encore René: "Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence ..." Nous ne voulons pas pousser ce rapprochement avec René ou avec Adolphe plus loin que l'établissement de certaines ressemblances d'attitudes ou de vocabulaire."<sup>2</sup>

D'après cette étude de l'état d'âme de Jacquemont à cette époque, les causes de son mal peuvent être réduites, nous semble-t-il, à deux: une insatisfaction d'origine précise (Adelaïda) mais d'une portée infiniment plus grande; et "cette sensibilité

1. Le 27 octobre 1825.

2. Cf. ci-dessus, p. 256.

sentiment ?



si vive" qui naguère avait permis à Jacquemont de goûter des plaisirs délicieux, et qui peut-être lui en réservait encore. Ainsi, il est ~~la~~ victime d'une maladie d'élite, et on a l'impression que dans cette pensée Jacquemont trouve parfois à <sup>se</sup> ce consoler. Et si la sensibilité est une consolation, le passé devient un refuge. Aussi Jacquemont s'adonne-t-il, comme René, à "la délectable mélancolie des souvenirs" - souvenirs d'un passé qui se revêt de plus en plus d'une valeur de belle époque évanouie: "Autant que j'en puis juger à travers de vagues souvenirs, il y avait alors dans mes pensées une élévation touchante qui a disparu." Quant au présent, Jacquemont est tombé dans inaction: "J'ai interrompu tout travail pendant quelque temps. Je me disais: à quoi bon?" Et comme - se dit-il - sa sensibilité ne lui servira plus peut-être qu'à éprouver "des peines cruelles", il lui reste "une défiance profonde de l'avenir."<sup>1</sup>

Sa correspondance avec Chaper commence elle aussi à souffrir de ce que Jacquemont appelle une "indolence inquiète." A ces moments il n'éprouve plus le désir d'écrire: "Ma pensée, qui s'exerce avec une vitesse malade sur quelques objets, reste inerte et lente devant tous les autres."<sup>2</sup> C'est ainsi qu'il explique un silence de trois semaines. Lorsqu'il reprend la plume, il adresse ses confidences non seulement à Chaper, comme par le passé, mais aussi à Jean de Charpentier.

Dans l'intervalle, Victor de Tracy était venu à Paris,

---

1. Le 5 novembre 1825.

2. Le 26 novembre 1825.

comme il était convenu. Jacquemont ne pouvait pas, sans partir lui-même, éviter de le voir, aussi passèrent-ils plusieurs heures ensemble. La conversation prévue et tant redoutée par Jacquemont, eut lieu, et pour la première fois il ressentait la différence des âges. Tracy lui parla trop en aîné, usant de logique et de raisonnements, sans s'apercevoir que de telles armes ne pouvait rien contre le mal de son jeune ami. De ses "froids conseils" il ne restait de valable que l'amitié qui les avait inspirés. Pour le reste, le portrait de Jacquemont, contrastant avec celui de Victor de Tracy, (que Stendhal appelait "barre de fer")<sup>1</sup> transparaît clairement <sup>dans</sup> cette conversation rapportée à Chaper: "Sa tendre amitié m'a été fort utile. Il m'a dit les tourments de sa jeunesse; j'étais plus fort en le quittant. 'Il faut, m'a-t-il dit, sacrifier le présent à l'avenir. Etes-vous donc si heureux maintenant que ce sacrifice soit bien grand? Quoi que vous deviez en souffrir dans les premiers temps, renoncez aux plaisirs - si mêlés! - de votre vie actuelle; ils rendent tous les autres insipides. Reportez vers l'étude toute la passion de votre âme; acquérez du savoir; devenez un homme de talent; et croyez que les froids succès de l'esprit vous en vaudront d'autres véritablement doux pour votre coeur! Que ceux-ci soient le but de vos travaux, et croyez que cette route vous y conduira!'

"Ah! Chaper, tout cela est vrai, bien vrai! Mais qu'est-ce que c'est, d'être aimé pour des talents acquis, pour des succès

---

1. "Nous l'appelions barre de fer. C'est la définition de son caractère." Souvenirs d'égotisme, page 49.

de vanité, d'ambition, d'esprit, de fortune? Tout cela, ce n'est pas nous. Et qu'est-ce que c'est d'être aimé pour autre chose que pour soi-même? Quoi que je fasse, quoi que je devienne, vaudrai-je plus jamais pour le coeur que je ne vaux maintenant? Mon ami, comme cette pensée est triste! Il faut renfermer ce qu'on a de meilleur en soi, ce qui devrait nous faire aimer - préférer à tous - ce qui pourrait donner tant de bonheur, tant de jouissances profondes, intimes - et cela! pour travailler péniblement à acquérir une réputation, un rang, de la fortune, qui ne nous promettent guère que l'extérieur de ces plaisirs, qui promettent beaucoup à la vanité et si peu au coeur!"<sup>1</sup>

Jacquemont n'a jamais pu s'amener à rechercher ce qu'il appelle des succès de vanité: réputation, rang, fortune. Attitude que souligne cette allusion à son frère Frédéric qui, à cette époque, était en train de faire sa fortune à Haïti: "C'est un homme d'une extrême activité, et qui a besoin de trente mille francs de rente pour être heureux; de sorte que j'ai du plaisir de coeur à le voir devenir riche, lui." Lui, peut-être, mais pas Victor.<sup>2</sup>

sur les L'on pourrait objecter à Jacquemont que la vanité qui porte /biens matériels n'est pas la seule. N'y a-t-il pas aussi une vanité intellectuelle et une vanité de sensibilité dont on voit peut-être le reflet dans cette allusion à Jaubert: "Il fallait lui dire qu'il y a des êtres privilégiés de la nature, ou simplement différents du reste des hommes ..."<sup>3</sup>

---

1. Le 26 novembre 1825.

2. Le 26 novembre 1825.

3. Le 1er novembre 1824.

Un an s'est écoulé depuis cette dernière observation; l'amitié avec Jaubert est rompue. C'est que Jacquemont, à cette époque de rupture, touche vraiment au fond de l'abîme. Une lettre à Jean de Charpentier laisse entendre qu'il pensait même au suicide: "Je vivais au jour le jour, formant mille projets fantasques, les abandonnant ensuite avec la même facilité .. une idée sombre les dominait tous. Mais elle est bien affaiblie, et c'est pour cela que je ne crains pas de vous dire que je l'ai eue longtemps."<sup>1</sup>

Cette idée passée, Jacquemont est tombé dans "l'inertie du découragement", il éprouve "le calme du désespoir", comme il reste entouré des débris de ses illusions détruites, ces "délicieuses illusions qui faisaient le bonheur de ma vie."<sup>2</sup> Ce fut là, sans doute, le coup le plus terrible qu'il eût à supporter, car ces illusions, ces idéaux, étaient nés de la sensibilité même. C'est alors qu'il cherchait à "fuir le sentiment de sa propre existence."

Si Jacquemont se livre ainsi à Jean de Charpentier, c'est que, pendant six semaines après sa rupture avec Jaubert, il ne reçut pas un mot de Chaper. Peut-être éprouvait-il quelque difficulté à écrire à quelqu'un qui le désapprouvait? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que Jacquemont écrit à nouveau à Chaper le 1<sup>er</sup> décembre. Il lui parle de "ces agitations cruelles, de ces tourments" et il ajoute: "Il faut souffrir en silence, rester passif dans le malheur! ... Chaper, Chaper!"

---

1. Lettres à Jean de Charpentier, le 17 novembre 1825; page 137.

2. Ibid.



quand serai-je donc tranquille? ... L'exaspération pénible dont je souffre dans la partie la plus sensible de mon être se réfléchit sur tous mes sentiments, sur toutes mes opinions." Et, comme s'il voulait faire un effort de la volonté pour se libérer de cette hantise de l'introspection qui semblait le poursuivre, il rallonge sa lettre de près de quatre mille mots de commentaire politique. L'on se rappelle que normalement Jacquemont évitait de parler dans cette correspondance intime de choses extérieures à la sensibilité.

Pendant plus d'un mois Jacquemont n'écrit ni à Chaper ni à Charpentier. En revanche, il écrit trois lettres à Stendhal pendant ce mois de décembre 1825. Lettres, cependant, qui n'ont aucun rapport avec cette vie intérieure qui remplit les lettres à Chaper. On n'y lit pas la moindre confidence, aucun aperçu de l'état d'âme de Jacquemont n'y transparaît. La manière de Jacquemont est brusque, comme l'indique le début de la première de ces trois lettres: "Je ne vous ai pas écrit, mon cher Lusignan, pour la raison péremptoire que n'avais rien à vous dire."<sup>1</sup>

M. Pierre Maes a intitulé sa biographie de Jacquemont: Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont. Mais on lira d'un bout à l'autre ces Lettres à Stendhal: on n'y trouvera aucune expression tendre, aucune pensée affectueuse, bien que le trait mordant et la saillie n'y manquent pas. D'ailleurs Stendhal était un homme à qui l'on cachait plutôt ce genre d'effusion introspective que

---

1. Lettres à Stendhal, le 22 décembre 1825, p. 153 .

Jacquemont envoyait à Chaper. Tout simplement, Jacquemont n'était pas un ami de Stendhal, au sens que Jacquemont donnait à ce mot. Toutefois, pour rendre justice à Pierre Maes, rappelons que Stendhal a bien dit de Victor: "Il devint mon ami."<sup>1</sup>

Que Chaper lui réponde ou non, Jacquemont ne peut plus contenir ses épanchements, ni se passer de la détente, du soulagement qu'ils lui procurent. Aussi, le 5 janvier 1826, Jacquemont confie-t-il à Chaper sa disposition du moment. Les angoisses passionnées et cruelles ont cédé la place à une inertie qui se confond avec l'impuissance: "Il me semble être pressé de toute part par l'impossible; je ne me suis jamais senti si faible, si borné; le monde aussi me paraît rapetissé; je crois voir les limites de toutes choses - et je ne puis atteindre à aucune." L'âme romantique d'un René ou d'un Werther débordait la petitesse du monde qui l'entourait, et aspirait à l'infini. L'âme de Jacquemont elle aussi a connu cette aspiration; mais maintenant elle semble s'être rétrécie à l'infiniment petit et reste consciente de sa petitesse. En cela, Jacquemont est encore un Romantique, mais in Romantique dégonflé. Au moins ces angoisses passionnées des mois précédents témoignaient-elles d'une force, d'une puissance d'âme; le calme, l'ennui, le dégoût de toutes choses, l'inertie, l'impuissance - tous ces éléments qui caractérisent son état d'âme du moment - Jacquemont les trouve pires que le mal qui les fit naître. Toutefois, l'âme ne se vide pas sans laisser écouler une certaine poésie: "Des souvenirs tristes, des vues de l'avenir souvent plus tristes

---

1. Souvenirs d'Egotisme, page 48.

encore, voilà tout ce que m'apportait la succession des heures. Vous aviez, hélas, bien pressenti le peu de durée de ces sentiments qui renaissent sans sève; c'étaient quelques fleurs pâles et sans parfum, que les derniers rayons du soleil d'automne faisaient s'épanouir encore sur la plante déjà morte à sa racine. Maintenant, c'est l'hiver; la plante tout entière a péri; ces fleurs tardives, si douces encore à cueillir, sont tombées ... Elles sont tombées et d'autres ne leur succéderont plus!"<sup>1</sup> Ces images sont empruntées, comme il arrive presque toujours chez Jacquemont, à cette vie de la nature qu'il connaissait si bien.

Chaper fit savoir à Jacquemont qu'il quitterait Grenoble vers le 15 janvier pour aller à Paris. Il se fit attendre et n'arriva que le 24 février au moment même où Jacquemont, devenu inquiet, était sur le point de lui écrire. Il reste de ce séjour de Chaper, quatre billets datés le 24 février, le 4, le 6 et le 8 mars. Ils nous apprennent que, bien loin de vouloir fuir son ami, comme il l'avait laissé entendre quelques mois auparavant, Jacquemont cherche à le voir le plus possible. Il le voit en effet le lendemain de son arrivée, mais par la suite Chaper semble se dérober pendant huit jours: "Je ne vous ai point vu cette semaine, cher ami, parce que je n'ai jamais su à quelle heure vous trouver ..." <sup>2</sup> Chaper fut très pris par les affaires. Enfin, et faute de mieux, semble-t-il, il proposa un rendez-vous de sorte que Jacquemont aurait été obligé de guetter le moment où Chaper serait libre ... Celui-ci, en faisant la proposition, ne manqua pas d'apprécier combien cet arrangement sentait le

---

1. Ibid.

2. Le 4 mars, 1826.

bureau, et s'en excusa d'avance. La réaction de Jacquemont fut vive; sa vanité s'entrouvra offensée, et il se sentit blessé de ce que l'amitié avait droit à si peu de considération: "J'ai trouvé, il y a deux heures en rentrant, votre billet. Tout cela est bien vrai, cher ami, et si vrai que je vous écris ces deux mots et que je vais exprès à votre auberge les porter pour vous dire que je ne vous verrai pas ce soir. Allant exprès chez vous à une heure expresse, je serais bon à causer d'affaires. Je n'irais jamais à l'opéra s'il me fallait attendre à la porte une demi-heure - à plus forte raison, pour un plaisir comme celui d'être un ami comme vous, faut-il le faire sans combinaison, sans attente. Vous me comprendrez. Bonsoir, mon ami, je vous embrasse."

Ce billet, qui porte l'indication "lundi après le dîner", n'est même pas signé. Il est du 6 mars. Jacquemont alla donc porter cette réponse caustique à l'auberge de Chaper. Cet incident eut néanmoins un dénouement heureux, car le lendemain matin Jacquemont ajouta ce postscriptum à une lettre qu'il avait écrite à Jean de Charpentier: "J'ai fait hier soir avec cet excellent ami les plus beaux projets du monde. Il s'agit d'aller passer huit jours chez lui à l'automne ..." <sup>1</sup> On peut supposer que Chaper rentra chez lui, lut le billet qui l'attendait et, "excellent ami" qu'il était, vit qu'il fallait ménager la susceptibilité froissée de Jacquemont. Il se rendit donc chez ce dernier et la situation fut réparée. "Je suis d'un caractère naturellement triste - écrit Jacquemont - c'est la

---

1. Lettres à Charpentier, le 7 mars, page 166.



faute de mon tempérament nerveux et bilieux."<sup>1</sup> L'accuse-t-on de n'être pas raisonnable, il répond: "Mais comme ce n'est point la raison qui vous fait sentir, elle ne peut vous empêcher de sentir."<sup>2</sup> Mais d'agir? Là encore, la raison ne nous est pas d'un grand secours: "Je réduis seulement sa puissance à ce qu'elle a de réel. Je trouve cette puissance salutaire, mais elle est très bornée, je le regrette; nous serions plus heureux si elle était plus grande ... nous serions plus maîtres de nous-mêmes, plus maîtres de choisir, entre toutes les choses de la vie, dans l'ordre moral, les plus utiles à notre bonheur. Tandis que, faits comme nous le sommes, de quoi disposons-nous réellement?"<sup>3</sup>

Chaper, qui connaissait le fond de la pensée de Jacquemont, agissait en conséquence, et empêchait le mal de s'aggraver. Jacquemont ne manquait pas d'apprécier et de signaler à Charpentier, les excellentes qualités de cet ami: "C'est un homme de la plus haute distinction, et c'est là son moindre mérite, car il est en sus, le meilleur des hommes. Malgré la faible différence de nos âges, je l'admire et le respecte comme s'il avait des cheveux blancs ... je n'ai pas d'ami plus intime que cet homme-là."<sup>4</sup>

Bien que ces lignes fussent écrites pendant ce séjour de Chaper à Paris, on aurait tort de supposer qu'une parfaite intimité inspirât désormais les entretiens des deux amis; que

---

1. Lettres à Charpentier, p. 143.

2. Ibid., page 144.

3. Ibid., page 145.

4. Ibid., page 164.

les confidences qui jusqu'alors étaient réservées aux seules lettres, fussent maintenant le sujet de leurs tête-à-tête à Paris. L'obstacle reste, comme Jacquemont l'affirme dans un dernier billet qu'il écrivit avant le départ de Chaper: "Dans le monde je m'ennuie; seul, je suis triste ... Ce qui me rend ainsi, Chaper, est trop près de moi, voyez-vous, pour que je vous en parle. Je ne saurais vous dire tout. Alors j'aime mieux me taire."<sup>1</sup>

L'on ne s'étonne plus de constater que le départ de Chaper marque la reprise des confidences et la négation de l'attitude précédente: "Je suis triste, bien triste. Je renferme toute mon existence au dedans de moi, je ne produis au dehors qu'un vain bruit, pour tâcher de paraître comme les autres. C'est une contrainte utile, peut-être, mais elle est souvent très pénible. Avec vous, cher ami, que me servirait-il de me l'imposer?"<sup>2</sup>

La disposition de Jacquemont vient de s'aggraver: "transports les plus violents ... le coeur gonflé, déchiré par tous les sentiments les plus amers, les plus cruels .. j'aurais avec la plus grande indifférence risqué ma vie dans un coup de dés ..." Adelaïda venait de signer un contrat pour aller chanter à Dresde. En effet, elle s'y rendit au mois de juillet et y resta jusqu'en 1832.<sup>3</sup> Cette circonstance ranima en Jacquemont des passions qu'il croyait éteintes; mais peu à peu il retomba dans l'apathie. C'est dans cet état que Victor de Tracy le retrouva lorsqu'il arriva à Paris au mois d'avril.

---

1. Le 8 mars 1826.

2. Le 23 avril 1826.

3. Voir Pierre Maes: Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont, pp. 241-242.

Jacquemont alla le voir chez Destutt de Tracy, mais ce fut sans empressement, et sa manière se faisait remarquer: "J'ai l'air de me retirer de mes amis ... notre amitié n'a plus aux yeux des étrangers ces formes caressantes d'autrefois! ... Ainsi, quelquefois passons-nous toute une soirée au salon, assis l'un près de l'autre, causant avec ses soeurs, ses beaux-frères, avec tous ceux qui viennent, et nous disant à peine quelques mots l'un à l'autre. Les étrangers, qui ne sentent pas notre serrement de main quand je me retire, pourraient croire que notre amitié est moins vive."<sup>1</sup>

A partir de ce moment, les lettres de Jacquemont deviennent de plus en plus rares. A Chaper, qui part pour le Languedoc, il mande: "Je vous y écrirai, peut-être; mais je suis si triste, vous le voyez, que je n'ai point de coeur à le faire. C'est encore une de mes peines."<sup>2</sup>

En effet, Jacquemont ne lui écrit plus que deux lettres avant le mois d'août, lorsque Chaper viendra encore une fois à Paris. Elles sont du 2 et du 26 mai. A Charpentier il envoie deux petites lettres au mois de juin. C'est que Jacquemont se fixe, fasciné, sur le départ de la Schiasetti au mois de juillet. Incapable de tout effort qui pût le faire sortir de cette situation, il sent sa vie intérieure se tarir de jour en jour. Le passé, les souvenirs, ce grand secours des mois précédents, revêtent un air irréel: "J'espérais du temps, de l'avenir; les jours se succèdent; le temps passe, et je ne gagne rien ...

---

1. A Chaper, le 23 avril 1826.

2. Ibid.

Le passé même, dont le souvenir me rappelait, il y a peu de temps encore, des images si pénétrantes, il semble ne plus exister pour moi; il est confus et sans couleur ... Dans deux mois<sup>1</sup> je sortirai de cette complication désespérante; alors peut-être je me retrouverai tel que j'étais autrefois, tel que vous m'avez connu." <sup>2</sup>

Ce dernier espoir ne devait pas se réaliser. Les deux mois s'écoulèrent. Les premières semaines marquèrent une légère amélioration, grâce à plusieurs jours de travail assidu que Jacquemont s'était imposés: "J'ai fini par m'y livrer, je ne vous dirai pas avec passion, mais avec acharnement. Cela m'a singulièrement distrait, rafraîchi."<sup>3</sup>

Jacquemont ne sut pas maintenir ce progrès. Le 11 juin il écrivit à Charpentier. Il est clair que le moment des épanchements est passé. Jacquemont écrit cette fois, non parce qu'il a envie de le faire, mais simplement parce qu'il vient de trouver, derrière sa glace, sur sa cheminée, une longue lettre qu'il avait écrite au mois de février avec l'addendum du 7 mars, et qui était restée inaperçue pendant tout ce temps. On peut lire, dans la lettre du 11 juin, certaines indications sur l'état moral de Jacquemont; mais ce sont des phrases courtes qui ne montrent aucune effusion. Plutôt elles laissent transparaître la lassitude de leur auteur. Jacquemont se sent vieilli, moins par les années que par la sensibilité et les crises qu'elle a subies pendant quelque temps.

---

1. C'est-à-dire après le départ de la Schiasetti.

2. Le 2 mai 1826.

3. Le 27 mai 1826.



La semaine suivante, Jacquemont était vraiment malade. Il écrivit cependant un petit mot à Charpentier pour accompagner un envoi de soixante plantes américaines qu'il venait de recevoir, sans doute de James Stevenson. L'effort d'écrire ces quelques lignes et de faire le paquet semble l'avoir épuisé: " ... je suis très fatigué déjà du peu de mouvement que j'ai été obligé de faire tout à l'heure; car j'ai été un peu malade ces jours-ci. On m'a saigné à blanc, ce qui a subitement arrêté le mal, mais m'a laissé dans un état de faiblesse extrême."<sup>1</sup>

Au mois d'août Chaper se retrouve à Paris. Depuis le mois de mai il n'avait reçu aucun signe de vie de Jacquemont qui était entré, évidemment, dans une autre phase de son existence. La Schiasetti est partie pour Dresde depuis une quinzaine de jours et Jacquemont, qui comptait que son relèvement moral se ferait sentir dès lors, semble immobilisé dans un état neutre, stérile. Il se regarde vivre, mais sans y prendre aucun intérêt. Il ne s'intéresse pas non plus à l'avenir qui "n'enferme aucune possibilité, aucun retour de bonheur à mes yeux."<sup>2</sup> La vie dès lors lui paraît "une infernale ironie." Il est incapable de toute décision qui dépasse l'immédiat: " ... demain, pour moi, c'est l'avenir; ainsi samedi matin seulement je saurai ce que je ferai samedi."<sup>3</sup> C'est ainsi qu'il répond à une invitation à aller chez Chaper à Versailles.

Là, la correspondance s'arrête court. Jacquemont ne lui écrit plus une ligne avant le 29 octobre, et alors, c'est pour lui dire: "Je pars ce soir pour l'Amérique."

---

1. Lettres à Charpentier, le 16 juin 1826; page 170.

2. Le 2 août 1826.

3. Le 3 août 1826.

Entre le 3 août et cette dernière lettre à Chaper, nous ne connaissons que trois autres lettres de Jacquemont. Elles sont adressées toutes à Mme Victor de Tracy et datées le 18 août, le 2 septembre et le 11 octobre. Celle du 18 août lui fut en quelque sorte arrachée par la douce insistance de Mme Victor. Jacquemont y répond mais sans chercher à expliquer un silence de plusieurs mois. Il pense à Hamlet: "Ce qui a empêché que mon intention, comme dit Hamlet, ne devînt une action, je ne saurais trop vous le dire ..."<sup>1</sup> Il ressort en outre de cette lettre que Jacquemont était toujours en rapports avec la Schiasetti. Ils s'écrivaient, il n'y avait pas eu de rupture: "La S ... garde votre souvenir et vous écrira quand elle sera un peu établie dans sa nouvelle patrie, qui est bien laide."<sup>2</sup> Ainsi, le départ de la cantatrice, loin d'avoir porté remède à la situation morale de Jacquemont, semble en avoir fait naître une plus douloureuse encore.

Aux derniers jours d'août, dans un vain effort de sortir de ces idées, Jacquemont avait entrepris de longues courses à pied dans le pays de Rousseau et de Nerval, à Ermenonville et à Mortefontaine. A peine une dizaine d'années avant que Nerval ne fût, "par des routes bien peu frayées" et parfois "sans routes tracées", ses "courses égarées" dans "ces lieux de solitude et de rêverie" et "de feu follet fuyant",<sup>3</sup> Jacquemont avait décrit pour Mme de Tracy le côté mystérieux et enchanteur de ce pays: "Ce qu'il y a de piquant, c'est que j'ai mis six heures à

---

1. C III, page 38.

2. Ibid., page 41.

3. Sylvie est de 1853, mais Jacques Boulanger a démontré dans son livre Au pays de Nerval que l'histoire a dû se passer avant 1837.

traverser cette contrée, marchant vite, nageant même une fois (au risque de compromettre mon chapeau) pour éviter un détour immense auquel m'eût forcé la rencontre d'une sorte de rivière profonde dans son milieu ..., et que je n'ai trouvé sur aucune carte le lieu de la scène; qu'il n'y a que deux petites lieues de Mortefontaine à Ermenonville, et qu'enfin aucun des gens de ces deux villages (entre lesquels me sont arrivées toutes ces aventures) n'a compris mon récit de bruyères, de marais, de rivières, etc. etc.; en sorte que je crois avoir découvert un pays nouveau."<sup>1</sup>

La lettre du 11 octobre, adressée, comme la précédente, à Mme de Tracy, est la dernière qui soit conservée avant le départ pour New-York. Elle ne fut écrite que pour assurer les Victor de Tracy qu'il n'y avait pas eu de "préméditation de silence" contre eux. Il disait en outre qu'il avait évité d'aller cet automne-là chez les La Fayette à La Grange: "L'idée de quarante à table ne me sourit nullement ..." Il est clair, cependant, que Victor de Tracy avait compris tout autrement que Chaper la privation des confidences de Jacquemont, et qu'il y avait eu, comme celui-ci l'avoua par la suite, "un état prolongé de contrainte dans nos dernières relations."<sup>2</sup>

La décision de "rompre avec tous ces souvenirs de personnes, de lieux" fut prise entre le 11 et le 29 octobre, mais nous ne savons pas quel jour. En dehors de deux allusions faites par Jacquemont lui-même, le seul document qui renseigne

---

1. C III, 46; le 2 septembre 1826.

2. Lettre à Chaper, le 13 avril 1827, de Port-au-Prince.

sur les circonstances de cette décision est la Notice écrite en 1834 par Zoé Noizet de Saint-Paul lors de la préparation d'une deuxième édition de la Correspondance de l'Inde. Cette Notice ne fut utilisée pour aucune des éditions de la Correspondance. Comme elle était rédigée à la lumière de faits provenant de la confession de Jacquemont lui-même, on estimait sans doute que les renseignements qu'elle contenait étaient trop intimes pour être livrés au public.

Ce fut dans une lettre à Zoé elle-même que Jacquemont fit allusion à cette journée d'octobre 1826. La lettre est du 24 mai 1828. Jacquemont dit notamment: "Mon départ pour l'Amerique a été résolu en une heure de conversation avec mon frère. Cette conversation intime, ce qui l'avait provoquée, c'était un incident qui aurait pu m'être fatal et qui avait été complètement étranger à ma volonté. Arrivé en Amérique, voilà qu'une autre tuile me tombe sur la tête ..." <sup>1</sup> Cette 'autre tuile', ce fut le duel qui faillit avoir lieu entre lui et le général Lallemant, et que la lâcheté du général fit échouer. <sup>2</sup> Il est donc possible que 'l'incident qui aurait pu m'être fatal' fût lui aussi un duel manqué, et que le premier lui ait fait penser au second, comme cela arrive. Dans cette lettre à Zoé, Jacquemont ne fut nullement obligé d'inventer cet incident: il ne répondait pas à une question concernant le motif de son départ en 1826. D'ailleurs, Jacquemont était bien homme à se battre: "J'aurais acheté le prétexte d'un petit coup d'épée à donner ou à recevoir, mais ma peine fut perdue" dit-il à propos d'un incident où il se trouvait impliqué en 1822. <sup>3</sup> L'on se

1. RHL. 1904, 293.

2. Cf. P. Maes: Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont, pp.261-273

3. Cf. notre étude Jacquemont et l'Inde anglaise, Paris 1959, p.370



souviendra également que l'amitié entre Mérimée et Jacquemont eut ses débuts dans un duel que le bon sens étouffa. Le 23 avril 1826 Jacquemont écrivit à Chaper: "J'aurais avec la plus grande indifférence risqué ma vie dans un coup de dés". Il parlait de son humeur de la veille. Enfin, nous trouvons dans une lettre du 5 juin 1825: " ... en rentrant chez moi à minuit, j'écrivis quelques lignes pour elle (Adelaïda), ainsi qu'elle m'en avait prié, sur un chiffon de testament fait il y a quelques mois, un matin que je devais me battre ..."<sup>1</sup>

La possibilité d'un duel au mois d'octobre 1826 n'est donc pas à écarter. Une autre hypothèse serait que Jacquemont songeait à nouveau au suicide<sup>2</sup> et que son intention avait été découverte par Porphyre - grâce à une lettre qu'il écrivait, ou à un testament ... Quoiqu'il en soit, cet incident précipita un épanchement auquel Zoé fait allusion dans sa Notice. Toutefois, elle ne fait pas mention de l'incident qui l'aurait provoqué et dont Jacquemont lui avait parlé cinq ans auparavant. L'avait-elle oublié? Ou trouvait-elle prudent de le taire? Renseignée par Porphyre, elle décrit dans les termes suivants les circonstances du départ de Victor: "Vers la fin de l'automne 1826, ses amis furent surpris et inquiets d'apprendre que Victor venait de quitter Paris afin d'aller au Havre s'embarquer pour les Etats-Unis. Ce projet, fruit de deux heures de conversation avec son frère Porphyre, et d'un épanchement sans réserve sur des chagrins qu'il n'avait jusqu'à ce moment confié à qui que

---

1. Cf. aussi ci-dessus p. 103, la lettre à Jean de Charpentier.

2. Cf. ci-dessus, page 275.

ce fût, n'avait été connu que de son père et de son frère;<sup>1</sup> et l'exécution en fut due entièrement à ce dernier, qui, persuadé qu'un voyage d'outre-mer offrait seul des chances de guérison pour la maladie morale de son jeune frère (c'est ainsi que lui-même qualifiait son état) parvint, après un généreux débat, à lui faire accepter le sacrifice de quelques épargnes qui l'aidassent à aller chercher sous un ciel étranger, dans le spectacle d'une nature nouvelle, l'oubli du passé et une nouvelle énergie pour se ressaisir de l'existence."<sup>2</sup>

La première lettre que Jacquemont écrivit à Chaper de l'Amérique confirme cette version de Zoé. Il parle notamment de "ce départ soudain que le chagrin m'a conseillé", et de "cette accablante situation". Après un intervalle de six mois, il semble voir plus clairement ce qui lui était arrivé: "Je sentais la nécessité de rompre entièrement avec le jour de la veille. J'avais trop vécu au dedans de moi-même ... ce ressort trop longtemps fatigué se détend; l'âme bientôt ne rend qu'un son monotone; la pensée énervée s'affaisse - on a l'étrange sensation de se sentir de la force, de la puissance intérieure - et l'on est incapable du moindre effort; on ne peut réaliser aucun des moyens qu'on se sent posséder ... ce fut pour en sortir que je me décidai au voyage d'Amérique ..."<sup>3</sup>

---

1. Il est clair que Zoé, Porphyre et Venceslas Jacquemont ignoraient encore en 1834 les aveux que Victor avait faits dans ses lettres à Chaper et, dans une moindre mesure, à Jean de Charpentier.

2. RHL 1904, 327-28.

3. Lettre à Chaper, le 13 avril 1827; de Port-au-Prince.

Bien que cette explication diffère de celle qu'il devait donner à Zoé l'année suivante, l'une et l'autre sont inspirées par une même notion: celle du hasard. Jacquemont commence son explication à Chaper par la pensée suivante: "Chaper, comme le hasard règle notre existence!" Il la termine: "Nous croyons régler nous-mêmes notre destinée ... c'est le sort qui en dispose?" A Zoé, il avait commencé par dire: "La grande conclusion à tirer du cours entier de la vie humaine c'est que le hasard la règle ou la domine."

Lecture faite de cette correspondance intime et de l'étude que Pierre Maes a consacrée aux rapports qui existaient entre Jacquemont et la Schiasetti, certaines questions restent sans réponse: quels étaient les sentiments, le point de vue de la Schiasetti? que pensait-elle de Jacquemont? La déception était-elle entièrement du côté de celui-ci, ou la Schiasetti, ne s'était-elle jamais fait d'illusions sur la nature et l'avenir de leur affection? On a beau dire, comme l'a fait le plus récent des commentateurs de cette liaison, Henri de Villenoisy, que tout simplement Jacquemont n'a pas su plaire, qu'Adelaïda n'aimait pas sa tristesse, bref, qu'il l'ennuyait. Cette conjecture est fondée, non sur une documentation précise, mais sur une généralisation relative aux femmes italiennes: "Cette bonhomie italienne dont il parle tant, n'est-ce pas une promesse de plaisir qu'il n'a pas su comprendre, Adelaïde est d'un pays où les femmes se décident vite et savent ce qu'elles veulent,

où oui, c'est tout de suite, ou non, c'est jamais."<sup>1</sup> Il nous semble, au contraire, que c'est Jacquemont qui est mécontent, déçu: "Il me semble, Chaper, que je contiens toute la pensée de cette personne à qui je demandais le bonheur; il me semble que j'embrasse sa vie tout entière, sous tous ses aspects. Dans toutes ses profondeurs, dans toutes ses parties je la domine ... je la renferme dans ma propre pensée ..."<sup>2</sup> Aussi est-il peu apparent que Jacquemont se soit cru lui-même la victime d'un refus. Henri Martineau a affirmé que Jacquemont demeurerait "stupéfait de s'apercevoir qu'en dépit de son charme, de sa douceur, de sa réelle sensibilité, la jeune fille était d'une rare insignifiance."<sup>3</sup> Point de vue également inacceptable à cause de son exagération.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de parler du coeur de la Schiasetti, force nous est de nous reporter aux lettres de Jacquemont et à ses correspondants intimes, Chaper et Charpentier. Ces deux amis, qui avaient l'avantage de connaître non seulement les lettres de Jacquemont, mais aussi l'homme qui les écrivait, ont trouvé chacun une moitié de la vérité de ce que nous pourrions appeler le drame intérieur de Jacquemont. Dans les lettres qu'ils lui adressaient, Charpentier a lancé le mot d'imagination, et Chaper celui d'idéal. Mots qui vont au coeur même de ce drame.

Lorsque Charpentier lui félicita d'avoir de l'imagination, Jacquemont ne voulut pas l'admettre, car par imagination il

---

1. Dans le Jacquemont du Muséum d'Histoire Naturelle de France, Paris, 1959, page 133).

2. Cf. ci-dessus page 270. Cf. Pierre Maes, op.cit. page 234.

3. Le Coeur de Stendhal, Paris, Albin Michel, 1953; II, 46.



entendait simplement le talent d'inventer des intrigues de comédie ou de roman. Mais si l'on entend par ce mot la faculté de transformer le réel en images - roses ou noires - alors nous croyons que Jacquemont en était singulièrement doué. Et sans doute, sous ce rapport, Jacquemont n'en disconvient-il pas. Il répond à Charpentier: " ... vous vous trompez fort quand vous me dites que j'ai de l'imagination ... .. je m'examine de très près là-dessus, comme tout à l'heure j'examinais mes festuca et je décide que: j'ai beaucoup de sensibilité, mais médiocrement d'imagination, car je ne saurais faire une mauvaise comédie, ni un roman d'intrigue.

"Ce n'est pas avec l'imagination que Goethe a écrit Werther, ni Foscolo les Ultime lettere di Jacopo Ortis, c'est avec les souvenirs de la sensibilité. Il n'y a point de drame dans ces romans-là. Il n'y a point d'événements. Tout est en récit de sensations. C'est là tout ce que je pourrais faire; donc je n'ai point d'imagination."<sup>1</sup>

Cette manière de voir Werther comme un récit de sensations, de souvenirs de la sensibilité, est d'autant plus significatif que Jacquemont ajoute: "C'est là tout ce que je pourrais faire." Sont-ce autre chose qu'un récit de sensations et de souvenirs de la sensibilité que ces lettres à Chaper? Et Jacquemont, pour en parler de la sorte, se nourrissait-il du roman de Goethe<sup>2</sup> dont la traduction française de Xavier Marmier paraissait en 1824, au moment même où cette Correspondance prenait son essor? Certes, il y a bien des pages des lettres de Jacquemont

---

1. Lettres à Charpentier, février 1826; page 152.

2. Au sujet de Werther R.-L. Doyon a employé la formule "la chimie de l'imagination" et il cite ce jugement de Lavater sur Goethe: "il est toute force, sensibilité, imagination." (Edition citée dans la note suivante, page 12 et page 10).

qui rappellent ces lignes de Werther: "Ah! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves! si tu pouvais exhaler et fixer sur le papier cette vie qui coule en toi ... en sorte que le papier devienne le miroir de ton âme ..."<sup>1</sup> Et lorsqu'on lit des lignes comme: "... j'ai perdu tout ressort, et je suis tombé dans un abattement qui ne m'empêche pas d'être inquiet et agité, Je ne puis rester oisif, et cependant je ne puis rien faire ..."<sup>2</sup> - l'on est tenté d'y rapprocher celles que Jacquemont adressa à Chaper: "... ce ressort trop longtemps fatigué se détend .. on a l'étrange sensation de se sentir de la force, de la puissance intérieure - et l'on est incapable du moindre effort ..."<sup>3</sup> Il existe certaines ressemblances de fait: "Et tout à coup elle a passé à cet air ancien dont la douceur a quelque chose de céleste; et aussitôt j'ai senti entrer dans mon âme un sentiment de consolation, et revivre le souvenir de tout le passé, du temps où j'entendais cet air ..."<sup>4</sup> Jacquemont écrit: "Cet air me rappela toute ma vie dans le temps où je l'avais entendu pour la première fois, ce temps heureux; pendant quelques minutes j'éprouvai tous les plaisirs dont la réalité avait occupé une année entière. Quand elle eut fini, ce songe disparut - et je restai abîmé."<sup>5</sup> Parfois, c'est la même image employée dans un contexte semblable; Jacquemont vient d'évoquer le bonheur

---

1. Nous citons cette traduction de 1824 car il est fort possible que ce soit l'édition, que Jacquemont connaissait. Cette traduction a été utilisée pour l'édition faite par R.-L. Doyon, Paris, Rasmussen, 1946, et c'est à elle que nous renvoyons, page 28.

2. Werther, page 85.

3. Cf. ci-dessus, page 289.

4. Werther, page 135.

5. Lettre à Chaper, le 26 novembre 1825.

du passé, et il poursuit: "Ce moment de délire a passé comme l'éclair, après lequel l'obscurité paraît plus profonde .."<sup>1</sup> On lit dans Werther: " ... le passé luit comme un éclair sur le sombre abîme de l'avenir ...."<sup>2</sup>; notons aussi dans Adolphe: " ... des souvenirs qui nous replaçaient tout à coup dans le passé ... comme les éclairs traversent la nuit sans la dissiper."<sup>3</sup>

Avant que ces comparaisons ne commencent à paraître oiseuses, disons tout de suite que nous ne voulons pas supposer de la part de Jacquemont une imitation de Werther. Rappelons toutefois que Jacquemont a lu Werther et qu'il l'a qualifié de "récits de souvenirs de la sensibilité" en disant qu'il pouvait faire autant. Evidemment, Jacquemont se détourne des manifestations les plus extravagantes de l'âme romantique. Il n'aurait jamais pu écrire: " ... combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'infini ..."; ou encore: "Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte sur des nuages flottants les esprits des aïeux, à la pâle clarté de la lune; entendre dans la montagne les gémissements des génies des cavernes, à moitié étouffés dans le rugissement du torrent de la forêt ...."<sup>4</sup> Mais à condition de s'en tenir à des états d'âme vécus, la parenté nous semble incontestable. Cette phrase: "Ne suis-je pas le

---

1. Ci-dessus, page 258.

2. Page 128.

3. Ch. vi.

4. Werther, pages 84 et 122.

même homme qui nageait autrefois dans une intarissable sensibilité, qui voyait naître un paradis à chaque pas, et qui avait un coeur capable d'embrasser dans son amour un monde entier?" - elle aurait pu être de Jacquemont, mais elle est de Werther. En revanche, cet épanchement de Jacquemont est digne du héros de Goethe: "Le monde me paraît comme un désert aride; ma vue embrasse un horizon immense; elle se fatigue à parcourir son étendue monotone et sombre, et elle s'égare dans le vague de sa profondeur sans découvrir un abri qui me promette un peu d'ombre, sans s'arrêter sur un gazon où je puisse trouver quelque fraîcheur. Et le découragement me prend, et je m'arrête; je ferme les yeux, je n'ose regarder devant moi, cette immensité m'effraie. L'incertitude de ce qu'il y a par delà ces nuages où s'égare ma vue achève de m'accabler. Je m'assieds tristement, et je cherche quelque repos dans mes souvenirs."<sup>1</sup> En dehors de cette ressemblance d'attitudes et d'états d'âme, on est frappé de constater que tout le vocabulaire de la sensibilité de Jacquemont existe déjà dans cette traduction de 1824: vide, désespoir, abattement, désert, découragement, tristesse, immensité, serrement, coeur, déchirement, horizon immense, seul etc. etc.

En dépit des rapprochements que nous avons pu faire, notre intention n'a pas été de déterminer si Jacquemont a subi l'influence positive de ses lectures de Werther, de René<sup>2</sup> ou d'Adolphe<sup>3</sup>, si tant est qu'il ait lu ce dernier livre. Nous

---

1. Le 3 avril 1825.

2. Voir ci-dessus p. 271.

3. Voir ci-dessus p. 256.



avons cherché plutôt à établir que c'est à cette génération de préromantiques que, par l'âme, Jacquemont appartenait.

Cette apparenté est elle-même inattendue chez Jacquemont l'auteur des Lettres à Stendhal, le collaborateur de De l'Amour, chez le 'stoïcien grec' ami de Mérimée et de Mareste, chez l'observateur désintéressé de l'Inde. Mais quel était le vrai Jacquemont? Sans doute n'était-il ni un Werther ni un René ni un Adolphe. N'empêche qu'il avait latentes, refoulées, des tendances analogues qui commençaient maintenant à percer l'armure d'une formation d'Idéologue et de savant. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un stoïcien à qui manque la volonté? Car il s'agissait, pour sortir de cette crise, de partir. Jacquemont ne l'ignorait pas, mais ... "Je voudrais partir avant l'arrivée de Victor de Tracy. - Je voudrais? ... Hé! voilà ce qui me manque aussi! la volonté. Ecrivez-moi toujours à Paris."<sup>1</sup>

Cependant Mérimée ne se trompait pas. C'est que cette volonté, dont il devait garder toute sa vie le souvenir, n'opérait que dans certaines domaines d'action. Car alors que Jacquemont avoue franchement que la volonté lui manque lorsqu'il est question d'agir d'une manière décisive, il ajoute au cours de la même lettre: "Il faut vivre devant les autres et dévorer ses peines!" Là, il est question de ces 'dehors d'impassibilité' et du 'stoïcien grec' dont parlait Mérimée. Mais ces qualités ne se manifestent que "devant les autres". Et si Jacquemont voulait fuir, comme il l'affirme, la présence de Victor de Tracy

---

1. Le 27 octobre 1825.

et de Chaper à Paris, c'est qu'il voulait éviter le conflit de ces deux tendances contraires: impassibilité et épanchement. Ainsi, le stoïcien grec se dédouble du romantique français. Et c'est un romantique qui regrette de n'être pas, ou de n'être plus, doué de ces qualités cornéliennes que résumant volonté et raison maîtresse: "Pauvre volonté que la mienne! Ah! la volonté, je le sens bien, c'est là ce qui me manque! Et n'est-ce point tout, ou presque tout? N'est-ce pas là ce qui fait la plus grande différence entre un homme et un autre? A ce compte, je n'ai jamais été si petit, mais qui sait ...? De cet état si mobile, si changeant, de ces incertitudes cruelles, de ces doutes accablants, de ce découragement profond où j'allais m'abîmant chaque jour, peut-être sortirai-je avec quelque grande volonté qui me donnera la force et les moyens d'arriver au but que ma raison m'aura montré dans un des courts intervalles où elle sera redevenue la maîtresse."<sup>1</sup>

Malheureusement, la situation à laquelle Jacquemont était aux prises était rendue plus complexe par la circonstance qui l'avait fait naître: âme romantique, imagination, illusion ou - pour emprunter le mot de Chaper - idéal. L'on se rappelle qu'en août 1825 Jacquemont avait exprimé un regret: "Le pavé est si dur, l'horizon si borné, sur les grandes routes de la réalité!"<sup>2</sup> C'était un trait inhérent à la manière d'être de

---

1. Le 5 novembre 1825. L'on se rappelle que c'est précisément un manque de volonté que, quelques mois auparavant, Jacquemont avait reproché à Jaubert.

2. Ci-dessus, page 170.

Jacquemont durant ces années de bonheur 1822-1824, que de porter au niveau de l'idéal ces manifestations de la sensibilité qui lui étaient les plus chères: l'amitié; le souvenir; la nature qui en formait le cadre; Adelaïda. Sous l'influence de cette imagination "poétique" ou poétisante qui prit son essor à Paray-le-Frésil,<sup>1</sup> le beau devient le sublime, et l'enthousiasme un état d'ivresse. Par le même fait, l'amitié et l'amour s'élèvent, pour employer une formule de Jacquemont lui-même, jusqu'aux "régions les plus transparentes de l'idéalité."<sup>2</sup> Et c'est de cette hauteur, comme Chaper s'en aperçut, qu'il fallait tomber: "Vous êtes dans une position critique et grave Elle était inévitable, et je la pressentais douloureusement au milieu des confidences charmantes de votre bonheur. Votre âme passionnée, entourée de tous les plus brillants prestiges, élevée par les enivrantes jouissances des arts, était montée à une hauteur d'idéal d'où il fallait tomber, et la désolante réalité vous attendait avec son sourire amer."<sup>3</sup>

L'erreur, ou la faiblesse, de Jacquemont était de chercher à refaire sa vie avec les débris de ses illusions, de substituer le souvenir à un idéal qui n'était plus: "Des illusions ravissantes se sont évanouies, Chaper. Cependant, je n'ai pas tout perdu; tout mon bonheur n'était pas un rêve; il ne s'est pas envolé tout entier comme le plaisir d'un songe au réveil.

---

1. Voir ci-dessus, p. 185.

2. Lettres à Charpentier, p. 142. Jacquemont visait les métaphysiciens allemands.

3. Inédit, daté le 3 juillet 1826; Archives Jacquemont; cité par P. Maes: Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont, p. 245.

Qu'il m'en a coûté, mon ami, pour renoncer à une partie de ces félicités dont se berçait mon âme exigeante! J'ai tâché de refaire du bonheur avec ce qui me reste. Ces biens qui m'ont été enlevés me sont encore précieux. Je trouve dans leur possession une consolation douce et tendre qui ne laisse pas mon âme vide; et si ces regrets du passé viennent m'attrister quelquefois, quelquefois aussi je rêve encore des joies du passé.<sup>1</sup>

Jacquemont choisit de prolonger ainsi une situation qui lui permettait encore ces retours d'un passé idyllique, jusqu'au moment où, enfin, la réalité le rattrapa.

---

1. Lettre à Chaper, le 23 mars, 1825.



Chapitre VII.

Nature, souvenir, amitié: étude d'ensemble.

La sensibilité de Jacquemont s'est manifestée de diverses manières: le culte du beau, les épanchements de l'amitié, l'amour sublime, quoiqu'illusoire. Parmi ces manifestations nous avons cru discerner des états d'âme qui rappelaient le premier romantisme, celui de Werther, de René et d'Adolphe. Cette sensibilité a cherché à s'exprimer en dépit des "circonstances de dehors" qui - et c'est Jacquemont qui nous l'apprend - l'avaient toujours refoulée dans son âme.<sup>1</sup> Ainsi, dans le cadre de la Correspondance, se trouvent disposés ces éléments qui sont bien de l'époque romantique: nature, solitude, nostalgie, souvenirs, et les lieux de l'expérience première. Ces éléments se combinent pour former trois grands thèmes entremêlés qui parcourent de bout en bout la Correspondance: nature, souvenir, amitié.

Pour compléter cette étude de la vie intérieure de Jacquemont, nous avons voulu considérer l'expression qu'il a donnée à ces thèmes dans l'ensemble de son oeuvre. Il nous a paru utile, en même temps, de faire un rapprochement entre Jacquemont et certains autres auteurs de l'époque qui va de Rousseau à Maurice de Guérin - moins dans le dessein d'établir une parenté, que pour assigner des limites à l'expression romantique de Jacquemont.

Lorsqu'on en vient à étudier dans les écrits de Jacquemont la nature sentie, l'on constate que le sentiment subit presque

---

1. Ci-dessus, page 187.

fatalement l'influence d'une formation scientifique: quelle que soit l'émotion du moment, quelque sensible qu'en soit l'impression, l'on peut deviner l'observation exacte, bien qu'inconsciente parfois, d'un esprit discipliné. Cependant, ce n'est pas toujours en naturaliste, ni toujours d'une manière objective, que Jacquemont regarde et décrit la nature. Plus exactement, ce n'est pas en naturaliste qu'il rappelle ces impressions, qui sont alors, sous forme de souvenir, presque toujours empreintes d'associations affectives.

Ces thèmes de la nature, du souvenir et de la vie de l'âme reviennent sans cesse dans les oeuvres romantiques et préromantiques, mais l'on se gardera d'assimiler à cette littérature les pages que Jacquemont consacre à la nature. Sous bien des rapports même elles s'en distinguent. Nous avons cru utile de signaler certaines attitudes, certaines manières d'écrire dont la formation idéologique et scientifique de Jacquemont l'inclinait à se dissocier - bien que, comme nous avons pu le constater, cette formation ne fût pas inébranlable.

La nature que Jacquemont décrit n'est que rarement la projection d'un état d'âme actuel, on ne lui trouve pas "cette fusion des impressions calmes de la nature avec les rêveries orageuses du coeur" dont parle Maurice de Guérin.<sup>1</sup> N'empêche que le sentiment de la nature soit très fort chez Jacquemont: "Il y a deux ans, écrit-il à Chaper en décembre 1824, quand je voyageais en Suisse, cette vie solitaire et méditative passée

---

1. Journal, p. 68. Paris, Didier, 1861.

en face des plus grandes scènes de la nature avait excité ma sensibilité dans toutes ses parties de la manière la plus vive." Mais de la sensibilité il ne passe pas à la pensée, ou à la morale, pour préconiser une vie pastorale, pour faire l'éloge d'une nature à laquelle il faut "retourner", une retraite loin de la civilisation artificielle des villes et des sociétés "scandaleuses" qui indignaient Bernad<sup>in</sup> de Saint-Pierre: "Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie."<sup>1</sup> Jacquemont n'avait pas non plus cet instinct "commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme."<sup>2</sup> Jacquemont n'a pas besoin d'une nature qui guérisse l'âme tourmentée, ou d'une nature "consolatrice de l'affligé"<sup>3</sup>, car jusqu'à la fin de 1824 il n'est ni tourmenté ni affligé, et ses écrits ne manifestent aucune de ces attitudes qui caractérisaient les âmes sensibles depuis Rousseau. A la sensibilité du coeur ces écrivains joignaient parfois une conception philosophique qui, pour être intellectuelle, n'en était pas moins sentie. Ainsi, Senancour exprime dans ses Réveries sur la Nature primitive de l'homme, le sentiment profond de l'instabilité des choses, ou de l'éternel

---

1. Paul et Virginie, Paris, Garnier, 1929, p. 52.

2. Paul et Virginie, p. 8.

3. Guérin: Journal, p. 79.

renouvellement du monde."<sup>1</sup> Dans la haute montagne, au contraire, "la nature entière exprime éloquentement un ordre plus grand, une harmonie plus visible, un ensemble éternel."<sup>2</sup> Senancour fréquente ces lieux pour "respirer l'air sauvage", pour vivre "d'une vie réelle dans l'unité sublime", loin des "émanations sociales", loin de "cette atmosphère sociale si épaisse, si orageuse, si pleine de fermentation, toujours ébranlée par le bruit des arts, le fracas des plaisirs ostensibles, les cris de la haine et les perpétuels gémissements de l'anxiété et des douleurs."<sup>3</sup> Or, Jacquemont n'avait que faire d'une "vie réelle dans l'unité sublime." C'est ce que souligne une lettre qu'il écrivit relativement à la métaphysique de Victor Cousin. Sainte-Beuve a décrit comment, vers 1818, plusieurs jeunes gens, dont Auguste Sautélet, Jules Bastide, J.-J. Ampère et Albert Stapfer "s'étaient rencontrés après le collège et unis entre eux par une amitié vive. ... La philosophie de M. Cousin, alors dans sa nouveauté, occupait ces jeunes esprits; les grands problèmes de la destinée humaine étaient leur passion."<sup>4</sup> Les années ne semblent pas avoir diminué l'admiration qu'Ampère portait à Cousin, car, un jour de 1828, il emmena Jacquemont, qu'il connaissait bien, entendre le cours que le grand philosophe donnait à la Sorbonne. Jacquemont en sortit très mécontent, comme le fait paraître la lettre qu'il écrivit à Chaper deux jours plus tard: "Tout excédé de besogne que je suis, avant hier

---

1. Edn. Merlant, Paris, p. 45.

2. Obermann, Paris, Ledoux, 1833, p. 83.

3. Ibid.

4. Introduction à Obermann, édn. citée, p. xi.



je me suis laissé mener avec Beaumont par Ampère à la leçon de Cousin. Je savais des gens auxquels la précédente avait donné une migraine de trois jours; moi, j'ai pris la chose plus vivement. J'ai été ni plus ni moins que furieux. J'allais là résigné sans doute à bien des extravagances et des niaiseries prétentieuses. But it was beyond all my expectations! Non, l'on ne peut se faire une idée de la platitude de cette comédie si on ne l'a pas entendue, si on ne l'a pas vu jouer. Il y a été fort question de triplicité simple ou d'unité et de trinité dans la nature divine et cela d'une façon toute chrétienne qui m'a gravement indisposé contre l'auteur. Au reste, il n'est pas vrai qu'il y eut de l'enthousiasme dans le public. Trois fois, lorsque son absurdité montait au plus haut degré, il y a eu ce que les rédacteurs des chambres appellent rires universels, hilarité générale, et c'était juste. Cousin ne professe qu'une fois par semaine et c'est la raison pourquoi il y a des auditeurs; de jeunes étudiants candides et très libéraux ne peuvent faire autrement que d'aller l'entendre, il a eu tant de réputation, et puis si libéral. D'ailleurs, ce n'est que deux heures tous les jeudi. S'il parlait comme Gay-Lussac ou Dulong, trois fois par semaine, il n'y a point de libéralisme qui y tiendrait. Pour l'amour de moi, lisez si vous en avez le moyen à Grenoble, cette leçon stenographiée; c'est la cinquième du cours, celle du 29 mai."<sup>1</sup>

Le mysticisme de Jacquemont, en effet, ne dépassait pas la sensibilité humaine, de même que sa religion ne dépassait pas

---

1. Le 31 mai 1828.

l'humanité: "Nous autres qui n'avons pas de foi religieuse, il faut que notre tendresse d'âme s'épuise au profit de l'humanité: ce doit être là notre religion; et, à moins de talents extraordinaires qui vous donnent par la parole écrite une grande autorité sur votre siècle, c'est à exercer notre part d'action possible dans les affaires publiques que nous devons mettre notre ambition."<sup>1</sup>

De même, le sentiment de la nature chez Jacquemont ne dépasse pas l'expérience vécue. Mais parfois, l'expérience vécue chez Jacquemont est assez proche du mystère, du sublime, pour constituer un "recueillement de l'âme." Pour cela il fallait le concours de la nature, de la science, de l'amour et de cette sensibilité aiguë qui fond tous ces éléments en une seule expérience merveilleuse: "Il avait fait tout le jour une chaleur accablante, mais la nuit était déjà tombée; il faisait alors une fraîcheur délicieuse. L'air était parfumé; le ciel était très étoilé; pourtant la nuit était extrêmement sombre, et nous voyions à peine autour de nous, parmi le feuillage, à nous conduire dans les allées, sans marcher sur les gazons voisins dont l'herbe était toute mouillée par la rosée. Dans cette scène de calme, de silence et d'obscurité, le bruit le plus léger, celui d'un insecte tombant parmi les feuilles, la lueur incertaine d'une étoile plus brillante réfléchie par les feuilles luisantes d'un laurier, tout faisait événement et excitait en nous une pointe de curiosité, je dirai presque d'étonnement et d'inquiétude, dont je n'avais jamais si bien

---

1. Lettre au capitaine Narjot, le 23 août 1828; C I, 11.

senti le charme délicieux. Elle avait passé son bras dans le mien. Je tenais sa main doucement serrée dans la mienne; nous marchions lentement, nous étions profondément émus; mais il y avait tant de gravité dans notre émotion, nos âmes étaient tellement partagées entre la tendresse et la contemplation de ce spectacle touchant et sublime de la nuit, qu'avec les propos les plus tendres, il y en avait aussi d'étrangement sérieux dans notre entretien. C'est quelque chose d'admirable en tout lieu que la loi de Kepler, mais l'explication en serait un peu froide sans doute dans une conversation d'amour, au fond d'une causeuse dans un salon, ou dans une loge à l'opéra ... Mais là ... dans ce jardin, par cette nuit ravissante, dans cette élévation de pensée qu'elle excitait en nous, dans ce besoin immense de connaître, dans ce tumulte intérieur, dans ce trouble, dans tous ces grands doutes que faisait naître au fond de nos âmes cette beauté mystérieuse de la nature, dans cet éveil de sentiments sublimes qui ordinairement y sommeillent renfermés, je racontai à mon amie tout ce qu'elle pouvait comprendre de ces merveilles. Les résultats du calcul n'avaient rien de sec ni de rétrécissant; en l'éclairant, j'agrandissais encore l'infini devant elle; son admiration devenait de l'enthousiasme ... Etions-nous donc si loin de parler d'amour? Croyez-vous qu'il n'y eût pas bien de la poésie dans notre entretien? Qui nous commandait alors l'attention de l'esprit, si ce n'est le recueillement de l'âme? Quelle intimité de pensée cette soirée laissa entre nous! En deux heures, que de jouissances! Pourrai-

je jamais l'oublier?"<sup>1</sup>

C'est à de tels moments que la nature semblait avoir pour Jacquemont ce sens symbolique qu'elle avait bien pour Maurice de Guérin, qui faisait ses promenades

"... afin que les symboles  
De la sainte Nature en nous puissent venir  
En paisible ordonnance et nous entretenir." <sup>2</sup>

Jacquemont n'interroge pas la nature, ne lui demande pas, comme Lélia, ses secrets: "Bonne Nature, je voudrais bien t'invoquer, mais qui es-tu?" Pour Vigny, la nature est insensible, un "impassible théâtre", ou "une tombe"<sup>3</sup>; pour Madame de Staël elle est "importune, quand l'âme n'est pas en harmonie avec elle"<sup>4</sup>. Pour Lamartine, elle souligne la mortelle faiblesse de l'homme, à qui elle survit:

"Plus riante, plus jeune, au moment qu'il expire." <sup>5</sup>

Et encore, ces attitudes sont susceptibles de varier selon l'état d'âme du moment.

Malgré les différences que nous venons de signaler, c'est chez Maurice de Guérin qu'il faudrait chercher des ressemblances avec la manière de sentir de Jacquemont. Toutefois, à ces différences s'ajoutent encore un caractère et un tempérament dissemblables et souvent opposés. Charles Marelle, au cours d'une communication sur Guérin lue à la Société des Langues Modernes de Berlin, ne voyait que ces différences: "Pour qui vient par exemple, de lire les lettres d'un Victor Jacquemont et

---

1. Lettre à Chaper, le 24 avril 1825; citée par Pierre Maes, op. cit., pp. 194-4.

2. Promenade, 1834. Edn. citée, p. 251.

3. La Maison du berger.

4. De l'Allemagne: Paris, Garnier, s.d. IV., vi. p. 579.

5. Le dernier Chant de Harold, v. 1489.



d'arpenter l'Inde avec ce jeune et vaillant explorateur, ce leste et spirituel Français, si à l'aise partout, si peu enclin à s'en laisser imposer par les hommes ou les choses, quelque étranges qu'ils se présentent à lui, quel contraste psychologique plus tranché, plus imprévu que celui qu'offre le journal et les essais d'un Maurice de Guérin, ce touchant rêveur panthéiste abîmé comme un jeune brahmane dans la contemplation de cette même nature que son compatriote manie, sonde et mesure si gaillardement là-bas, à la même heure, aux bords du Gange ou sur les cimes de l'Himalaya? Si la langue n'était la même, qui croirait avoir devant soi deux contemporains, deux représentants de la même race?" <sup>1</sup>

Si Marelle ne s'apercevait pas des ressemblances qui existent entre Guérin et Jacquemont, il a néanmoins raison de souligner le contraste des caractères. Seulement, ce qu'il dit au sujet de Jacquemont ne représente que la moitié de la vérité. Si Jacquemont était par moment gaillard, il était également, à ses heures, triste, sombre, rêveur, porté à la nostalgie. Il est clair que Marelle ne connaissait pas le Journal de Jacquemont mais seulement les lettres de l'Inde. Celles-ci, contemporaines du Journal, il est vrai, n'étaient souvent écrites que dans le dessein de dissiper les inquiétudes, trop bien fondées, d'un vieux père qu'il n'était pas destiné à revoir. En outre, nous tenons compte de nombreuses lettres inédites que Marelle ne pouvait pas connaître.

---

1. Charles Marelle: Eugénie et Maurice de Guérin, p. 4. Berlin, Mitscher & Rostel, s.d. (1866).

Toutes distances gardées, bien entendu, nous pouvons reconnaître à Jacquemont et à Guérin certaines tendances communes en ce qui concerne la nature, le souvenir et l'amitié. D'abord, l'apport de la science: chez l'un et l'autre aucun désaccord ne se manifeste entre l'esprit scientifique et l'âme sensible. Voici Guérin qui vient de lire la Physiologie végétale, de Candolle, et qui confie à son Journal ses impressions: "Achevé de lire la Physiologie végétale, par Candolle, 3 vol. in-8°. Le premier traite de la nutrition, le deuxième de la reproduction, le troisième de l'influence des agents extérieurs. Malgré la chimie, qui est pour beaucoup dans cet ouvrage, surtout dans le premier volume, et dont je n'entends pas un mot, j'ai pris un vif plaisir à cette lecture. Un monde tout nouveau s'est ouvert devant moi, un peu vague, il est vrai, et sans que j'y aie fait plus d'un demi-pas; mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas un petit bonheur que de s'ouvrir une nouvelle perspective dans la contemplation de ce monde et de soupçonner quelque chose de la vie et de la beauté de la nature. Un nombre infini de détails m'ont échappé, mais l'impression qui me reste est précieuse. Elle a redoublé mon attrait pour l'observation des choses naturelles et m'a fait pencher vers une source inépuisable de consolations et de poésie."<sup>1</sup>

De même, chez Jacquemont, il ne saurait y avoir d'opposition entre poésie et connaissance, et science et connaissance ne font qu'un: "On croirait peut-être que l'étude des plantes, qui doit

---

1. Journal, p. 33.

être si minutieuse, si approfondie, et la connaissance de l'histoire naturelle en général décolorent les scènes de la nature et cachent, derrière mille petites observations sèches de détail, l'aspect poétique de leur ensemble. Pour moi, cher ami, j'éprouve tout le contraire. Je ne jouis pas moins vivement des masses, pour m'intéresser, dans le même temps, à mille détails perdus pour les autres? L'étude, si vous le voulez, n'est jamais que de la prose - de la prose quelquefois amusante. Mais la science (le fruit de l'étude) n'est jamais prosaïque. Elle est trop belle pour cela. Apprendre est quelquefois un plaisir; connaître en est toujours un."<sup>1</sup>

En revanche, la manière dont la sensibilité de Jacquemont, savant, s'ouvrait aux beautés de la nature, ne fait que confirmer cette observation de Guérin, poète: "Toutes les fois que nous nous laissons pénétrer à la nature, notre âme s'ouvre aux impressions les plus touchantes."<sup>2</sup>

Pour Jacquemont, le matin, et le soir surtout, étaient les moments du jour où la nature "prenait un aspect touchant." A "cette heure charmante" il cherchait à "pénétrer le charme" de la scène qu'il contemplait, à "saisir ces rapports inaccoutumés de lumière et de couleur" qu'offrait "un tableau très suave."<sup>3</sup> Ou bien, ce sont les impressions d'une promenade qu'il avait faite sous des "futaies de bouleaux", à Paray, par une belle matinée d'automne: "Je ne puis me rappeler sans attendrisse-

---

1. Lettre à Achille Chaper. New York, le 15 juin 1827.

2. Journal, p. 20.

3. Ibid.

ment l'inexprimable plaisir que j'ai trouvé plus d'une fois à me trouver seul, égaré dans les bois, dans ces premières matinées fraîches et vaporeuses de l'automne, quand le soleil perce difficilement le brouillard léger qui s'élève des prairies couvertes d'une rosée si froide, quand les gazons reverdis après les sécheresses de l'été épanouissent leurs dernières fleurs, quand les feuillages sont variés déjà de mille couleurs, et que déjà la terre est jonchée des feuilles jaunies des trembles et des peupliers."<sup>1</sup> Le bouleau était l'arbre préféré de Jacquemont: "Vous vous souvenez peut-être aussi de ma passion pour les chaussées d'étang, avec des bouleaux dans les bois," écrit-il à Mme Victor de Tracy à Paray.<sup>2</sup> Cinq ans plus tard, à l'île Bourbon, Jacquemont se souvient encore de cette campagne lorsqu'il écrit à Mme de Tracy: "... dans des moments de tristesse, je regrette la grâce touchante des bouleaux pleureurs de Paray, épars au milieu des bruyères fleuries; je ne puis me rappeler sans attendrissement ces longues prairies étroites, qui s'enfoncent et se perdent sous la verdure épaisse des bois. Tâchez que votre mari ne ravage pas, comme vous disiez, par son agriculture, tous vos entours pittoresques, afin que ma mémoire s'y reconnaisse à mon retour, et que je vous retrouve tous deux dans le même cadre."<sup>3</sup> Guérin était également frappé par le contraste que faisaient dans les bois les "jambes blanches et lisses des bouleaux."<sup>4</sup> Cet arbre, bien qu'à un moindre degré que le sapin, était un arbre "romantique". On peut lire dans

---

1. Lettre à Zoé Noizet de Saint-Paul, le 24 mai 1828. RHL 1904, p. 294.

2. Le 28 juin, 1824.

3. Le 24 février, 1829. C I, 90. 4. Journal, p. 15.



Obermann, par exemple, quel était pour Senancour le pouvoir d'évocation romantique de cet "arbre solitaire": "C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre solitaire qui m'attristait déjà, et que depuis je ne rencontre jamais sans plaisir. J'aime le bouleau; j'aime cette écorce blanche, lisse et crevassée; cette tige agreste; ces branches qui s'inclinent vers la terre; la mobilité des feuilles, et tout cet abandon, simplicité de la nature, attitude des déserts."<sup>1</sup>

La formule des descriptions de Jacquemont est souvent la même: une sensibilité vivement frappée; des impressions qui restent désormais dans son souvenir, à travers lequel il les fait revivre dans une lettre indispensable. La scène est peinte d'une manière lyrique, mais sans métaphores. Il n'arriverait pas à l'esprit de Jacquemont d'écrire, comme Guérin: "Les troncs noirs des arbres s'élèvent comme des colonnes d'ébène sur un parvis d'ivoire;"<sup>2</sup> ou bien: "Les nuages reprennent leurs formes légères et gracieuses, et dessinent sur l'azur de charmants caprices."<sup>3</sup> L'imagination de Guérin est gracieuse et libre comme ses nuages, alors que l'esprit de Jacquemont ne se détache pas de son objet, quelque pittoresque qu'en soit la description. Le lyrisme de Jacquemont, à y regarder de près, c'est la description du naturaliste embellie par un style poétique.

Si ce lyrisme est inspiré par une émotion, l'émotion est souvent amenée par ces "souvenirs qui se rattachent aux choses de

---

1. Edn. citée, p. 109.

2. Journal, p. 13.

3. Journal, p. 9.

la nature."<sup>1</sup> Le mot est de Guérin, pour qui les souvenirs sont aussi précieux que pour Jacquemont. "Dans une solitude qui me rappelle le pays de mes plus doux songes, dit ailleurs Guérin, je ravive une multitude de charmants souvenirs, ce qui, à mon gré, est un des plus doux passe-temps de l'âme."<sup>2</sup> Les souvenirs ne se rattachent pas seulement à la nature, mais aussi à l'amitié. Jacquemont, en lisant ces vers de Guérin intitulés A mes deux amis, aurait cru trouver une âme soeur:

Mon âme se complaît aux douces causeries  
De ses vieux souvenirs et des ombres chéries  
De rêves trépassés qui reviennent ...

Beaux souvenirs, ombres pieuses ...  
Il est, il est si doux d'entendre remonter  
Du lointain de ses jours des voix voluptueuses  
Qui reviennent vous enchanter! ...

O mes doux souvenirs, qui des chants composez  
Avec tous les débris de mes bonheurs passés. (1833)

Et ces lignes que Guérin écrivit à sa soeur Eugénie au sujet de l'amitié expriment parfaitement la pensée de Jacquemont à cet égard: "Tes vers à Louise sont très bien ... Le sentiment de l'amitié y est très bien exprimé; mais c'est l'amitié générale, l'amitié abstraite, et point l'amitié de Louise ... J'aurais voulu que ... tu lui eusses exposé tout ce qui fait en elle le charme de l'amitié; que tu lui eusses parlé de la tournure vive, piquante, originale de ses lettres; de son âme ardente, passionnée ... des montagnes, de sa vie isolée, de tout l'ensemble de son existence extérieure et intime .. Je voudrais, en un mot, que tu fisses une pièce d'intimité où fût

---

1. Journal, p. 48.

2. Journal, p. 85.

reproduit le caractère si individuel de cette amitié."<sup>1</sup>

N'est-ce pas là le sentiment exact de ces lettres de Jacquemont à Chaper<sup>2</sup> où se trouvent exposées les règles, pour ainsi dire, d'une correspondance entre amis; et les remarques de Guérin sur "l'amitié générale, l'amitié abstraite", vont de pair avec cette observation de Jacquemont: "Comment peut-on admirer le livre de Cicéron sur l'amitié? Comme cela est froid et ennuyeux! Si je savais écrire, je voudrais refaire ce livre en quelques pages, et certainement je m'amuserai à cela quelque jour."<sup>3</sup> Il reste à retracer le développement de ces thèmes dans les écrits de Jacquemont, tout en signalant quelques ressemblances frappantes dans la manière de sentir de celui-ci et de Guérin.

Un fervent de l'amitié, faisant de ses souvenirs une religion, comme il disait encore à Chaper, c'est généralement à travers le prisme d'une vie affective écoulée, mais embellie par le souvenir, que Jacquemont voyait la nature: ne servait-elle pas de cadre à ses amitiés comme à ses souvenirs? Telle l'éclosion de son amitié pour Chaper: "En quittant vos Alpes pour diriger mes courses solitaires dans celles de la Suisse et du Piémont, j'emportai de vous un souvenir qui grandit dans mon imagination excitée sans cesse par les beautés sublimes ou touchantes de la Nature."<sup>4</sup>

---

1. Journal, p. 316.

2. Ci-dessus, pages 170 et suivantes.

3. Le 6 octobre 1824.

4. Le 6 octobre 1824.

Lorsque par la suite Chaper vint passer quelques mois à Paris, de novembre 1823 jusqu'au mois de juillet 1824, leur amitié se consolida et s'enrichit, tandis que de nouvelles expériences partagées leur fournit une nouvelle provision de souvenirs. Chaper reparti, Jacquemont fait revivre avec tendresse les premiers temps de leur amitié et cette première rencontre qui fit époque dans sa vie à un moment où les rapports de la sensibilité commençaient à revêtir son existence d'une signification nouvelle. Dans ces évocations les manifestations du sentiment et les phénomènes de la nature se trouvent imbriqués les uns dans les autres pour former un souvenir uni: "Ma tendre amitié pour vous n'est pas née sous un ciel si ami; vous vous rappelez les montagnes des Sept-Laux, les misères pittoresques que nous y éprouvâmes ensemble, la tristesse monotone d'une soirée pluvieuse dans vos hautes vallées si solitaires, l'oisiveté de ces solitudes, le froid du matin: cette nature ennemie qui nous environnait dans les premiers moments où je commençais à vous aimer, répandit quelque chose de très grave sur les sentiments que je vous vouai alors."<sup>1</sup>

Dans le courant d'une lettre, le plus léger prétexte suffit pour que Jacquemont se laisse entraîner par le fil de ces souvenirs qui le reposent de ses "études sévères et positives" et qui le mènent à ces très précieux "premiers moments de l'amitié", à la nature, aux Alpes, et enfin à des réflexions sur cette amitié même. Jacquemont vient de poser cette question

---

1. Le 18 juillet, 1824.



à Chaper: "Croyez-vous, mon ami, que plus de familiarité puisse ajouter à l'intimité de notre amitié?" Dans la réponse qu'il fournit lui-même, il est à noter que les attributs de l'amitié se trouvent non seulement entremêlés, comme dans la citation précédente, avec ceux de la nature, mais liés directement à ceux-ci: "Je ne le pense pas. Elle est cependant un bien précieux qui nous reste à acquérir pour la grande partie. Notre amitié s'est ressentie de la gravité, de la sévérité des lieux où elle s'est développée. Rappelez-vous, cher ami, son berceau un peu dur et sauvage des Sept-Lacs; cette hutte où nous partageâmes un abri misérable, étroit au bord de ce lac encore glacé à demi - et notre première conversation un peu approfondie. C'était en descendant de ces montagnes, et sur une belle question de métaphysique! Il n'y avait là ni robes de chambre, ni coin du feu; car les genévriers et les rosages de vos Alpes brûlaient à nos pieds, dans cette cabane, sans produire autre chose que de la fumée. Quand nous nous retrouverons, ce sera dans la civilisation, alors nous deviendrons ce que nous ne sommes pas encore, ce que nous ne pouvons être jusqu'ici, des amis d'intérieur, des amis d'habitude ... Je ne le désire pas moins que vous. En vivant ensemble, ou du moins, près l'un de l'autre, nous allons trouver dans notre affection des plaisirs nouveaux; toutefois, ne regrettons pas de ne point les avoir goûtés plus tôt. Car, par où nous avons commencé est, n'en doutez pas, le véritable commencement de l'amitié la plus profonde, la plus durable, la plus douce et la plus élevée. Quand on commence par

la familiarité, pour peu qu'elle soit affectueuse, on y trouve assez de plaisir quelquefois, pour ne pas aller au-delà, et le bien fait négliger la jouissance du mieux; je suis persuadé que cela arrive fréquemment entre des hommes faits pour s'aimer avec passion."<sup>1</sup>

Une autre fois, il s'imagine un itinéraire que son ami pourrait faire dans ce décor alpestre devenu déjà si familier. Itinéraire tout à fait gratuit, disons-le, et qui n'avait d'autre motif que le plaisir que lui procurait l'évocation de ses propres souvenirs et de ses impressions vécues. La description qu'il en donne permet au lecteur de se représenter Jacquemont au cours d'une de ses expéditions, livré à ses occupations scientifiques, aux prises avec une situation inquiétante que lui attirait un excès de zèle, mais que rachetait un heureux dénouement et les souvenirs qu'il en gardait: "Si vous devez acheter des bois dans une vallée voisine, vous vous mettez en route à cheval ou à pied: c'est déjà pittoresque. Vous remontez la vallée du fond de France, et quelque part où vous devez trouver un col pour passer dans la vallée voisine, vous gravissez les pentes de montagne qui les séparent. Vous avez emporté votre baromètre, et chemin faisant vous prenez des niveaux, vous faites des observations curieuses de géologie, vous rencontrez un filon de porphyre pyroxénique dans les gneiss et des protogynes, etc. ... et comme vous vous êtes arrêté longtemps sur votre filon pour penser au système de Hutton, le temps a changé, vous êtes enveloppé dans les nuages ou la nuit vous a surpris hors du

---

1. Le 14 mai, 1825.

sentier que vous avez quitté pour examiner de près ce porphyre, le mineur que vous avez emmené avec vous et qui porte dans son sac votre souper a marché pendant tout le temps, mais il est loin; vous ne le retrouverez ni lui ne le sentier; et après avoir couru longtemps de toutes vos forces avec cette inquiétude qu'inspirent le soir et la solitude dans les montagnes, vous êtes fort heureux de trouver une habert avec du feu, du lait et un peu de paille pour vous coucher." A l'aube il reprend son chemin, sensible au moindre détail de ces splendeurs alpestres: "Le soleil se lève derrière vous et colore déjà les cimes neigeées des Sept-Laux, quand les vallées vous paraissent encore comme de grands fleuves couverts de brouillards. Vous suivez un sentier étroit trouvé parmi les pâturages, et vers le sommet de la montagne où le froid de la nuit a glacé la rosée, vous voyez les fleurs relever peu à peu leur tête courbée par le givre.

"Vous descendez ensuite sous d'épaisses forêts de sapins, dans cette vallée que vous ne connaissez pas, qui offre à votre imagination des aspects nouveaux, et bientôt vous arrivez au village où vous retrouvez votre guide, votre notaire et tous les braves gens qui vous attendent.

"Ah! mon ami, quand on a vu cette nature grande et sévère de vos Alpes, et cette nature riante et gaie, mais non moins belle, des bords de la Méditerranée, que la nôtre est insipide C'est comme une maison en brique auprès d'un édifice gothique ou d'un temple grec."<sup>1</sup>

---

1. 17 septembre 1824.

Bien que la mode de l'époque fût d'admirer la nature et en particulier la haute montagne, ou bien de lui supposer des attributs soit hostiles, soit indifférents, soit bienveillants envers l'humanité, il est rare que les descriptions de Jacquemont reflètent un état d'âme à lui. Dans le passage que nous venons de citer, l'expression "nature ennemie", malgré sa tournure romantique, ne suppose pas à la nature une attitude d'hostilité: elle ne fait que constater les hasards habituels du genre d'expédition qu'il décrivait. Lorsqu'aucun souvenir ami ne vient s'associer à une scène de la nature, Jacquemont fait état pour la décrire de ce que l'on pourrait appeler un détachement sensible. Une seule fois, cependant, une sympathie s'établit, et Jacquemont la communiqua à Chaper. Dans une lettre du 20 avril 1825 Jacquemont avait entretenu Chaper de "cet abattement de toutes mes facultés ... comme si le désespoir était entré dans mon âme." Quatre jours plus tard il assure Chaper qu'il est "revenu maintenant à des sentiments plus calmes et à des pensées plus agréables:" "Tout concourt à m'y ramener. J'étais depuis deux mois dans un état d'irritation physique qu'excitait cette sécheresse inouïe qui a tant retardé le printemps. Le voici venu enfin avec la pluie. La nature comprimée se relâche et se détend. Les feuilles, qui se flétrissaient en sortant des bourgeons, se développent avec luxe dans une seule nuit, et du soir au matin les jardins changent d'aspect et prennent un air de fête nouveau."<sup>1</sup>

Dans ces passages Jacquemont manifeste un sentiment de la

---

1. Le 24 avril 1825.



nature auquel vient s'ajouter ce don de l'observation qui convient au naturaliste. Parfois il trace les grandes lignes d'une vaste perspective: "La campagne est un vaste verger où toutes les cultures se mêlent et flattent l'oeil par la diversité de leur aspect; des arbres magnifiques, des châtaigners et surtout des noyers qui par cette extrême chaleur, dégouttent de leurs feuilles une résine embaumée, couvrent de leur ombre les coteaux et les sentiers de la plaine."<sup>1</sup> Parfois ce sont de simples détails relevés au passage et rappelés comme s'ils étaient autant de petits faits d'une réelle existence: "Vers le sommet de la montagne où le froid de la nuit a glacé la rosée, vous voyez les fleurs relever peu à peu leur tête courbée par le givre"; ou bien ces feuilles qui, faute de pluie, "se flétrissaient en sortant de leurs bourgeons."

Parfois la nature qu'il évoque est celle qu'il associe à ses années de jeunesse, de bonheur, à La Grange, ou dans le Midi, ou à Paray, A plusieurs reprises dans ses lettres à Chaper, il fait ressortir l'importance de "la première fois", des "premières émotions", de ses "premières découvertes" que nous soulignons dans le texte. A cet égard un rapprochement avec Maurice de Guérin s'impose. Guérin, qui avait regagné Le Cayla, où s'était passée son enfance, raconte dans son Journal comment il explorait avec délices cette campagne, remettant, comme il dit, le pied partout où il l'avait posé, et insistant sur les "traces primitives." C'était un pèlerinage qu'il faisait avec recueillement et dévotion: "avec le recueillement des souvenirs

---

1. Le 24 juillet 1825.

et la dévotion de l'âme à ses premières impressions de paysage." Cette manière de sentir est exactement celle de Jacquemont lorsque, dans l'Inde, il évoque le lieu de sa première rencontre avec Chaper: "J'ignore, mon ami, où cette lettre vous trouvera; mais je l'adresse à Pinsot parce que c'est un lieu que j'aime, parce que c'est un lieu qui me sera cher à jamais, où ma pensée aime à vous visiter, retournant aux jours du passé. Ah, mon ami, que la vie m'était légère alors! Elle n'était alors pour moi qu'une combinaison simple et facile! Ma sympathie, désintéressée de moi-même, était toute aux autres; elle se donna toute à vous. Un jour, c'est un des vœux les plus doux que je forme quelquefois dans mes moments d'attendrissement solitaire, nous nous y reverrons. Il me serait cruel de mourir sans avoir salué ces lieux, témoins de nos premières étreintes, car, avant de les quitter, déjà nos âmes s'étaient comprises et embrassées."<sup>1</sup> C'est à ces premiers moments que sa sensibilité est le plus vivement frappée, et qu'elle reçoit l'empreinte la plus durable. Etroitement lié à la première sensation est le lieu où elle arriva, lieu sacré qu'il "reverra avec charme", où qu'il cherchera, en vain parfois, à retrouver: "Quand il y aura des feuilles dans les bois et des fleurs dans les prairies, j'ai le projet d'y aller passer de temps à autre vingt-quatre heures. Je retrouverai dans ce lieu doux et paisible le souvenir des premières émotions de ma vie."<sup>2</sup> Cette fois, le 'lieu doux' est la propriété du Général de La Fayette, La Grange, tout près

---

1. "Sur les bords du Gange, le jeudi 27 août 1829.

2. Le 3 avril 1825.

de Paris. Ou bien, il demande à ses souvenirs les "vives jouissances" que lui faisait éprouver sur les bords de la Méditerranée la découverte des myrtes "et toutes les plantes de nos orangeries"; ou encore: "quand j'ai foulé pour la première fois sur la Lozère ces prairies parfumées des montagnes et dans vos Alpes ces gazons fleuris de saxifrages ... mais ce n'étaient plus ces folles joies de mes premières découvertes les plus vulgaires dans les bois de La Grange. Je reverrai avec charme les lieux où je les ai faites. Ainsi, à Paray, l'automne dernier, je galopais quelques fois une demi-heure au milieu des bruyères pour retrouver la place où six années auparavant j'avais cueilli pour la première fois une fleur nouvelle. Et au retour je querellais presque M. Victor quand, à la place de cette bruyère, j'avais trouvé des charrues ouvrant des chaumes prosaïques de sa façon. Je devenais ainsi quelque fois l'ennemi de ses défrichements. Ces bruyères sauvages étaient pour moi une affaire de sentiment, comme la noblesse l'est pour des nobles éclairés et patriotes. Il me semble que l'état politique du moyen âge doit plaire à un Montmorency à peu près de la même manière qu'à nous autres une belle vue de vos montagnes avec des vallées profondes et fertiles, des pentes nues, des sommets inaccessibles hérissés d'aiguilles menaçantes." <sup>1</sup>

Quoi de plus romantique que ces "vallées profondes" et ces "sommets inaccessibles hérissés d'aiguilles menaçantes"? Ou serait-ce un effet romantique voulu que l'emploi de ces formules en vogue alors? Certes, il se permet volontiers une

---

1. Ibid.

saillie taquine au dépens de certaine manière romantique devenue déjà une convention. En compagnie de son ami Charles Dunoyer, Jacquemont visitait la maison de Chateaubriand avec ses "sapins obligés et ses saules pleureurs de rigueur", située dans la célèbre Vallée aux Loups: " ... la vallée la plus sombre, et la plus profonde, la plus sauvage enfin ... du département de la Seine. Elle ne s'appelle rien moins que la Vallée aux Loups ... "Au fond de cette jolie vallée, M. de Chateaubriand, du temps qu'il avait de l'argent .. fit bâtir une maison de campagne dans le style de sa prose poétique. Comme un écrivain romantique et monarchiste de sa force ne saurait vivre sans tours, sans créneaux, on fit des tours en bois peint, et des créneaux en plâtre. Ils devaient suffire au temps où l'on n'assiégeait les villes qu'à coups d'arbalète; et c'est là le beau temps. Le créneau en pierre solide est une concession faite à la poudre à canon. C'est une dérogence, cela n'est pas pur, enfin, et M. de Chateaubriand est trop pur pour en avoir voulu. D'ailleurs, cela coûte plus cher, et dans ce misérable siècle où le seigneur de la Vallée aux Loups n'a plus de vassaux à Sceaux et à Jouy, l'économie dans la batisse n'est pas à dédaigner. Tout autour de ce romantique manoir d'opéra, il y a les sapins obligés et les saules pleureurs de rigueur, et afin que personne n'en puisse ignorer, plusieurs écriteaux sur le nord du chemin dans la forêt portent cette inscription: VALLEE AUX LOUPS. La seule chose qui reste à faire, c'est d'acheter de jeunes louveteaux pour les y élever. Quelques ours même n'y feraient point mal. Cela serait encore plus romantique."<sup>1</sup> Ce qui inspire cette

---

1. Le 24 juillet 1825.



saillie, c'est moins l'âme romantique de Chateaubriand que le faux romantisme de ce décor théâtral. Par là, Chateaubriand cessait d'être vrai.

Dans cette étude de la nature chez Jacquemont, il n'a été question que des Alpes et des campagnes de France. Mais Jacquemont ne réagissait pas moins devant le spectacle de la mer. Son tempérament le portant vers le Midi plutôt que vers le Nord, ses impressions de la Manche et de la Méditerranée sont on ne peut plus opposées. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'une représentation artistique, Jacquemont trouve que l'avantage est tout à la mer du Nord, qui se prête mieux aux exigences de l'art que la Méditerranée. Aussi son penchant pour la 'mer bleue' ne fausse-t-il pas son jugement dans le domaine de l'esthétique, et c'est en ce sens qu'il rend compte d'une exposition de marines par Gudin, qu'il alla voir au Salon grec au mois d'août 1826: "Les Gudin sont charmants, selon l'habitude du faiseur. Mais remarquez que Gudin n'a jamais peint que notre mer du Nord, notre mer verte, et, s'il est le seul qui la rende avec cette perfection, beaucoup d'autres, sans nom, l'imitent aussi heureusement, tandis que vous ne voyez jamais une marine passable de la mer bleue, de la Méditerranée, que j'aime bien mieux. Rien n'est triste comme les bords de la mer quand ils sont déserts: mais avec la mer verte du Nord, c'est laid en même temps que triste, tandis qu'avec la mer bleue, c'est comme une tristesse tendre et où l'on se complait. Vous n'avez qu'à vous rappeler une marine du Lorrain pour sentir cela."<sup>1</sup>

---

1. Le 18 août 1826, à Mme V. de Tracy. C III, 38.

Une lettre inédite à Chaper, écrite l'année précédente, forme comme un commentaire sur ce jugement. Chargée de renseignements biographiques, elle explique comment le goût de Jacquemont a pu se former dans l'un et l'autre cas, et démontre qu'encore une fois ce goût s'est fondé sur le souvenir d'une première impression: "pour moi je préfère les vues du lac de Genève à celles de nos côtes du nord. La Méditerranée ne m'a pas laissé le plus faible degré d'admiration possible pour l'Océan. Il est vrai que j'ai vu celui-ci à dix ou douze ans, et pour la première fois, dans un mauvais petit port de la Manche, où j'arrivai le soir à la nuit tombante, à marée basse, et par une pluie froide d'automne. Le port était comme un petit lac de boue, sur laquelle étaient échoués une cinquantaine de petits navires et de barques de pêcheurs; il s'ouvrait sur une plage de sable blanc dont la mer s'était retirée à plus d'une demi-lieue; cette plage était parsemée d'objets dégoûtants à voir, de débris de pêche et d'herbes marines arrachées par l'effort des vagues et abandonnées par elles. L'éloignement et le brouillard permettaient à peine de distinguer, à l'horizon de cette zone de sable blanche et monotone, une autre ligne plus blanche et onduleuse; on me dit que c'était la mer et cela me fâcha. Je rentrai à la ville, fatigué, et sans avoir vu seulement une goutte d'eau, et n'ayant pour attacher mon imagination, au lieu de toutes les merveilles que je m'étais promises, que cette ligne blanche et indécise d'écume, et le bruit lointain des vagues qu'imite si bien le vent qui siffle au travers d'une forêt de pins.

---

"Au contraire, quand je vis pour la première fois la Méditerranée, c'était le premier de mai, et j'avais vingt ans. Nous descendions des collines arides de la Provence au Golfe de Fréjus. Là je vis la mer en liberté; la campagne autour de ce beau golfe est déserte; la ville, où nous n'entrâmes point, est petite; et il n'y a point d'habitations qui s'étendent à l'entour; on y voit bien quelques ruines, mais ce sont les restes d'un cirque romain. Au loin, dans cette plaine basse et inculte, couverte de tous les arbrisseaux élégants du Midi, on aperçoit les débris interrompus d'un aqueduc qui amenait l'eau des montagnes. Une forêt de pins d'Italie qui s'élève au bord du rivage ajoute encore à la tristesse sublime de ce paysage. La mer était calme et bleue, comme le ciel. La vue s'y étendait immensément sans y découvrir aucune voile. On n'entendait pas le plus léger bruit, on ne voyait pas le plus petit mouvement. Jamais une scène si magnifique, si touchante, si harmonieuse ne s'était offerte à mon admiration. L'impression délicieuse que j'éprouvai ne s'est pas affaiblie dans mes souvenirs. Mais, que j'en éprouverais une plus enivrante encore si je pouvais conduire aux mêmes lieux une amie faite pour ces sublimes plaisirs, et jouir de son ravissement!"<sup>1</sup>

Imagination, souvenirs: ces mots reviennent sans cesse sous sa plume. En effet, qu'il s'agisse de la Manche ou de la Méditerranée, des montagnes ou de la verte campagne, les beautés de la Nature ne sauraient se passer de ces éléments qui "attachent son imagination," ou qui étoffent ses souvenirs.

---

1. Le 13 août 1825.

Grâce à ces précieux rappels, Jacquemont cherche à intégrer le passé à son existence présente. Les évocations qu'il fait sont pour Jacquemont une source de délicieuses jouissances, et bien qu'un désir d'évasion ne soit pas le motif de ces évocations, les réalités du présent cèdent la place à l'imagination qui part volontiers vers ces lieux embellis par le souvenir d'associations sensibles, et qui fait revivre le passé et tous les plaisirs qu'un ami avait partagés. C'est pourquoi Jacquemont aurait voulu pouvoir associer Adelaïda Schiasetti à son souvenir de la Méditerranée. Souvent l'évocation faite n'est qu'un point de départ: un souvenir appelle un autre, jusqu'au moment où Jacquemont reprend le fil d'une vie écoulée pour la revivre encore une fois avec un plaisir accru. L'ombre d'un regret ne l'arrête qu'un instant lorsqu'il se rend compte qu'il n'est plus assez jeune - à vingt-quatre ans - pour pouvoir espérer le retour de ces plaisirs d'il y a trois ans: "C'était un heureux temps que celui que je voyageais dans les Alpes! Que de souvenirs charmants me restent de ce voyage! Que de tableaux divers sont restés présents devant mon imagination, sans que le temps en ait affaibli les couleurs! C'est fini de ces plaisirs. On n'a qu'une fois vingt et un ans: le coeur occupé, mais sans violence, d'un sentiment agréable que je combattais et que j'étais heureux pourtant d'avoir à combattre, l'esprit excité sans cesse par les plus belles choses du monde, cinquante louis dans la poche et belle santé! Allant seul, caressant toutes mes fantaisies - une vie inégale - mais toujours bon appétit, vivant vite et beaucoup par le corps, par l'esprit - quelques plaisirs au



travers des privations qu'imposaient la nécessité et la prudence, mais des plaisirs plus vifs parce qu'ils étaient plus rares, et renfermés dans le cadre pittoresque de l'occasion, qui se présente d'elle-même ..."<sup>1</sup>

### Ramond

C'est en partant de ces dernières lignes qu'il conviendrait d'étudier les rapports qui existent entre Jacquemont et son prédécesseur dans les Alpes et dans les Pyrénées: Ramond. L'aîné de Jacquemont de quarante ans, Ramond lui aussi voyageait dans les montagnes, "à pied, seul et se livrant sans réserve à leurs habitants"<sup>2</sup>. Il évoque admirablement cette vie au grand air dont parlait Jacquemont, ces conceptions et ces goûts que les deux naturalistes partageaient: "Quiconque n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y éprouve, et des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues même n'y sont pas sans plaisirs, et que ces dangers ont des charmes; et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connaît."<sup>3</sup> Ramond rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obstacles; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures; que c'est une propriété des montagnes de

---

1. Le 28 août 1825.

2. Ramond: Observations faites dans les Pyrénées, Lyon, Lardanchet, 1927. (Préface).

3. Ibid. 154-155.

les offrir dans le moindre espace et dans le moindre temps. On n'a qu'à parcourir la correspondance de Jacquemont pour comprendre à quel point il traduisait en actions, en événements vécus, ces pensées de Ramond, et pour comprendre qu'un lien de sympathie ait pu s'établir entre les deux.

Ce rapprochement est d'ailleurs frappant à plusieurs égards: ils étaient l'un et l'autre botanistes et géologues, et s'intéressaient ainsi à la nature d'une manière scientifique; ils exploraient les mêmes régions; ils avaient le même esprit indépendant, le même mépris des comforts de la civilisation, le même dédain pour ce que Jacquemont appelle "cette ignoble dépendance des choses", choses dont il préférerait infiniment se passer; le même goût d'une vie mâle, et faisant de ce goût une qualité de l'âme; le même désir de connaître et de pénétrer l'existence des hommes qui vivent près de la nature; craignant de nuire, par l'étalage d'une supériorité matérielle, à "l'intime communication des hommes." Ainsi les bergers des Pyrénées voyaient Ramond parcourir, pieds nus, les "pentes où la chaussure, privée de crampons, était d'un usage dangereux, et m'aurait donné un désavantage ridicule." Et Ramond ajoute, tout en se dissociant des "prétentions du citadin" et des "degrés du rang et de la fortune": "s'ils ne voyaient pas en moi leur pareil, du moins ils y voyaient leur égal."<sup>1</sup> Ce dernier sentiment rappelle la date à laquelle Ramond l'exprimait: 1789; sentiment que Jacquemont ne partageait pas au même degré. Il

---

1. Ibid., page 45.

existait toutefois entre les deux hommes un rare accord de tempéraments: "Il était bien bon et aimable pour moi, au contraire de sa disposition envers les autres en général", rapporte Jacquemont. "Sa mémoire m'est chère. Mon herbier me le rappellera souvent, car j'y retrouverai sans cesse ses plantes des Pyrénées, étiquetées de sa main."<sup>1</sup> Jacquemont dit en outre que Ramond était le premier qui s'avisa des Pyrénées; que, des plantes qu'il lui avait données, un grand nombre étaient inconnues avant ses voyages dans ces montagnes; et que Ramond a laissé "quelques beaux ouvrages dans les sciences." Il est donc certain que Jacquemont connaissait les écrits de Ramond.

Une confrontation de textes consacrés aux montagnes, offre de nombreux points de ressemblance. Dans les Observations faites dans les Pyrénées de Ramond, on peut lire des descriptions qui s'étendent, comme dans le Journal de Jacquemont, sur de longues pages dont l'intérêt est entièrement scientifique. On y peut lire une analyse de la structure et de la disposition des chaînes et des vallées, une étude des cours d'eaux et des roches primitives. La manière de voir est purement objective, et les termes scientifiques y foisonnent. Une note personnelle n'y entre que pour confirmer une hypothèse ou pour marquer une découverte. Puis, dans le dessein avoué de "reposer le lecteur"<sup>2</sup> Ramond fait passer dans ses descriptions des éléments plus personnels: l'évocation d'une atmosphère, une remarque sur un spectacle dont le charme l'a retenu au milieu d'une région où

---

1. Le 21 février 1832, à Zoé; C II, 277

2. Préface.

la nature se montrait "le plus avare d'objets agréables." Ainsi, chez l'un et l'autre naturaliste, le lecteur trouve deux attitudes, également voulues. Les réflexions intimes de Jacquemont, cependant, ne s'adressaient pas au public: "Après une description géologique vient une page confidentielle que nul autre que moi ne doit relire."<sup>1</sup>

Ces passages, au cours desquels Ramond et Jacquemont quittent l'objectivité scientifique pour emprunter un style plus personnel, offrent des ressemblances significatives. D'abord l'impression générale: Ramond décrit dans sa Préface cette partie des montagnes "où la nature a revêtu les formes les plus grandes et les plus sévères." Jacquemont évoque pour Chaper "cette nature grande et sévère de vos Alpes"<sup>2</sup>. A côté des "sommets inaccessibles hérissés d'aiguilles menaçantes" de Jacquemont, citons ces rochers des Pyrénées que Ramond trouve "plus âpres et plus hérissés ... et suspendus sur le précipice d'une manière menaçante."<sup>3</sup>

La confrontation de ressemblances verbales risque souvent d'être oiseuse, et l'on se gardera d'en tirer des conclusions hardies. Toutefois, il importe de se rappeler sous ce rapport que Jacquemont était en bonnes relations avec Ramond et qu'il estimait hautement ses livres; que Jacquemont ne mettait le pied nulle part dans les Alpes et dans les Pyrénées que Ramond ne l'ait eût précédé. Ainsi, si les lectures de Jacquemont lui ont laissé dans le souvenir des qualificatifs comme "grande et sévère",

---

1. Lettre à son père, le 24 décembre 1829; C I 174.

2. Ci-dessus, page 318.

3. Observations, page 84.



"hérissés et menaçants", il est au moins probable que l'auteur en question était Ramond. Mais ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est qu'il existait entre les deux hommes une certaine communauté de sentiments qui ne s'arrêtait pas aux seuls mots, ni même à ce goût partagé pour une existence que rehaussait un élément de danger et d'aventure. L'un et l'autre y joignaient en outre une âme sensible. La jeunesse de Ramond, comme celle de Jacquemont, avait ses "années de poésie et de pure ardeur"<sup>1</sup>. Ramond révèle au lecteur une "avidité de sentir et de connaître" qui le consume comme une "passion primitive"<sup>2</sup>. On ne saurait trouver d'expression qui exprime mieux le feu sacré de Jacquemont au cours des années 1821-1825. Sentir et connaître: ce double appel qui s'adresse au coeur comme à l'esprit, et qui trouve son expression surtout dans les lettres à Chaper.

Si Jacquemont à cette époque est une âme qui se préoccupe de sa propre sensibilité, il n'en était pas autrement de Ramond en 1789: "Je remontais lentement le chemin que j'avais descendu, et je cherchais à me rendre compte de la part que mon âme avait dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais."<sup>3</sup> Tendance qui remonte à cet autre promeneur solitaire: Rousseau. En ce qui concerne Jacquemont, nous tenons à souligner ce fait, car les lecteurs de la première Correspondance de l'Inde auraient trouvé un tel rapprochement invraisemblable, pour dire le moins. Il y aura lieu, dans le courant du présent chapitre, d'étendre la portée de ce rapprochement avec Rousseau.

1. André Monglond: Introduction aux Observations de Ramond, p.ii.

2. Observations: p. 155.

3. Observations, p. 74.

Ramond joint à sa sensibilité aux choses de la nature un goût du souvenir et du passé. Il y a sans doute chez Ramond comme chez Jacquemont, d'innombrables points de départ, d'innombrables accidents qui déclenchent le souvenir et sollicitent la rêverie. Ramond signale en particulier cette puissance évocatoire des parfums à laquelle Baudelaire sera surtout sensible au siècle suivant. Comme chez Jacquemont, il s'agit de l'évocation de souvenirs qui ramènent au présent les lieux, les sentiments, les situations, bref, l'illusion du passé: "Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point, des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le coeur, qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouissances de plusieurs printemps." L'on pense à ce passage d'une lettre à Chaper où Jacquemont écrit notamment: "Toutes ces sensations que j'avais éprouvées - le parfum suave de quelques violettes et d'un rameau d'oranger que j'avais rapportés, ce parfum les réveillait toutes à la fois dans mon âme..."<sup>1</sup> Le texte de Ramond poursuit:

"Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleur fut témoin, mais je sentais vivement qu'il excitait d'un profond sommeil, des réminiscences liées à de beaux jours; je trouvais, entre mon coeur et ma pensée, un voile qu'il m'aurait été doux, peut-être... triste, peut-être... de soulever;

1. Ci-dessus, page 293, où nous avons déjà signalé un phénomène analogue dans Werther, et page 246, où Jacquemont précise: "Elle me donne les violettes fanées qu'elle a portées tout le jour à sa ceinture..."

je me plaisais dans cette rêverie vague et voisine de la tristesse, qu'elle avait fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les temps et les faits dont elle suscitait la mémoire; je cessais d'être isolé dans ces sauvages lieux ..."<sup>1</sup>

Tous les détails de ce paragraphe de Ramond, jusqu'à l'illusion même, se retrouvent épars dans les nombreux passages que Jacquemont consacre au souvenir. Sous ce même rapport, il convient d'ajouter encore un point commun: il est rare que la beauté purement physique fournisse aux deux naturalistes de vives jouissances. Ils goûtaient plutôt, selon l'expression de Ramond, "ce charme dû à la comparaison et au souvenir":<sup>2</sup> un charme qu'alimentaient les évocations et les associations du passé.

Les pages qui vont suivre, comme les précédentes, ne feront que confirmer la parenté que nous avons voulu établir entre Jacquemont et Ramond. L'on se gardera toutefois de pousser trop loin le rapprochement. Ramond appartient franchement à la génération préromantique. Des expressions telles que "le torrent gronde au fond d'un précipice" (57), "ses flots impétueux grondent contre les rochers" (191) "La montagne hérissée de rochers... et sillonnée de profonds ravins" (158), "ce courant terrible ... les solitudes les plus secrètes" (160) et enfin "Le Gave, comprimé, repoussé, divisé par ces ruines que toute sa furie ne peut écarter, leur échappe en mugissant, et ajoute à l'horreur de ce chaos le tumulte de ses cataractes et le tonnerre de ses flots." (57): le lecteur rencontre de telles

1. Observations, p.74.

2. Observations, p.54.

expressions beaucoup plus fréquemment dans les descriptions de Ramond que dans celles de Jacquemont. Et celui-ci ne suit plus du tout Ramond lors qu'il agrmente ses Observations de meditations mystiques et de réflexions où la déclamation n'est pas absente. C'est un genre contraire au tempérament du jeune Idéologue: "...ces hauteurs désolées, sous lesquelles les vallées s'enfoncent dans un abîme que l'oeil n'oserait sonder; de ces sommets, d'où l'on ne voit que d'autres sommets qui surnagent les vapeurs terrestres; de ces déserts, où l'oeil ne rencontre plus rien qui le rassure; où l'oreille ne saisit pas un son qui appartienne à la vie; où la pensée ne trouve plus un objet de méditation qui ne l'accable; où l'imagination s'épouvante à l'approche des idées d'immensité et d'éternité, qui s'emparent d'elle; où les souvenirs de la terre habitée, expirent; où un sombre sentiment fait craindre qu'elle-même ne soit rien... Ici, l'on n'est pas hors du monde: on le domine; on l'observe; la demeure des hommes est encore sous les yeux; leurs agitations sont encore dans la mémoire; et le coeur fatigué, s'épanouissant à peine, fremit encore des restes de l'ébranlement."<sup>1</sup> Ou bien ces lignes qui réunissent les thèmes de l'homme, de la société et de la nature: "...ici où nulle main ne pèse encore... que ne peut-il y fuir les orages de la société, et ne courber sa tête que sous ceux de la nature...! Mais hélas, vain souhait! où l'homme fuira-t-il l'homme? Esclave de son espèce, le maître de la terre est condamné à gémir souvent d'en être la première créature. (160) Et enfin ce passage qui évoque le thème des ruines: "Dans ce lugubre silence, interrompu

---

1. Observations 37-38.



de loin en loin par le vent qui passe dans les cieux, comme nous sur la terre, ma pensée se livrait aux souvenirs du passé. Il me semblait le dominer comme le monde, et mon âme, resserrée par le profond sentiment des ravages du temps, ne trouvait que ruines en moi, comme autour de moi." (166)

En ce qui concerne l'analyse des impressions, des sensations, des sentiments, et des états d'âme, Jacquemont et Ramond travaillent sur les mêmes données. L'endroit critique, l'endroit où Ramond et Jacquemont faussent compagnie, est celui où Ramond cesse de rapporter le fruit de ses analyses, et se livre à des réflexions d'ordre métaphysique ou mystique. Alors, le rapprochement qui s'impose est non plus avec Jacquemont, mais avec Senancour.

Pour ce qui est du bonheur, et de l'âme sensible à la Nature, la belle époque de la vie de Jacquemont atteignit son apogée vers 1822. L'année suivante ne fit que prolonger le bonheur acquis, sans y apporter aucun élément nouveau. Son amitié avec Chaper se consolida; les évocations de souvenirs et des lieux affectionnés se multiplièrent; sa belle conception de l'amitié prit forme et grandit dans son imagination. Puis, en 1824, ce fut sa rencontre avec Adelaïda Schiasseti, sa grande mais infructueuse passion qui déteignait sur ses rapports avec ses amis, et qui eut pour Jacquemont des conséquences diverses et d'une grande portée: ses voyages en Angleterre, aux Etats-Unis, aux Antilles, aux Indes. Mais les souvenirs le suivent partout et ne lui laissent guère de paix: "Je voudrais, mon cher

père, vous parler intimement, et pourtant je ne le puis; j'arrive presque, il n'y a pas encore assez de calme dans mes sentiments, assez d'ordre dans mes idées, Je suis encore trop sous l'influence de souvenirs, de souvenirs bien divers, qui, se succédant tour à tour dans ma pensée, la tiennent encore perpétuellement mobile. Cet état est misérable."<sup>1</sup>

Si cette sensibilité excitée rendait le passé douloureux, d'autre part elle semblait rehausser sa perception de la nature. Durant les années précédentes, Jacquemont avait manifesté, devant les tableaux de la nature, un plaisir vif lorsque ces tableaux frappaient sa sensibilité d'une manière agréable, une joie renforcée par le sentiment lorsqu'un "souvenir ami" venait s'y associer. Mais l'essentiel, c'est qu'alors ses impressions de la nature n'étaient pas colorées par une âme qui s'écoutait, consciente de son malheur. Sa sensibilité était ouverte à la beauté et réagissait sous son influence. Il en résultait un lyrisme inspiré par ces impressions venues du dehors. En Amérique, c'est plutôt le contraire qui se produit. Son âme mal remise de la crise qu'elle venait de traverser, tend à réagir d'une manière toute romantique. Maintenant c'est l'âme qui colore les impressions qu'elle reçoit. Jetant un regard en arrière sur cette époque de sa vie, et sur les paysages américains, c'est précisément à la disposition de son âme que Jacquemont attribue les impressions qu'il en recevait: "Saint-Domingue sera éternellement pour moi le beau idéal de la nature équinoxiale: je ne puis me retracer sans attendrissement les

---

1. New York, le 12 décembre 1826, C III, 80.

premières scènes des tropiques devant lesquelles le hasard me jeta. Peut-être cette profonde impression qu'elles firent sur moi dépendait-elle de la disposition de mon âme; et, s'il m'était donné de les revoir, peut-être n'y trouverais-je pas leurs beautés si touchantes. Je l'ai écrit à Frédéric. C'est aussi pour l'amour de lui que j'aime le coin du monde qu'il habite."<sup>1</sup>

Il est à noter que là encore il s'agit des premières scènes des tropiques, et d'une association d'amitié, ou d'amour, puisqu'il s'agit de son frère Frédéric. D'ailleurs Jacquemont estimait que cette disposition de l'âme et cette manière de voir toute subjective entraînaient des "erreurs d'optique". Erreurs, d'ailleurs, que Jacquemont ne regrette pas: "Il y a un calme si parfait dans les paysages froids de l'Amérique septentrionale, que les impressions qu'il excite, lorsqu'il a du charme et de la beauté, sont paisibles et graves. Je regrette d'avoir laissé passer le temps où j'aurais pu, peut-être, reproduire avec quelque fidélité l'image des diverses formes de bonheur que je rêvais dans les vallées de New-Jersey, sur les bords du lac Georges, et dans les forêts ~~désertes~~ de Tonnawanta. Je ne suis plus sous le charme des illusions qui donnaient la vie à ces rêves; l'éclat si vif de ces fleurs s'est flétri, leur parfum s'est évaporé... C'est une triste chose, après tout, que le monde comme il est réellement. Il y a un sentiment qui le fait voir comme il n'est pas: quelques cruelles que puissent être, dans leurs suites, les erreurs d'optique qu'il fait commettre si souvent, il m'arrive cependant de douter si nous ne lui devons

---

1. C.I, 173, à son père, le 24 décembre 1829.

pas toujours plus de joies que de peines."<sup>1</sup>

Mais Jacquemont n'était pas toujours dans un état de calme paisible et grave. Parfois il était sous le coup d'une émotion telle qu'il en résultait un phénomène analogue à celui que Stendhal a signalé à trois reprises dans ses Souvenirs d'Egotisme: l'opposition, l'antagonisme même, entre la sensation et la perception. Plus la sensation est forte, et plus elle empêche la faculté perceptive d'enregistrer et de retenir le détail de l'événement vécu: "Si je savais dire ce que je sens, si je savais copier sur le papier les images si parfaites que je vois en dedans de mon esprit, que de charmantes peintures ne ferais-je pas, ma chère amie, de ces lieux où le hasard m'a promené tour à tour! J'en ai senti si vivement, si profondément le charme! c'étaient quelquefois des émotions de plaisir si tumultueuses que je n'ai pu en garder qu'un souvenir confus comme elles. Stendhal dit notamment: "J'ai bien peu de souvenirs de ces temps passionnés...", et plus loin: "Ce que j'écris me semble bien ennuyeux; si cela continue ceci ne sera pas un livre, mais un examen de conscience. Je n'ai presque pas de souvenirs détaillés de ces temps d'orage et de passion."<sup>2</sup> Et encore: "j'étais si fou dans ces moments de bonheur que je n'ai presque aucun souvenir distinct."

Vu le prix que Jacquemont attachait aux souvenirs, il est heureux que ce phénomène ne se produisit pas souvent. C'est le juste milieu, l'équilibre entre le rôle de l'esprit et celui

1. C.II, 83-84: à Zoé, le 16 mai 1831.

2. Souvenirs d'Egotisme, Paris, Le Divan, 1950; pp.13, 25 et 73.



du coeur, équilibre qui permet un souvenir composé de sensations et d'idées, que Jacquemont préfère. Ainsi, ses évocations de l'Amérique en 1826-1827 lui rendent toute l'émotion primitive; un lyrisme romantique s'empare momentanément de son style ("ces eaux mugissantes et ces torrents d'écume"), et il tombe dans une sorte de rêverie qui le transporte hors du présent dans un monde de bonheurs passés: "En me mettant les poings dans les yeux pendant quelques minutes, je me rappelle ainsi les chutes de Trenton; peu à peu, j'ajoute aux masses de ce sévère paysage tous ses détails gracieux, qui renaissent successivement dans ma mémoire; je vois la couleur brune de ces eaux mugissantes, et ces torrents d'écume, et ces herbes, et ces fleurs superbes qui croissent dans une rosée perpétuelle sur les bords des rochers. Toutes les sensations, toutes les idées que j'eus dans ces beaux lieux m'apparaissent de nouveau avec leur image; je cesse quelques instants de vivre en 1829, je ressaisis avec délices quelques moments de la vie passée; ce rêve est bien fugitif; mais, quand j'en sors, je me sens rafraîchi, rejeuni, attendri: quelquefois j'ai pleuré, mais c'étaient des larmes de bonheur."<sup>1</sup>

Vers cette époque (le printemps de 1827) Jacquemont commence à se ressaisir, à rentrer en possession (de toutes ses facultés et de toutes ses aptitudes et) de ce qu'il appelle "cette puissante et aveugle force de la confiance instinctive". Il tient surtout à rassurer son père: "Je vous reviendrai guéri, - guéri de cet état maladif de tout mon être dans lequel j'étais parti."<sup>2</sup> Que Jacquemont soit rentré dans sa vie de

1. C.I, 57; à Mme Lacuée, le 4 janvier 1829..

2. CIII, 105; le 15 mars, 1827.

travail, cela est vrai; mais guéri, c'est une autre question, car à la fin de l'année suivante, en route pour l'Inde, il révèle à Chaper un état d'âme très peu tranquille: "Chaper, quelle révolution dans mon existence! Depuis six ans que nous nous connaissons, que nous nous aimons, que de vicissitudes dans notre vie! que de choses dites entre nous! Quelquefois, dans les rares instants où il m'est permis d' être seul, des images fantastiques de bonheur et de peine se montrent à moi dans la vague obscurité du passé; je ne sais si je songe ou si je suis éveillé; je demeure ébloui quelques instants, et, quand je rouvre les yeux, je m'aperçois que je ne faisais que me ressouvenir, en croyant rêver. Cependant, mon ami, la mémoire de ces impressions si pénétrantes, de ces impressions qui jadis firent frémir tout mon être, s'efface chaque jour. L'esprit seul a de la mémoire. Il se rappelle nettement les faits qu'il a connus, les idées qu'il a comprises. Il se les rappelle encore alors qu'il a cessé de les juger également. Le coeur n'a pas cette faculté; il n'a pas de mémoire; il ne connaît que ce qu'il sent actuellement. S'il croit se rappeler des sentiments passés, c'est qu'il les éprouve encore. Ne pensez-vous pas ainsi? ...Nous nous retrouverons mon ami, jeunes encore, mais vieillis par l'agitation de nos jeunes années."<sup>1</sup>

Jacquemont ne précise pas quelles sont ces impressions si pénétrantes qui jadis firent frémir tout son être, et qui maintenant s'effacent chaque jour de sa mémoire. Peut-être s'agit-il de ces 'images fantastiques de bonheur' inspirées

1. C.I., 38-39, le 10 décembre 1828.

par un idéalisme de jeunesse ou de jeune homme, et qui formait la base de sa philosophie de l'amitié et des rapports sensibles. Mais lorsque Jacquemont écrit que le coeur n'a pas de mémoire, ce n'est pas un revirement de la pensée imposé par l'expérience, et il ne veut certainement pas nier l'existence de la mémoire affective à laquelle Rousseau attache un si grand prix au septième livre des Confessions. Il veut dire que le souvenir, mettons, d'une douleur ne saurait ramener au présent la douleur elle-même, mais seulement une impression de la qualité ou de l'intensité de cette douleur passée. Il en est de même de toute sensation physique. Déjà en 1824 Jacquemont avait signalé l'incapacité de la mémoire à cet égard: "En sortant du théâtre, où j'ai entendu avec un extrême plaisir les chants brillants de mademoiselle Mombelli, je me les rappelle en vain pour tâcher de goûter encore ce plaisir qu'ils m'ont fait: je me les rappelle fort bien, mais leur souvenir n'excite en moi aucune sensation agréable. Si, au contraire, je viens à me rappeler quelque phrase de Tancredi ou de Roméo, que je n'ai pas entendu depuis deux mois, le souvenir du chant de madame Pasta me rendra une partie des jouissances que ce chant me faisait éprouver."<sup>1</sup> Jacquemont explique que la musique donne non seulement un plaisir physique; en outre, elle peut faire éprouver en même temps à notre âme des jouissances profondes et durables. "La plupart des chanteurs n'atteignent qu'à produire le plaisir physique: mademoiselle Mombelli ne va guère au delà; ils ne

1. à Mme V. de Tracy: C.III, 14-15, le 28 juin 1824.

doivent laisser rien dans les souvenirs."<sup>1</sup> Mais lorsque Jacquemont se rappelle les chants de Tancrede ou de Roméo, ce n'est pas pour jouir de nouveau du plaisir physique qu'il avait éprouvé à les entendre, car, dit-il "la memoire est inhabile à reproduire ce genre de plaisir."<sup>2</sup> Ces airs chantés par madame Pasta lui inspirent tour à tour des sentiments nobles, des pensées hautes et généreuses, une exaltation de l'âme, selon le cas: "Voilà ces jouissances vives d'enthousiasme qui se lient dans mes souvenirs à la forme des chants de madame Pasta, et que mes souvenirs peuvent me rendre avec l'image de ces chants."<sup>3</sup>

Lorsque Jacquemont écrit à Chaper que le souvenir de certaines impressions "s'efface chaque jour", il n'entend pas ces souvenirs où le coeur entre pour une bonne part, souvenirs d'associations sensibles et de sentiments d'amitié. Comme le souvenir des bons sentiments de Rousseau<sup>4</sup>, les souvenirs affectifs de Jacquemont ne font que s'affermir avec le temps: "Le souvenir des jours que j'ai eu le bonheur de passer avec vous me sera toujours bien cher," écrit-il au Général de la Harpe. "Il vient quelquefois me visiter dans ma vie errante et solitaire; le temps et la distance, loin de l'affaiblir, lui donne une fraîcheur plus vive."<sup>5</sup> Ces lignes furent écrites quinze mois après la lettre à Chaper dont il vient d'être question, et elles caractérisent l'expérience de Jacquemont à

1. p.17; 2. p.18. 3. p.19.

4. cf. Confessions, Edn. de la Pléiade, Paris, 1947, p.272.

5. Le Général César de la Harpe gouverneur d'Alexandrie. C.IV 70; le 16 février 1931.



l'égard de ce genre de souvenirs.

Arrivé dans l'Inde en avril 1829, il y séjourna trois ans et demi. Si la solitude de ses voyages invitaient les souvenirs et les rêveries, ses travaux de naturaliste le rappelaient sans cesse aux besoins du présent. Ce fut un savant des plus consciencieux et des plus travailleurs. L'on ne peut que s'étonner de l'ardeur avec laquelle il se livrait à ses travaux, à ses collections de pierres, de plantes et d'animaux, à ses courses d'un bout à l'autre de l'Inde sans ménager ses forces ni sa santé, de Calcutta jusqu'à Delhi, depuis le Cachemire jusqu'à Bombay où, à la fin, il succomba; aux six immenses volumes de son Journal de l'Inde, aux mille pages imprimées de sa Correspondance, et encore. Sa manière de vivre variait depuis le grand luxe de ses hôtes à Calcutta aux conditions les plus pénibles qu'il ne confie qu'aux pages de son Journal. A son père, pour faire pendant à "cette puissante et aveugle force de la confiance instinctive" qu'il lui annonça en Amérique, il écrit de l'Inde: "Quoi qu'il puisse m'arriver de contraire, vous me saurez pourvu d'une arme de résistance, qui est en moi dans un principe bizarre de satisfaction intérieure, dans une simplicité de goûts qui n'est pas de mon temps ni de mon éducation, mais dans une sorte d'orgueil sauvage qui me consolera aux mauvais jours, s'il en vient."<sup>1</sup>

Les collections de pierres, de plantes, d'animaux et d'oiseaux, qu'il amassait et expédiait régulièrement au Muséum

1. C.I, 180, le 1 janvier 1830.

d'Histoire Naturelle à Paris, reflètent le sérieux et l'industrie de Jacquemont; mais en outre elles marquent une étape dans le progrès des sciences naturelles. Leschenault, le prédécesseur de Jacquemont dans l'Inde, appartenait, en matière de sciences, à l'ancien régime: "Leschenault ne nous a jamais envoyé à Paris que deux cents jolies plantes, artistement desséchées et non moins artistement collées sur de jolis papiers, encadrés de dorures, etc., comme les herbiers sentimentaux que faisait J.-J. Rousseau pour les belles dames dont il était amoureux. C'était là le siècle de Louis XV en botanique, que ces jolies plantes des Nilgherri envoyées par Leschenault." 1

Pendant trois ans, Jacquemont vivait très près de la nature, et la manière dont il la regardait se ressentait de ce contact. Il ne lui était plus possible d'envisager et de décrire la nature comme un objet extérieur que l'on contemple et admire à distance. La poésie de la nature devrait puiser son inspiration dans la vie de la nature, et dans la vie des hommes qu'elle fait subsister, parfois mal: "Il y a dans les pays tempérés, entre le cours des saisons, des périodes de la vie végétale et animale, et entre elles et la condition des hommes, un rapport, une harmonie sublime et touchante. Ici, quoique les saisons ne soient pas moins caractérisées qu'à une distance double de l'équateur, telle est la misère de l'immense majorité des hommes et la monotonie de leur chétive existence, qu'eux seuls ne changent pas, quand tout change autour d'eux. Leurs huttes ne les défendent ni des excessives chaleurs du printemps.

---

1. à M. de Mélay, le 3 septembre, 1832. C.IV.256.

ni des pluies de l'été, ni des froids de l'hiver. D'un temps de l'année à l'autre, la question pour eux n'est pas de changer de plaisir, mais de souffrance...

"La littérature française possède d'admirables descriptions poétiques de la nature équinoxiale; mais il y a dans la nature une poésie plus touchante que celle de Bernadin de Saint-Pierre, et les scènes du tropique doivent être peintes par des hommes nés parmi elles; élevés au milieu d'elles. Sous ce rapport, un vaste champ reste ouvert à la poésie descriptive. Mais, hélas! où trouver, sous la zone torride, l'élite d'où sortira le poète?"<sup>1</sup>

Quand aux beautés de la nature, elles ne semblent point lui causer de plaisir. "L'intérêt de tout ce que j'ai vu", écrit-il à Victor de Tracy", est entièrement scientifique. Le paysage est pauvre et monotone. Dans les plus hautes montagnes du monde, il y a nécessairement de la grandeur, mais cette grandeur est sans beauté."<sup>2</sup> Il croit devoir expliquer son manque d'admiration ou d'émotion devant les paysages célèbres de l'Inde, et il le fait de diverses manières. D'abord, ces scènes ne lui inspirent pas un sentiment d'exotisme, comme l'avaient fait, par exemple, l'Haïti, Rio de Janeiro ou Bourbon: "Dans tous ces lieux je sentais dans l'air, dans sa température, dans sa mollesse, je voyais dans sa lumière quelque chose d'extraordinaire, d'étranger, qui me rappelait sans cesse combien

1. Journal I, 307-308.

2. C.I, 256, le 23 juin 1830.

j'étais loin de l'Europe. Je sentais un ciel nouveau au-dessus de ma tête. Ici, je n'éprouve pas cette sensation. Je ne suis pas constamment frappé de l'idée de mon éloignement de la patrie."<sup>1</sup> Ou bien, il affirmait, non sans quelque regret, que le progrès des sciences permettait de se représenter à l'avance les traits physiques de n'importe quel pays. Aussi l'Inde ne lui réservait-elle aucune surprise: "Oh! que j'envie à M. de Humboldt ses Cordillières, ses terres vierges comme il n'y en a plus. Ce qui décide surtout des traits du paysage, c'est l'éclat et l'espèce de la végétation. Je savais quelles formes végétales dominaient dans l'Himalaya, et j'étais donc à même de me représenter d'avance, avec quelque chance de ressemblance, l'aspect de ces montagnes; en les voyant, il me sembla les reconnaître, tant était exact le portrait que je m'en étais fait d'après quelques éléments, et c'est à cette circonstance seule que je dois de n'avoir pas été désappointé. Je suis, d'ailleurs, satisfait des objets d'étude qu'elles m'offrent."<sup>2</sup> Ou bien encore, ce sont les nouvelles de la Révolution de juillet qui viennent le distraire des paysages qui l'entourent: "Je voudrais bien vous parler des scènes qui m'entourent; mais intérêt disparaît à mes yeux devant la grandeur du spectacle qu'offre la France. C'est en descendant de l'Himalaya vers les plaines de l'Inde, que je reçus par une gazette de Calcutta, la première nouvelle de ces grands événements."<sup>3</sup>

---

1. Journal I, 446.

2. à Joseph de Hezeta, C.III, 372, le 17 juin 1830.

3. C.I, 398, à Chaper, le 24 février 1831.



Mais à vrai dire, quelque fondement que puissent avoir ces explications, la vraie cause de son indifférence est en Jacquemont lui-même, et il ne se la cachait pas. Il était arrivé certes à dompter les souvenirs et à effacer de son coeur les sentiments qui le mettaient naguère dans un "état misérable". Mais c'est au prix d'un effort d'une volonté retrouvée, effort qui engendra un affaiblissement progressif de la faculté sensible, lui laissant un vide dans l'âme, une méfiance de la sensibilité trop vulnérable et une nostalgie prompte à évoquer un passé dont les richesses sensibles eurent à dédommager la stérilité du présent: "Des pensées pleines de douceur et de tendresse emplissent tous les instants de ma vie que l'étude n'occupe pas. Il y a des périodes du passé qui me semblent des songes. Je ne puis pas croire quelquefois que je sois celui qui ait fait ceci, ait été là... Je doute par moment de mon identité... La source de l'enthousiasme est épuisée, et quand le froid me tient éveillé sous mes couvertures, je contemple le monde, non en acteur, mais en spectateur critique et désintéressé de ces scènes diverses. Je ne sens plus les choses du passé: je me les rappelle seulement, et juge ainsi ce qui fut jadis en moi, comme ce qui est en dehors."<sup>1</sup>

Si cet état de "spectateur critique et désintéressé" lui réussit en ce qui concerne la crise du passé, il constitue un véritable désastre pour le présent. Car quelque douloureuse qu'ait pu être cette sensibilité malade qu'il a outrepassée, Jacquemont trouve plus affligeante encore l'insensibilité qui lui/

lui a succédé: "Ce n'est pas que l'examen minutieux et critique des productions et des phénomènes de la nature ferme mes yeux devant le tableau de leur ensemble; mais la source du charme, du ravissement que j'éprouvais jadis devant leurs beautés les plus simples est tarie. C'est avec mon esprit désormais, c'est avec mon goût que je regarde complaisamment au printemps les plus hautes montagnes du monde; je vais passer un été, la moitié d'une année, parmi leurs scènes de neiges et de glaces éternelles. Peut-être leur grandeur désolée trouvera-t-elle ma sensibilité plus vive. Ce serait une triste faculté que je retrouverais, mais moins triste pourtant que l'insensibilité."<sup>1</sup>

Ce nouvel état d'âme explique pourquoi l'admiration, la chaleur ou même le plaisir étaient absents des descriptions de la nature que Jacquemont fit dans l'Inde, et rend intelligible son indifférence à l'égard des montagnes de l'Himalaya, alors qu'il chérissait de plus en plus les souvenirs qu'il gardait des Alpes: les Alpes rappelaient une époque de sensibilité.

Comme par le passé, c'est à Chaper que Jacquemont livre le témoignage le plus angoissant de ce "vide cruel" dont désormais il s'affligeait constamment. Ce qui est vraiment remarquable, c'est qu'après huit ans ce sont les mêmes formules qui réapparaissent sous sa plume. Les Alpes, la première rencontre, le souvenir, les associations, la sensibilité aigüe: tout ce qui animait ses lettres de 1822 à 1824 et qu'il rappelait alors avec ravissement, se retrouve dans cette lettre de l'Inde et constitue comme un élément constant de sa manière de se sentir.

---

1. à Zoé, C.I, 186, le 28 décembre 1829.

Seul le ravissement fait défaut. Dans l'intervalle qu'il faudrait traverser pour rejoindre ce bonheur du passé, est campé cette crise de 1826 avec tous les rappels douloureux que l'on sait. Ainsi, au lieu des "vives jouissances" d'autrefois, son évocation des jours heureux ne fait qu'accentuer la désolation du présent: "Sous ce ciel sévère des hautes Alpes, parmi leurs scènes les plus âpres et les plus désolées, votre souvenir est venu plus souvent s'offrir à ma pensée. Je me suis rappelé souvent ces manteaux de neige que vous m'apprîtes le premier à gravir, et la nudité des rocs qui les percent çà et là. Que de fois ne me suis-je pas attendri devant ces premiers tableaux de notre amitié, que mon imagination fait revivre avec tant de fraîcheur! Hélas! je suis seul ici; au souvenir que je garderai de ces lieux étranges, aucun souvenir ami ne viendra s'associer pour les rendre chers! Vivre seul! être seul à sentir! oh! mon ami, ce n'est pas parce que je suis si loin de notre pays, perdu dans les déserts glacés des plus hautes montagnes du monde, que mon isolement m'est pénible: ce vide cruel, peut-être le sentirai-je également au milieu des douceurs de la société européenne; peut-être n'en souffrirai-je pas moins au milieu de son tumulte et de ses plaisirs; et je n'ai pas trente ans! Laissons cela!"<sup>1</sup>

La vie de l'âme, les jouissances intérieures, semblaient s'être retirées de son existence. Il se réjouissait de la perspective de vivre avec les choses, les objets d'histoire naturelle, plus qu'avec les gens. Quant à la nature, la

---

1. C.I., 261-262, le 25 juin, 1830.

conception de "la première fois" à laquelle Jacquemont attache une valeur si extraordinaire, trouve dans l'Inde un corollaire inattendu: "L'admiration des beautés de la nature a aussi sa virginité que la jouissance flétrit bientôt" écrit-il à son père. Ainsi, les beautés de la nature ne peuvent faire une impression profonde que sur une sensibilité vierge. Et lorsque la sensibilité n'existe plus? C'est presque avec humeur que Jacquemont poursuit: "..."je ne noircis pas mon papier de prose poétique." Mais comme il voulait surtout faire bonne contenance devant son père, il ajoute: "J'écris beaucoup sur tous les tons, sans effort, selon la disposition de mon esprit, l'état de mon estomac et la qualité de ma plume: personne n'est tout sublime, tout digne, tout gai et riant. Après une description géologique vient une page confidentielle que nul autre que moi ne doit relire. Je craindrais de mentir si j'écrivais autrement." Outre les lettres à Chaper, c'est à ces "pages confidentielles" du Journal de Jacquemont qu'il faut se reporter si l'on veut savoir ce qui se passait alors dans son coeur. Dans le fait, il se rangeait au nombre des êtres "que le malheur a frappés assez fort pour les empêcher de naître jamais au bonheur", ceux pour lesquels la vie n'est plus, dans le présent, qu'un état indifférent de la sensibilité, animé seulement quelquefois des souvenirs du passé, et dans l'avenir, qu'un horizon limite, sans illusions, sans espérances... isolés en quelque sorte du monde au milieu duquel ils vivent, morts à la plupart de ses joies, leur âme tranquille désormais, plane sur le tableau de la vie humaine, et avec l'oeil exercé des passions



jadis trop actives, elle en découvre, elle en pénètre merveilleusement tous les détails...

"Pour moi, je dois l'avouer, ce n'est plus que d'un oeil critique que je contemple plusieurs aspects de ma sensibilité et de celle des autres dans leurs rapports avec moi. Je regarde les autres vivre, depuis que ma propre vie n'est plus habituellement qu'un spectacle d'actions presque indifférentes pour mon intelligence, et que mon moi, souvent oisif, se sépare avec netteté des sentiments dans lesquels il se confondait jadis."<sup>1</sup>

Si d'une Jacquemont s'attristait de ne plus pouvoir sentir les beautés de la nature, d'autre part il était gêné par la pauvreté des descriptions qu'il en faisait. Il est clair d'après les nombreuses allusions qu'il faisait à la nature dans ses lettres et dans son Journal, que cette question de la représentation de ce qu'il voyait, le préoccupait constamment. Comme il écrit à Joseph de Hezeta: "J'éprouve quelquefois le déplaisir d'un peintre occupé d'un portrait, qui ne peut plaire, s'il est fidèle. Je m'inquiète des formes, du style qui peuvent convenir à peindre les tableaux que m'offre la nature, pour qu'ils soient en même temps fidèles et intéressants. Comment y introduire de la variété lorsqu'il n'y a réellement qu'une monotonie sans exemple ailleurs?"<sup>2</sup> Il revient à ce problème quelques mois plus tard: "Mais comment pourrais-je sans mentir être varié dans la peinture de ce qui est monotone?

1. Journal, I; 164-165.

2. C.III, 371-372, le 17 juin, 1830.

mettre du rouge, du bleu, du jaune et du vert là où il n'y a que du gris et du blanc? ...Peut-être, mon cher Hezeta, me sera-t-il donné de visiter d'autres parties de l'Himalaya, dont la description, pour plaire, exigera moins de talent.<sup>1</sup>

Son impuissance à aimer ces paysages est accentuée par cette autre circonstance qu'il avait expliquée à Chaper: le fait qu'au souvenir qu'il garderait de ces lieux étranges de l'Inde, aucun souvenir ami ne viendrait s'associer pour les lui rendre chers. Cette manière de sentir se renforce dans les conditions d'isolement où il est contraint pendant des mois de suite. Aussi, à mesure que se prolonge son séjour dans l'Inde, Jacquemont se réfugie -t-il de plus en plus dans ses souvenirs. L'Himalaya rappelait les Alpes, mais les montagnes de l'Inde ne servaient de cadre à aucune expérience de l'âme, à aucune rencontre sensible: il n'y avait que la forme physique, et celle-ci était: "plutôt grandiose que belle; des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. Point de ces détails pittoresques qui rendent les Alpes si attachantes, si longtemps nouvelles."<sup>2</sup>

En effet, chaque fois que Jacquemont parle de l'Himalaya, ces montagnes ont à soutenir la comparaison avec les Alpes, et c'est une dure concurrence. Dans la vallée de Cachemire, "les lacs sont bien peu de chose, quand on les compare avec ceux des Alpes... L'endroit me plut fort, à cause de ses eaux

1. le 19 octobre, 1830; C.IV, 29.

2. C.II, 91, à Mme de Tracy le 26 mai 1831.

pures et de ses ombrages magnifiques.

"Mais combien de villas, sur les bords du lac Majeur, surpassent Schâlimar en beauté!"<sup>1</sup>

A Stendhal Jacquemont écrivit que le célèbre lac de Cachemire n'était qu'une "espèce de marécage qui ferait honte à nos Alpes s'il croupissait dans une de leurs vallées." Forster, qui avait précédé Jacquemont dans cette région, avait "furieusement embelli la vérité", et Thomas Moore de même, "selon l'usage des messieurs du Parnasse, de mentir." Et à une autre occasion Jacquemont nota dans son Journal: "Il y a dans la nature un air de vétusté sans noblesse, qui attriste l'âme sans la charmer."<sup>2</sup>

Ce qui manquait à ces paysages, c'est la poésie. Mais la poésie, il faut l'inventer soi-même, comme Jacquemont savait bien le faire lorsque dans les premières lettres à Chaper et à Charpentier il chantait les Alpes et les associations qu'elles évoquaient des années de bonheur. Mais hélas, c'est une faculté qui s'use, ainsi qu'il l'explique à Charpentier: "J'ignore si c'est que je n'ai plus une âme de vingt-et-un ans, comme lorsque je visitai les Alpes... Mais je n'aime pas l'Himalaya comme j'aime les Alpes..."<sup>3</sup> Ou ce qui est plus vraisemblable, c'est que Jacquemont était déjà formé poétiquement. A tel point que son âme restait indifférente à tout apport nouveau. C'est un fait qu'il avait déjà constaté en 1827,

---

1. *ibid.*

2. cf. notre Jacquemont et l'Inde anglaise, page 413 et suivantes, où nous avons déjà examiné brièvement cette question dans le cadre d'une étude plus générale.

3. CI, 389, 16 février, 1831.

relativement à son séjour aux Antilles: "Cette belle nature m'a paru peu poétique. Peut-être est-ce parce que je l'ai trop peu vue? Ou plutôt parce que tout ce que j'ai de souvenirs poétiques tout ce que j'ai lu de poésie se rapportent à d'autres climats, et ont été inspirés par une nature différente. C'est comme le parfum d'une fleur nouvelle que je sentirais pour la première fois. Fût-il cent fois plus suave que celui de l'oranger ou de la violette, je lui préférerais toujours celui de ces fleurs communes, parce qu'il est mille souvenirs charmants qu'elles me rappellent."<sup>1</sup>

Il est à noter que Jacquemont ne se contente pas d'exprimer le peu de plaisir qu'il éprouve devant les paysages étrangers qu'il traverse. Il est rare qu'il ne cherche pas à préciser les éléments qui lui inspirent ses jugements défavorables. Il tenait surtout à s'expliquer lorsqu'il s'agissait des montagnes si renommées de l'Himalaya, de peur qu'on ne l'accusât de mauvaise foi. Il procéda à une analyse détaillée de la perspective qu'offrait ces montagnes, mais comme toujours, le chemin d'Everest le conduisit infailliblement à Mont Blanc: "Les formes de l'Himalaya, l'élévation progressive de la base des montagnes, entassées les unes au-dessus des autres, depuis les plaines de l'Hindoustan jusqu'aux crêtes de glace qui couvrent la ligne de leurs sommets les plus élevés, l'absence de plateaux, de vallées, d'escarpements, déguisent singulièrement leur hauteur. J'ai campé plusieurs fois à 3000 mètres d'élévation absolue, habituellement à 2000; cependant c'est toujours dans

---

1. Lettre à Chaper, le 13 juin 1827.



dans les lieux les plus bas ou les mieux abrités, près des hameaux, que je dois marquer mes haltes. Vous voyez donc quelle soustraction il faut faire de la hauteur absolue des montagnes, pour mesurer leur hauteur relative ou apparente. Celle-ci est encore énorme; mais, comme l'oeil cherche vainement à opposer des lignes horizontales à des lignes verticales, et que les pentes, malgré leur forte inclinaison, ne s'élancent pas d'un seul jet, mais s'ajoutent les unes aux autres sur des plans successivement plus reculés, il n'est pas de lieu d'où l'on puisse voir les plus hautes cimes sous un très grand angle visuel. Enfin, là où il y a de la grandeur, manquent la beauté et la grâce. Oh! que les Alpes sont belles!"<sup>1</sup>

---

1. Lettre à Chaper, le 26 juin 1830; C.I, 262-263. Curieusement, les vues de Jacquemont sont confirmées par le capitaine Mundy, qui, à cette même époque, fit publier à Londres ses Pen and pencil sketches, from a Journal of a tour in India. Il écrit notamment:

"The attributes of the northern prospect from Simla are still more grand; the valleys are more extensive, the mountains of more expanded proportions than those of the south view, assuming more the appearance of ranges, and rising gradually one above the other, until the panorama is majestically terminated by the snowy crescent of the great Himalaya Belt, fading on either hand into indistinct distance. In fine weather, these stupendous icy peaks out the dark blue sky with such sharp distinctness of outline, that their real distance of sixty or seventy miles is, to the eye of the gazer, diminished to one-tenth part. During a residence of nearly two years in Switzerland, the first object that my eyes opened upon every morning was the snow-clad summit of Mount Blanc; and I thought that a glorious sight. But the glaciers that now form, next to the Omnipotent Being who created them, my first objects of matutine contemplation, present a battalion of icy pinnacles, amongst which Mount Blanc, with his pitiful fifteen thousand feet, would scarcely be admitted in the rear rank! But, belle Suisse! let me hasten to do you justice on another point: though Himalaya may boast of loftier mountains, and throw her Ganges and Jumna into the scale against your offspring, Rhine and Rhone, where are her lakes of Leman and Constance? She has none. In my tours through these hills I never saw a body of water, collected in one spot, that

Jacquemont est persuadé, on le voit, que cette nature était sans charme. L'idée lui était venue à l'esprit que l'on pourrait par la suite lui reprocher un parti pris qui agissait en faveur des Alpes et au détriment des spectacles de la nature dans l'Inde et d'autant plus que ces lieux étaient déjà célèbres en poésie. Il reste toutefois sur ses positions et répond d'avance aux accusations prévues. Il écrit dans son Journal: "Bien qu'il soit naturel d'accorder la préférence aux objets absents ou aux jours du passé, sur ceux présents, quand c'est l'imagination qui juge de leur beauté, je sais faire aussi justice à l'évidence qui se montre. J'ai admiré les Alpes dans les Alpes, ému encore du souvenir charmant des premières scènes de montagnes que j'avais vues dans les Cévennes et l'Auvergne. La grâce sans nom m'a depuis bien des fois arrêté. Si je ne trouve dans l'Inde ni grandeur, ni grâce, ni originalité, ce n'est pas que mon goût malade ou blasé y soit devenu insensible, c'est qu'il n'y en a pas réellement.

"Pour l'originalité et la grâce, sans doute j'ai rencontré des exceptions; mais elles n'étaient que des exceptions, et tout était magnifique, ou gracieux, ou étrange

covered an acre of land. This lamentable deficiency of that most requisite ingredient of scenery, and necessary of life, creates a hiatus in the Himalayan scenery which is not to be supplied. The eye, fatigued with the rugged profile and sombre tint of the mountains, and the brown horror of the pine-forests, yearns for the refreshment and repose which it would enjoy in the contemplation of such a lake as that of Thun, reflecting in its mirrored surface, dotted with sails, the blue sky above, and, in its soft medium, giving a flattering double of the impending scenery.

Captain Mundy: Pen and pencil sketches, from the Journal of a tour in India. London, 1832 (2 vols. 8 vo.), pp.233-235.

à Haïti."<sup>1</sup>

Cela dit, son impuissance à réagir 'convenablement' devant les plus hautes montagnes du monde semble obséder son esprit, car il ne cesse pas d'y revenir dans son Journal. Il ne néglige aucune occasion pour s'essayer devant ces scènes. Le 9 juin 1830, il profite d'une belle lune pour les contempler de nuit. Dès trois heures du matin, il eut plus d'une heure de "la plus belle nuit du monde" pour jouir, sous cet aspect nouveau, de la vue des montagnes, mais sans succès: les détails manquent de grâce, les masses de simplicité, et leur confusion cache leur grandeur. Lorsque le soleil se leva droit derrière lui, en face de la vallée au sommet de laquelle il était remonté, il éprouva une autre déception: "Caché par les neiges éternelles de la chaîne centrale de l'Himalaya, il les laissait dans l'ombre avant qu'il s'élevât au-dessus d'elles; et quand il dépassa leur sommet, il ne les teignit point des couleurs admirables qu'il répand alors sur les Alpes."<sup>2</sup>

Cette dernière phrase fait allusion à une occasion précise, sans doute en 1822, lorsque Jacquemont se trouvait dans les Alpes. L'on se rappelle qu'il avait évoqué le souvenir de cette visite lorsqu'il écrivit à Chaper: "...à la pointe du jour/<sup>/vous</sup> vous remettez en route... Le soleil se lève derrière vous et colore déjà les cimes neigeées des Sept-Laux, quand les vallées vous paraissent encore comme de grands fleuves couverts de brouillards."<sup>3</sup>

1. Journal I, 447.

2. Journal I, 154.

3. cf ci-dessus, page 167.



Enfin Jacquemont trouve dans l'Himalaya un tableau qui le satisfait, mais à peine l'a-t-il esquissé que des souvenirs de France, souvenirs des premières montagnes qu'il vit, viennent déloger ce tableau, et en même temps, son esprit de naturaliste cède la place à l'imagination de l'artiste: "Les brumes, les nuages épais, siéent aux paysages des montagnes, comme le sombre de la nuit, comme tout ce qui cache aux yeux la réalité des choses et permet à l'imagination de jeter sur ses toiles immenses les riches couleurs de sa palette fantastique. Ce sont les premières scènes de ce genre que je vois dans l'Himalaya; peut-être ne me plaisent-elles tant que par les souvenirs qu'elles réveillent en moi: elles me reportent aux premières montagnes que je vis, à l'Auvergne. Chose étrange! ce ne sont pas les jours radieux que je me rappelle avec le plus de charme dans ce premier voyage, mais ses marches les plus pénibles au travers des contrées herbeuses, sous un ciel chargé de brouillards. Il est des sites auxquels une lumière triste convient seule, comme il est des hommes dont l'esprit n'a de grâce que dans le malheur! Telle est l'Auvergne en général. Le même ciel, sur le paysage des Alpes italiennes, ne lui donne pas un reflet gracieux de tristesse, il ne produit que la laideur. Ainsi, telle mélodie est vulgaire dans un mode, qui devient noble et expressive dans l'autre mode; tel chant, brillant en majeur, devient plat et expressif en mineur."<sup>1</sup>

Ainsi, au moment propice, des images et des analogies viennent

1. Journal II, 180.



inonder ses descriptions comme un fleuve de brouillard dans une vallée alpestre, cachant la "réalité des choses".

C'est par la voie des souvenirs que Jacquemont jouit de ces instants d'évasion. Déjà en France les souvenirs occupaient une place importante dans sa vie. "C'est aux sentiments tendres et affectueux que je dois les plus vifs plaisirs de ma vie"<sup>1</sup> écrivit-il à Mme Lacuée et il ajoutait que dans l'immense éloignement où il se trouvait de l'Europe, ces sentiments le suivaient. Dans l'Inde, ces souvenirs constituaient à eux seuls presque toutes ses jouissances intérieures. Les paysages l'y conduisaient, comme nous l'avons vu, mais ce penchant n'avaient guère besoin d'être ainsi stimulé. L'habitude du souvenir, exercée depuis des années, était devenue chez lui comme une seconde nature. De là au rêve il n'y avait qu'un pas à faire. Il l'avoue à Victor de Tracy: "Vous, mon ami, vous me connaissez, vous savez s'il y avait en moi de quoi jouir par des rêves... Ces souvenirs mélancoliques de temps et de lieux que vous me rappelez, où<sup>vous</sup> <sup>la</sup> pensée demeure attachée dans ma mémoire, me font tressaillir. Ces images me font perdre de vue pendant quelques instants le temps présent, ma vie actuelle; je pénètre le passé, je le ressaisis: je me promène sur vos gazons, dans vos bruyères, sous vos bouleaux, j'erre sur le bord de vos étangs, j'ai votre bras passé dans le mien. L'étrangeté de la scène où je me trouve arrête l'illusion, la détruit, et je rentre dans ma vie actuelle, où ma pensée ne s'exerce que sur des objets positifs et absolus."<sup>2</sup>

1. C I, 56, 4 janvier, 1829.

2. C I, 68, le 1 février, 1829.

Le rêve, l'illusion, l'évasion hors du présent par le souvenir, ces tendances invitent encore un rapprochement avec la manière de sentir de Maurice de Guérin: "Quelquefois j'y échappe en recommençant le pèlerinage des souvenirs. Les pas légers et silencieux de mon imagination reprennent les sentiers aimés... Revenez tous, souvenirs, douces émanations du passé, ombres de ce qui est évanoui, rentrés dans mon âme comme, à la tombée de la nuit, les petits oiseaux et les abeilles qui s'étaient écartés dans la campagne revolent vers leurs retraites et s'y ramassent. Revenez tous, la nuit est tombée. - Ainsi je donne le change aux regrets extrêmes dont aucune consolation n'ose s'approcher. Je les entoure de cette multitude murmurante de souvenirs."<sup>1</sup>

Jacquemont qui, au plus fort de la crise de 1825-26, écrivit à Chaper: "Je m'assieds tristement et je cherche quelque repos dans mes souvenirs",<sup>2</sup> et Guérin, avec la 'multitude murmurante' de ses souvenirs, ne font que prolonger la lignée de Rousseau: "Moments précieux et regrettes! ah! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession"... "Mon imagination... compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. ...Les seuls retours du passé peuvent me flatter, et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs."<sup>3</sup> Et encore: "Les doux souvenirs

1. Journal, 112-113.

2. Inédite, le 3 avril, 1825.

3. Confessions 222-3.

de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler."<sup>1</sup>

Il en est de même de Jacquemont qui, dans sa solitude, ne trouve de véritable joie que dans l'intimité de ses souvenirs de France. Au souvenir se trouve associé le plus souvent un ami: "Le souvenir de mes amis me suit partout. Le soir, quand j'ai terminé ma tâche du jour, ma pensée les trouve fidèles, je m'entretiens d'eux; il me semble qu'ils m'entendent et qu'ils me répondent."<sup>2</sup> Au gré de son humeur, il "s'escrimait vigoureusement contre l'espace" pour abolir la distance qui le séparait d'un ami; ou bien, plus paisiblement, il "mangeait ses croûtes à la fumée de ses souvenirs"; ou encore, il fermait ses yeux et "se reportait par la pensée en France." Jacquemont décrit à Madame Lacuée le mécanisme intérieur de ses souvenirs. En imagination il revoit ses amis dans les lieux et les situations d'autrefois - c'est toujours la même association de 'lieu-souvenir-ami' - et puis: "Ce n'est que lorsque j'ai ainsi disposé les personnages sur la scène que je puis les faire parler, les faire agir; alors je les écoute, je leur parle à mon tour, et j'éprouve une illusion charmante, Voilà, comment je jouis, dans l'absence, du souvenir de mes amis; c'est en me retraçant, avec une vérité qui me trompe moi-même, les mille petites circonstances bien insignifiantes en apparence, et bien touchantes, pourtant, de ces scènes de douce amitié, qui jadis furent pour moi de la réalité."<sup>3</sup>

---

1. Confessions 271.

2. le 16 février, 1831, à Charpentier.

3. le 4 janvier, 1829; C I 56.

Parfois le fil se rompait: "Mes pensées se perdent dans l'espace en vous cherchant et votre souvenir m'échappe dans le cercle d'un nouveau monde politique,"<sup>1</sup> écrivit-il à Madame Victor de Tracy. Alors il recourait à sa "bibliothèque de souvenirs": c'est le nom qu'il donnait à l'herbier qu'il avait commencé à former en France à La Grange et à Paray, en 1818, et qui l'accompagnait dans ses voyages.<sup>2</sup> Ainsi, en contemplant ses plantes, des fleurs communes de la campagne française lui rappelaient avec délices ses années de jeunesse et de bonheur. "Que d'associations attendrissantes et de sentiments!" écrit ce même Jacquemont qui, vers la même époque, se moque des "herbiers sentimentaux" de Rousseau, et c'est Jacquemont qui souligne. Et il poursuit, remontant, de fleur en fleur, une chaîne de souvenirs: "Paray à diverses époques, avant que je fusse homme, dans les joies innocentes de l'adolescence, prolongée heureusement au delà de son terme accoutumé, en 1818 et 1819; Paray en 1821, dans le premier trouble des passions..." Il se rappelle alors Jaubert, et regrette d'avoir perdu un ami; Charpentier, qui l'aima "presque en frère"; et Ramond: "Un vieillard qui a laissé quelques beaux ouvrages dans les sciences, M. Ramond, le premier qui s'avisa des Pyrénées, m'en a donné les plantes, dont un grand nombre étaient inconnues avant ses voyages dans ces montagnes... Sa mémoire m'est chère. Mon herbier me le rappellera souvent, car j'y retrouverai sans cesse ses plantes des Pyrénées, étiquetées de sa main."<sup>3</sup>

---

1. C.II, 90.

2. Ci-dessus, pages 67-68.

3. le 21 février 1832, à Zoé; C.II, 276-277.



Rousseau a écrit dans ses Confessions: "Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée..." (page 272) Ce trait de la mémoire, Jacquemont le constate également. Ainsi, il n'est pas exclu que l'Inde revête un jour un certain charme dans l'imagination du voyageur. Au bout de trois ans de ce qu'il appelle sa "vie nomade et solitaire" qui, d'ailleurs, lui "plaisait infiniment",<sup>1</sup> il commence à s'orienter vers l'avenir. Il se rappelle ses premières impressions de l'Amérique du Nord, et ce phénomène de l'embellissement qui résulte de l'éloignement et du recul du temps. Déjà en 1829 il avait écrit à Madame Lacuée qui quittait ce pays pour retourner en France: "Qui m'eût dit, il y a vingt-six mois, que je verrais jamais l'Amérique? et quand je mis le pied sur cette terre froide et brumeuse, dont le premier aspect me serrait le coeur, qui m'eût dit que je ne me la rappellerais pas un jour sans tendresse en l'associant à des souvenirs amis? ... Votre beau fleuve vous restera cher dans vos souvenirs; le cap Vincent, à mesure qu'il s'éloignera de vous dans le temps, s'embellira d'un charme tendre et poétique qu'il n'avait pas dans la réalité lorsque vous l'habitiez. Vous n'y étiez peut-être que contente; et, en reportant votre pensée vers les jours que vous y avez passés, il vous semblera que vous y avez été heureuse; il y a toujours dans la réalité des choses, même les plus belles, quelques côtés vulgaires, quelques aspects communs on même désagréables, que l'éloignement, soit dans le temps, soit dans

l'espace, cache et fait oublier: on ne se rappelle que ce qui plaît, que ce qui touche; voilà du moins de que j'éprouve: c'est une heureuse disposition de notre nature." <sup>1</sup> La même idée, mais appliquée cette fois à ces propres impressions de l'Inde, se trouve exprimée dans une lettre à Hezeta: "C'est en présence de toutes les richesses de vos paysages alpins que je vous dirai un jour, cher ami, tout ce qui manque à ceux de l'Himalaya. Le temps, alors, les aura embellis dans mes souvenirs, et il me sera plus agréable de vous les peindre." <sup>2</sup>

L'oeuvre de souvenir ne se borne plus à un simple rappel du passé et de son contenu heureux ou douloureux. Le souvenir, aidé par le recul du temps, opérera une sorte de transformation. Avec la guérison du mal, le souvenir s'épure. Le chagrin cède la place à la mémoire d'une tendresse et d'une sensibilité qui s'y associait: Adelaïda Schiasetti, Hippolyte Jaubert: "J'aime encore à me le rappeler", dit-il en 1831 de cet ami d'autrefois. Ce passé ainsi métamorphosé en images, en sentiments et en roman - c'est Jacquemont qui ose le mot - se déploie dans son esprit et sous sa plume: "Des traverses de ma jeunesse il me restera des souvenirs pittoresques pour mes vieux jours, si j'en fais. Quoique je n'aie pas encore trente ans, je trouve déjà dans ma mémoire bien des scènes délicieuses qui, malgré leur éloignement dans le temps et dans l'espace, m'attendrissent souvent presque jusqu'aux larmes. Mais tu ne connais de mes

---

1. le 4 janvier 1829; C.I 58.  
2. C.I 390, le 16 février 1831.

amis que leur nom, et tout au plus. Si tu savais quelles circonstances décidèrent pour moi de la plupart de ces liens! Si tu connaissais les épreuves qu'ils subirent! Un jour quand nous serons rapprochés l'un de l'autre, je te les raconterai, et tu croiras lire ou entendre un roman. Les lieux qui furent les témoins des premiers épanchements de mon coeur demeurent consacrés dans ma mémoire; ce sont les tristes bruyères du Bourbonnais, les neiges éternelles et les pâturages des hautes Alpes, les riants vallons du Léman, les bords du Niagara, ceux du Gange, les ruines de Delhi... et il en est bien d'autres que les souvenirs de l'amitié me rendent chers.<sup>1</sup>

Jacquemont commence à s'apercevoir d'une particularité de sa manière de sentir que manifestaient déjà ses lettres de 1822, à savoir que ce n'est pas sur les lieux mêmes qu'il goûte au plus fort les charmes de la nature. Les impressions qu'il en reçoit ont besoin de s'installer dans son souvenir et d'y mûrir avant de rejaillir par la suite, rehaussés par des associations affectives, ou suscités par un effet de contraste. Ainsi, c'est sur les plages de l'Amérique équinoxiale, parmi les merveilles de leur végétation, en face des "majestueuses solitudes" de Saint-Domingue ou dans les collines verdoyantes de Marquissant - si jamais le sort devait l'y mener encore une fois - que Jacquemont aimerait à se rappeler la nudité des montagnes de l'Inde, l'aridité de ses déserts: "ces tableaux désolés où nulle part la vie ne se montre. Ils ont un caractère si extraordinaire, poursuit Jacquemont, que jamais leur image ne

---

1. à Zoé; le 8 mars 1831. R.H.L. 1904, 311-312.

s'effacera de mon souvenir. ...Le ciel est sans nuages, l'air sans bruit, la terre sans verdure; le genre d'impression que fait éprouver une telle nature se communiquerait difficilement sur les lieux mêmes de leur naissance, et ce n'est pas là que j'ai regretté de voyager seul dans l'Himalaya. C'est la plume à la main que j'essaierai peut-être quelque jour de retracer ces étranges tableaux, dont je n'ai fait encore que des esquisses sans vie comme eux."<sup>1</sup>

L'on peut distinguer trois étapes dans la manière de sentir de Jacquemont depuis le commencement de ses voyages: préoccupation du passé avec ses images fantastiques de bonheur disparu; puis une insensibilité dans le présent, d'abord voulue, ensuite involontaire; et enfin une disposition plus heureuse, tournée vers l'avenir et anticipant sur les jouissances que lui fourniraient en France ses souvenirs de l'Inde. C'est cette état d'âme qui motive une lettre à sa cousine Zoé. Sur la demande de celle-ci, qui apprenait l'anglais, il écrit directement en cette langue: "Do you recollect, my dear Zoé, our farewell walk at Barly and previous to that our wanderings about Paris - Meudon - Saint-Cloud - where we became acquainted with each other? Let us hope that we may visit again together those witnesses of our first friendship! I am no more the same man you have known then; the wild days of youth are gone! I dream no more of those fantastic fancies of happiness, which, once, shone frightfully amidst the dark of a life of sorrow. You will find me a more

1. à Hezeta le 19 octobre 1830; C.IV 28-29.



amiable friend. We will, comfortably by the fireside, travel all over the world commodiously drawn up and down by my remembrances."<sup>1</sup> Dans une autre lettre à Zoé, écrite un an plus tard, vers la fin de son séjour projeté dans l'Inde, ce penchant s'accentue et se précise. En imagination il se transporte encore une fois aux 'beaux lieux' de Saint-Cloud: "J'en ai vu de bien plus beaux depuis: les forêts de l'Amérique du Nord en automne, Haïti, Rio de Janeiro, l'Himalaya, Cachemire; mais, depuis que je les ai quittés, j'y retourne moins souvent qu'à Saint-Cloud... Que de douceurs à nous y retrouver! que de choses à nous dire alors! J'en ai tant vu depuis, tant senti!"<sup>2</sup>

Il est à noter que Jacquemont comprend l'Himalaya et Cachemire parmi les lieux 'bien plus beaux', en dépit de la sévérité qu'il avait montrée pour ces régions dans ses lettres antérieures. Le fait est qu'à l'amélioration générale survenue dans sa manière d'être, une autre circonstance favorable était venue s'ajouter: Jacquemont venait de trouver dans l'Inde l'élément, l'ingrédient, pour ainsi dire, qui jusque-là manquait à ses impressions de la nature - un vrai ami. Aussitôt se formule dans son esprit cette notion qui le caractérise, du lieu, de l'ami et du souvenir: "Tu sais que je ne prodigue pas le saint nom d'ami; eh bien, je l'ai voué à un homme dont je crois t'avoir déjà parlé dans une de mes précédentes lettres. Il s'appelle William Fraser. Je viens de vivre six semaines avec lui, et grâce à lui, Delhi restera le plus tendre de mes souvenirs de

1. à Delhi; the 18 janvier 1831, R.H.L. 1904, page 307.

2. le 21 février, 1832; C.II, page 275.

l'Inde."<sup>1</sup> Jacquemont donne à cette idée une expression plus précise encore lorsqu'il entretient Victor de Tracy de sa rencontre avec Fraser: "Les doux souvenirs de l'amitié se confondent avec ceux du lieu où cette amitié se forma. Delhi sera toujours un de mes plus chers souvenirs de l'Orient."<sup>2</sup> Cette lettre fut écrite en anglais; elle est accompagnée dans le texte par la traduction française que nous donnons ici. Car Jacquemont dit à la fin de la lettre: "This would-be-english of mine is quite french..." Et ailleurs il dit qu'il traduit sa pensée française en anglais.

Son amitié avec Fraser qu'il raconte tout au long dans ses lettres et dans son Journal, se lit comme un roman d'amour. Elle eut pour Jacquemont cette heureuse et importante circonstance, à savoir qu'elle l'aida à retrouver cette sensibilité perdue, bien qu'il ne lui restât guère quelques mois à vivre.

Toutefois, là où aucune association d'amitié ne vient opérer son charme sur ces paysages de l'Inde, il n'en est plus de même, car Jacquemont affirme, au cours de cette même lettre à Victor de Tracy: "Hélas, le drame de la vie ne se joue qu'une fois, et mon imagination qui me peint de si belles scènes de l'Himalaya, me fait sentir amèrement que je suis déjà mort à la réalité de leur jouissance. Vous vous rappelez ces vers de Dante:

...Nessun maggior dolore  
Che ricordarsi del tempo felice  
Nella miseria..." 3.

---

1. *ibid.*  
2. 1e 29 mars 1832; C.II, 300.  
3. *ibid.*, p.299.

De si belles scènes: Jacquemont compte sur les souvenirs pour y ajouter du charme; souvenirs qui travailleront aussi peut-être au profit de ses impressions de la société indienne: "Un jour, peut-être, trompé par la distance et le temps, je parlerai avec une sympathie vive des hommes de ce pays."<sup>1</sup>

Pour ce qui est du souvenir, nous avons déjà signalé chez Jacquemont, chez Guérin et chez Rousseau une ressemblance d'attitudes, une certaine tendance commune. Pour en finir, il reste à rattacher le rôle du souvenir, tel qu'il se manifeste dans les écrits de Jacquemont à sa formation d'Idéologue et, par delà l'Idéologie, à la conception du souvenir chez Rousseau.

Vers la fin de son voyage, Jacquemont reprend courage à la perspective de réjouissances que lui procureraient des souvenirs futurs. C'est son esprit d'Idéologue qui rend l'espoir à son âme romantique: car cette attitude est toute intellectuelle, et consiste à appliquer au souvenir la théorie idéologique de la sensation. Cette théorie lui était familière, il la connaissait à fond pour l'avoir entendu exposer par son père ou par Destutt de Tracy. Dans le cercle de Jacquemont, de Stendhal et des Tracy, on en faisait une plaisanterie d'initiés: tel ce post-scriptum d'une lettre écrite à Stendhal en 1825: "Tenez à l'avenir que, lorsque je ne l'aurai pas écrit tout en haut du papier, je le sous-entends:

"ma sensation est que."<sup>2</sup>

---

1. Journal I, 272.

2. Lettres à Stendhal, début juillet, 1825, page 142.

Dans une autre lettre à Stendhal, Jacquemont écrit: "Je me suis donné la sensation d'un article sur Cabanis dans le Globe".<sup>1</sup>

L'année suivante il écrit à Mme. Victor de Tracy: "Vous me demandez des nouvelles du salon grec: en somme, il est inférieur au premier (je vous dis ma sensation)".<sup>2</sup>

Selon cette théorie, qui ramène toute la philosophie de l'homme à des sensations primitives, la vie se compose d'une succession d'instant, d'impressions, ou de sensations: cette "fugitive succession" de "moments précieux et si regrettés", comme dit Rousseau qui évoquait son séjour aux Charmettes.<sup>3</sup>

Le présent, c'est notre sensation actuelle, celle que nous sommes en train d'éprouver. Le passé, ce sont les sensations qui ne sont plus, qui se sont éteintes. L'avenir: les sensations qui n'ont pas encore été et qui constituent une perpétuelle surprise. L'état d'âme auquel peut aboutir le sentiment d'une instabilité, d'une inconstance ou d'un 'flux perpétuel' implicites dans cette conception, est connu des lecteurs de Rousseau, de Constant et de Chateaubriand.

A cette manière de sentir Jacquemont apporte une nuance toute particulière. Il n'est pas préoccupé, comme le Rousseau des Rêveries, à se constituer une durée, à transformer en durée l'éparpillement de soi en instants de sensation: "Le bonheur que mon coeur regrette n'est point composé d'instant fugitifs, mais un état simple et permanent, dont la durée accroît le charme, au point d'y trouver enfin la suprême félicité."<sup>4</sup> Mais il reste

1. 17 mai 1825, p.122.

2. le 18 août 1826; C.III 39.

3. Confessions, Pléiade, 222.

4. 5<sup>e</sup> Promenade, p.701.



dans la lignée de Rousseau lorsque celui-ci distingue tout ce qui consiste "en faits, en actions, en paroles" d'une part, d'avec "ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti." <sup>1</sup> Les premiers, c'est ce que Jacquemont appelle 'sensations physiques'; mais les derniers, ce sont des sentiments, et Rousseau précise: "C'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être." <sup>2</sup> Les premiers, pour Jacquemont comme pour Rousseau, ne se fixent dans la mémoire que d'une manière fortuite: "Je me les rappelle inégalement et confusément" dit Rousseau. <sup>3</sup> Mais lorsqu'un sentiment vient fixer un de ces 'rapides moments', Rousseau se rappelle ce temps "tout entier comme s'il durait encore." <sup>4</sup>

Nous avons déjà exposé la pensée de Jacquemont sur les sensations physiques que "la mémoire est inhabile à reproduire", à la différence de celles qu'il retrouve dans son souvenir. <sup>5</sup> Jacquemont n'hésite pas à qualifier cette pensée d'idéologie, car, après l'avoir exposée à Madame Victor de Tracy, il ajoute: "Comme vous avez lu l'idéologie De M. de T... (Tracy), j'espère que ces deux pages de métaphysique ne vous ennuièrent pas trop, et, si vous voulez vous donner la peine d'y songer une demi-heure, peut-être même vous aideront-elles à vous faire une idée plus précise de la nature des diverses espèces de plaisir et d'illusion produites par les arts." <sup>6</sup> Produites par les arts, ou par la

---

1. Confessions, page 222.

2. Confessions, " 272.

3. Confessions, " 223.

4. ibid., " 223.

5. ci-dessus, p. 343.

6. C.III, 19.

nature, ou par les souvenirs... Dans l'Inde, c'est de ces derniers, et des impressions qu'il en reçoit, que Jacquemont est plutôt préoccupé. en tant qu'Idéologue. Il cherche à distinguer la succession d'impressions purement physiques que subit forcément le voyageur et qu'il ne saurait retenir, d'avec les événements de la vie intérieure. Nous avons pu constater que les impressions que Jacquemont recevait de la nature rentrent pour la plupart dans la première catégorie d'impressions physiques; il cherchait en vain à y joindre un sentiment qui pénétrât ces impressions et qui leur servît d'ancre dans sa mémoire.

"Nous ne sommes morts au jour d'hier qu'autant que le jour de demain ne saurait nous rendre les mêmes impressions, les mêmes plaisirs. Le voyageur qui parcourt une multitude de lieux qu'il sait devoir ne jamais revoir, éprouve chaque jour la justesse de cette théorie de nos sentiments." Jacquemont suppose ensuite le cas où un sentiment entrerait en jeu (si vraiment il s'agit d'une supposition). Dans ce cas, le fait vécu survit nécessairement avec ce sentiment, sous forme de souvenir: "Ainsi, si une maîtresse adorée vient à mourir, ou si elle vous plante là, vous sentez sa mort dans le passé de votre vie. Ce qui a été a cessé d'être encore... Mais vous n'aimez la métaphysique: aussi je me hâte de finir le bavardage qui y tend."<sup>1</sup>

La notion comprise dans cette sensation forme la base, croyons-nous, du retour à l'optimisme que nous avons relevé dans les dernières lettres. Le présent est nul, le bonheur et les sentiments qui ont pu y jouer un rôle, appartiennent au passé.

1. à Hezeta, le 17 sept. 1830; C.IV 23.

Mais "nous ne sommes morts au jour d'hier qu'autant que le jour de demain ne saurait nous rendre les mêmes impressions, les mêmes plaisirs." Comme la mort de la maîtresse qui reste dans la mémoire et persiste ainsi jusque dans le présent sous forme de sentiment, de même, le bonheur du passé est rendu actuel par le souvenir des sentiments qui s'y trouvent attachés. Cette mémoire du sentiment est très sûre, et c'est Rousseau encore une fois qui s'en fait témoin: "...j'oublie encore moins mes bons sentiments. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon coeur... Je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti..."<sup>1</sup>

C'est grâce à ce que Jacquemont appelle 'cette théorie de nos sentiments' qu'il arrive à remplir le vide cruel qui l'affligeait dans l'Inde. Il revit dans ses souvenirs les mêmes impressions, les mêmes plaisirs, les mêmes sentiments qu'aux jours de bonheur passés; il tombe dans une rêverie qui exclue le présent et, l'imagination aidant, le retour au passé est complet.

L'occasion du rêve est un acte volontaire de la part de Jacquemont. Il fait un effort pour reconstituer les détails exacts d'un cadre qui dût servir de lieu au contenu sensible du souvenir, à l'événement affectif sans lequel ce cadre n'aurait aucun sens, aucune valeur: "J'ai besoin, écrit-il à Madame Lacuée, de quelques instants pour reconstruire dans ma pensée votre maison dans Broadway, à gauche en montant, pour disposer dans leur beau ~~d~~ordre, les fioles, les philtres, les creusets épars, avec votre ouvrage de broderie sur la table de votre salon, vous asseoir dans votre fauteuil au coin de ce magnifique

---

1. Confessions, page 272.

feu..."<sup>1</sup>

Le cadre évoqué a d'autant plus de valeur affective qu'il se trouve être le lieu d'une première rencontre, car d'une telle rencontre il résulte une impression neuve, première, forte. L'élément sensible du souvenir se compose presque toujours d'un pur sentiment d'amitié et des échanges et associations qui en résultent.

Il reste à examiner un dernier point de ressemblance entre Rousseau et Jacquemont: le phénomène de la pervenche et des retours du passé. Chez Jean-Jacques, la découverte de la pervenche qui, en 1764, amena des retours du passé "si vifs et si vrais"<sup>2</sup> était un effet du hasard. Il appartient à la musique de faire subir à Jacquemont des retours analogues et également fortuits. C'est l'effet d'une mélodie entendue au hasard qui lui fait retrouver un temps perdu: "Rien ne m'excite aux souvenirs comme la musique. Il y a quelques jours, j'entendais la Giuditta chanter un air qu'elle n'avait pas chanté depuis deux ans. C'était au théâtre. Cet air me rappela toute ma vie dans le temps où je l'avais entendu pour la première fois; il me sembla que je vivais, pour la première fois, ce temps heureux, pendant quelques minutes j'éprouvai tous les plaisirs dont la réalité avait occupé une année entière. Quand elle eut fini, ce songe disparut - et je restai abîmé."<sup>3</sup> Cette lettre était de novembre 1825. \* Trois ans plus tard, à Londres, le même phénomène se produit. Jacquemont était à l'opéra, où madame

1. C.i 56; le 4 janvier 1829.

2. Confessions, page 223.

3. Lettre inédite à Chaper, le 26 novembre 1825.



Pasta chantait dans l'Otello de Rossini: "Cette belle musique, ces accents si beaux et si touchants que depuis plus de deux années je n'avais pas entendus, cette expression quelquefois sublime, tout cela réveillait en moi des souvenirs dont j'étais étonné; il me semblait un rêve incertain au réveil; des images confuses du passé se précipitaient devant mon esprit, vagues, indéfinies, mystérieuses; c'était dans ce même rôle que je l'avais vue il y a six ans pour la première fois, et je songeais ce soir que je la voyais pour la dernière fois.<sup>1</sup> Que de changements depuis ces jeunes années! Au fond de mon coeur, que de choses dans cet intervalle! Que d'émotions passées, éteintes pour toujours!"<sup>2</sup>

En revanche c'est en connaissance de cause que Jacquemont demande à son herbier, à sa "bibliothèque de souvenirs", de lui fournir ces mêmes retours du passé, et de faire surgir de ce passé les impressions, les plaisirs et les sentiments d'autrefois. Le premier mouvement, le premier geste qu'il fait pour ouvrir son herbier, est un acte prémédité, l'acte d'un esprit en possession d'une théorie. Théorie qui ouvre la voie au rêve, comme nous l'avons vu; et dans le rêve, la théorie du sentiment s'efface devant le sentiment lui-même.

Nous croyons pouvoir affirmer en conclusion que la sentiment de la nature chez Jacquemont a subi une transformation progressive. Tout au début de la crise, la nature est sentie

1. Jacquemont allait bientôt partir pour l'Inde. Son intuition était vraie.
2. Lettre inédite à Chaper. Londres, le 29 juin à minuit, 1828.

directement et sans pose. C'est une époque de bonheur, et les simples descriptions qu'il fait de cette nature font d'elle le témoin de sa joie de vivre. C'est une époque aussi d'études, d'industrie sans complications, et la nature est son champ de travail. De 1825 à 1828 Jacquemont est en pleine crise. Il en résulte un état d'excitation nerveuse qui rehausse sa sensibilité en ce qui concerne la nature. Une sympathie s'établit que reflètent un lyrisme et un vocabulaire romantiques. De 1829 à 1832, Jacquemont vit, voyage, pense, regarde, écrit, sous l'influence d'un contre-coup de crise. Imbu d'une indifférence à l'égard de tout ce qui concerne la sensibilité, Jacquemont ne manifeste aucun plaisir devant la nature de l'Inde. Tout en rappelant des souvenirs de France, cette nature était comme la tristesse du présent qui fait surgir à l'esprit l'image d'une félicité perdue. Manière de sentir qui fermait la sensibilité de Jacquemont à ces paysages, ou qui déformait les impressions qu'il en recevait. Enfin un début d'optimisme et un retour à la sensibilité, par le hasard d'une rencontre avec William Fraser, mais surtout par la pratique du souvenir. L'élément qui reste constant durant toutes ces années de jeunesse bouleversée, c'est l'association, en une seule idée, du souvenir, de l'ami, et du lieu de la première rencontre. Pour le reste, nous trouvons, dans les impressions que Jacquemont nous livre de la nature, le reflet de sa propre sensibilité, le répertoire de ses propres états d'âme.

Chapitre VIII.<sup>1</sup>

(i) La mort de Jacquemont: un nouveau document.

Un curieux document conservé à la Bibliothèque Nationale jette un dernier rayon de lumière sur la vie et la mort de Jacquemont. Il s'agit d'un témoignage manuscrit non daté, intitulé Souvenir d'un marin: Jacquemont et signé "E. Lugo". Il comporte plusieurs pages de petit format, dont la moitié sont consacrées à des réminiscences subjectives et sentimentales. Nous ne donnons ici que les passages qui concernent Jacquemont:

"Qui me rendra ces précieuses rencontres d'hommes sur la terre étrangère, rencontres imprévues que le hasard met sur le passage des voyageurs pour que l'âme ait ainsi son oasis dans le désert de l'absence? Car c'est ainsi que j'ai connu Jacquemont! Ah! ce nom, je le sais, va réveiller des douleurs; des larmes me seront reprochées mais je défie d'avoir connu Jacquemont sans céder à l'orgueil de le dire, c'est un legs qu'il a fait à ses amis. Comment je l'ai connu? C'était dans le Bengale. Un soir j'étais assis près de lui, il racontait, il était radieux de sciences et d'avenirs, il captivait toutes les attentions, et quand il gardait le silence, on écoutait messe et tous les yeux le regardaient de ce regard d'admiration qui caresse. C'était bien plus lorsqu'il avait fait goûter le charme de son intimité et qu'on avait éprouvé son coeur: le désir de le connaître qu'il imposait d'abord se changeait alors en une fièvre d'amitié qui durerait toujours. Nous nous entendîmes et sans le souvenir de

1. Nous reproduisons en appendice le texte anglais des passages cités ici en traduction. Cette section a déjà été publiée dans notre Jacquemont et l'Inde anglaise, 420-427.

bonheur qui me reste des quelques jours que j'ai passés avec lui, ces quelques jours m'échapperaient dans le compte de mon existence. Il dut partir pour un long voyage qui avait pour terme le berceau du monde, le sommet des monts Himalaya, ce noyau du globe..."

Lugo, qui commandait un vaisseau français l'Harmonie et "vingt braves matelots", rapporte qu'au terme d'un voyage ultérieur, il entra dans la rade de Bombay pour trouver les pavillons français flottant en deuil. Il ordonna d'ancrer, le pavillon à demi-corne. Lugo débarqua et rencontra dans la ville le cortège funéraire de Jacquemont et s'y joignit, malgré les regards qu'attiraient son costume blanc de l'Inde:

"On me laissa dans le cortège parce que je pleurais, et si quelques regards scrutateurs s'arrêtèrent encore sur moi, je ne les craignais plus, car dans leur estime pour Jacquemont, tous étaient jaloux de mon chagrin..."

Le cortège était composé, dit Lugo, de tout ce que Bombay renfermait de "notable, d'éclairé et de généreux". Il arriva au cimetière.

"... Avant de rendre l'argile à l'argile, un ministre de la religion a prié sur la dépouille du voyageur martyr. Il a fait entendre les paroles de David, "venez vite, fils d'Israël, un fils d'Israël est tombé dans le désert!" Tous les assistants ont ressenti une profonde émotion à ce chant d'un psalmiste, si applicable en ce jour malheureux. Puis, appelant les consolations du Ciel, loin des parents et des amis désolés, il a laissé tomber doucement la terre sur les restes de Jacquemont... Il



repose près d'un palmier et parmi d'autres tombes. Une simple pierre annonce au voyageur que Victor Jacquemont, né à Paris, s'est arrêté là.<sup>1</sup>

ii. Jacquemont et la presse anglaise.<sup>2</sup>

Au gré des diverses éditions de sa Correspondance, Jacquemont n'a jamais cessé d'exercer sa séduction sur le public littéraire anglais. La majeure partie des lettres de la première édition, ainsi que son Journal, furent écrits parmi les Anglais. Il s'est exprimé longuement et éloquemment à leur sujet dans des pages qui, empreintes toutes de la personnalité de leur auteur, n'ont rien perdu de leur première vitalité. Des portraits gravés au trait fin et pénétrant, des tableaux de la vie aux Indes dans lesquels l'essentiel est vigoureusement brossé, pour ne pas dire cruellement, impitoyablement exposé! Car les ridicules qu'il y trouvait dépassaient tout ce à quoi même un Parisien avait droit de s'attendre; des observations parfois flatteuses, parfois malignes, mais le plus souvent faites sans ménagement: telle était la Correspondance que les Anglais furent invités à acheter et que, en effet, ils portèrent aux nues.

La première édition française fut accueillie en Angleterre en 1834 par la Foreign Quarterly Review. On trouva les lettres éblouissantes:

"Cette sensibilité, alliée à une rare puissance de trait, prête à ses petites narrations un charme irrésistible; elles sont

1. Bibl. Nat., Mss Nouv. Fonds Fr. 10221, fol. 775.

2. Cette section a déjà été publiée dans notre Jacquemont et l'Inde anglaise, 420-427.

exécutées avec une aisance et une facilité rarement rencontrées; leur vis comica nous rappelle fréquemment Cruikshank; comme cet admirable artiste, il extrait de la gaieté de chaque chose, même des sujets en apparence les plus ingrats; comme lui aussi, il tire de chaque plaisanterie une moralité d'autrnt plus frappante qu'elle n'était pas recherchée."

Au sujet des portraits littéraires que Jacquemont faisait des personnalités de l'Inde, et en particulier de celui de Ranjit Singh, notre critique déclare que:

"Chaque lecteur pourra garantir la fidélité de ces portraits, de même que nous sommes certains de la fidélité d'une peinture de Van Dyck quoique nous n'eussions jamais vu les modèles."

L'auteur anonyme de ce compte rendu consacre vingt-cinq grandes pages à la Correspondance; il évoque pour nous l'atmosphère de vive attente qui entourait la publication de ces volumes, et signale l'intérêt que suscitait en Angleterre

"Le jeune et brillant savant qui avait su enchanter la société de Calcutta et de Delhi avant de succomber, victime de la science."

Le critique manifeste une connaissance solide des affaires relatives aux Indes, aussi ses observations sur Jacquemont ont-elles une valeur réelle. En outre, il rapporte à ces lecteurs anglais deux lettres de Jacquemont qui avaient déjà paru dans des journaux de Calcutta, mais qui avaient échappé à l'attention des éditeurs français. Il regrette seulement "quelques allusions indélicates", mais avec cette unique réserve, il

considère que ces deux volumes fournissent sur l'état de la société de l'Inde "le témoignage le plus amusant, le plus impartial et le plus exact qui ait jamais été fait par la main d'un Européen, quel qu'il fût".

Traduite en anglais, la première édition fut vite épuisée. Une seconde édition, mieux traduite et précédée d'une introduction à la vie de Jacquemont parut l'année suivante en 1835. Les ouvrages que les Anglais avaient accoutumé de lire sur l'Inde lointaine, exotique, fascinante, n'avaient pas cette saveur, cette originalité piquante et spirituelle de la Correspondance. Elle offrait aux Anglais de l'Angleterre ce que leurs compatriotes de l'Inde avaient déjà pu apprécier à Calcutta et à Delhi; un délicieux esprit de Parisien raffiné et pénétrant, une conversation abondante, vive, gaie et spirituelle, une belle âme sincère et sensible qu'un masque de légèreté ou de persiflage ne parvenait pas à cacher. Si Jacquemont se moquait de la société et des officiers qu'il fréquentait, c'est que le type "colonel de l'Inde" était destiné de toute manière, avec son teint rouge de brique, sa moustache militaire et ses interminables et ennuyeuses histoires qui commencent toujours par "quand j'étais cantonné à Poonah...", à devenir un classique de la caricature et de l'humour anglais. Le ton irrévérencieux ou sceptique que Jacquemont adoptait pour aborder les sujets graves, ses admirateurs le trouvaient également "parisien", et le goûtaient d'autant plus que ses irrévérences étaient toujours spirituelles, jamais amères ni agressives. S'il déclarait ouvertement son mépris du sanscrit et des littératures orientales

qui étaient "d'une profondeur allemande", il n'hésitait pas à avouer qu'il ne les connaissait pas. Enfin on lui savait gré d'être non seulement intelligent, mais toujours intelligible.

Partout où il allait, Jacquemont était destiné à se faire aimer et respecter. Les Anglais qui ont lu ses lettres sans l'avoir connu, l'ont aimé à travers elles. Il était cependant inévitable qu'un homme d'esprit au parler franc et plein de force, soucieux de regarder la vérité en face et de rapporter fidèlement ses impressions d'une société étrangère, trouvât au moins un critique hostile. La franchise de Jacquemont n'avait d'autre limite que la capacité de son lecteur à le comprendre; or, un contemporain de Jacquemont et collaborateur à la Quarterly Review,<sup>1</sup> voulait à tout prix ne pas comprendre. A l'occasion de la première édition de la Correspondance en anglais, ce critique consacra plus d'une trentaine des grandes pages de la Quarterly à une attaque venimeuse contre le voyageur. Constamment injuste et souvent de mauvaise foi, il s'évertue à noircir le caractère de Jacquemont, et va même jusqu'à dire des méchancetés sur la famille de ce dernier. La raison de ces duretés est claire: le critique, lui-même le représentant d'un certain type d'Anglais à l'esprit borné par des préjugés, éprouvait pour le type Jacquemont une profonde antipathie. Il détestait les étrangers brillants qui se rendaient dans nos pays pour nous critiquer. Brillant? Ce serait rendre trop d'honneur à Jacquemont: l'auteur de l'article emploie le mot clever qui, dans le contexte de sa phrase, désigne

---

1. Ne pas confondre avec la Foreign Quarterly Review précitée: les deux revues sont indépendantes.



un homme intelligent mais dont on ferait bien de se méfier. Les lecteurs de la revue apprirent que Jacquemont avait "quelques vagues connaissances des sciences inférieures, savait quelques bribes de littérature". L'article poursuit:

"La vanité fréquente, la vulgarité, le manque de piété de ses lettres annuleraient toute leur valeur littéraire fût-elle dix fois plus grande qu'elle ne l'est en fait. Mais ce qui choque le plus, c'est son incrédulité en matière religieuse: "Nous avons toujours douté qu'il pût exister un athée qui n'eût pas l'esprit aliéné; mais un athée-naturaliste serait assurément un monstre."

Et pour mettre le comble à son amabilité, l'auteur ajoute:

"Il nous convainc qu'il était l'un de ces petits maîtres les plus impudents, les plus suffisants, les plus mal élevés et les plus ennuyeux qui aient jamais infligé leur impertinence à notre société."

Sans quitter ce ton, notre critique se lance dans une attaque dirigée contre les Français en général.<sup>1</sup>

Il serait inutile de nous étendre plus longuement sur ces absurdités. Si nous nous sommes permis d'entrer dans le détail de ces critiques, c'est pour indiquer un genre d'opposition qui, quoique rare, n'était sans doute pas inconnu en Angleterre. Fort heureusement, l'honneur de présenter Jacquemont au public anglais n'était pas échu à cette revue. La situation fut rétablie par la Westminster Review, qui profita de la parution de

1. The Quarterly Review, vol. 53, (London 1835)

la seconde édition en anglais quelques mois plus tard pour donner la réplique à la Quarterly Review et pour rendre justice à Jacquemont:

"Il existe parmi les critiques deux grandes divisions. Il y a ceux qui veulent que la vérité soit connue, et ceux qui la voudraient muette... A cela ajoutez que Jacquemont était d'un pays où l'opinion générale sur bien des matières incline dans des directions différentes de celle qu'elle suit en Angleterre. Cette opinion française est, en outre, particulièrement hostile à cette tyrannie à la fois mentale et physique contre laquelle la nation anglaise lutte en ce moment avec des succès divers. On n'a donc aucune peine à comprendre que ses lettres ait excité une grande colère en notre pays parmi ceux dont l'inimitié est la mesure du progrès du bien général."

La Westminster Review, que Jacquemont de son vivant recommandait à sa cousine Zoé, ne se contente pas cependant de prendre la défense du voyageur. Elle signale que l'aperçu que ce dernier donne à grands traits de l'état des choses dans l'Inde est loin d'être exempt d'erreurs qui ne doivent pas toutefois être imputées à une exagération volontaire. Elles sont en effet généralement dues au fait que l'observateur, frappé par ce qu'il y avait de nouveau et qui sortait des habitudes de l'Europe, a noté sa première impression, sans pousser plus loin son examen. A cela près, affirme la Westminster Review, les observations de Jacquemont sur l'état social et politique de l'Inde sont "dignes d'un homme d'état". A force de citations, elle démontre que:

"Le voyageur français n'a pas manifesté ce manque total de

discernement et de jugement que lui reprochent les organes du fanatisme ecclésiastique en Angleterre. Sa seule destinée mélancolique aurait dû lui assurer une plus grande part de cette courtoisie que d'ordinaire les hommes accordent aux morts".<sup>1</sup>

La valeur des jugements et du discernement de Jacquemont fut d'ailleurs confirmée par un autre critique de cette époque, qui écrit notamment: "Sur l'administration de notre empire asiatique il fournit des renseignements de tout premier ordre, et nos hommes d'état feraient bien de les examiner".<sup>2</sup>

La renommée de Jacquemont s'était lentement établie au cours du dix-neuvième siècle, au point qu'un homme de lettres anglais, P.-G. Hamerton, écrivant en 1878, pouvait signaler la Correspondance, maintenant augmentée des deux volumes de la Correspondance Inédite et du Journal, comme l'une des plus célèbres autobiographies du monde: "one of the most famous books of autobiography in the world".<sup>3</sup> L'Edinburgh Review avait déjà en 1869<sup>4</sup> consacré à Jacquemont une importante étude pour accueillir les nouvelles éditions de la Correspondance ainsi que le Journal. Hamerton accorda au voyageur une centaine de pages et la place d'honneur dans son livre Modern Frenchmen.

En général, les comptes rendus rivalisent d'éloges. La sensibilité de Jacquemont, sa bonté, sa sincérité, sont signalées. Les mérites de ses lettres, brillantes par leur esprit, leur pénétration, leur éloquence et leur vérité, sont soulignés. On

1. The Westminster Review, 22 (London, 1835).

2. Voir l'Introduction de la seconde édition de la traduction anglaise (1835)

4. The Edinburgh Review, (July 1869), p.57-84.

3. P.G. Hamerton, Modern Frenchmen (London, 1878).

admire la qualité admirable, l'élégance et la perfection de son langage lesté et agile comme une gazelle (Hamerton), la finesse de ses observations sur les hommes et sur les choses, la philosophie à la fois profonde et bienveillante qui inspire ses récits comme sa critique, enfin ce ravissant mélange de pensée vigoureuse et de sensibilité délicate et l'incessant passage de l'une à l'autre.

Les Anglais eurent l'occasion de refaire la connaissance de Jacquemont lorsqu'en 1936 parut une nouvelle édition anglaise de la Correspondance, dans la remarquable traduction de Mrs. Catherine Alison Phillips.<sup>1</sup> Ce beau livre reste pour les lecteurs anglais la meilleure introduction à Victor Jacquemont.<sup>2</sup> Si ces Letters from India ne représentent pas la Correspondance intégrale de l'Inde, c'est que, comme l'affirme Sir John Squire qui rendait compte de cette édition, il n'y a plus aujourd'hui un public pour plusieurs volumes de vérité. D'ailleurs les omissions, qui ne sont pas nombreuses, ne concernent que les répétitions et les passages relatifs aux sciences naturelles. Plus de cent ans après la mort de Jacquemont l'opinion de ses lecteurs anglais n'a guère changé. Sir John Squire évoque le portrait de "ce Français chérissable, désintéressé, cosmopolite, spirituel, sympathique". "Il nous fascine comme un héros de Stendhal", écrit David Garnett, et le critique du New Statesman

1. Letters from India; Being a selection from the Correspondence of Victor Jacquemont. Translated, with an introduction, by Catherine Alison Phillips (London, Macmillan, 1936).
2. Nous ne tiendrons pas compte ici d'un nouveau livre sur Jacquemont: A ride on a tiger, par David Stacton (London, 1954). Oeuvre de vulgarisation qui ne cherche qu'à divertir, ce livre transforme Jacquemont en un aventurier dur, buveur, et soucieux surtout d'exploiter la générosité de ses hôtes anglais.



se hâte de préciser que chez Jacquemont il n'y a aucune trace du cad, mot d'autrefois qui désignait un homme dont la conduite n'était pas toujours digne d'un gentleman. En 1937, Edward Thompson, professeur de l'Université d'Oxford considérait Jacquemont comme un homme de génie, alors que pour le professeur Keith Feiling, les lettres de Jacquemont étaient "les plus belles qui soient jamais sorties de l'Inde". Philip Woodruff, auteur en 1953 d'une importante histoire de l'Inde, accorde au témoignage du voyageur la plus haute valeur.<sup>1</sup>

Victor Jacquemont s'est ainsi assuré, en Angleterre comme dans sa patrie, une haute place parmi les épistoliers français.

L'oeuvre que Jacquemont projetait d'écrire sur l'Inde, il ne l'a pas écrite. Ce qui est certain, c'est qu'il n'eût jamais consenti à la publication de sa Correspondance et de son Journal tels que nous les connaissons. Car cette publication, qui constitue une perpétuelle indiscretion, est loin de représenter l'état définitif de la pensée de Jacquemont. Sa mort prématurée nous a privés de l'étude cohérente, de la synthèse magistrale qui aurait résulté, nous en sommes persuadés, des liasses de notes qui s'accumulaient journellement au cours de son voyage. Telle qu'elle est, la Correspondance de l'Inde,

1. Sir J. Squire dans The Daily Telegraph (London, 18 Febr. 1936); D. Garnett dans The New Statesman and Nation (London, 8 Febr. 1936); Professeur Sir Keith Feiling dans The Observer (London, 9 Febr. 1936); E. Thompson, The Life of Charles, Lord Metcalfe (London, Faber, 1937) p.303; P. Woodruff, The Men who ruled India: the founders (London, Cape, 1953), passim.

de par sa nature, ne saurait avoir cette envergure, bien que la dernière lettre à Porphyre touche au sublime. Écrivant au hasard de son humeur, bonne ou mauvaise, au hasard des conditions matérielles qui oscillaient entre le luxe princier de son séjour à Calcutta et la privation la plus pénible, au gré d'une santé parfois précaire, Jacquemont ne s'adressait qu'à un petit nombre de parents et d'amis qui l'aimaient bien. Il savait que leur sympathie lui était d'avance assurée, et c'était là presque une condition indispensable de la confiance qu'il leur faisait, des pensées et des sentiments qu'il leur exprimait. Dans ce champ limité Jacquemont était brillant. Il amusait, il émouvait, il renseignait. Il était inconséquent, il se contredisait. Jamais il n'avait le temps de réfléchir à loisir, de se relire : écrivant au galop et jetant ses impressions pêle-mêle sur le papier, son seul souci était de rester fidèle à lui-même au moment où il livrait à son correspondant sa pensée et son âme. Si Jacquemont demeure au-dessous des génies, sa Correspondance reste l'une des oeuvres les plus attachantes, les plus sincères, les plus profondément humaines.

## CHAPITRE IX

### La Correspondance de l'Inde: rétablissement du texte

En 1934, au cours d'un excellent chapitre consacré à la publication des écrits de Jacquemont, M. Pierre Maes révéla qu'avant d'être livrées au public, les lettres de l'Inde avaient subi de nombreuses suppressions entre les mains des éditeurs.<sup>1</sup> A l'époque, certaines suppressions étaient inévitables, comme le laisse entendre une note inédite de Victor Jacquemont du Donjon, neveu du voyageur, et conservée dans les archives de la famille. Il s'agit dans cette note de la rédaction du Journal, mais les observations s'appliquent tout aussi bien à la Correspondance: "Sa famille en possession de ce précieux document et secondée par les professeurs du Jardin des Plantes pour la partie scientifique par Mérimée pour la partie littéraire, le publia en 1841... Pour des raisons qui avaient leur valeur dans leur temps: scrupules nés de la crainte de mortifier des personnages encore vivants et jugés sans indulgence, sentiments très religieux de M. Guizot à ménager<sup>2</sup>, aussi pour éviter des répétitions, un certain nombre de pages en avaient été supprimées; les motifs de ces coupures ne subsistent plus aujourd'hui..."

Quant aux simples répétitions, Zoé Noizet de Saint-Paul, à laquelle de nombreuses lettres furent adressées, voulait les maintenir intactes: "La diversité de tons, avec laquelle Victor

- 
1. Pierre Maes, op.cit., chap XII. Les soins de l'édition étaient entre les mains de Mérimée et de Porphyre Jacquemont.
  2. Le Journal fut publié avec l'appui financier du Ministère de l'Instruction Publique, dont Guizot était titulaire.

Victor s'adressait à chacun de nous, la physionomie particulière qu'il revêt avec chacun de ses correspondants, ne mettent-elles pas la plus intéressante variété dans la manière dont il envisage, juge ou récite successivement les mêmes personnages, les mêmes faits, suivant le point de vue d'où il les considère?"<sup>1</sup> Point de vue que Porphyre n'accepta pas.

A ce sujet, nous signalons la très belle étude Jacquemont et Mérimée que vient de publier M. Pierre Josserand.<sup>2</sup>

La tâche que nous sommes proposée ici a été de confronter le texte imprimé de la Correspondance de l'Inde d'avec les documents qui ont servi à l'établissement de ce texte. Cette confrontation nous a permis d'indiquer la nature et l'étendue des suppressions pratiquées par les éditeurs et dans une certaine mesure, de rétablir le texte original. Nous avons dû quelquefois nous contenter, non de la lettre originale, mais d'une copie faite soit par le destinataire, soit par les éditeurs, et conservée dans les Archives Jacquemont. La majeure partie des lettres sont adressées aux membres de la famille. Ces lettres ont été mises à notre disposition.

Nos renvois sont à l'édition de 1861 (C I et C II).

C I, 58; le 4 jan. 1829; à Mme Lacuée:

Passage inédit

...d'avoir une volonté.

J'ai fait au Cap de Bonne Espérance une singulière et très agréable rencontre, celle d'un officier de marine de mes amis qui vient de faire le tour du monde et qui rapporte en Europe les débris du naufrage de La Pérouse. Il va s'illustrer par les immenses résultats

(1) Lettre du 12 sept. 1834. Le texte intégral des Lettres de Jacquemont à Zoé fut publié en 1904 et 1907 par Henri Omont: Revue d'Hist. Litt., 1904 et 1907. Les manuscrits, ainsi que les réponses de Zoé, sont conservés à la Bibliothèque Nationale.

(2) Dans le Jacquemont du Muséum d'Histoire Naturelle, Paris, 1959.



qu'aura pour les sciences physiques et naturelles l'expédition qu'il a commandée. Il y a trois ans qu'il l'a commencée. Je l'avais vu vers l'époque de son départ, mais n'ayant alors moi-même aucuns projets de voyages. Quel fut son étonnement de me rencontrer dernièrement aux Tuileries du Cap! Il y était arrivé dans la journée sans que je l'eusse su. J'ai passé bien des heures à admirer ses richesses scientifique conquises non sans bien des peines, des dangers et des malheurs, car il a perdu plusieurs hommes dans des combats inévitables avec des ~~duplades~~ sauvages. On lui reprochera peut-être ces morts peu nombreuses, on comptera ses tués: tandis qu'une affaire d'avant-poste, dans des guerres absurdes ou pis qu'absurdes, iniques, en fait périr vingt fois plus sans qu'on s'en aperçoive seulement! Ainsi va le monde! Tout de travers vraiment! (1)

Il y a à bord de ce bâtiment nombreuse compagnie, mais je ne trouve de société qui, à terre, fût de mon choix, que dans M. de Mélay, le Gouverneur de Pondichéry. C'est l'officier qui commandait il y a deux ans notre station navale devant Port-au-Prince. Mon frère Frédéric était assez familièrement lié avec lui. Je l'y avais vu fréquemment, mais sans le connaître et le justement apprécier. Il est absolument le seul avec qui j'ai du plaisir à causer. La chose est, ce me semble, assez réciproque, et nous passons à jaser ou à jouer au tric-trac, qui nous met l'un et l'autre dans les plus terribles révolutions, car nous sommes tous deux de détestables joueurs, plusieurs heures par jour. Le déjeuner et le dîner prélèvent invariablement deux heures sur le reste, et il reste encore sept ou huit heures que je passe à lire et à écrire quand il se peut. J'ai commencé dès mon départ l'étude des langues orientales.

J'espère bien...

J'espère bien...

C I, 90; le 24 fév. 1829; à Mme Victor de Tracy: Saint-Denis, île de Bourbon

...de vos nouvelles.

...de vos nouvelles. Tâchez de vous figurer le plaisir que procure la vue de votre écriture quand on la reçoit au delà des mers.

Je ne quitterai pas ce lieu sans regret. Car j'y laisse un ami (2). C'est le second que je fais depuis que j'ai quitté l'Europe. L'autre, c'est au Brésil que je l'ai trouvé. Il y a entre les âmes

(1) L'officier de marine est d'Urville. cf. les lettres de Jacquemont à son père (le 28 décembre 1828) et à Victor de Tracy (le 26 janvier 1829 - lettre commencée le 12 janvier).

(2) Jacquemont ne parle ni à son père ni à son frère de cet ami. Toutefois, il est question dans la lettre suivante, adressée à Victor de Tracy, de Moiroud, procureur-général de Pondichéry, qui devint effectivement l'ami de Jacquemont. Circonstance curieuse, une phrase du passage supprimé que nous reproduisons ici, relative aux 'âmes tendres et généreuses' et à la 'franc-maçonnerie' des amis, est reproduite en note de la deuxième lettre, sur Moiroud.

tendres et généreuses de tous les pays une sorte de franc-maçonnerie naturelle et sainte qui les fait se deviner et se reconnaître de suite à travers les différences extérieures d'âge, de langage, de nationalité. J'ai eu le bonheur de faire de pareilles rencontres dans tous les lieux du monde où j'ai fait quelque séjour. Saint-Domingue ne fait point exception à cette heureuse fortune de mes Voyages.

Que d'aspects divers...

Que d'aspects divers...

---

C I, 130; le 5 nov. 1829; à son frère Frédéric:

...probablement au-dessus.

...probablement au-dessus. Ce n'est pas, tu le crois bien, que si l'occasion de quelque emploi lucratif se fût offerte, comme profitablement, je l'eusse saisie, abandonnant le vain plaisir de n'être moins que personne pour le solide plaisir de n'avoir pas moins que personne. Je ne sens que trop, par la peine profonde que j'éprouve quelquefois de ne la point posséder, le prix de l'indépendance, pour ne pas me jeter après elle dans toute voie honnête.

Parlons dangers...

Parlons dangers...

Même lettre, page 132:

...genoux ou debout.

...genoux ou debout.

Je reviens à l'intéressant sujet de moi-même. Je comptais pouvoir accrocher sous quelque prétexte quelque argent à Pondichéry. Impossible sans l'exequatur d'un animal de Ministre qui demeure à cinq mille lieues de là. Ma requête, cependant, lui est acheminée avec, me mande M. de Mélay, tout ce que lui, de Mélay, a pu trouver de plus fort en blague administrative. A défaut d'argent, il m'a envoyé, depuis que nous nous sommes quittés, plusieurs lettres bien aimables, bien pleines d'amitié, sans enflure, ni exagération, vraies, comme il sent, je crois.

J'ai eu assez régulièrement...

J'ai eu assez régulièrement...

---

C I, 139; le 8 nov. 1829; à Porphyre:

...sans y toucher.

...sans y toucher.

A l'argent près, dont il ne peut, de son chef, me donner, je suis enchanté de M. de Mélay. Il me conte ses embarras, ses ennuis - roi d'Yvetôt s'il en fût, et fait admirablement pour son emploi, il trouve un peuple si huftrique, me mande-t-il, qu'on le fait enrager et l'oblige malgré lui à renverser quelques pots-au-feu. Je lui mande, moi, l'état des choses chez nos voisins: il n'en voit

ni n'en sait rien à Pondichéry. Il m'a indiqué la voie à suivre pour toucher le coeur ministériel quelconque ayant le département de la marine et des colonies, quand ma requête arrivera à Paris, et il l'a appuyée, me dit-il, d'une énorme dose de blague administrative. J'en espère pour l'an qui vient. Nonobstant quelques fortes divergences, nous nous étions rapprochés pendant notre long voyage par bien des points de contact, et la manière dont nous nous sommes quittés sur la plage de Pondichéry, et celle dont il m'a écrit depuis ce temps-là, me fait croire à son sincère attachement. J'y ai droit au reste, car il m'en a inspiré.

Remercie encore le colonel...

Remercie encore le colonel...

---

C I, 204; le 17 mars 1830; à son père:

...Jardin des Plantes.

...Jardin des Plantes.

Vous pensez bien qu'après ce que je viens de voir, depuis Calcutta, j'avais de quoi leur faire une lettre savante. Avant d'ouvrir la main, j'ai songé s'il ne valait pas mieux n'écarter que les doigts, et c'est le parti que j'ai pris. Peut-être me trompé-je, peut-être fais-je un faux calcul, mais je ne crois pas avoir assez de poudre pour suffire à une multitude de fusées lancées avant le feu d'artifice à la fin. Si M. Auguste de Saint-Hilaire, au lieu de faire à son retour du Brésil, mémoire sur mémoire - et notez qu'ils sont tous du premier ordre en botanique, - si, dis-je, il eût commencé par un grand ouvrage, par la flore de ce pays, il aurait eu le temps de la terminer, et il se fût fait un nom comme Kunth, tandis que c'est Adrien de Jussieu et Cambessèdes que vous voyez maintenant le faire à sa place. Et s'il arrive à l'Académie avant Jussieu, ce sera par courtoisie de celui-ci. Je ne ferai de mémoires qu'après. Je crois que vous avez là-dessus le même sentiment que moi. Que Porphyre me dise le sien. Vous souvenez-vous d'un pamphlet de Courier où M. Arthur Bertrand donne son avis sur le pamphlet, la brochure et le livre? Les Arthur Bertrand sont en majorité.

Un évêque catholique...

Un évêque catholique...

---

C I 258; le 24 juin 1830; à Mme Victor de Tracy:

...sur notre nature.

...sur notre nature. J'ai <sup>re</sup>trouvé plusieurs fois votre nom (1), et je ne saurais vous expliquer l'effet que peut produire un nom lorsqu'il vous retrace tout d'un coup la distance qui sépare de sa patrie et de sa patrie et de ceux qu'on y a laissés.

Je viens de voyager...

Je viens de voyager...

---

(1) Elle était née Sarah Newton.

C I 277; le 25 août 1830; à Porphyre:

...pied ou aile.

...pied ou aile. Que sais-je, il n'a peut-être pas de Becquey? (1) Pourquoi ne deviendrai-je pas le sien? C'est un docteur anglais (nullement le Dr. Murray ci-dessus mentionné, que je ne connais pas, et qui est le médecin de la station anglaise de Loudhiana, sur la rive gauche du Sutledje) qui mène ses finances, un Français qui discipline son armée, ne pourrai-je pas conséquemment lui servir de vicomte de Mayrinhac pour son agriculture qu'il gouverne tant soit peu par ordonnances et corvées, comme le Pacha d'Egypte.

Le possible est...

Le possible est...

Même lettre, plus loin page 277:

à Lord William Bentinck.

...à Lord William Bentinck, déférence vraiment superflue, mais dont il ne pourra qu'être flatté. C'est à toi que je conte ces choses, non pour que tu les caches à notre père, qui n'y verra qu'un motif de satisfaction, mais parce qu'il est peut-être un petit peu obligé de montrer ses lettres à bien des venants, et que ceci ne doit pas sortir d'entre nous. A dire vrai, je ne fonde pas de grande espérance sur les roupies de Runjet Singh, mais il y a évidemment quelques chances, et je serais bête de ne pas les courir. Dis, mon ami, ne serait-il pas charmant de faire le Mayrinhac pendant quatre ou cinq ans à Lahore, et d'en rapporter le revenu d'une place de savant? Il va sans dire que de quelque façon que je puisse m'accrocher à Runjet Singh, ma position, soit ambulante, soit sédentaire, me servira pour voir bien des choses neuves en ce pays si peu connu. Mais notre père s'accommoderait-il de cette extension de mon absence? Il gouverne si bien sa vieillesse que je garderais pour moi la plus ferme espérance de le revoir. Je crois qu'il la partagerait. Voilà pour Lahore. J'ajoute cependant encore un mot. Mais la langue, allez-vous dire tous deux! A quoi je réplique que l'hindoustani est un patois qui, à de légères variations près, se parle du Gange à l'Indus; et que, sans y être très habile, j'en sais plus que bien des jeunes gens, magistrats anglais, qui pendent en première instance les sujets de la Compagnie sur des procédures en persan qu'ils comprennent encore moins.

Je passe à...

Je passe à...

Même lettre, plus loin, page 279:

une petite folie.

...une petite folie dont tes vendredis chez Meroni sont, relativement à tes précédents, le comble. Pour

---

(1) Becquey (1760-1849) était directeur-général des Ponts-et-Chaussées sous la Restauration



te dire ton fait, tu me parais un peu amoureux de Mme Malibran, et pourquoi pas? Mais le salon de Meroni est trop bas pour la musique. Puis, à moins que l'hiver de 1830 n'ait changé ces choses-là, on y étouffe. Si la folie dure encore, rue d'Artois, fais à Meroni mes amitiés, c'est un bon diable vraiment. De Mareste aussi est un excellent garçon, et le type de la raison. Tu aurais pu...

Même lettre, plus loin page 282:

(Note: On peut lire en marge de ce passage l'observation suivante, écrite en crayon de la main de Mérimée à l'intention de Porphyre: "J'ai rayé tout ce qui ailleurs est lancé contre le Jardin, mais ceci et ce qui suit, doit rester. Cela me paraît indispensable pour bien peindre les efforts qu'a eu à faire V(ictor), les obstacles qu'il a eu à surmonter." Et la réponse de Porphyre: "Supprimé par mon père, et c'est bien nécessaire.")

...mes cinq couvertures. ...mes cinq couvertures. Là-dessus, mon ami, j'entre dans ton sentiment sur l'humeur de ces gens, qui me laissent deux ans sans lettres, trouvent mauvais, commodément établis au coin de leur feu, de n'en avoir pas encore reçu de moi qui leur ai constamment écrit. Toutes les privations dont j'ai souffert depuis que j'ai quitté la France, c'est à ces messieurs que j'en suis redevable: quand je me traite moi-même, c'est-à-dire quand ils me traitent, c'est à l'eau claire et au sarrazin, comme tout à l'heure. Car certes ce n'est pas à eux que je dois les dindes truffées que l'excellent M. Pearson se faisait une fête de me donner, ni les foie-gras que le capitaine Kennedy m'annonce, ni ceux qui renversèrent tous mes projets de diète brahmanique lorsque je m'assis à la table de Lord William Bentinck. Ce n'est qu'à moi seul que je suis redevable de tous les agréments de la société, et des relâches passagères dont j'ai joui dans l'Inde. N'est-ce pas bizarre que d'une douzaine d'hommes, dont plusieurs sont très connus et très répandus, et qui me devaient avant tous de l'intérêt, je n'ai pas emporté une seule lettre de recommandation; qu'ils n'aient pas aidé à m'en procurer une seule, qu'ils m'aient laissé écrire à M. de Humboldt que je ne connaissais pas, pour en obtenir de lui une pour Lord William Bentinck. Le titre auquel je voyage est le plus étranger à l'hospitalité qu'on m'offre, aux égards flatteurs qu'on me témoigne. A peine est-il connu; de beaucoup que j'ai vus il ne l'est aucunement. Je suis si complètement privé des moyens de soutenir aux yeux des Anglais une qualité publique, que je la cache avec affectation. Si tu pouvais lire tout ce qui m'est arrivé depuis deux jours d'assurances flatteuses et touchantes d'estime, d'attachement et d'un long souvenir, après quelques

heures de passage seulement, et cela depuis Calcutta jusqu'à Simla, tu reconnaitrais, mon ami, que je dois à Messieurs du Jardin de très vives jouissances d'amour propre, car certes tu ne saurais croire que ce soit à mon brillant équipage que tous ces témoignages sont adressés. Il ne saurait y avoir aucune ambiguïté sur leur expression. Leur dois-je beaucoup de reconnaissance pour cela? Quand j'apprends les hasards inexplicables qui détournent mes lettres, irais-je faire la folie de leur livrer des collections qui m'ont coûté tant de peine? Non, sans doute. Ce n'est que lorsque je pourrai les embarquer moi-même que je m'en départirai. Mais je suis à six cents lieues de Calcutta et de Bombay; et il y a peu de roulages accélérés au Thibet. Je voudrais les y voir! Mais qu'ils aillent au diable et me laissent tranquillement achever la soirée avec toi, cher Porphyre.

Le bonhomme...

Le bonhomme...

---

C I, 343; le 1 nov. 1830; à Porphyre:

...j'ai l'honneur, etc."

...j'ai l'honneur, etc."

Réflexion sur la première lettre de M. Allard: j'avais fondé un joli château en Espagne: j'allais à Lahore, y prenais un maître de persan, acquérais en même temps que la connaissance de ce langage (qui ne m'est pas tout à fait étranger) celle du dialecte pendjabi, de l'hindoustani que je parle avec facilité, et qui n'est déjà lui-même qu'un mélange corrompu de sanskrit et de persan. M. Allard me présentait au Rajah, dont je devenais bientôt le Becquey ou le Syries de Mayrinac, Saint-Cricq ou quelque chose d'approchant. Je passais plusieurs années dans le Pendjab, voyageant de temps à autre, améliorant un peu la fabrication du fer, celle du salpêtre etc., soumettant/un meilleur système d'impôt ces diverses manufactures, émarquant trente ou trente-cinq mille francs par an = en dépensant quinze, transmettant chaque année le surplus à mon banquier de Calcutta = et après quatre ou cinq ans, faisant mon salam au rajah, retournant à Bombay, ou à Pondichéry par terre, et là m'embarquant avec mes quatre-vingt mille francs bien assurés, laissant derrière moi les chances de pirates et de fièvres du Golfe, les rencontres d'Arabes dans le désert etc.etc., rapportant d'ailleurs du Pendjab assez d'objets nouveaux, assez de notes pour faire quelque bon livre sur cette partie de l'Inde inaccessible aux Anglais. Je n'ai pas encore démolé ce château - je n'avais point communiqué cette espérance à M. Allard, mais lui avais demandé ce qu'il en coûtait pour voyager dans le Pendjab = combien par mois pour six chameaux, pour les domes-

à/

tiques, etc. Sa réponse à cet article est très satisfaisante. Elle me semble impliquer la certitude qu'il a de me faire défrayer par le Rajah. A plus forte raison Runjet Singh serait-il disposé à me payer si j'aurais été immédiatement utile. Je n'ai communiqué à personne cette arrière-pensée de mon voyage projeté à Lahore, et peut-être reviendrai-je de ce côté du Sutledje sans l'avoir dite à M. Allard lui-même. Cela dépendra de ce que je verrai sur les lieux; de la disposition plus ou moins amicale de M. Allard envers moi, après une connaissance personnelle de la condition réelle des Européens au service du capricieux et défiant Singh etc.etc.

J'ai répondu...

J'ai répondu...

Même lettre, page 343:

...j'aurai sa réponse.

...j'aurai sa réponse.

=

Si je prenais du service chez Runjet, j'écirais encore, avant d'accepter ma petite investiture, à Lord William pour lui conter naïvement ma situation, lui dire que je me regarde comme lié envers le gouvernement anglais indien par les bons offices que j'en ai reçus, et que je désire obtenir son entière approbation avant que de m'engager à un prince dont on regarde le sentiment comme hostile à l'autorité anglaise. Ceci serait pour mettre Sir Alexander Johnston à couvert des reproches que quelques directeurs imbéciles pourraient lui faire sur ma trahison. Ils sont si bêtes au palais de la Compagnie des Indes!

Runjet Singh n'est ...

Runjet Singh n'est ...

Même lettre, page 344:

...moyen est inconnu.

...moyen est inconnu. Enfin, mon ami, sois bien persuadé que je négligerai aucun moyen de m'affranchir de ma dépendance (-----). (1) Elle me déplait extrêmement. (2)

Quoi que le docteur...

Quoi que le docteur...

Même lettre, page 346:

...le plus élevé.

...le plus élevé. Un original incroyable - quand il y a guerre quelque part, il plante là son tribunal, sa trésorerie, et marche en amateur à la tête d'une compagnie d'élite, mêlé parmi les sipahis. Si l'on donne un assaut, il est toujours le premier sur la brèche. C'est à pied, et l'épée à la main, qu'il chasse aux sangliers, aux tigres, aux lions. Il a tué de cette manière plusieurs de ces animaux. quoiqu'il ait une cinquantaine d'années et que nous ne nous connaissons que depuis hier, nous voilà comme d'anciens amis du même âge. Nous ferons à la fraîcheur du matin nos dix-sept milles dans les

(1) Rature illisible.

(2) Jacquemont revient à ce projet le 10 janvier 1831. Il écrit notamment à son père: "Les châteaux en Espagne que je m'étais amusé à bâtir en cachemires ...sont déjà presque évanouis." (C I, 363) L'allusion restait inexpliquée.

montagnes, côte-à-côte, tantôt à pied, tantôt à cheval, déjeunerons ensemble - en chemise s'il fait très chaud, fumerons notre houkah après manger. J'aurai toute ma journée pour ma reconnaissance géologique, dans laquelle il m'accompagnera avec son fusil, tuant quelques perdrix, et me servant d'ailleurs de garde du corps - car les tigres sont fort communs dans la vallée de Pinjore. Nous reviendrons à notre camp le soir, dînerons de grand appétit, et causerons jusqu'à minuit avec accompagnement de houkah.

M. Fraser a été...

M. Fraser a été...

---

C I, 370; le 10 jan. 1831; à son père:

...mémoire à l'appui.

...mémoire à l'appui. Peut-être pourront-ils me pousser plus tard dans une autre carrière qui me rendrait indépendant des rivalités en herbes, pierres, etc.? Puisque la trentaine désormais qualifie un homme pour la députation, c'est un âge suffisamment respectable, je crois, pour tous les emplois publics. Il en est quelques-uns dans nos chétives colonies auxquels je crois sans modestie que je ne conviendrais pas mal. Je vais écrire là-dessus à Victor de Tracy. Quand à cette lointaine perspective d'un siège dans une assemblée publique, elle me semble bien incertaine; et malgré notre disposition à espérer ce que nous désirons, je n'y pense guère. Ce serait cependant là le plus haut terme de mon ambition. Je m'abuse, peut-être, d'une étrange façon, et il est si commun de se méprendre totalement sur ses aptitudes naturelles! Mais enfin, il en est ainsi, et entre nous, c'est-à-dire entre vous et Porphyre, je vous avouerai que si jamais j'arrivais en un tel lieu, j'y attendrais quelques succès.

J'attends vos premières lettres... J'attends vos premières lettres...

---

C I 400, le 24 févr. 1831; à Achille Chaper (1)

...pas très pures.

...pas très pures.

J'ai lu avec un plaisir sans mélange votre nom sur une liste de préfets. Je vous vois au milieu d'une population divisée, et je ne sais - personne plus capable que vous de faire du bien dans de telles fonctions. Toutefois, mon amitié pour vous a trop d'ambition pour vous laisser à Montauban: elle vous appelle aussi à Paris dans une assemblée représentative. Vous y exerceriez le charme qui attire vers vous tous ceux qui vous rencontrent dans la vie privée. Vous avez l'éloquence du regard et de la parole. Sur une réunion

---

(1) Cette lettre ne figure pas dans l'édition, par ailleurs complète, des lettres de Jacquemont à Chaper que vient de publier M. J.F. Marshall. (v. Bibliographie).



d'hommes dont l'âge moyen n'excéderait pas cinquante ans, vous auriez, si ne je m'abuse étrangement, des moyens de persuasion immenses.  
J'ignore le sort...

J'ignore le sort...

---

C I 415; le 6 mars 1831; à son père:

... garder sa confiance.

Je lui ai parlé de manière à soutenir....

... garder sa confiance. Leur coutume est de ne pas dire trop de bien des Anglais; ce qui, au reste, s'accorde avec leur sentiments personnels. Je lui ai parlé autrement, et avec la même sincérité, de manière à soutenir...

Même lettre, page 416:

...les possessions anglaises.

Ce roi asiatique

Même lettre, page 419:

...faveurs le premier.

Hier nos compatriotes...

...les possessions anglaises.

L'idée que j'avais eue d'abord de la possibilité de former un établissement avantageux ici, n'avait pas de fondement. Runjet ne demande que des soldats; il ne paie bien que les services militaires; et puis j'ai passé près de deux ans dans l'Inde anglaise, et je n'y ai trouvé au-dessus de moi que l'Empereur de Delhi. J'y ai joui constamment du sentiment habituel que je vivais sous la protection d'institutions européennes libres, et en même temps j'ai joui des privilèges sans nombre du peuple conquérant. Quoique Runjet soit un roi modèle pour un prince asiatique, je préférerais cependant les quinze mille francs par an d'un capitaine anglais de l'autre côté du Sutledje, aux cent-cinquante mille francs qu'il donne à M. Allard.

Ce roi asiatique...

...faveurs le premier. Il va sans dire que les compatriotes que j'ai trouvés ici sont des bonapartistes enragés. Je les ai laissés dire pendant les premiers jours, et j'ai ensuite obtenu aisément raison de l'exagération de leurs opinions.

Hier nos compatriotes...

---

C I 427; le 21 mars 1831; à Porphyre:

...de ce genre.

...cadeau de ce genre.

Je suis loin d'être anglophobe, je n'aime pas la froideur du premier abord des Anglais. Leur aristocratie me pue. Leur vie est une suite de méprises funestes aux plaisirs innocents. Ils n'ont rien qui ressemble à ce que nous appelons société... mais j'en ai vu assez pour les bien

connaître, familier avec leur langue, quelque peu avec leur littérature, ami de quelques-uns et familier avec un grand nombre. Eh bien, force m'est de trouver bien absurdes, bien stupides les préjugés que gardent contre eux nos compatriotes de Lahore. J'ai converti M. Allard, mais j'ai à peine ébranlé la superstition des autres. Je suis devenu un peu quaker à courir le monde, et véritablement cosmopolite.

Adieu, cher ami...

Adieu, cher ami...

---

C II 17; le 6 avril 1831; à son père:

...c'est le plaisir.

...c'est le plaisir. Vos vieux amis autour de vous, en voulant viser bien plus haut et bien plus loin encore avec leur métaphysique bonne ou mauvaise, ont dû à leur califourchon (hobby) plus de soucis, de désappointements, de vexations, que de plaisirs. Vous êtes le sage de cette vieille bande, et vous avez mille fois le droit de vous moquer de leur méprise. Continuez donc de distiller...

Continuez donc de distiller...

---

C II, 66; le 13 mai, 1831; à son père:

...pour la liberté.

...pour la liberté.

Lord William Bentinck vient de mettre le comble à son impopularité par le déplacement de l'intendant civil et judiciaire de Meerut, un des hommes les plus distingués par ses talents et les plus respectés du service de la Compagnie. Mon ami William Fraser qui occupe à Delhi la même situation, m'écrit furieux. Je n'ai plus l'espoir de le voir ici; il n'ose. Lord William est comme le diable qu'il ne faut pas tenter de faire le mal. Déguisé en Indien, suivi d'un seul valet, monté comme lui sur une rosse, Fraser dans le désert de Bikanir où il rôtera son homme à coup sûr, si lui-même n'y périt. Il était né pour être Arabe; mais c'est un bon et digne homme; à la longue barbe grise duquel je ne puis m'empêcher de faire de la morale, quand je lui écris, car j'ai mille fois plus de raison que lui, et je l'aime sincèrement.

J'écirai prochainement...

J'écirai prochainement...

---

C II, 86; le 26 mai 1831; à son père:

...ministre lui-même.

...ministre lui-même - peut-être n'a-t-il d'importance que dans l'opinion de Lord William, qui me paraît rêver des cosaques outre mesure. Au reste, si la paix de l'Europe devait éprouver une grande pertur-

bation, si l'Angleterre avait une guerre avec la Russie, si elle brûlait ses flottes naissantes et détruisait ses forts sur la Baltique, peut-être cette puissance se croirait-elle maintenant en mesure de porter un coup dans l'Inde. Si ce n'est pas cela, il faut que Thoby Prinsep, qui ne laisse pas d'être fort blagueur (comment dire autrement, quel synonyme à ce mot?) ait mystifié Lord William et lui ait fait quelque histoire incroyable à l'effet de se ménager l'occasion d'une petite visite dans le Penjab et d'une entrevue avec le Bonaparte au petit pied de l'Orient. "A moins encore, ajoute Kennedy, que l'objet de Prinsep ne soit de déjouer vos trames perfides à vous Victor Jacquemont." Mais quoique je tiennne pour un peu bêtes dans l'exercice de leurs fonctions, les sommités politiques d'outre Sutledje, la plaisanterie de Kennedy est cependant trop forte. Il sait trop bien que M. Prinsep est homme d'esprit.

Je ne suis pas...

Je ne suis pas...

Même lettre, page 88:

...en commençant.

...en commençant.

Dites-moi ce qu'est devenu Stevenson. Parbleu! Voilà qui me rappelle New-York. Un jour à Lahore M. Allard, en racontant son voyage en Asie, me dit qu'à Smyrne ou à Alep, il avait rencontré mon général Lallemand et, sans lui dire gare, je le questionnai sur le caractère de cet individu.<sup>2</sup> Il me dit qu'il passait pour un fort méchant drôle. Je lui contai alors mon affaire avec lui, et telle était son opinion de l'homme, qu'elle l'étonna fort peu. Adieu, mon cher Père. Que pouvez-vous donc objecter à Locke, lorsqu'il ne parle ni de Dieu ni des anges?

Je vous aime...

Je vous aime...

67/2148335/601-28583308

C II 156; le 26 août 1831; à son père:

...quantité de châles.

...quantité de châles.

(Trois lignes effacées illisiblement, puis:) Et Périer! Je ne l'aime pas; il ne parierait pas, j'en suis sûr, vingt-cinq louis que Dieu existe, et il donnait à dîner une fois par semaine à son curé, et faisait donner à ses enfants une éducation presque dévote, parce que cela était de bon ton - c'est un bourgeois gentilhomme. Quant au talent - impossible de lui en refuser un grand, et qui a singulièrement grandi dans ces dernières années. Les exposés de loi de Montalivet me plaisaient - qui les faisait?

Je suis fâché que le roi aille habiter aux Tuileries. J'aurais voulu qu'on détruisît ce palais. Ce n'est qu'un monument regrettable pour les beaux arts. La démolition eût été immensément populaire.

(1) Le docteur James Stevenson, ami américain de Jacquemont, de Mérimée et Sutton Sharpe; pour le général Lallemand, cf. ci-dessus, page 287.

Elle eût occupé bien des bras qu'on employait ailleurs en pure perte, et elle eût au moins payé ses frais - puis elle aurait rendu le rétablissement d'une cour à peu près impossible. Il n'y a pas moyen de faire le Louis XIV au Palais Royal ou au Luxembourg ni à l'Elysée.

Si nos amis...

Si nos amis...

---

C II 216; le 1<sup>er</sup> déc. 1831; à Mme Victor de Tracy:

...pour la rendre

...pour la rendre.

Vous me dites poliment que des lettres si vieilles ne font aucun plaisir à recevoir, et qu'on peut être mort de part et d'autre sans en rien savoir, ce qui ôte le plaisir de les écrire. Je ne suis point de votre avis, car en m'occupant de ceux que j'aime, il me semble que je m'en rapproche.

Vous paraîsez déjà regretter de n'avoir plus d'autre perspective que celle que vous apercevez entre les cheminées de M. d'Allègre. Vous trouvez cette vue moins riante chaque jour, la voyant sans interruption. Sans doute vous ne pouvez manquer de contempler avec un bien puissant intérêt les agitations du monde politique où vous êtes jetée. Mais quand la tempête se prolonge, elle finit aussi par ne plus offrir qu'un spectacle monotone; et de toutes les monotonies, je pense que c'est la pire. Vous regrettez le calme plat mais doux de ce charmant Paray. Le changement brusque de votre existence, agitée comme elle doit l'être, par les secousses de la sphère où se meut votre mari, vous fatiguera bientôt, et alors vous goûterez mieux le charme simple de cette vie calme dans cet endroit solitaire où je voudrais me revoir!

Je vous avoue que je regrette de vous savoir ainsi occupée de politique. Je vous aime mieux vivant de musique, de peinture, et de vieux bouquins. La politique éteindra votre imagination, et ce serait fort dommage, car la vie ne perd aucun de ses attraits quand on conserve cette jeunesse, cette fraîcheur d'idées que vous emportez partout avec vous.

Quand vous lirez...

Quand vous lirez...

---

C II 245; le 22 déc. 1831; au Capitaine Narjot:

...n'être qu'Indien.

...n'être qu'Indien.

A la première nouvelle des grands événements de 1830 j'ai regretté amèrement d'être si loin de la France. Je m'en félicite à présent, puisque je m'en trouve éloigné par un motif honorable. Tant de mes amis ont quitté l'étude pour les affaires, qu'entraîné par leur exemple, séduit par les mêmes illusions, j'eusse fait sans doute la même faute.



J'en vois d'ici plusieurs, étrangers comme moi à la routine de l'administration, qui ont gagné à la loterie de la révolution deux ou trois cent mille âmes à faire enrager (1), mais je suppose que tout ce qu'ils donnent en ce genre leur est rendu avec usure, et qu'ils regrettent souvent les plaisirs de l'étude et d'une paresse voluptueuse. Je m'arrête, car je sens venir la politique. Je suis bien maigre et bien noir, mais je me porte parfaitement; et depuis que j'ai coupé ma longue barbe d'outre-Sutledje, mes amis s'accordent tous à me retrouver rajeuni. Il y a dans cette partie de l'Asie une vaste conspiration faite, je ne sais comment, à mon profit. C'est un sentiment ingénieux de bienveillance qui s'exerce de tous côtés autour de moi. Les Anglais s'oublient tous avec moi. Ils perdent aussitôt leur élégante roideur nationale et deviennent bonnes gens comme jadis les tigres autour d'Orphée.

Ici je demeure chez le roi des originaux, un Ecossais appelé William Fraser, l'intendant civil et judiciaire de cette province, un homme né avec la bosse des coups, qui plante là ses bureaux et son tribunal, dès qu'il se tire des coups de fusil quelque part; court au bruit en amateur, et ne s'y est jamais mêlé sans recevoir quelque balle ou quelque flèche dans le corps, quelque coup de lance ou de sabre. En paix profonde il prend une pique et va à pied fouiller les buissons sous lesquels il peut y avoir des lions ou des tigres, et c'est ainsi qu'il les tue, façon que personne n'imité de lui. D'ailleurs, d'un esprit très cultivé et très actif, métaphysicien, une grande lecture, doux comme une gazelle, ce qui donne une grâce particulière à son extravagante bravoure. Nous nous rencontrâmes l'un l'autre sur une basse montagne de l'Himalaya; nous trouvâmes l'un à l'autre si mauvaise mine, que dans cette solitude profonde nous nous croisâmes sans nous saluer. Mais il était écrit là-haut que nos atomes crochus devaient s'accrocher. Le lendemain, le hasard les remit en contact de nouveau, nous nous toisâmes d'un air suspect, nous flairâmes. Je parlai le premier. Quelques jours après ce jour-là, je n'avais pas dans l'Inde de meilleur ami que M. W. Fraser, ni lui, je pense, que moi. Il a, chez ceux qui ne savent pas l'apprivoiser, la réputation d'un ours sauvage. Je ne connais pas de compagnon plus sociable, et d'un commerce plus agréable et plus doux.

Il a bâti sa maison sur la place où Tamerlan (Taïmour Langue) jadis planta sa tente, avant d'assiéger Delhi. C'est de cette place classique que je vous écris.

---

(1) C'est-à-dire, ils ont été nommés préfets.

Adieu, mon bon ami, je  
vous embrasse.

Adieu, mon bon ami, que le diable m'emporte  
si jamais plus je vous écris - avec vous, c'est  
toujours à n'en pas finir, et j'ai des montagnes  
de besogne à abattre, qui pendant ce temps-là ne  
font que s'élever d'avantage.

Adieu encore, je vous embrasse.

---

C II 255; le 26 déc. 1831; à son père:

...quand elles se réaliseront.

...quand elles se réaliseront.

Il paraît que M. Cordier de Chandernagor a  
fait quelque confusion dans l'envoi de mes lettres  
de janvier dernier, puisque celles au général de La  
Fayette et à M. Georges (1) sont arrivées sans la  
vôtre. Gardez-vous de croire à la curiosité de  
messieurs de la poste en ce pays. C'est de toute  
impossibilité morale. Vous n'avez aucune idée des  
moyens de gouvernement des Anglais dans l'Inde, si  
vous croyez au cabinet noir et à des espions dans  
tous les états qui avoisinent leurs possessions.

Je suis arrivé...

Je suis arrivé...

Même lettre, page 255:

...hôtes à Delhi.

...hôtes à Delhi. Celui-ci, qui m'avait paru  
l'hiver dernier assez désappointé de me voir établi  
établi en ce temps-là chez le vieux Brigadier  
Cartwright, au lieu d'être retourné chez lui, me  
demanda, d'un air un peu déconcerté et presque fâché,  
si mon bagage était arrivé à Delhi et s'il n'aurait  
pas le plaisir d'y redevenir mon hôte? J'étais  
sur les charbons, ne trouvant aucune défaite qui  
ne fût désagréable pour lui. La vérité l'eût été  
trop, car elle aurait consisté à dire qu'avec la  
meilleure intention du monde d'être aimable, il  
était le plus désagréable des hommes. Je le pris  
donc à part, et d'un air mystérieux, d'un ton cynique,  
je lui confiai que j'étais à la gêne chez lui, parce  
que la qualité d'homme marié ne me permettait pas  
convenablement d'y faire venir des filles, au lieu  
que chez Fraser, célibataire qui a des bâtards dans  
tous les villages de sa juridiction, j'avais mes  
coudées franches à cet égard. Le pauvre M. Metcalf,  
qui n'est pas un Thésée là-dessus, me prit la main,  
et me dit en riant: "A cela je n'ai rien à objecter",  
et nous voilà redevenus grands amis.

Cependant, je vous prie de croire que je n'use  
pas de la liberté de m(oeurs) que me laisserait  
M. Fraser, et dont il abuse lui-même suivant la  
coutume du pays.

Lord William marche...

Lord William marche...

Même lettre, page 260:

...sont moins respectés.

...sont moins respectés.

Mieux instruit des choses de ce pays, j'ai

---

(1) Georges-Washington de La Fayette.

bien changé d'opinion sur l'administration de Lord William. Pour payer la dette indienne, il ruine l'avenir de la puissance anglaise dans l'Orient. Il permet la publication quotidienne ou hebdomadaire d'une trentaine de journaux hindoustanis, bengalis et persans, qui apprennent aux Indiens à se moquer de nous passablement. Une douzaine de feuilles écrites en anglais se chargent du soin d'entretenir le juste mécontentement de la communauté européenne; de quoi les natifs se réjouissent comme de raison. Tout cela finira par une grande dégringolade: mais pas de si tôt. Quand je devrais rester une vingtaine d'années dans ce pays, vous pourriez encore être tranquille. Qui vivra verra. Lord William croit racheter par l'absurde liberté qu'il permet à la presse l'odieux de ses mesures d'économie publique. Je n'ai pas encore rencontré un homme capable qui ne blâmât sans réserve son gouvernement. Il avait à prendre des mesures nécessairement impopulaires: mais il a ajouté encore, et volontairement, il paraît, à l'odieux qui devait en rejaillir sur lui par la manière rude et lâche dont il a rempli cette tâche désagréable.

L'excellent M. Allard...

L'excellent M. Allard...

---

C II 311; le 9 mars 1832; à Victor de Tracy:

(Note: Cette lettre fut écrite en anglais et publiée dans le texte original. La copie manuscrite, dont nous tirons le passage suivant inédit, ne donne que la traduction française qui accompagne le texte imprimé.)

...jamais du respect.

...jamais du respect.

Le bateau à vapeur qui navigue entre Bombay et Suez est attendu ces jours-ci dans la première de ces places. Il nous apportera des nouvelles d'Europe desquelles nous sommes très avides en ce pays. Mais les affaires politiques des Anglais sont d'un intérêt si majeur que leurs gazettes ont peu de lignes à donner aux affaires de France. Nos pairs voudraient-ils imiter, ou plutôt singer, les pairs d'Angleterre? J'ai lu les rapports de quelques séances de vos députés (je ne devrais pas dire vos députés, car je crois, mon cher ami, qu'ils ne sont pas plus les vôtres que les miens) et j'ai remarqué un rapport fait par un nouveau membre nommé Jaubert, au nom d'une commission, et sur une proposition ministérielle. Cela ressemblait si fort à mon ami Jaubert, que je n'ai pas hésité un moment à l'accuser de la faiblesse de cet acte. C'était réellement un honnête jeune homme, d'un caractère doux et humain; il a fait beaucoup de bien. Je me rappelle cela avec d'autant plus de plaisir que j'en ai été, en quelque sorte, l'instrument. Sans mon intervention

opportune, il serait probablement devenu conseiller de la Cour Royale de M. de Peyronnet à Paris, et rien de plus. Je l'ai improuvé sévèrement, durement, pour s'être séparé de moi comme il l'a fait; mais je lui pardonne sa désertion. Il est pétri d'un limon plus doux que le mien, et sa nature aqueuse s'est décomposée à l'ébullition juvénile de la mienne. Des millions de gens ont ainsi que lui, une modération plutôt animale que rationnelle. Peut-être en est-elle meilleure, plus sûre. Mais les hommes de cette trempe ont peu ou point d'empire sur l'esprit des autres... J'aurais voulu que Chaper fût député au lieu d'être préfet; mais j'ignore ses errements, et n'ai pas entendu parler de lui depuis la révolution.

Il y a des troubles...

Il y a des troubles...

---

C II 412; le 2 déc. 1832; à Porphyre:

(Note: Les lignes qui suivent se trouvent à la fin de la dernière lettre de Jacquemont, écrite sur son lit de mort.)

J'ai pu signer ce que l'admirable Assis sur mon lit pour faire mon petit M. Nicol a bien voulu copier. | repas, je profite de cette position pour signer  
Adieu encore, mes amis! | ce que le bon M. Nicol a bien voulu copier.  
2 xbre 1832.

Au sujet de cette mutilation M. Pierre Josserand a écrit: "...on éprouve une véritable gêne à constater que les deux lignes que le mourant s'est imposé l'effort d'écrire à l'encre et qui eussent dû leur être sacrées, ont été victimes d'un arrangement qu'on est tenté de dire impie.... Comment des hommes de goût n'ont-ils pas senti qu'ils se rendaient coupables d'infidélité à l'égard de Jacquemont..." (1)

---

(1) Pierre Josserand: Jacquemont et Mérimée, page 108. (dans le Jacquemont du Muséum d'Histoire Naturelle.)



Appendice I

Nous donnons ici le texte original anglais des passages cités en traduction au cours du Chapitre VIII.

- P. 380: "These feelings, combined with no ordinary graphic powers, lend an irresistible charme to his little narratives; they are dashed off with an ease and freedom such as is rarely seen; their vis comica frequently reminds us of Cruickshank; like that admirable artist, he extracts fun from every thing, even from subjects apparently the most hopeless; like him, too, he has a moral in every jest, not the less effective because it is incidental."

Foreign Quarterly Revue, vol. 13 (1834) pp. 110-111.

- P. 381: "...for whose fidelity every reader will be ready to vouch; just as we know Vandyke's pictures to be likenesses, though we never saw the originals." (ibid. page 122)
- P. 382: "With this single drawback, we regard these volumes as exhibiting the most amusing, the most impartial, and perhaps the most accurate account of the state of society in India that has proceeded from the pen of any European." (ibid. page 132)

- P. 384: " ...such frequent vanity, vulgarity, and impiety, as would, in our opinion, counterbalance all their literary merit, were that ten times greater than in fact it is... ... We have always doubted whether there could be such a thing as a sane atheist; but a naturalist-atheist would assuredly be a monster."

The Quarterly Review, vol. 53 (1835), p. 20.

- P. 384: "...he convinces you that he was one of the most impudent, conceited, ill-bred, and tiresome coxcombs that ever inflicted their impertinence on société." (ibid. page 23)
- P. 385: "There are two great divisions of critics among the public, - those who want the truth to be known, and those who want it not... Add to this, that the writer was of a nation whose general opinion on many subjects runs in different courses from those it occupies here; in courses, too, peculiarly hostile to the combined mental and bodily tyranny with which the English people is at this moment struggling with varied success; - and there will be no difficulty in comprehending how his communications may have excited great wrath here, among those whose enmity is the measure of the progress of the general good."

The Westminster Review, vol. 22 (1835), pp. 304-5.

- P. 385: "...the French traveller has not displayed all the absence of discrimination and the higher qualities of judgment, attributed to him by the organs of ecclesiastical bigotry in England. His melancholy end alone, should have secured to him a greater portion of the courtesy which ordinary men bestow upon the dead."
- (ibid. page 313)

- P. 386: "...in his remarks upon the rule of our Asiatic empire, he gives views of a very high order, which our statesmen would do well to examine."

Introduction to the Letters from India  
(Second edition, London, Churlton, 1835) p. 4.

Appendice II: Lettres inédites de Jacquemont

Lettre à Mme Boniface, au Château de Favereuil, près Bapaume (Pas-de-Calais).  
(Bibliothèque Nationale: MSS. Nouv. Acq. Fr. 5214, fol. 266 bis.)

"Paray près Moulins, le 13 7<sup>bre</sup> 1821"

"Madame,

"L'intérêt que vous voulez bien m'accorder et dont je sens vivement tout le prix, ne m'aurait point permis de rester si longtemps sans vous donner de mes nouvelles en voyage, si je n'avais compté sur l'amitié de M. votre fils pour vous en transmettre de temps à autre d'indirectes, qu'il ne pouvait manquer d'apprendre de mon père, pendant son séjour à Paris. Cependant, Madame, pour obtenir le pardon du silence que j'ai gardé avec vous depuis Nice, où j'eus l'honneur de vous écrire, je vous exposerai la fatigue continuelle d'un voyage aussi rapide, l'extrême multiplicité des soins mécaniques que réclamait tous les soirs, souvent jusqu'au milieu de la nuit, la préparation et la conservation de collections nombreuses, et l'indispensable nécessité de prendre de suite des notes, dont on se repent toujours d'avoir ajourné la rédaction. Tout cela me laissait à peine le temps d'informer mon père de l'excellente santé dont je n'ai cessé de jouir pendant les trois mois et demi qu'a duré mon voyage, et ma négligence obligée lui a même quelquefois inspiré des craintes heureusement nullement fondées.

"C'est ici au fond du Bourbonnais, dans l'une des contrées les plus sauvages de l'intérieur de la France, que je suis venu me reposer des fatigues du voyage, chez des amis auxquels j'avais déjà apporté deux étés une santé chancelante et fêlée à raccommoder. Elle est toute différente aujourd'hui, et la facilité avec laquelle je me suis habitué en voyageant à supporter de grandes fatigues, de marche, de privation, de sommeil etc., est un sûr garanti de mon entier rétablissement, et de plus, même d'une constitution robuste qui va se développer.

"La promenade est un peu longue de Nice à Montpellier; elle est surtout fort chaude dans la saison où je la terminais au mois de juin: j'en ai cependant fait la plus grande partie à pied, le sac au dos comme un conscrit. Une fois, j'ai vu le soleil se lever et se coucher hors de la ville, à Toulon. Au reste, la chaleur de la Provence n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire: le soleil y est bien à la vérité d'une ardeur, d'une vivacité horribles; il pique à travers les vêtements

les plus épais; mais sur les bords de la Méditerranée, il y a toujours un peu d'air qui ranime et donne des forces. Le soleil excite plus qu'il n'amollit quand il y a ainsi de l'air, et on en trouve dans les campagnes; mais les villes ne sont pas tenables, aussi ne s'y tient-on guère, et leurs environs sont-ils couverts de bastides où chacun va se divertir pendant l'été. Si j'étais meilleur catholique, je vous dirais celui des commandements de Dieu ou de l'Eglise auquel chacun et chacun dérogeant très habituellement d'habitude. La Provence est ainsi demeurée le pays de l'amour; mais dans ce siècle de fer ce n'est plus aux troubadours à le chanter, mais bien aux Boccace et aux La Fontaine. Il n'a plus la plus légère teinte romanesque, mais il donne lieu aux histoires les plus plaisantes: seulement pour les étrangers, car les gens du pays n'y font point attention - tant est grande la force de l'habitude.

En revanche, il y a force pénitents et pénitentes. Il y en a de toutes couleurs. Tout le monde va prendre le frais le matin dans les rues de Marseilles, et chanter à la procession pour demander sans doute pardon à Dieu des péchés de la veille, ou absolution de ceux du lendemain.

J'ai passé par tous les extrêmes de la température, car après avoir vu les palmiers et les orangers en fleur au mois de mai sur la côte de Nice et de Monaco, plusieurs fois dans le mois de juin et de juillet j'ai marché sur la neige. Le neuf de ce dernier mois, j'en ai même reçu pendant une heure sur les épaules tandis que j'en avais encore quatre ou cinq toises sous les pieds. C'était au passage du Mont Dore en Auvergne; c'est là qu'il est réellement pénible à voyager - du froid partout, point de feu sans fumée, point à manger, point à coucher. Partout une horrible malpropreté, et un jargon qu'on n'entend pas. Pas de chemins, pas de voitures, de charrettes même. Deux chevaux nous suivaient toujours qui portaient nos pierres et nos plantes, et nous toujours à pied depuis Alais, c'est-à-dire pendant près de deux mois. Si ce n'est à Nice d'où nous avons eu peine à sortir, malgré l'innocence de nos occupations, nous n'avons guère été inquiétés sur la route. Nous étions pris dans les campagnes pour des apothicaires ou des herboristes. Mon marteau et mes pierres nous ont aussi quelquefois fait regarder comme des ingénieurs ou des entrepreneurs de chemin, tout uniment. Enfin dans les auberges on nous a pris généralement pour des commis voyageurs de papier gris: il est vrai que nous en avons habituellement cinq ou six mille feuilles

à notre suite, pour sécher nos plantes.

Je ne puis terminer sans faire de nouveau compliment à Monsieur Boniface de la culture de votre pays, et notamment de la magnifique ferme. J'ai vu dans mon voyage bien des cantons célèbres par leur agriculture, et je puis dire n'en avoir vu aucun où elle soit mieux entendue, mieux adaptée à la nature du sol, au climat, etc. (-----)<sup>1</sup> surtout la campagne d'Avignon, qu'arrose la Sorgue qui descend rapidement de Vaucluse, est peut-être sur la même ligne que l'Artois et la Flandre, relativement s'entend, car la nature de la culture y est toute différente; ce ne sont pas les mêmes productions. Mais la Limagne d'Auvergne, si vantée, lui est décidément inférieure. Les terres y sont encore meilleures, peut-être, le climat plus doux, les produits bruts plus considérables, mais les dépenses nécessaires pour les obtenir le sont aussi, et dans un rapport tellement supérieur que je ne doute pas que le produit net des terres de vos campagnes ne surpasse celui des terres de la Limagne.

Ah! combien je regrette, Madame, de ne pouvoir aller finir près de vous cette campagne! Mais je suis engagé à aller passer le reste de la saison en Berry, chez l'ami qui a partagé pendant quatre mois mes fatigues, mes peines et mes plaisirs.<sup>2</sup> Je ne compte même le quitter que lorsque mon frère l'Américain arrivera à Paris. Si c'était avant la Saint-Hubert, me permettriez-vous de conserver l'espoir de vous arriver la veille de la fête de ce grand saint notre maître à tous, pour lui recommencer cette année les dévotions que je lui ai faites si efficacement l'an dernier dans les plaines de Brugarâtre. Un tel arrangement, qui me conduirait quarante-huit heures au milieu de vous, comblerait tous mes vœux, mais je n'ose m'en flatter.

Rien encore pour vos enfants, Madame, et me voilà à la fin de mon papier. Je puis dire avec raison qu'heureusement cette fois (.....) de la marge.<sup>3</sup> J'espère que Mademoiselle Julie aura fort cultivé son piano. Je lui promets une sévérité terrible si j'ai le bonheur de l'entendre à Favereuil, car comment ne serais-je pas difficile après un voyage en Italie? Je l'engage à se rappeler et

---

1. Trois mots illisibles.

2. Hippolyte Jaubert.

3. Tout ce dernier paragraphe est écrit en marge des quatre feuilles de sa lettre.



à exécuter des bourrées montagnardes, dont je rapporte la véritable tradition des montagnes d'Auvergne. Je la prie en outre d'agréer mes compliments bien sincères. Si je veux, comme je le dois, présenter à vos parents l'hommage du respectueux attachement de leur très humble serviteur, me restera-t-il la place de renouveler à M. l'avocat en herbe l'assurance de ma tendre amitié ainsi qu'à ses jeunes frères, qui sont sans doute avec lui? Je réserve la dernière page pour donner à tous l'adresse où l'habitant de la physicie espère recevoir quelque mot de souvenir des habitants et habitantes du Château de Favereuil:

"A M. Victor J. chez M. de Micoud, à Herry,  
à La Charité-sur-Loire (Nièvre)."

(sans signature)

## II

Lettre inédite à Mme Juliette Cloquet, à Paris.

(Bibliothèque Nationale: MSS. Nouv. Acq. Fr. 10221, Fol. 162)

"le 10, au. matin" <sup>1</sup>

"Si je juge de la santé de mon père par la bonne humeur qui règne dans ses lettres, je crois que vous le trouverez bien et votre mère aussi. Le dernier séjour qu'ils ont fait à Montmartre paraît tout à fait leur avoir réussi à tous deux. L'exercice des choses domestiques surtout paraissait leur être agréable dans cette maison, et c'est à vous maintenant à éviter à Mme Lebreton ces jours qui l'ennuient." <sup>2</sup>

"Après la vie errante que j'ai menée depuis six mois, je sens mieux toutes les douceurs du chez soi, où je vais rentrer, et je songe à cet hiver que nous allons passer ensemble, comme un gourmand à un bon dîner. Mes études nouvelles me sourient infiniment," <sup>3</sup> et je n'aurai besoin de leur dérober que bien peu de temps pour mettre en ordre les objets que j'aurai recueillis cette année dans les Alpes.

"Je désire que vous ayez rapporté les mêmes dispositions d'esprit sans lesquelles il n'y a point de bonheur domestique. Le

---

(1) Datée sans doute de Paray-le-Frésil, le 10 octobre 1822. Jacquemont y était descendu après ses voyages et avant sa rentrée à Paris.

(2) Mme Lebreton était la mère de Juliette Cloquet.

(3) La médecine.

travail est un des éléments nécessaires. Quand on est maître d'en choisir le sujet, il recrée l'esprit, et fait trouver plus doux les loisirs du soir, dans l'intimité de famille. Vous avez commencé l'Italien. Continuez-en l'étude: elle peut vous occuper longtemps, car elle n'est pas facile. Si l'on veut lire les anciennes poésies du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste. J'ai pensé au désir que vous aviez l'an dernier d'apprendre la botanique. Cela ne vous serait bon à rien. C'est une science fort intéressante quand on en peut saisir toutes les parties. Mais il faut pour cela posséder les connaissances d'un homme. Aussi, il n'y a point de physiologie végétale intelligible pour qui ne sait pas la chimie. Les considérations de la géographie botanique intéressent peu les personnes qui n'ont pas un peu voyagé, et leur demeurent à peu près étrangères, ou sont mal comprises par elles. Pour moi, c'est là principalement ce qui m'a fait trouver du charme à cette étude, et c'est bien à mes yeux ce que la science a de plus essentiel, ce dont tout son édifice systématique n'est que le support. Mais cette étude systématique pure, réduite à la simple connaissance des plantes, d'abord individuellement, puis génériquement, puis groupées en classes plus nombreuses, l'étude des rapports organiques les plus intimes, prochains ou éloignés, de ces espèces, de ces genres et de ces classes entre elles, est seule capable d'offrir à la curiosité de votre esprit d'utiles aliments. C'est elle qui a occupé M. Desfontaines toute sa vie, qui occupe actuellement M. de Candolle. Or, un bon esprit comme le vôtre, à qui par le manque de connaissances préliminaires la physique végétale est interdite, ne peut s'occuper de botanique que de cette manière. Je ne sais rien de plus bête, de plus niais que ce qu'on appelle la botanique des dames, qui<sup>se</sup> réduit à ceci: "Connaître tant bien que mal les organes des plantes, rechercher leurs noms, sécher les fleurs et oublier bientôt le tout". Ce qui n'est pas un grand dommage. Ce qui serait raisonnable, la botanique comme je vous l'ai exposée, comme étude de rapports, est beaucoup trop considérable pour vous. Il y faut renoncer.

"Léonel part à l'instant<sup>1</sup>. Je ferme au plus vite cette lettre, ma chère Juliette, en vous priant d'exprimer à Jules et de recevoir les sentiments de mon tendre et inaltérable attachement.

"Adieu. Je vous embrasse de tout mon coeur.

6 "Victor".

---

(1) Léonel de Laubespain, petit-fils de Destutt de Tracy. Celui-ci avait écrit à Jacquemont le 25 juin 1822: "Je vous sais bien bon gré de votre

III

Lettre inédite à Charles Dunoyer, préfet de l'Allier. <sup>1</sup>  
(Archives Jacquemont)

"Lodiana, sur les bords du Sutledge,"  
le 22 février 1831

"Mon cher ami,

"Bernier passait ici, il y a cent soixante ans, avec l'empereur Aurungzeb, marchant vers Cachemire où je vais aussi. Mais plus heureux que lui, j'y porte d'excellents baromètres et d'autres bons instruments, quelques réactifs chimiques qu'il n'avait pas, et des connaissances que nul ne possédait alors; en un mot, une foule de moyens d'investigation scientifique dont il était privé. Aussi me flatté-je, mon cher Dunoyer, de rapporter de cette expédition quelque chose de mieux que la matière de quelques lettres à mes amis.

"Un autre avantage pour moi de la différence des temps, c'est que j'ai reçu avant-hier, de Lord W(illiam) Bentinck, le successeur d'Aurungzeb, les journaux de Paris des mois de juillet et d'août 1830. J'étais passablement au courant des nouvelles d'Europe jusqu'au 4 septembre par les extraits des gazettes anglaises rapportés dans celles de Calcutta et de Bombay, que la poste apporte chaque jour jusqu'à cette extrémité la plus reculée de l'Empire. Mais à l'arrivée du courrier du Gouverneur-général, j'ai perdu subitement toute espèce de libre arbitre sur l'emploi de mon temps. Je me suis enterré avec ma proie, et n'ai levé ma séance permanente de lecture qu'après l'avoir dévorée tout entière. Maintenant je suis comme un homme malade. Il me reste une excitation nerveuse qui m'empêche de tenir sur ma chaise. La fatigue physique calmerait un peu cette irritation douloureuse: mais je n'ai qu'un cheval à lasser, et ce n'est pas assez pour me lasser moi-même. Ensuite, il pleut à verse. Force m'est donc de me promener dans ma chambre où, quand j'ai fait dix pas, je rencontre le mur, et c'est un accès nouveau d'indignation à chaque tour. Me voilà donc relancé sur ma chaise, mais le même aiguillon d'inquiétude dans les genoux et dans tout le corps. Je vous citerais les plus sages sentences de Sénèque; elles se réveillent dans ma mémoire comme par dérision. Le seul raisonnement contre cet état d'orgasme, ce serait un bain chaud et quelques gouttes de laudanum.

---

projet de venir nous voir à Paray et de votre aimable intention de faire cadrer ce séjour avec les vacances de Léonel..." (cité par P. Maes, p. 76)  
(1) Barthélémy-Charles Dunoyer fut nommé préfet après la Révolution de juillet.

"J'admire assez les hommes de juillet et les choses des derniers jours de juillet pour oser vous faire quelques remarques d'un autre caractère.

"Les classes populaires dépourvues d'éducation politique se sont montrées les plus ardentes dans le combat. Elles se sont aussi montrées, il est vrai, admirablement désintéressées dans la victoire. Mais le même courage, la même ardeur, s'ils eussent également animé d'autres rangs de la société, eussent donné au combat un plus haut caractère de moralité. J'espère que le temps viendra où les plus humbles dans la hiérarchie sociale connaîtront la loi de leur pays; mais cette époque n'est encore arrivée que pour les Etats-Unis d'Amérique. La victorieuse résistance offerte par le peuple de Paris à l'usurpation de Charles X n'exprime guère, il me semble, que la haine, l'exécration, qu'il nourrissait dès longtemps contre son gouvernement. Les ordonnances du 25 juillet ont été l'occasion de ce déchaînement populaire, qu'à cette période d'exaspération politique où nous en étions venus, tout autre circonstance eût également décidé. Je donnerais la palme du courage moral aux signataires de la protestation des journalistes parisiens.

"C'est surtout aux gens qui savent lire qu'est commise la défense de la liberté de la presse; celle de leurs droits électoraux appartient surtout aux électeurs. Si les journaux me peignent fidèlement les scènes sanglantes de la dernière semaine de juillet, la proportion des électeurs est trop faible dans le nombre des victimes. Je regrette aussi qu'on ait laissé l'honneur de marcher au premier rang à de pauvres ouvriers qui ne savaient pas lire, et que je vois en grand nombre parmi les morts.

"C'est en vain que je voudrais vous parler des scènes qui m'entourent. Leur intérêt disparaît dans la grandeur de celles parmi lesquelles je viens de passer vingt-quatre heures avec mes journaux de Paris. Mais quand je reprendrai ma marche, dans l'oisiveté du désert, je vous écrirai encore avant que de pénétrer en Cachemire." <sup>1</sup>

(Copie faite par Porphyre Jacquemont)

---

(1) La lettre promise fut écrite le 21 juillet 1831, comme le fait savoir le registre où Jacquemont consignait la date et le destinataire de ses lettres de l'Inde. (C IV, 373) Nous n'avons pas pu la retrouver. Une troisième lettre fut écrite le 6 juillet 1832 et imprimée dans la Correspondance (C II, 368-376).



### BIBLIOGRAPHIE

(Note: Cette bibliographie ne comprend que les livres et documents cités ou cours de notre thèse.)

#### OEUVRES DE JACQUEMONT ET SOURCES MANUSCRITES:

Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde (1828-1832); cinquième édn., Paris, Garnier, 1861, 2 vols. (désignés C I et C II dans nos notes infrapaginales).

Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis (1824-1832)... Paris, Michel Lévy, 1867, 2 vols. (désignés C III et C IV dans nos notes infrapaginales).

V. Jacquemont: Lettres à Stendhal. Introduction et notes par Pierre Maes. (Paris, Poursin, 1933).

V. Jacquemont: Lettres à Jean de Charpentier (1822-1828). Publiées avec une introduction par Léon Bultingaire...et des notes de Pierre Maes, deuxième édn.(avec supplément). Paris, Masson, 1934.

V. Jacquemont: Letters to Achille Chaper (1822-1831). With an Introduction and Notes by J.F. Marshall. Philadelphia, the American Philosophical Society, 1960.

V. Jacquemont: Voyage dans l'Inde pendant les années 1828 à 1832... Paris, Didot, 1835-1844. (désigné Journal).

V. Jacquemont: Letters from India (Translated with Introduction), London, Churlton, 1835.

V. Jacquemont: Letters from India (Translated with Introduction by Catherine Alison Phillips), London, Macmillan, 1936.

V. Jacquemont: Textes inédits:  
passages de la Correspondance et du Voyage dans l'Inde  
(Archives Jacquemont).

Extraits des lettres de Jacquemont à Achille Chaper. Les manuscrits appartiennent à la collection du Professeur J.F. Marshall de l'Université de Wisconsin. M. Marshall vient d'éditer ces lettres (1960).

Lettre inédite de Victor Jacquemont à Juliette Cloquet.  
(Bibliothèque Nationale, MSS. 10221 N.A. fol. 162)

Lettre inédite de Victor Jacquemont à Mme Boniface.  
(Bibliothèque Nationale, MSS. N.A.F. 5215, fol. 266 bis).

J. de Charpentier: Lettre inédite à Victor Jacquemont. (Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle, Paris.

Venceslas Jacquemont: Mémoire sur le système politique.  
(Archives Jacquemont)

- Hippolyte Jaubert: Lettre inédite à Achille Chaper.  
(Collection du Professeur J.F. Marshall)
- Victor de Tracy: Deux lettres inédites à Achille Chaper.  
(Collection du Professeur J.F. Marshall)
- Achille Chaper: Lettre inédite à Porphyre Jacquemont.  
(Collection du Professeur J.F. Marshall)
- E Iugo: Souvenirs d'un marin: Victor Jacquemont, témoignage inédit,  
(Bibliothèque Nationale, MSS. Nouveau fonds français 10221  
fol. 775)

### LIVRES

- Buchez et Roux: Histoire parlementaire de la Révolution Française.  
Paris, Paulin, 40 vols. 1834-1838, t. XXXII.
- G. Cabanis: Du degré de certitude de la médecine. Paris, an VI (1798), F. Didot.
- G. Cabanis: Le rapport du physique et du moral de l'homme. 2 vols.  
Paris, Caille et Ravier, 1815.
- G. Chinard: Jefferson et les Idéologues. Paris, Presses Universitaires, 1925
- G. Chinard: Thomas Jefferson, the Apostle of Americanism.  
Little, Brown & Co. Boston, 1948.
- G. Chinard: voir La Fayette.
- A. Chuquet: Feuilles d'Histoire du XVII au XXe siècles.  
Paris, Roger et Chernoviz, 1909.
- J. Cloquet: Souvenirs sur la vie privée du général de La Fayette.  
Paris, Galignani, 1836.
- Marquis de Custine: Lettres inédites au Marquis de la Grange.  
Paris, Presses Françaises, 1925.
- Marquis de Custine: Lettres à Varn/hagen von Ense.  
Bruxelles, L. Assing, 1870.
- G. Cuvier: L'anatomie comparée. Paris, Crochard, 1805.
- G. Cuvier: Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles  
depuis 1789, et sur leur état actuel.  
Paris, Imprimerie Impériale; 1810.
- G. Cuvier: Lettres à C.-M. Pfaff, Paris, Masson, 1858.
- G. Cuvier: Discours de réception à l'Académie Française, le 27 août 1818.  
Paris, Didot, 1818.
- G. Cuvier; Eloge Historique de M. Hatty. Paris, Didot, 1823.
- Dalloz: Nouveau Code Civil annoté. Paris, 1900.

- Destutt de Tracy: Commentaire sur Montesquieu. Paris, Desoer, 1819.
- Destutt de Tracy: Eléments d'Idéologie, 4 vols. Paris, Lévi, 1824-1827.
- Destutt de Tracy: Traité d'Economie Politique. Paris, Lévi, 1822.
- R. Dumesnil: Flaubert, l'homme et l'oeuvre. Paris, Desclée de Brouwer, 1947.
- W. Goethe: Werther (traduction de Xavier-Marmier, 1824).  
Paris, Rasmussen, 1946. Edité par R.-L. Doyon.
- E. et J. de Goncourt: Journal, t. III, 1869. Paris, Charpentier, 1888.
- M. de Guérin: Journal. Paris, Didier, 1861.
- A. Guillois: Le salon de Madame Helvétius. Paris, 1894.
- E. Hamel: Histoire des deux conspirations du Général Malet. Librairie de la Société des Gens de Lettres, Paris, 1873.
- E. Hamel: Histoire du premier Empire, 1804-1814. Paris, E. Dentu, 1882.
- P.G. Hamerton: Modern Frenchmen. Seeley, Jackson and Halliday, London, 1878.
- V. Jacquemont (le père): Lettres critiques sur le projet de constitution présenté à la Convention Nationale de France par la Commission de Onze. Paris, Impr. de Anjubault, an III (1795)
- V. Jacquemont (le père): Rapport fait au nom de la section de l'Intérieur par Jacquemont, sur le projet relatif à l'organisation de l'instruction publique. Séance du 4 floréal, an X. (24 avril 1802).
- Général de La Fayette: Mémoires. Paris, Fournier, 1838.
- General de La Fayette: The Letters of La Fayette and Jefferson.  
Edited with introduction and notes by G. Chinard.  
Paris, Belles Lettres, 1929.
- Lamartine: Le dernier chant du pèlerinage d'Harold. Oeuvres, EDn. M. Levailant, Paris, Hatier, 1949.
- M. Leroy: Histoire des idées sociales en France. Paris, NRF, 1946.
- Cte. de Lort de Sérignan: Un conspirateur militaire sous le Premier Empire: le général Malet. Paris, Payot, 1925.
- P. Maes: Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont. Paris, Desclée de Brouwer, 1934.
- C. Marelle: Eugénie et Maurice de Guérin. Berlin, Mitscher und Röstel. s.d.
- H. Martineau: Le coeur de Stendhal, t. II. Paris, Albin Michel, 1953.
- H. Martineau: Petit Dictionnaire stendhalien. Paris, Le Divan, 1948.

P. Moreau: Le classicism des Romantiques. Paris, Plon, 1932.

Captain Mundy: Pen and pencil sketches, from the Journal of a tour in India. London, 1832, 2 vols.

F. Picavet: Les Idéologues. Paris, Alcan, 1891.

L.-F.-E. Ramond: Observations faites dans les Pyrénées. Introduction d'André Monglond. Lyon, Lardanchet, 1927.

J.-J.- Rousseau: Confessions et Rêveries du promeneur solitaire. Paris, Edn. de la Pléiade, 1947.

B. de Saint-Pierre: Paul et Virginie. Paris, Garnier, 1929.

V.-L. Saulnier: La littérature du siècle romantique. Paris, P.U.F., 1948.

E. de Senancour: Obermann, Introduction de Sainte-Beuve, Paris, Ledoux, 1833.

E. de Senancour: Rêveries sur la nature primitive de l'homme. Paris, Merlant, s.d.

D. Staacton: A ride on a tiger. London, Museum Press, 1954.

Madame de Staël: De l'Allemagne. Paris, Garnier, s.d.

Stendhal: Correspondance. Paris, Le Divan, 1934.

Stendhal: De l'Angleterre et de l'esprit anglais, dans Oeuvres posthumes, Paris, Edn. de la Revue Blanche, 1897.

Stendhal: Lucien Leuwen. Paris, Edn. de la Pléiade, 1947.

Stendhal: Del'Amour. Ed. H. Martineau, Paris, Cluny, 1938.

Stendhal: Souvenirs d'égotisme. Introduction et notes de Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1950.

Taillandier: Documents biographiques sur Daunou. Paris, 1841.  
R.-G.

E. Thompson: The life of Charles, Lord Metcalfe. London, Faber, 1937.

Mme Victor de Tracy: Essais, lettres et pensées. Paris (Edition privée)  
3 vols. 1852.

A. Vandal: L'avènement de Bonaparte.

A. de Vigny: Chatterton. Oeuvres Edn. de la Pléiade, vol. 1. Paris, 1948.

A. de Vigny: Les destinées. Paris, Droz, 1947.

P. Woodruff: The men who ruled India: the founders. London, Cape, 1953.

#### REVUES ET JOURNAUX : articles etc.

A.-W. Brown: Jacquemont et l'Inde anglaise, dans Jacquemont, Paris  
Muséum d'Histoire Naturelle, 1959.



Edinburgh Review: July, 1869.

Sir K. Feiling dans The Observer, London le 9 février, 1936.

The Foreign Quarterly Review, vol. 13. London, 1834.

P. Josserand: Jacquemont et Mérimée, dans Jacquemont, Paris, Muséum d'Histoire Naturelle, 1959.

Mémoires de l'Institut national de sciences morales et politiques, vol I.

P. Mérimée: Lettre publiée après la mort de Jacquemont.  
Revue de Paris, mai, 1833.

P. Mérimée: Lettre à Mme Lenormant. Revue de Paris, le 15 nov. 1895.

Polybiblion, Revue bibliographique universelle. Deuxième série, t. I  
Paris, 1875.

The Quarterly Review, vol. 53, London, 1835.

Revue d'Histoire Littéraire de la France, vol. XI, 1904 et vol XIV, 1907.

Sir John Squire, dans The Daily Telegraph, London, 18th February 1936.

The Westminster Review, vol 22. London 1835.